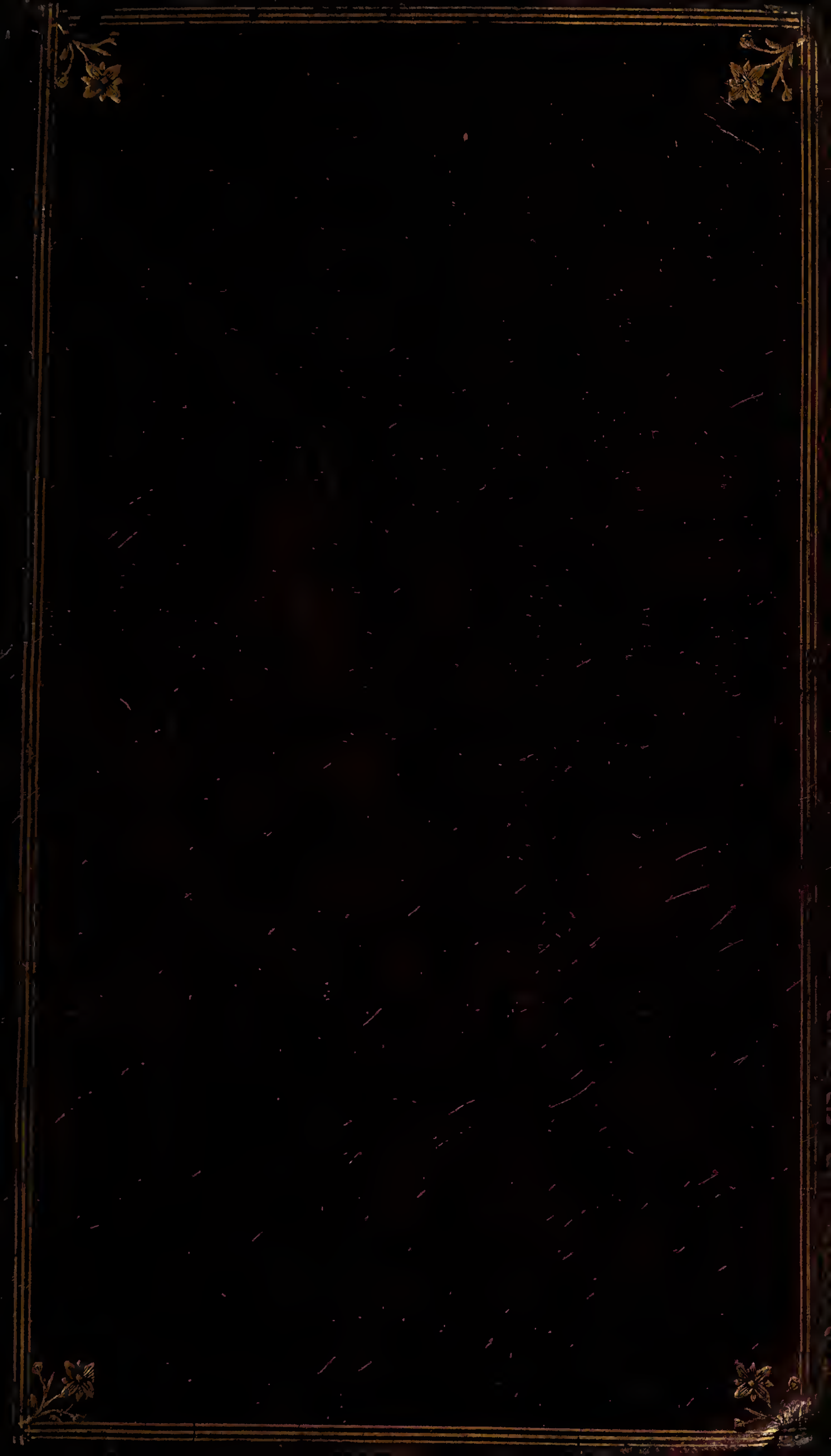
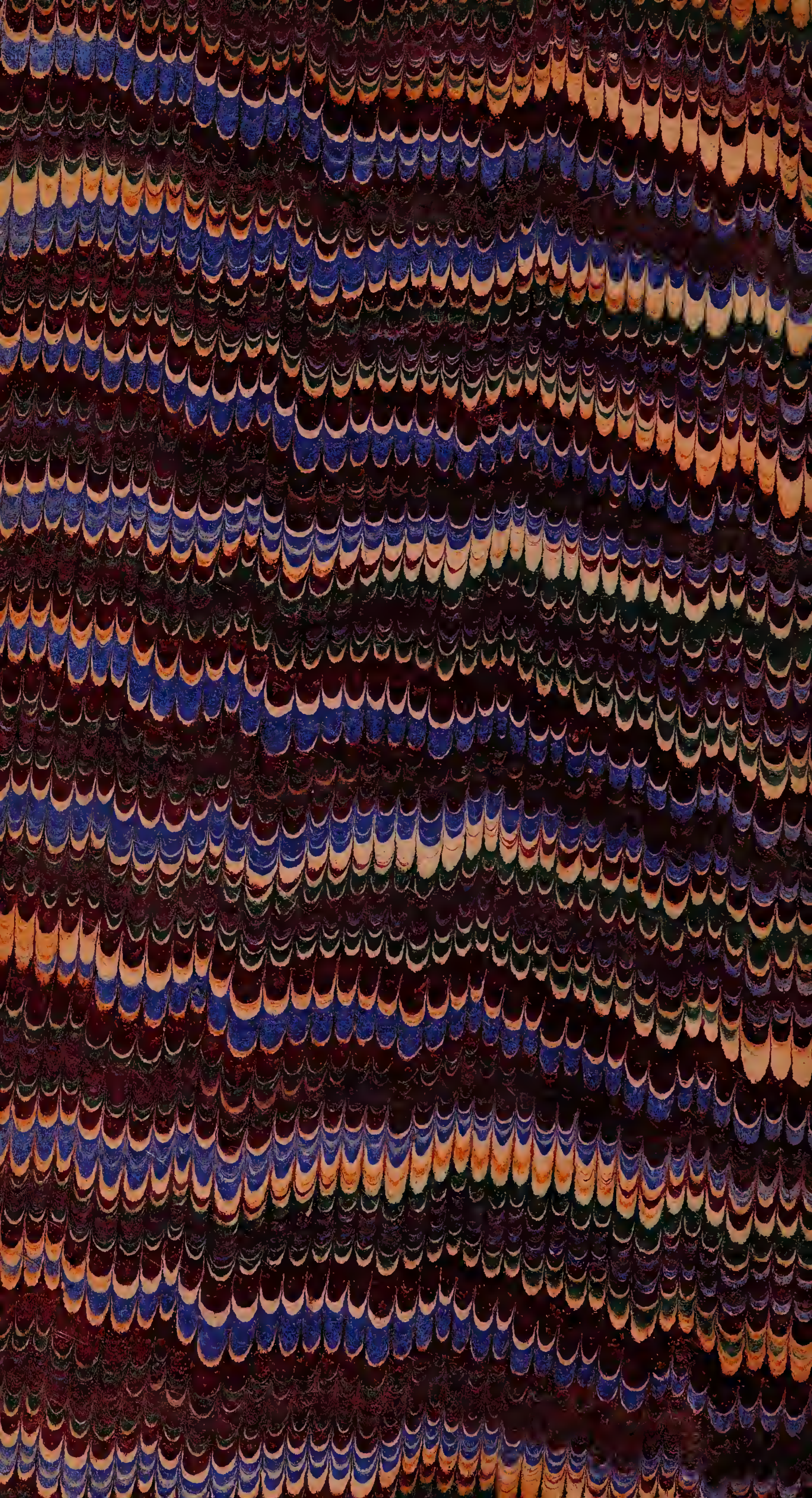
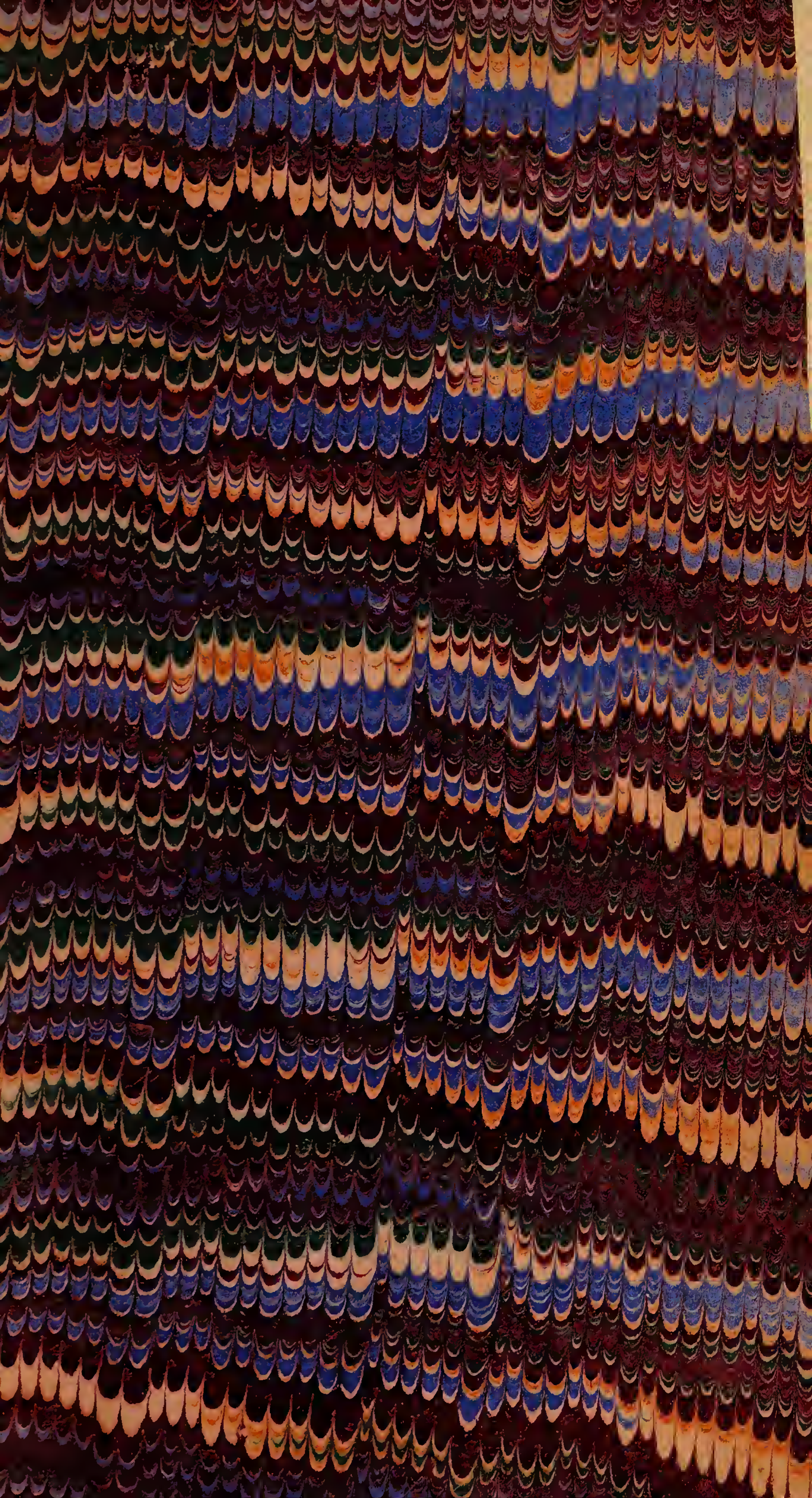






PRINCIPES
DE
PHYSIQUE,

Rapportés à la Médecine-Pratique.

Par M. CHAMBON, Médecin de Jean Sobieski, Roy de Pologne.

NOUVELLE EDITION.



A PARIS, RUE DAUPHINE,
Chez CHARLES-ANTOINE JOMBERT, Libraire du Roy pour l'Artillerie & le Génie, à l'Image Notre-Dame.

M. DCC. L.

Avec Approbation & Privilége du Roy.





A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS.



ONSEIGNEUR,

Si je présentois à la plûpart des Princes un Livre de Médecine, je serois obligé d'avoir recours aux Lieux communs pour composer mon Epître dédicatoire. Je serois contraint de

redire ce qui ſe trouve déja dans tant d'autres Epîtres : Que j'offre à mon Protecteur le fruit des veilles que j'ai faites pour chercher ce qui pourroit conſerver ſa ſanté & remedier à ſes maladies. Mais quand j'honore le Livre que j'ai compoſé ſur les Principes de la Médecine du grand nom de VOTRE ALTESSE ROYALE *, je ne fais qu'imiter les grands Hommes de l'Antiquité, qui ſans aucuns égards étrangers, adreſſoient toujours leurs Ouvrages à des perſonnes capables d'en diſcerner le mérite & d'en être les Protecteurs judicieux. Les Livres, qu'il me ſoit permis d'employer cette expreſſion, doivent ſe dédier d'eux-mêmes. Ces Epîtres ambitieuſes adreſſées à d'illuſtres Patrons, qui peuvent bien être des Protecteurs utiles pour l'Auteur, mais non pour un Ouvrage dont*

ils ſont incapables de ſoutenir le mérite, parce qu'ils ſeroient incapables d'en connoître les défauts, doivent être regardées comme un fruit de la vanité des derniers tems.

Mon Epître dédicatoire eſt à l'abri de toute cenſure de ce côté-là, quoique je l'adreſſe à un Prince iſſu d'un Sang qui tient aujourd'hui le même rang ſur la terre, qu'y tenoit autrefois le Sang de Jupiter. J'ai ſouvent eu occaſion de remarquer dans mes Voyages, que les Nations ont encore plus de vénération pour le Sang de France, que pour celui de leurs Maîtres.

Mais je m'égare, MONSEIGNEUR, & je ne ſonge pas que je ne dois point parler ici au grand Prince, ni au Guerrier qui a vû pluſieurs fois couler ſon ſang ſans en être émû, ni même au Général à la fois actif &

infatigable. Il faut que j'adresse ici la parole à VOTRE ALTESSE ROYALE, *comme à une personne plus capable de donner à mon Livre le prix qu'il peut mériter, que ceux mêmes qui font profession des Sciences dont il traite. Votre suffrage aura plus de poids que le leur. Le Public est persuadé que vous jugerez de mon Ouvrage avec autant de lumieres, qu'ils en peuvent avoir, & que vous direz votre sentiment avec plus de franchise, qu'ils ne diront le leur. Persuadé que vous en jugerez par vous-même, je ne crains auprès de Vous que mes propres fautes.*

Les personnes de ma Profession ne sont pas les seules, MONSEIGNEUR, *pui puissent vous adresser leurs Ouvrages à un titre aussi juste que je vous adresse les miens. Vous avez acquis aux Peintres & aux*

Musiciens le même droit qu'aux Médecins. Elevé par vos lumieres au-dessus des préjugés, vous avez bien vû que les Princes peuvent sans rabaisser leur rang, se faire une occupation d'exercer les talens d'Apollon & de Minerve, aussi-bien que ceux de Mars & de Diane. Mais je laisse à ceux qui ont eu l'honnenr de travailler avec VOTRE ALTESSE ROYALE *dans ces Arts, à publier les Progrès que vous y avez faits. Ceux que vous avez faits dans les Sciences, qui font mon employ, sont si grands, que j'aurois sujet de croire qu'elles vous ont occupé durant tous les momens qu'il vous a été permis de donner à votre curiosité. Puisse,* MONSEIGNEUR, *le grand Art qu'Esculape apprit d'Apollon lui-même, n'être pour Vous de long-tems qu'un objet de curiosité. Puis-*

siez-vous n'avoir plus besoin jamais de celui de Machaon. Ce sont, MONSEIGNEUR, les vœux que fait pour VOTRE ALTESSE ROYALE,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-soumis & très-respectueux Serviteur CHAMBON, ci-devant premier Médecin de Jean-Sobieski Roy de Pologne.



PREFACE.

L'ART de la Médecine eſt de tous les Arts le plus utile aux hommes : c'eſt le premier qu'ils ayent cultivé. Il eſt triſte qu'il ſoit le plus imparfait. Avant que la néceſſité de meſurer exactement les Champs eût fait trouver la Géometrie ; avant que le deſir d'aller chercher des Richeſſes au-delà des Mers, eût fait inventer le Gouvernail & les Voiles, les hommes étoient malades, & ils vouloient être guéris. C'étoit aſſez pour qu'il ſe trouvât des gens qui fiſſent profeſſion de leur aſſurer qu'ils ne mourroient point, & de leur promettre de leur rendre la ſanté, quoiqu'ils fuſſent incapables de le faire.

Il eſt donc probable que la Mé-

decine eſt le premier Art où les hommes ſe ſoient appliqués : En effet, dans les différentes Contrées qui ont été découvertes depuis trois ſiécles, on a bien trouvé des Peuples qui n'avoient aucune idée de la Géometrie, de la Navigation, de la préparation des Alimens par le feu, ni des autres Arts les plus communs, & que leur grande utilité nous fait regarder comme néceſſaires. Mais on n'a point trouvé de Nation chez laquelle il n'y ait des gens, qui font profeſſion de ſçavoir écarter la mort, & de pouvoir apporter du ſoulagement aux maladies des autres hommes.

Souvent je me ſuis demandé à moi-même pourquoi le plus ancien, comme le plus utile des Arts, étoit le plus imparfait ? La vie eſt courte, dit Hypocrate, & l'Art eſt des plus difficiles. Mais cette raiſon ne me ſatisfait pas. Si les Artiſans ſont mortels, l'Art

pour ainſi-dire eſt éternel. Les Artiſans en ſe ſuccédant les uns aux autres, ne compoſent pour ainſi-dire qu'un ſeul âge, parce qu'ils tranſmettent à ceux qui les ſuivent, le dépôt de connoiſſance que leur ont laiſſé leurs prédéceſſeurs. Ce dépôt va toujours en s'augmentant, ainſi la Géometrie, ainſi la Navigation, & les autres Arts, ſont parvenus à une perfection, qui feroit aujourd'hui l'étonnement de ceux qui ont vû ces Arts dans le berceau.

La Médecine, dont il ſemble que les progrès auroient dû être plus prompts que ceux des autres Arts, a cheminé plus lentement vers ſa perfection. Cultivée par un plus grand nombre d'Artiſans, elle a encore plus d'endroits en friche que les autres. La Médecine eſt plus éloignée du point de perfection, où il paroît qu'on pourroit la porter, que l'Aſtro-

nomie, la Géometrie, & les autres Arts, quoiqu'il y ait eu sans comparaison plus de Médecins, que d'Astronomes & de Géometres.

Deux choses à mon avis sont cause de la lenteur de ce progrès : La nature de l'Art, & la maniere dont la plûpart de ceux qui le professent, l'ont cultivé.

Les premiers principes de la Médecine, & ceux sur lesquels les autres principes devroient être fondés, ne sont pas encore connus. C'est uniquement en y remontant par une longue expérience, continuée par plusieurs Artisans, qu'on y pourroit parvenir. L'Anatomie & la Physique, à qui il conviendroit d'établir ces principes par leurs causes, sont deux sciences trop imparfaites pour réüssir à le faire. Il faudroit en premier lieu que l'Anatomie nous fît connoître distinctement la nature du corps humain, quel est

celui de ses ressorts qui donne le mouvement aux autres, sans le recevoir d'un autre, à quel usage servent toutes les liqueurs qui l'abreuvent, & quel doit être leur état en chaque sujet lorsqu'il est en santé. Il faudroit en un mot que nos yeux pûssent percer dans l'intérieur de la machine humaine sans la détruire. Mais la différence qui se trouve entre un cadavre & un corps vivant est si grande, que l'Anatomie ne peut fournir à la Médecine, que des lumieres très-défectueuses. L'Anatomie fait bien voir en partie comment le corps humain est composé, mais non pas comment la vie s'y entretient. Je dis en partie; car une infinité de tuyaux & d'organes sont si délicats, qu'ils échappent aux instrumens les plus déliés. Quand on fait réflexion aux nouvelles découvertes que les Anatomistes des siécles passés ont laissé à faire aux Anatomistes de

notre ſiécle, on ne ſçauroit douter de l'imperfection de cette ſcience, ſi précieuſe, néanmoins en l'état où elle eſt.

La Phyſique qui devroit nous apprendre l'effet que les ſucs des plantes, & que les mineraux produiſent dans le corps de l'homme, nous donne très-peu de lumiere à cet égard. Elles ſont défectueuſes & incertaines. Jamais la Phyſique ne nous fit découvrir un nouveau remede. Les plus puiſſans dont les Médecins ſont armés, nous les devons tous à l'expérience.

La Chymie, il eſt vrai, nous fait connoître aſſez diſtinctement la compoſition des animaux, des métaux & des plantes, que la Médecine employe dans ſes remedes; mais l'expérience ſeule nous enſeigne ce qui peut réſulter de leur application. Ainſi nous ne connoiſſons pas les véritables principes de la Médecine par eux-

mêmes. C'eſt aſſez pour en diſputer ſi long-tems, que le progrès de l'Art ſe trouve très-retardé par ces diſputes.

Il n'en eſt pas de même des autres Arts, & leurs principes ſont connus par les cauſes. Les principes de l'Aſtronomie, de la Navigation & de la Géometrie, ſont démontrés. Ceux mêmes qui diſputent ſur quelque pratique de ces Arts, ont des principes communs dont ils conviennent. C'eſt ſur leurs conſéquences qu'ils ne s'accordent pas.

Je crois néanmoins que la Médecine, quoiqu'elle ſoit un Art ſi difficile, auroit fait des progrès beaucoup plus conſidérables que ceux qu'elle a faits juſques-ici, ſi les Artiſans qui l'ont cultivée, avoient la plûpart ſuivi la bonne route. Mais pluſieurs ſe ſont égarés par des chemins oppoſés. Les uns ont crû qu'il ne faloit jamais travailler que ſur des principes

réduits en corps de ſyſtême, & dans les occaſions où ils ne pouvoient pas appliquer aucun des principes dont ils avoient fait proviſion, ils s'en ſont faits de nouveaux à force d'entaſſer conſéquence ſur conſéquence. Ils ont bâti ſur de purs raiſonnemens. Ces principes une fois établis, les Dogmatiques, dont je parle, ni leurs Eleves, n'ont plus eu aucun ſcrupule ſur la ſolidité de leurs fondemens. Sans avoir daigné ſeulement tenter les expériences & les applications des remedes qui détruiſoient leur ſyſtême, ils ſe ſont obſtinés à les traiter de preſtiges ou d'aſſaſſinats.

Les autres fauſſement perſuadés que nous n'avions pas de principes certains en Médecine ont crû encore qu'il étoit impoſſible d'en établir de tels, & inutile de tenter de le faire. Ils n'ont voulu reconnoître d'autre guide que l'expérience journaliere : Empiriques outrés, ils

ils ont rejetté tous les raisonnemens. Ils n'ont admis qu'un principe, que nous ne pouvions rien sçavoir au-delà de ce que nos yeux pouvoient voir. L'expérience journaliere est néanmoins aussi sujette à nous égarer, quand elle n'est point assujettie aux principes, que les principes qui ne sont pas fondés sur l'expérience. N'y a-t'il pas une infinité de circonstances, qui rendent différentes au fonds deux états de maladie, qui d'abord paroissent les mêmes; la saison, le païs, le climat, l'âge, le temperamment, le genre de vie, l'habitude à user de certains remedes & les excès du jour précedent, tout cela peut rendre mortel à un malade le même remede, qui aura sauvé la vie à un autre homme atteint d'une pareille maladie? La même maladie émane de différentes causes en différens sujets, & la même cause produit quelquefois des maladies

différentes. Les principes de la Médecine, qui ordonnent de faire une attention sérieuse à l'âge & aux autres choses, dont nous avons parlé, enseignent à faire le bon usage de ces expériences journalieres.

Je suis donc persuadé que la Médecine ne doit s'exercer que sur des principes; mais c'est à l'expérience à lui fournir ces principes. Il est trop dangereux de les tirer de raisonnemens fondés sur l'Anatomie & sur la Physique. La Médecine est un Art, où l'on ne fait guere de faute qu'elle ne soit un meurtre. Qu'il me soit permis de la comparer à cet égard avec la Théologie? Les plus grands maux du genre humain sont toujours venus de l'entêtement de certains hommes assez présomptueux, pour oser chercher la vérité par les seules forces d'une raison toujours sujette à s'abuser sur l'évidence des principes qu'el-

le établit, & ſur les conſéquences qu'elle en tire, au lieu de déferer ſagement à l'autorité ou à l'expérience. Comme le Théologien qui donne trop au raiſonnement devient héretique ; de même le Médecin raiſonneur devient aſſaſſin.

Cependant les principes de Médecine avoüés pour tels & reconnus pour bons, ſont en ſi petit nombre, qu'ils ne ſuffiſent pas pour conduire un Médecin dans le quart des maladies où il eſt appellé. Il faut qu'il ſupplée à cette diſette par d'autres principes, qu'il ſe ſoit faits à lui-même, & qu'il ait établis ſur ſa propre expérience, ou ſur celle des autres. Nous pouvons bien nous aider de l'expérience des autres pour l'établiſſement de nos principes, quand nous en avons une connoiſſance auſſi diſtincte, & auſſi circonſtanciée, que ſi nous l'avions faite nous-même. C'eſt

bâtir ſur le ſable, que d'établir quelque choſe ſur l'expérience des autres, lors, comme il arrive le plus ſouvent, que nous n'en avons qu'une connoiſſance imparfaite.

Je n'entends point ſeulement par expérience la viſite des malades, & l'application des remedes. Je donne à ce mot une bien plus ample ſignification. Tout ce qui ſert à faire connoître la nature, eſt une matiere d'expérience pour un homme capable de devenir Médecin. Il étudie dans ſon laboratoire, dans ſon cabinet, dans un bois, comme dans la chambre d'un malade. Tout eſt un Livre pour un homme qui eſt né avec le génie de cet Art. Les mouvemens des Inſectes, l'effet d'une pluye, les terres qu'on tire d'un foſſé, un accident arrivé à une plante, un animal qui vient d'être tué par un Chaſſeur, tout lui fournit de nouvelles lu-

mieres. Tout est pour lui un aliment, que la force de son génie change en heureuse nourriture.

Il faut un génie particulier pour cet Art, ainsi que pour les autres. Comme on ne peut être bon Poëte, bon Peintre, ni bon Musicien, si l'on n'a reçu de la nature le génie de ces Arts; de même on ne peut devenir bon Médecin, si l'on n'a pas reçû de la nature une netteté d'organes, qui donne une conception juste & prompte, un jugement sans précipitation & sans incertitude; enfin cette sagacité, que les anciens prenoient pour une inspiration, ou d'Apollon, ou d'Esculape. Ces qualités se perfectionnent bien par l'étude, mais l'étude la plus obstinée ne peut les donner. Les travaux du Laboureur peuvent bien rendre plus fertile un champ déja capable de lui-même de porter du bled; mais ses travaux ne sçauroient en faire croître dans un

terroir ſterile, qui n'eſt compoſé que de cailloux & d'un ſable aride.

Voilà la ſource de tant de mauvais Médecins qui ont bien fait leurs études. Ils ont appris dans les Ecoles le nom de toutes les maladies. Ils ſçavent en pluſieurs langues le nom de toutes les ſimples & de tous les mineraux qui les peuvent guérir. Mais le génie de l'Art, qui ſeul fait faire un bon uſage de toutes ces connoiſſances, leur manque. Un homme a beau ſçavoir par cœur la Poëtique d'Ariſtote & celle d'Horace; vainement il en pénetre les ſens les plus étendus. Si ſon Aſtre ne l'a pas formé Poëte en naiſſant, il ne fait que compoſer des Vers, & il les compoſe mauvais. Mais un Poëte ſans génie ne fait d'autre mal à ſes compatriotes, que de les ennuyer par des Ouvrages languiſſans. Il peut au plus ruiner le Libraire abuſé, qui entreprend

l'édition de ses Œuvres. Mais un Médecin sans génie, fait bien d'autres maux à sa Patrie.

Quand j'ose professer la Médecine depuis tant d'années, & quand j'ose faire imprimer un Ouvrage, comme celui que je donne ici au Public, il seroit inutile de ne pas avoüer à mon Lecteur, que je crois avoir ce génie, qui rend capable d'être bon Médecin. Je l'ai senti avant que de le connoître. Il m'a obligé de m'occuper des soins de ma profession avant que je l'eusse embrassée. Tandis que les jeunes gens avec qui j'étois élevé, regardoient le monde comme une société dans laquelle il y a des emplois plus ou moins considérables à remplir, des Charges militaires, & des Bénéfices à donner, je ne regardois le monde que comme une société de personnes qui deviennent malades. Dans le tems que les autres pensoient à la route

qu'ils devoient prendre pour parvenir à commander aux hommes ou à les conduire, je ne ſongeois qu'à m'inſtruire pour me rendre capable de les guérir.

Mes premieres études ne ſervirent qu'à me faire mieux ſentir mon ignorance, & je ſongeai dès qu'elles furent finies à en commencer d'autres. Je fus frappé de l'idée que les anciens avoient de l'utilité des voyages, genre d'étude aujourd'hui ſi négligé par mes Compatriotes. Les anciens croyoient les voyages néceſſaires à perfectionner les connoiſſances de tous les hommes, mais ſur-tout celle des hommes dont la profeſſion eſt de connoître la nature. Pour avoir fait ſes études en Philoſophie chez eux, il falloit avoir voyagé. Je me mis donc à voyager pour devenir plus habile Médecin, & durant huit années j'allai étudier la Médecine dans les Pays étrangers. Là je remarquai que

que rien n'aide mieux à connoître ce qui eſt ſemblable chez tous les hommes, que les choſes mêmes qui ſont différentes dans les hommes de diverſes Nations. Je vis qu'on connoiſſoit bien mieux la nature, quand on l'avoit ſuivie & examinée dans le pays & dans le tempérament de pluſieurs Peuples. De même en diſtillant pluſieurs ſortes de vins, on en connoît mieux en général la compoſition de cette liqueur.

La différence qui eſt entre la compoſition de la terre, & par conſéquent entre l'air de différens pays. La différence qui en réſulte entre les plantes, les hommes & les animaux de ces contrées, les mêmes maladies diverſifiées en cent façons par les lieux, l'air & les eaux, toutes ces choſes ſont autant de lumieres à l'aide deſquelles on perce à travers l'obſcurité, dont il ſemble que la nature ait voulu s'en-

velopper, & l'on parvient à lire dans quelqu'uns de ſes ſecrets.

Il s'en faut beaucoup que les Livres nous inſtruiſent là-deſſus, comme le font les Voyages. Rarement les deſcriptions qu'on y lit ſont fidéles. D'ailleurs, il arrive ſouvent que ce qu'elles diſent, eſt ce que nous ne ſouhaitons pas d'apprendre, tandis qu'elles gardent le ſilence ſur ce que nous voudrions ſçavoir. Enfin en liſant nous n'apprenons que les remarques des autres qui ſouvent nous échappent, & nous manquent au beſoin. En voyant nous-mêmes les objets, nous faiſons des remarques qui nous ſont propres, & que nous retrouvons toujours dans l'occaſion.

Mais ce n'eſt point aſſez pour bien connoître la nature, de faire attention ſur ce qu'elle préſente d'elle-même à nos yeux, & pour ainſi-dire ſur ſon écorce. Il faut fouiller dans les entrailles de ce

Prothée, qui semble se plaire à s'envelopper de ténébres, & qui paroît vouloir toujours cacher les ressorts de sa montre, sans laisser jamais appercevoir que l'aiguille.

Je me suis donc attaché à ces Sciences, & principalement à la Chymie. Si l'Anatomie nous apprend à connoître les ressorts de la machine qui fait l'objet de la Médecine, la Chymie nous donne beaucoup de lumieres sur les liqueurs qui nourrissent ces ressorts. D'ailleurs, ce que ne fait point l'Anatomie, la Chymie nous administre des remedes, qui sont seuls capables de guérir une infinité de maladies. Si les hommes s'étoient tenus à la simplicité des alimens, peut-être n'auroient-ils pas de maux que les remedes que la nature prépare elle-même, & que nous employons au sortir de ses mains, ne pûssent guérir. Mais depuis que les hommes ont rendu la nécessité de se nourrir l'ob-

jet de leur luxe le plus rafiné. Depuis qu'ils ont inventé un Art qui leur fait manger en précis des sucs que la nature vouloit qu'ils n'avalassent que mêlés avec les flegmes, & les sou res que l'Art du Cuisinier en sépare. Depuis qu'ils avallent pour ainsi-dire *le poignard nud & hors de sa gaîne*, ils sont attaqués de maux, qui peut-être n'ont pas tous des remedes dans les simples & dans les mineraux tels qu'ils croissent. Les maladies, d'ailleurs, se transportent plus aisément que les remedes. Telle maladie parvient avec tout son venin dans un Pays, où les remedes que la nature fait croître dans les lieux dont la maladie est originaire, ne sçauroient arriver avec toute leur vertu. Il faut que l'Art supplée à ces remedes, ou qu'il leur donne une nouvelle force.

C'est donc des connoissances que j'ai acquises dans mes voyages, dans mes études, & dans ma

pratique que mon expérience eſt composée. Je veux communiquer au Public ce fruit de toutes mes études, afin de procurer des lumieres à beaucoup de Médecins à qui je ne parlerai jamais, & du soulagement à tant de perſonnes qui ſeront malades en des lieux, & en des tems où je ne pourrai les voir. Je prie les Médecins qui auront tiré quelque fruit de cet Ouvrage, d'y ajouter leurs obſervations. Qu'il me ſoit permis de regarder mon Livre, comme un Cannevas plus propre qu'aucun autre à ſervir de premiere pierre au ſyſtême parfait de la Médecine, qui eſt encore ſi éloignée de ce qu'elle devroit être. Les Principes que je publie ſont uniquement fondés ſur des expériences réïterées & diſcutées avec l'attention que donne beaucoup d'attachement pour ſa profeſſion, & j'oſe le dire, le génie de l'Art. Je n'ai point aſſez peu d'orgueil, pour

n'avoir pas de vanité du ſuccès de mes études. Le Public eſt trop bien ſervi par la vanité des Artiſans, pour ſouhaiter qu'ils n'en euſſent point. Il ſeroit trop mal ſervi, ſi nous n'en avions point. Tel homme dont il a tiré beaucoup de ſervice, ne ſeroit jamais entré dans la carriere qu'il a couruë, ſans ſa vanité qui lui a fait croire qu'il devanceroit tous ceux qui la fourniſſoient en même tems que lui. Mais quoiqu'il demeure à côté de ceux qu'il croyoit paſſer, il ne laiſſe pas d'être dans la ſociété un ſujet très-utile.



Approbation de Monsieur de Saint-Yon, Docteur & ancien Doyen de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris; Médecin ordinaire du Roy, & ci-devant Pofesseur en Chymie au Jardin Royal des Plantes.

J'AY lû un Manuscrit qui a pour titre: *Principes de Physique, rapportés à la Médecine Pratique, & autres Traités sur cet Art*; & j'avouë que depuis quarante ans que je professe la Médecine, je n'ai rien vû dans les Auteurs anciens & modernes qui en approche. Pour composer un tel Ouvrage, il faut avoir autant travaillé que l'auteur, fait un aussi grand nombre d'expériences sur les bons Principes, & avoir un aussi bon jugement: & je puis dire non-seulement que le Public lui est très-redevable; mais aussi tous les Médecins non prévenus, gens d'honneur & de bonne foy. Il n'a pas tenu à moi dans les Cours de Chymie que j'ai professé au Jardin Royal, qu'on ne se soit tiré des anciennes erreurs, qu'on n'ait suivi la route marquée par l'Auteur, & que l'on n'ait abandonné une Médecine si bornée, dans l'exercice de laquelle un homme de bien & éclairé ne peut que rougir. Je proteste enfin que je ne donne mon suffrage à son Livre, que dans la vûë de rendre justice à la vérité, & au véritable mérite de son Auteur. DONNE' à Paris, ce 7 Octobre 1710.

DE SAINT-YON.

Approbation de Monſieur Dagoumer, Profeſſeur Emérite de Philoſophie au College d'Harcourt en l'Univerſité de Paris.

J'AY lû le Traité, dont le Titre eſt : *Principes de Phyſique, rapportés à la Médecine Pratique, & autres Traités ſur cet Art*, comme je n'ai point l'honneur d'être membre de la Faculté de Médecine, je ne porte point de jugement ſur les remedes qu'il propoſe pour la guériſon des maladies ; je me renferme dans les choſes qui ſont de ma profeſſion, & je reconnois que l'Auteur en a une connoiſſance très-particuliere ; je crois même entrevoir qu'il eſt beaucoup plus ſçavant que ſon Livre ; ce qui me perſuade que ce qu'il dit coule de ſource, & eſt d'après nature. On comprend en liſant cet Ouvrage, qu'une Phyſique, qui en demeure aux atômes d'Epicure, ou à la matiere ſubtile des Cartéſiens, n'eſt gueres plus utile au Médecin que celle des Arabes ; qu'il eſt important de ſaiſir des Principes plus ſenſibles, de ſçavoir les diviſer, de ſçavoir les réünir, de les connoître dans tous ces différens états, de pénetrer tous les rapports qu'ils ont entr'eux, & la maniere dont ils agiſſent. L'Auteur paroît avoir une ſupériorité dans ce genre d'étude, qui me fait eſperer qu'il gratifiera le Public de pluſieurs autres découvertes. Je ne dis rien du ſecours que les malades peuvent recevoir de ce Traité, cela n'eſt pas de mon reſſort ; mais je ſuis convaincu qu'il peut ſervir à perfectionner la Phyſique, & à

l'approcher de plus près de la Médecine. FAIT à Paris, ce 7 Février 1711.

DAGOUMER.

Approbation du Censeur Royal.

JE soussigné Docteur Regent de la Faculté de Médecine de Paris, Lecteur & Professeur Royal, certifie à Monseigneur le Chancelier, que ce Livre intitulé : *Principes de Physique nécessaires pour la Médecine Pratique*, que j'ai soigneusement examiné par son ordre, ne renferme rien qui en puisse empêcher la publication. Fait à Paris ce vingt-deux de Février mil sept cens onze.

ANDRY.

Approbation du Censeur Royal pour cette nouvelle Edition.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Livre intitulé : *Principes de Physique rapportés à la Médecine, & Traité des Métaux & des Mineraux &c.* par M. Chambon Médecin ; & je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher la réimpression. Fait à Paris ce dix Septembre 1748.

MONTCARVILLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos Amés & Féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT. Notre bien Amé CHARLES-ANTOINE JOMBERT, Libraire à Paris, Nous ayant fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre: *Principes de Physique rapportés à la Médedecine, & Traité des Métaux & des Minéraux, par M. Chambon, Médecin du Roy. Le Guide des jeunes Mathématiciens, traduit de l'Anglois, par le R. P. Pezenas, Jésuite. Nouveau Traité du Microscope, mis à la portée de tout le monde, traduit de l'Anglois. Traité des Fluxions & Traité d'Algebre, par Colin Maclaurin. Nouveau Tarif de la Menuiserie, avec les détails & les prix de tous les ouvrages de Menuiserie. La Mécanique du Feu, ou Traité de la Construction des nouvelles Cheminées, par M. Gauger. Nouvelle explication du Flux & Reflux de la Mer, suivant un nouveau Systême de Cosmographie & de Physique générale. Traité de Perspective à l'usage des Artistes, démontré géométriquement, par M. Jeaurat. Traité Analytique des Sections Coniques, Fluxions & Fluentes, par M. Muller. L'Ingénieur de Campagne, ou Traité de la Fortification, par M. le Chevalier de Clairac. Petit Dictionnaire Universel, abrégé & mis à la portée des personnes qui n'ont point d'étude, par Thomas Dyche, traduit de l'Anglois. L'Histoire Chronologique, ou l'Histoire d'Angleterre, depuis son origine jusqu'à present, traduit de l'Anglois de M. Salmon*; S'il Nous plaisoit lui accorder nos

Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *neuf* années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes : Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance, comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele, ſous le contre-Scel deſd. Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, qu'avant de

l'expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de Notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France ; le tout à peine de nullité des Préſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes Ayant-cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la Copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amés & Féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original ; Commandons au premier notre Huiſſier, ou Sergent, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le vingtiéme jour du mois d'Avril l'An de grace mil ſept cens quarante-neuf, & de notre Regne le trente-quatriéme. Par le Roi en ſon Conſeil. SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 160. Fol. 160. conformément aux Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 16 Mai 1749.

Signé, G. GAVELIER, *Syndic.*



PRINCIPES DE PHYSIQUE,

Nécessaires pour la Medecine Pratique.

Regles naturelles.

LA Nature fait tous ses ouvrages en dissolvant & en coagulant.

Lorsqu'elle dissout, elle reincrude : & lorsqu'elle coagule, elle cuit & mûrit.

Il y a un esprit ou un feu caché dans tous les corps de la nature.

Cet esprit ou ce feu, est l'ame de chaque corps, qui est toujours en mouvement.

Cet esprit est la cause de tous les

mouvemens qui arrivent dans la nature; & qui tendent à la formation ou à la destruction de ses ouvrages.

C'est par lui que dans ce qu'on appelle fermentation se fait la séparation du pur & de l'impur.

Cette séparation est ce qu'on appelle dans les liqueurs une précipitation ou dépôt.

Cette précipitation ou séparation dans l'homme ne se fait pas toujours par bas; le mouvement du sang formant un cercle, il n'y a par conséquent ni haut, ni bas, par rapport à ce tourbillon.

La nature donne les Semences, l'Art ne sçauroit les faire.

Chaque corps parfait a une semence, par laquelle il se multiplie.

La Semence végétale engendre le végétal; la semence animale, l'animal; & la métallique, le métal.

Chaque semence doit être jettée dans une terre propre pour sa multiplication.

L'Art ne sçauroit mûrir celles que la nature a laissé crues & imparfaites.

Ces semences ne peuvent pourrir & multiplier que par une eau de leur nature.

Il faut nécessairement qu'elles passent par la pourriture pour venir à la per-

fection & à la multiplication.

La pourriture qui se fait pour la multiplication des especes, est une pourriture nécessaire, & qui tend à la perfection.

Celle qui se fait dans la destruction des ouvrages de la nature, est une pourriture imparfaite.

Il y a certains points de cuite & de digestion où la nature repose dans tous ses ouvrages.

Le feu extérieur sert à mouvoir l'intérieur.

La vie de tous les corps consiste dans la résine ou dans la partie huileuse de chaque corps où ce feu réside.

Le feu extérieur fait d'un aigre un doux, d'un doux un amer, d'un amer un doux, d'un fixe un volatil, d'un volatil un fixe; il change les couleurs, les odeurs & les saveurs.

Le feu extérieur fond, coagule, éleve, précipite, desseche & amollit.

Les matieres d'une nature différente n'ont point ingrès les unes dans les autres sans passer par la pourriture, & par la corruption.

Les Levains des semences végétales, animales & minérales ont action les uns sur les autres.

Le levain de chacune de ces semences, s'il est supérieur aux autres, le détermine à devenir de sa nature.

Tout levain laisse de la nature de son levain.

Chaque levain doit être pris dans les corps de même genre.

Il y a des corps solides & des liquides.

Plus un corps est solide, plus il a de feu; plus il est liquide, moins il en a, par rapport de l'un à l'autre.

Il y a dans l'air un aliment pour tous les corps de la nature.

Cet aliment se corporifie selon les sujets qu'il rencontre, & c'est par-là qu'ils deviennent les aymans les uns des autres.

Tous les aymans ne reçoivent pas toujours également de l'air la même nourriture.

Cette nourriture se fait en différens tems de l'année, & en différentes heures du jour.

Tous les corps sont composés de sel, soufre & mercure.

Le sel de miniere ou marin, ne doit pas être regardé comme un sel pur & simple, mais comme un composé de ces trois principes.

Le nitre ou salpêtre se change en sel

marin ou de miniere, le ſel de miniere en alun, l'alun en vitriol.

Les ſels fondus ou diſſous ſont ce qu'on appelle des eaux fortes.

Les ſels qui les compoſent n'agiſſent que fondus ou diſſous.

De-là j'établis de deux ſortes d'eaux fortes, ſçavoir, des ſolides & des liquides.

Les trois matieres dont nous avons parlé, que nous établiſſons pour principes, ſont une même choſe dans leur premier cahos.

Dans les ſujets où ils ſont déterminés & où ils paroiſſent ſous des formes différentes, le mercure eſt la partie la plus crue, le ſel l'eſt un peu moins, & le ſoufre eſt la partie la plus digérée.

Le mercure peut devenir ſel, & le ſel ſoufre.

Il n'y a rien de crud qui ne ſe cuiſe, & rien de cuit qui ne ſe reincrude, pourvu que la nature ne ſoit pas interrompue.

Une certaine union, un juſte équilibre, une cuite parfaite de ces principes en fait la vie & la durée.

Plus ils ſont étroitement liés dans le repos ou dans le mouvement, plus la vie en eſt longue.

L'extinction du soufre ou sa dissipation est la cause de la fin & de la mort de tous les corps.

Chacun de ces principes opere différemment dans les sujets où il réside, & dans ceux qu'il pénetre.

La couleur, l'odeur, la saveur, la liquidité, la solidité, le poids, le resserrement, &c. sont les signes par lesquels on les distingue, & par où l'on connoît ceux qui dominent.

Les signes extérieurs ne sont pas toujours suffisans pour juger de l'intérieur du sujet.

La partie mercurielle fait la fluidité: la saline, le poids & la fixité; le soufre, la fusibilité, le resserrement, les saveurs & les couleurs.

La nature commence tous ses ouvrages par la partie mercurielle où le soufre diversement embrionné forme la variété des semences, la noirceur & couleurs qui en dépendent, l'amer, le doux, &c. la puanteur, les odeurs fortes & désagréables, sont des signes du développement de ce soufre & de sa crudité.

La blancheur dénote la cuite des sels & des soufres, joint à la douceur & aux odeurs agréables & suaves.

Le rouge dénote la même chose lorsqu'il est accompagné des mêmes qualités.

Plus ces principes sont sujets à se désunir & aux injures du tems, plus la vie en est courte.

Plus ils sont difficiles à être altérés, plus la durée en est longue.

Il est certain qu'on peut tirer une medecine de ces principes pour la conservation des hommes, puisqu'on en peut tirer des poisons pour leur destruction.

Plus ces principes sont parfaits dans un corps & moins sujets aux injures du tems, plus la medecine y doit être parfaite.

Ces trois principes sont différens dans chaque genre.

La partie mercurielle dans l'homme n'est pas la même que celle de la casse, & celle de la casse que celle de l'antimoine, & ainsi des autres.

La partie crue & indigeste de chaque corps est ce qu'on appelle le venin de ce corps.

Tout venin supérieur détruit l'inférieur.

L'aliment mal cuit & mal digéré dans le corps de l'homme est le venin de l'homme.

L'aliment mal cuit du raisin est le verjus, & l'arsenic du raisin.

La partie mal cuite & mal digérée de l'or est le mercure, le vitriol, & l'arsenic de l'or.

Chaque corps par conséquent a dans sa propre miniere son arsenic & son poison.

Le feu de la nature peut convertir dans chaque miniere toute crudité, toute impureté, & tout poison en essence & en baume.

Ce changement se fait dans les uns plutôt, dans les autres plus tard, & dans aucuns jamais.

L'art doit imiter la nature dans ses opérations.

Voilà quelques vues générales qu'il n'est pas difficile de pousser plus loin quand on commence d'entrer dans la connoissance de la nature ; il est question maintenant de donner quelques exemples fondés sur ces maximes ; le suivant nous servira pour cela.

Il y a certains points de cuite & de digestion où la nature repose.

Quoique cela se puisse appliquer dans tous les ouvrages de la nature, comme je crois qu'il suffit de la bien connoître dans ses plus petits pour la connoître

dans ſes plus grands ; voici ce que j'entends par ce paſſage. Lorſque la nature travaille à faire un raiſin, il eſt aiſé de s'appercevoir que dans la premiere formation des grains, en les écraſant dans la bouche, on ſent une âpreté, peu de tems après ces mêmes grains venant à groſſir, cette âpreté ſe change en aigreur ; cette aigreur dans la ſuite ſe tourne en douceur, qui fait le raiſin parfait, & qui démontre ſon entiere maturité. Ce fruit étant mis ſous la preſſe, & enſuite dans des vaſes propres le feu intérieur dont il eſt animé, & que nous avons dit être toujours en mouvement, ſe développe de maniere que par une ſéparation de quelques parties, la liqueur en devient plus agréable, & c'eſt ce que nous appellons du vin ; ce vin, pour peu que l'air le pénetre devient vinaigre, mais ces changemens n'arrivent pas du ſoir au lendemain ; & quand même ils arriveroïent auſſi promptement, cela n'empêcheroit pas qu'il n'y eut un milieu, & un certain point par où ces liqueurs euſſent paſſé, avant que d'entrer de l'aigre au doux, ou du doux à l'aigre, & c'eſt dans ces milieux où la nature repoſe ou ſemble repoſer. La vie dont nous jouiſ-

ſons eſt diviſée, & a ſes tems différens dans leſquels il eſt conſtant que nous demeurons, & qu'il nous arrive des changemens lorſque nous en ſortons ; cependant nous ne laiſſons pas de vieillir d'une maniere preſque imperceptible. La comparaiſon paroîtra juſte à toute perſonne judicieuſe, & il n'eſt rien de ſi aiſé que d'en faire l'application ſur d'autres ſujets ; examinons le ſecond.

Plus ces principes ſont parfaits dans un corps, & moins ſujets aux injures du tems, plus la medecine y doit être parfaite.

Afin que la vérité de cette propoſition paroiſſe plus conſtante, je crois qu'il eſt à propos de ſe ſervir de la matiere où cette regle ſemble convenir le plus, qui eſt l'or ſans contredit, attendu qu'il y a certaines gens qui ont l'audace de vendre impunément de l'or potable dans le monde ; nous examinerons cette queſtion qu'il eſt à propos d'éclaircir pour l'avantage du public. Il eſt néceſſaire de ſçavoir ſi celui qu'ils vendent eſt dans l'ordre de la nature, & ſelon les regles des Auteurs de cet Art ; il eſt bon auſſi de faire voir ſi ceux qui en ont traité ont ſuivi la bonne ou la mauvaiſe voie,

& s'ils ont fait leur recherche par un établissement de principes sur les regles de la nature, parce que toutes ces choses étant examinées à fonds, nous feront connoître si l'on doit ouvrir sa bourse & abandonner aveuglément sa santé à ces sortes de préparations.

Avant que d'expliquer ce que l'on entend par or potable, il faut apprendre à connoître l'or en Philosophe, & non pas en Orfévre ou en Financier. Disons donc ce que c'est que l'or.

L'or est une résine tirée des entrailles de la terre, fixe au feu, fondante, qui s'étend sous le marteau, d'un grand poids en petit volume, de couleur jaune, inaltérable. Son resserrement fait voir l'étroite liaison de ses principes, & prouve en même tems la vérité de notre regle, de laquelle on peut faire une juste application sur la nature de l'or; ce n'est même que sur ce principe que les Philosophes ont cherché à en faire une medecine supérieure à celle qui se peut tirer des autres corps de la nature, & l'ayant donné à des malades quoiqu'en poudre très-subtile, ils l'avoient rendu sans que le levain de l'estomacy eut fait la moindre impression: alors ils chercherent les moyens de le réduire en liqueur. Plusieurs se

ſont vantés d'en avoir le ſecret, ils ont même écrit, & fait imprimer quantité de Livres ſur cette matiere, mais dans des termes ſi obſcurs & ſi énigmatiques, que pour moi j'avoue que je n'y entends rien. J'ai pourtant rencontré des gens dans mes voyages qui m'ont dit les entendre parfaitement, aſſurant qu'ils avoient tous dit la même choſe, quoiqu'en différens tems, en différentes langues, & qu'ils s'accordoient tous, ce qui étoit une des plus fortes preuves de la vérité de leur ſcience : voici ce qu'en diſent les livres qui traitent de ces matieres, & de la préparation de l'or. Lorſqu'ils diſent l'avoir réduit en liqueur, & l'avoir pouſſé au plus haut degré de perfection, pour lors ils lui donnent pluſieurs noms, les uns l'appellant or potable, les autres teinture, élixir, baume, ſavon philoſophique ; vin, lilium, pierre philoſophale, &c. Ils ont auſſi donné pluſieurs noms au menſtrue dont ils ſe ſervent pour faire la diſſolution de l'or, les uns l'ont appellé eau-de-vie, eau des équinoxes, eau de roſée, eau feu, eau mercurielle, eau royale, & d'une infinité d'autres noms qu'il eſt inutile de rapporter ici. En ſuivant donc les regles que nous avons données,

& chaque corps devant être diſſous par une eau de ſa nature, ils ont travaillé à tirer l'eau de l'or, ce qui me paroît bien difficile, & ce que je ne ſçaurois expliquer : mais voici comme ils diſent qu'elle agit ſur l'or, ils veulent que l'or s'y fond dedans comme la glace dans l'eau chaude ; que cette diſſolution ſe fait ſans bruit & ſans violence, parce que les corps qui ſont de la même nature ont ingrès les uns dans les autres, & qu'ils ſe pénetrent aiſément ; c'eſt encore une de nos regles qui trouve parfaitement bien ſa place ici. Il faut examiner maintenant ſi ceux qui diſtribuent de l'or potable pour de l'argent ſe ſervent de ces eaux-là, & s'ils ſuivent l'eſprit & le ſentiment des Philoſophes dans leur pratique qui n'ont rien tant caché que cette eau, qui eſt la clef de leur Art, quoiqu'ils l'ayent décrite dans leurs livres, ce qu'ils ont fait plutôt pour embarraſſer les ignorans que pour les éclaircir. Raymond Lulle veut qu'on prenne de l'eau forte & du cinnabre qui eſt une préparation de vif-argent & de ſoufre, qu'on diſtille cela & que l'eau qui en ſortira pluſieurs fois diſtillée ſur ſes feces, ſoit cette eau ; d'autres ont dit que le vif-argent ſeul l'étoit, ou ce même vif-ar-

gent réduit en eau ; d'autres ont dit l'esprit de vitriol, d'antimoine, de saturne; d'autres encore, comme Paracelse, ont semblé parler plus ouvertement ; ce qui paroît par le passage que voici : *Solve aurum cum omni sua substantiâ per fortissima corrosiva ut corrosivo simile fiat: hunc processum nemo formidet, quintam essentiam auri sine corrosivo nullius pretii existimamus, si aurum à veneno præservare potest corpus, quantomagis se ipsum, unde corrosivum in auro corrosivum vocandum non est.* Voici l'explication de ce passage ; dissolvez l'or & toute sa substance par de puissans corrosifs, afin que l'or devienne semblable au corrosif, c'est-à-dire, radicalement détruit, ce que le mot de toute sa substance signifie : que personne ne craigne ce procédé, nous n'estimons point la quintessence de l'or sans corrosif; si l'or a la vertu de garantir de poison un corps, à plus forte raison s'en garantira-t'il lui-même; c'est pourquoi il ne faut pas appeller corrosif celui qui dissout l'or. Il est bon de sçavoir qu'il y a une eau qui est presque connue de tous les apprentifs de cet Art, que l'on fait de vitriol, de salpêtre ou marin, & de sel armoniac; ce sel armoniac est une composition de sel marin, d'urine & de

ſuie ; ils appellent cette eau régale, prétendant que ce ſoit le véritable diſſolvant de l'or, parce qu'elle le réduit en petites parcelles, que les ſels de l'eau régale ſoutiennent, & empêchent de tomber au fonds du vaſe, & pour lors étant diviſé & mêlé enſemble, ils ſemblent ne faire qu'un même corps. Mais cette diſſolution ſe fait avec bruit, & avec efferveſcence, outre que l'or qui eſt entré n'a nullement changé de nature, puiſque en diſtilant cette eau, ou en jettant du vif-argent par-deſſus, ou de l'huile de tartre, cet or ſe précipite au fonds du vaſe, & on l'y trouve en or, comme quand on l'y a mis, cette eau n'ayant fait autre choſe que le diviſer & en écarter les parties. Si l'on touche cette eau chargée des parties de l'or, elle teint les doigts ou toute autre partie en rouge, qui dure neuf jours avant que de s'effacer, de même que l'eau-forte chargée d'argent teint en noir, & cette teinture dure autant que l'autre ; je ſçai un homme qui a acheté cette préparation cent louis, & qui la vend comme on la lui a vendue ſous le nom d'or potable. L'ignorance & la préſomption d'un autre homme le fit aller à la Cour où il en fit l'épreuve devant pluſieurs per-

ſonnes de diſtinction : mais le Roy qui a meilleurs ſens que ces gens-là ne voulut pas s'y arrêter ; c'étoit du tems de M. d'Aquin, près de qui l'adreſſe de certains perſonnages par leurs tours de main familiers faiſoient valoir juſques aux moindres bagatelles, & l'empêchoient d'entrer à fonds dans ces ſortes de procédés, & d'en démêler le vrai d'avec le faux. Il faut que ce qu'on y préſente aujourd'hui ſoit d'un mérite diſtingué, & d'une vertu peu commune, pour y être reçu : les perſonnes ſçavantes qui y occupent les premieres places ſont ſi clair-voyantes, elles ont une pénétration ſi fine, que ces ſortes de Remedes n'y trouvent plus d'accès, & que l'ignorance n'en peut plus approcher. Pour venir à la préparation dont nous avons parlé, je dis qu'elle mérite le nom d'or potable comme ſi en buvant de l'eau de la Seine il s'y rencontroit de petits poiſſons dedans, & que l'on appellât cela des poiſſons potables; outre que les effets de cet or potable ne ſont nullement conformes aux effets que doivent produire ceux qui en ont parlé ; & l'eau que décrit Paracelſe, s'il a dit la vérité, n'eſt pas celle-là; mais il y a lieu de croire qu'en prenant ce qu'il a dit au pied de la lettre

lettre, on l'a mal expliqué: le corrosif dont il a parlé ne peut être l'eau régale, puisqu'elle est faite de cinq ou six matieres d'une nature différente, tout cela ensemble ne sçauroit faire un même corps avec l'or ; il y a bien plus lieu de croire que c'est d'une eau Royale dont il a prétendu parler, parce que l'or étant regardé comme le Roy des autres métaux, l'eau qui le dissout radicalement doit par conséquent être appellée royale, puisqu'elle ne travaille sur l'or qu'en s'unissant inséparablement à lui, & ne faisant plus qu'un même corps. Ceci se confirme par un passage du Trevisan, qui appelle cette eau, l'eau de la fontaine où le Roy se baigne, & par un autre endroit d'Hippocrate, qui fait voir qu'il sçavoit bien qu'il y avoit une autre Medecine, & d'autres principes différens de ceux qu'il a laissés : peut-être les sçavoit-il aussi; mais il n'a pas voulu en dire davantage; & puisque cet Auteur a parlé de ces matieres dans ses Ouvrages sans les expliquer, je ne croi pas qu'on doive me blâmer d'en traiter en les expliquant. D'ailleurs quand même il seroit vrai que ceux qui travaillent sur ces sortes de matieres avec esprit & conduite, ne trouveroient pas cette pierre philosophale dont

les moindres Chymistes font tant de bruit, il faut pourtant avouer que par une recherche soigneuse ils trouvent souvent de ces Remedes peu communs qui font la véritable Pierre philosophale d'un bon Medecin. Il ne seroit pas même difficile de faire voir que la plupart des remedes qui sont sortis de nos fourneaux ou qui en sortent, sont supérieurs à tous ceux de l'ancienne Medecine, & si les plus entêtés de la casse, du séné & de la saignée les connoissoient à fonds & sans prévention, je suis persuadé qu'ils changeroient de sentiment, & qu'ils ne crieroient pas tant contre ceux qui ne manient le charbon dans un Laboratoire que pour donner de l'éclat à une profession que les sectateurs des Anciens n'ont que trop obscurcie. Voici maintenant ce que dit Hippocrate : *Sunt qui aurum tundunt, lavant, igne molli liquant, & dum ad suum finem perduxerint, ad omnia utuntur.* Il y a, dit-il, des personnes qui réduisent l'or en poudre, qui le blanchissent, qui de plus par un feu mol le réduisent en liqueur, & lorsqu'ils l'ont porté au plus haut degré de perfection ils s'en servent contre toutes les maladies. Ce feu mol n'est autre chose que cette eau Royale qu'ils ont appel-

lé de tant de différens noms ; des modernes lui ont donné le nom d'Alkaeſt, c'eſt-à-dire, eau feu ; mais l'expreſſion dont ſe ſert Hippocrate eſt une des plus fines & des plus délicates que j'aye encore entendues ; ce paſſage fait voir que du tems d'Hippocrate on étoit dans la même recherche qu'aujourd'hui, mais il ne prouve pas qu'il ait ſçu ce procédé, & cet aveu ſincere eſt d'un très-honnête homme, ce qu'on auroit de la peine à faire avouer à ceux qui prétendent qu'il a tout ſçu ; quoiqu'il en ſoit, tous ceux qui ont écrit ſur cette matiere conviennent que cette préparation eſt un grand poiſon au commencement, *Eſt magnum venenum in principio, in fine vero magnum medicamentum.* Ils diſent qu'elle n'eſt pas propre pour la lepre des hommes, qui étoit la grande maladie de leur tems, ce que la vérole eſt du nôtre, ſi elle ne guérit la lepre des métaux. Ils défendent très-expreſſément d'en donner pour la ſanté, qu'au préalable on n'ait éprouvé ſi d'un métal impur & imparfait on en pourroit faire un qui fut pur & parfait, & c'eſt ces métaux impurs qu'ils ont appellés lépreux. Etant en état de produire ces effets ils l'ont pour lors appellé teinture, or potable, &c.

& ils prétendent que par son feu & sa cuite supérieure à toute autre matiere qui soit au monde, contre l'ordre de la nature, elle puisse cuire & parachever les semences qui sont demeurées imparfaites ; voilà les prodiges & les merveilles que les Philosophes nous racontent de leur ouvrage. Lorsque je commençai à en faire la lecture j'étois émerveillé de tout ce qu'ils en disent ; ils prétendent que c'étoit-là l'huile & le baume des Anciens, l'héritage des familles qu'Esaü vendit à vil prix, parce qu'il ne le connoissoit pas, attendu qu'il ne se donnoit qu'à l'oreille des enfans qui en étoient dignes : que c'est une goutte de cette eau que le mauvais Riche demande, & qui n'est que pour les gens de bien. Ils veulent que c'ait été le Trésor de Bias, la Toison d'or que Jason fut enlever dans l'Isle de Colchos, Jupiter changé en pluye d'or, & ce qu'on nous a dit des Géans & du feu du Ciel, que tout ce que les Anciens ont laissé de fabuleux, & que le vulgaire n'entend point, renferme cette matiere ou sa préparation. Ces sortes de choses que je n'ose pas appeller rêveries, parce que je ne suis point accoutumé de condamner ni de mépriser ce que je ne connois

point, ne laiſſent pas d'avoir des enchantemens qui m'ont fait dépenſer quelque argent, mais j'ai eu aſſez de modération pour ne pas tomber dans le défaut des gens qui ſe ſont ruinés pour s'y être trop abandonnés. Suppoſé donc que tout ce qu'ils ont dit de l'or potable ſoit faux, quoiqu'il ſemble qu'ils l'ayent appuyé de bonnes raiſons & de bons principes, que doit-on penſer de celui qui ſe vend publiquement, ſans principe & ſans raiſon ? Mais quand même ni l'un ni l'autre ne vaudroient rien, la vérité de notre regle ne laiſſeroit pas de ſubſiſter, parce que je puis faire la même application ſur l'Antimoine, le Mercure, le Fer, & ſur d'autres Métaux, de la vertu deſquels on ne ſçauroit douter, principalement lorſqu'ils ont paſſé par la main d'un habile homme.

Quoique l'Aphoriſme ſuivant ſoit court, & qu'il ne ſemble pas ſignifier grand choſe, il eſt pourtant d'une grande étendue.

Il n'eſt rien de crud qui ne ſe cuiſe, rien de cuit qui ne ſe reincrude.

Ce point où la nature repoſe, que nous appellons dans les fruits maturité, eſt ce que j'entends dans toutes les au-

tres semences tant végétales qu'animales, lorsqu'elles sont venues au degré dont parle Ovide, quand il dit *filia matura viro*, qui est le point de cuite & de digestion que j'entends dans les fruits. Par exemple dans le melon, où les meilleurs connoisseurs sont obligés de rappeller tous les sens pour découvrir ce point de maturité qui ne dure pas longtems, & que lorsqu'il en sort on dit, il est passé; c'est ce que j'appelle reincrudé, parce que les principes qui dans une certaine union & dans un certain repos, faisoient la maturité, venant à sortir de cet état, ils retournent dans la désunion où ils étoient lorsqu'ils ont formé ce fruit; & qui auroit une parfaite connoissance des mouvemens & des changemens qui arrivent dans un grain de moutarde, il ne lui seroit pas difficile de rendre raison de ceux qui arrivent, non-seulement dans les végétaux, animaux & minéraux, mais même dans le Monde entier, la nature ayant une même égalité, & une même regle de mouvement dans tous ses ouvrages. C'est pourquoi si notre Aphorisme se trouve vrai dans le melon, il doit se trouver vrai dans la grande machine; & quoique cet examen soit un peu éloigné

de la Medecine, & que cette recherche ne ſoit pas d'un grand ſecours dans une Phyſique pratique, je ne laiſſerai pas de dire ce que j'en penſe en peu de mots. Je croi, avec quelques Philoſophes, que l'eau eſt le principe de toutes choſes, & que toutes choſes ſont faites d'eau; que le ſoleil eſt la ſource & le centre des eaux, & que tout le Monde eſt compoſé de cette même matiere. Le mouvement & le brillant qui paroît dans la matiere dont le ſoleil eſt compoſé, reſſemble ſi fort à un or qui ſe purifie, qu'un Philoſophe l'a regardé comme un or en coupelle, & les parties qui compoſent le ſoleil, ou cette même matiere dans ſon tout, comme une cire qui ſert à former tous les différens ouvrages de la Nature, qui ne different entre-eux qu'en ce que les parties des uns ſont en repos, & les autres en mouvement. Les parties qui ſont en mouvement dans cette grande machine retiennent le nom d'eau, dont les unes ſont appellées purement & ſimplement eau, telles que celles de la mer, des rivieres, de l'air, des roſées; les autres ſont appellées eau-feu, comme les globes qui forment le ſoleil & les autres corps lumineux qui lui reſſem-

blent ; la fluidité, la désunion où elles sont, doit être regardée comme la crudité de cette matiere dont l'Univers est composé : la séparation de ces eaux fut faite lorsqu'elles sortirent de la confusion où elles étoient. Les autres plus collées & plus adhérentes les unes auprès des autres sont appellées terres, & dans cet état de solidité elles doivent être regardées dans un point de cuite & de digestion, tel que celui que nous reconnoîtrions dans le vif-argent, s'il avoit perdu sa fluidité. Mais comme cette eau-feu, c'est-à-dire les parties du soleil qui sont en mouvement ont une grande facilité à les pénétrer, à cause de l'humidité ou des intervalles qui se rencontrent entre les parties de chaque corps solide, à travers lesquelles ce feu passe comme à travers un verre, par une irradiation secrete, dont le mouvement écarte & désunit les parties, lesquelles de dures & solides qu'elles étoient, il en fait de liquides & de coulantes ; d'un autre côté en enlevant les parties humides & liquides de certains corps, ou en les cuisant il les rend dures & solides, & c'est cet ouvrage auquel nous avons dit que la nature étoit toujours occupée, qui est de dissoudre &

de

de congeler, & ce qui fit dire à ce grand Philosophe Hermes, à qui cette vérité étoit si bien connue, qu'il n'y avoit rien en-haut qui ne fût en-bas pour renouveller les miracles d'une seule chose qui est cette eau sans doute, que nous reconnoissons pour la matiere universelle; & c'est dans ces divers arrangemens que les premieres semences se sont formées, qui sont comme tout autant d'aimans de la matiere solaire, l'ame & la cause en même-tems de leur multiplication. C'est ce qui a fait dire aux Philosophes les moins éclairés dans les ouvrages de la nature, que le soleil travailloit conjointement avec l'homme dans la génération, ce qui paroît évidemment dans le Printems par l'accouplement des animaux. Ce que nous avons dit de la désunion de certains corps paroît même dans les plus solides, tels que sont les métaux, & particulierement dans le cuivre & le fer, qui, quoique très-solides, si-tôt qu'ils sont exposés à l'air, il en désunit les parties, qui ne demeureroient pas si long-tems dans cet état de solidité, si elles n'avoient été dépouillées d'une partie de leur humidité par l'action violente du feu, ce qui a été la cause de ce resserrement, parce que leur premiere se-

mence étant faite de cette eau, elles y rentreroient avec plus de promptitude, ce qui ne se peut faire qu'à la longue, à cause de la difficulté que l'air a à les pénétrer; par l'impulsion & le mouvement qu'il leur communique, il les détermine à rentrer dans le tourbillon dont elles furent écartées, lorsque cette eau aérienne forma leur premiere semence. Cela étant je croi que j'ai eu raison d'avancer que la nature travailloit en grand comme en petit, toujours par les mêmes moyens, & par conséquent notre regle se trouve appuyée de la raison & de l'expérience; j'espere que la suivante ne la sera pas moins.

Le Feu extérieur sert à mouvoir l'intérieur.

Chaque semence ayant une écorce particuliere, le feu qui y réside se trouve enveloppé de cette peau; & quoique ce feu ainsi embryonné, ou pour ainsi-dire concentré, soit le même que celui du dehors, il est pourtant certain qu'il a perdu une partie de son mouvement, & qu'il est en quelque façon lié & enchaîné par d'autres parties, qui, quoique les mêmes, par un moindre mouvement, ralentissent le sien. C'est pourtant cette matiere que nous devons considérer

comme l'ame de chaque ſemence, dans laquelle elle continue d'exciter un tumulte, une action & réaction dans les parties qui les compoſent, juſques à ce qu'elles ſoient parvenues à ce point dont nous avons parlé, qui eſt regardé comme la maturité dans les ſemences. Mais le peu de mouvement qui reſte à ce feu intérieur, ceſſeroit bien-tôt s'il n'étoit aidé & ſoutenu dans ſon action par le feu extérieur ; l'approche de l'hyver & la foibleſſe du Soleil dans ce tems-là, prouve ce que j'avance ; il eſt aiſé pour lors de voir une infinité de ſemences, qui, quoique formées, ne peuvent cependant venir en maturité ; & non-ſeulement elles demeurent imparfaites dans ce tems-là, mais même dans le fort de l'été, lorſqu'elles ne ſont pas ſituées dans un endroit favorable. Un fruit qui ſera derriere un mur, ou à qui quelque autre corps dérobera les rayons que le Soleil répand, quand même il viendroit en maturité, il n'aura jamais la ſeve de celui où ces mêmes rayons auront agi avec une entiere liberté, & ſans aucun empêchement; & non-ſeulement on peut voir la vérité de ce que j'avance dans les ſemences & dans les fruits en général, mais même dans chaque fruit en parti-

culier, puisque celui qui aura reçu l'action du Soleil dans son entier, la partie qui aura été frappée directement, aura un goût, une sêve, & un coloris supérieur à celle qui ne l'aura senti qu'obliquement. Si les hommes n'étoient point dissipés ou appliqués à une infinité d'affaires, qui leur font abandonner la plus essentielle, qui est celle de la santé, & de la longue vie, ils éprouveroient à leur grande satisfaction les effets admirables d'une exposition favorable de cet Astre sur leurs corps. Un Gentilhomme de qui je suis particulierement ami, âgé de soixante & dix-neuf ans, homme d'un sçavoir peu commun, immédiatement après son dîner, toutes les fois que le Soleil luit, va se coucher dans quelque endroit écarté, & prenant soin de cacher sa tête il présente l'estomac, la poitrine & le reste du corps au Soleil pendant deux ou trois heures : en vérité il a le feu, la vivacité d'un homme de trente ans ; il est le plus grand mangeur que je connoisse, & n'est jamais malade; & je ne serois pas fort éloigné de conseiller à des personnes d'une certaine complexion de suivre son exemple. Il n'y a point de sujet où l'on ne puisse faire l'application de ces regles, & dont la vérité ne paroisse par-

tout ; mais comme je prétends qu'elles ſoient de quelque utilité pour la Medecine, il les faut approcher de plus près ſur quelques parties qui la regarde. La ſaignée étant preſque toujours la premiere opération de conſéquence qu'on ait accoutumé de faire dans la naiſſance des maladies, & ſouvent même dans les autres tems, puiſqu'on ne laiſſe pas de la pratiquer ſur des perſonnes en qui il ne reſte qu'un léger ſouffle de vie : cela étant, il me ſemble qu'il eſt à propos d'examiner ſi elle eſt dans l'ordre des mouvemens de la nature, & ſi l'uſage de cette opération eſt d'une abſolue néceſſité ; ſi elle détruit la regle ſuivante, ou ſi notre regle ſubſiſtera malgré cette oppoſition.

Le feu de la nature dans chaque miniere convertit toute crudité, toute impureté & toute poiſon en eſſence & en baume.

De l'uſage exceſſif de la Saignée.

IL ſeroit, ce ſemble, à propos de commencer par la formation de l'homme, pour faire une juſte application de ce Remede, qui dans le fonds n'a pas toute l'étendue qu'on lui don-

ne ; mais comme cela nous éloigneroit considérablement du sujet, nous n'examinerons que le sang dans l'animal parfait.

Je dis donc que le sang n'est autre chose qu'un suc, ou une liqueur, dans laquelle réside ce qu'on appelle ordinairement la vie de toutes les choses qui en sont capables, selon l'Ecriture, la Philosophie & l'expérience.

La premiere appelle sang de la vigne, ce que nous appellons du vin ; quelques Philosophes ont cherché cette liqueur dans les Métaux, & particulierement dans l'Or; & l'expérience nous apprend que le suc des Plantes est à leur égard ce que le sang est à celui des bêtes, jusques là même qu'il y en a, à qui par préférence on a donné le nom de sang, tel que celui qu'on appelle sang de dragon, qui, quoi que ressemblant au sang des animaux, n'est pourtant que le suc congelé d'un arbre ; d'où je conclus que la vie dépend absolument de cette liqueur.

Or ce suc, que nous appellons sang, est formé de deux matieres très-différentes, l'une consistant en la graisse la plus épurée de la terre, & l'autre est la partie la plus active de l'air, laquelle ayant beaucoup de mouvement, est par

conſéquent plus capable d'en communiquer à tous les corps qui en ſont ſuſceptibles ; & cet élément, que nous appellons air, porte dans tous les corps le feu qui les anime, qui eſt le principe & la cauſe immédiate de l'accroiſſement, & de la multiplication des ſemences ; ſur quoi un Philoſophe appelle ce feu ou cette partie faiſant l'ame de l'or, la 2800. partie de ſon corps ayant pétendu par cette expreſſion nous faire concevoir la différence qu'il y a entre l'ame & le corps, en parlant phyſiquement, & ce que l'expérience ſuivante nous fera voir clairement.

Prenez du Cinabre de la longueur d'un pouce, & de la groſſeur du canon d'une plume à écrire, avec de l'argent en limailles, parties égales ; puis faites dans un petit pot de terre une couche de limaille, & une autre de Cinabre ; couvrez enſuite le pot d'une brique, & le tout de charbon allumé pendant ſix heures, le Cinabre qui eſt preſque tout mercure, ſe trouvera changé en argent, & l'argent ſera déſanimé & réduit en une terre pure & ſimple, dépouillé de ce que nous avons appellé ame, ou vie, qu'il avoit reçu de l'air ; & par conſéquent il ne reſtera plus que le

cadavre de l'argent ; après quoi quand cette opération a été bien faite, l'argent diminue de ſon poids ſi peu, que l'on ne peut preſque s'en appercevoir. Or cette tranſmigration ou paſſage de l'ame d'un métal dans le corps d'un autre, & le changement de l'argent en pure terre, eſt une preuve que les corps ſont composés de deux parties différentes, dont l'une n'eſt dans l'autre que comme le principe de ſon accroiſſement, de ſon augmentation, & ſa vie ; l'expérience ſuivante confirme encore ce que je viens d'avancer. Prenez de l'aiman, jettez-le dans du mercure tant ſoit peu échauffé, l'aiman demeurera entierement dépouillé de ſon eſprit & par conſéquent de ſa vertu magnétique, & le mercure s'en trouvera empreint. S'il étoit permis, ou que l'on pût avec la même facilité, & avec auſſi peu de riſque faire autant d'expériences ſur les animaux qu'il eſt aiſé d'en faire ſur ces ſortes de matieres, peut-être trouveroit-on le point & l'équilibre pour réparer par une pareille transfuſion les eſprits d'une nature manquante, du moins cela n'eſt pas hors de l'ordre & des regles de la nature. Ajoutez à cela que tous les corps reçoivent ces deux

ſubſtances, qui font leurs étendues, par des conduits très-différens, parce que ceux qui ſont deſtinés à porter les ſucs de la terre, ſont nommés racines dans les minéraux & végétaux, & que les autres qui appartiennent aux Animaux ſont appellés eſtomac. Or l'on appelle les conduits qui ſervent à recevoir la partie de l'air dans les végétaux & minéraux des pores, au lieu que dans les Animaux ils ſont appellés poulmons par préférence à ceux qu'ils ont de commun avec le végétal & le métallique; & les pores qui ſont dans l'extrémité des poulmons, ſont tout autant de petits conduits qui aboutiſſent par des détours imperceptibles à des canaux plus ſenſibles, auſquels on a donné le nom de veines & d'arteres. Doù il arrive que tant que ce commerce & que ce ſuc ne ceſſe point de couler par ces conduits, ſoit dans les végétaux, ſoit dans les minéraux, ſoit enfin dans les Animaux, les corps demeurent dans leur entier, en ſorte que chacun continue de donner des marques & des ſignes du cours de ce ſuc ou liqueur, que nous appellons leur ſang; ſçavoir, les végétaux par leur feuillage, par leurs ſemences, & par leurs humidités; les Animaux par leurs

mouvemens, par leurs chaleurs & par une infinité d'opérations différentes ausquelles on a donné le nom de vie, & par conséquent celui de mort à leur cessation ; & quand il est survenu quelque changement dans l'ordre & la regle où la nature les a mis, on lui a donné le nom de maladie. Les hommes par leurs lumieres ont cherché les moyens de réparer tous les dérangemens qui surviennent dans les minieres de ces trois especes de corps ; & pour cet effet ils en ont choisis de très-différens.

Les uns en s'attachant à la nature, & en ne songeant qu'à la favoriser dans toutes ses opérations, en suivant les regles d'une mécanique pure & simple comme elle, & les autres plus vains & présomptueux méprisant ces regles, ont coupé, taillé & arraché tout ce que bon leur a semblé. Les premiers dans la recherche des défauts métalliques, ont appellé tout métal crud & imparfait, sujet aux injures du tems & à la rouille, métal lépreux, maladie qui se trouve également dans les métaux, dans les végétaux & dans les Animaux. Un de ces Philosophes nous assure avoir fait ouvrir des mines, & n'ayant pas trouvé

le métal dans une conſtitution parfaite & naturelle, les y a porté en couvrant la mine de ſa terre; & conſervant par-là le feu central, ou cet eſprit que la nature a placé dans chaque corps, par-là il auroit réduit & ramené le métal dans ſa maturité; ce qui ſert de preuve que la converſion des métaux impurs, & imparfaits en de purs & parfaits, n'eſt que la maturité, & la cuite parfaite des ſucs qui leur donnent la vie; c'eſt-à-dire, en faiſant d'un arſenic, d'un vitriol, ou d'un mercure, un or ou un argent parfait.

Il ont dit qu'ils pouvoient par les opérations de l'art imiter la nature, & compoſer une liqueur à laquelle ils ont donné le nom d'élixir ou de quinteſſence, qu'ils ont aſſuré n'être qu'un or extremement exalté, ou la ſemence de l'or. Il ne feroit pas bien extraordinaire que les métaux euſſent une ſemence; mais aucuns des Auteurs qui ont traité de la purification & de la réparation des défauts métalliques, n'a dit qu'il fallût les ſaigner, ou tirer hors de leurs veines ou minieres, aucune partie de leur ſuc pour les perfectionner, étant bien perſuadés que les poids de la nature ſont infaillibles, parce qu'elle

n'embraſſe & ne contient dans ſes ouvrages qu'un mélange parfait ; ce qui a fait dire à Hermès, à qui cette vérité étoit ſi bien connue, que le premier moteur avoit fait toutes choſes avec poids & meſure.

Examinons maintenant ſi lorſqu'il arrive quelque défaut dans la conſtitution naturel des végétaux, on y remédie en faiſant des ouvertures dans leurs troncs ou dans leurs écorces, & en répandant les ſucs qui ſervent à leur nourriture ; le contraire ſe voit dans les pins, les térébintes, les pavots, & dans une infinité d'autres végétaux, qui n'ont plus la même verdeur ni la même étendue quand on leur a fait des ouvertures ; & quand même l'Art en emportant quelques parties ſuperflues leur donneroit quelque air de beauté, la durée n'en ſera jamais ſi longue qu'à ceux qu'on abandonnera aux ſoins de la nature. Si donc les plantes ſaines deviennent malades, c'eſt-à-dire, endommagées dans l'état & la conſtitution où la nature a voulu qu'elles fuſſent, par les opérations qui font ſortir leurs ſucs hors de ſes conduits, que n'arrivera-t'il pas à ceux dont l'intérieur ſera gâté, ou ſur lequel une vapeur mali-

gne élevée des entrailles de la terre, ou répanduë dans l'air, a laiſſé des impreſſions de ſa nature ou des mouvemens, & une action oppoſée à leur état naturel? Sera-ce en leur faiſant des ouvertures, en répandant leurs ſucs & leur ſang qu'on les réparera? Non, aſſurément, puiſque la ſeule expoſition à un aſpect favorable du Soleil, eſt le moyen le plus sûr & le plus propre à exciter des mouvemens dans leur intérieur capable de rétablir le calme, & de redonner à la liqueur la plus aigre, & la plus déſagréable, toute la douceur & la séve la plus accomplie, & c'eſt ainſi que ſe perfectionne le ſang, ou ce précieux baume que la vigne nous donne. Suppoſez donc tout ce qui vient d'être dit du ſuc ou des liqueurs des métaux & des végétaux, il ne reſte plus qu'à examiner cette propoſition, que ce n'eſt que dans les Animaux, & particulierement dans l'homme que l'écoulement de ce ſuc (que l'on nomme ſang) ſoit abſolument néceſſaire, & que cette évacuation eſt capable de réparer les déſordres qui ſurviennent dans la machine, ou dans la conſtitution naturelle du corps humain, & cette opération s'appelle ordinairement ſaignée; voyons

donc les raisons des Medecins qui l'emploient comme un remede aux maladies des hommes.

La premiere est, que quand le sang ne circule pas librement, il faut le diminuer, afin de lui donner de l'air, & de faciliter son mouvement.

La seconde raison est, que par la saignée on rafraîchit le sang qui est échauffé plus qu'il ne faut.

La troisiéme est, qu'une chaleur ou un mouvement excessif du sang peut rompre les vaisseaux qui le contiennent, & alors faire tomber le sang extravasé sur des parties nobles, dans lesquelles étant privé de son mouvement ordinaire, il contracteroit une mauvaise qualité, qu'on appelle pourriture, qui seroit cause de la destruction du sujet.

La quatriéme est, que ces hommes mangent beaucoup & se nourrissent d'alimens très-succulens ; ce qui produit une quantité de sang capable de suffoquer ceux qui vivent de la sorte, & par conséquent la saignée est l'unique remede qui convient.

Avant que de répondre à ces raisons, il faut établir de certains principes, dont les défenseurs de la saignée conviennent comme de régles incontesta-

bles ; & premierement, que l'estomac de tous les Animaux & particulierement de l'homme, est la racine par laquelle l'animal reçoit les substances, ou les corps capables de le nourrir & d'entretenir les mouvemens de la machine, & ces corps s'appellent des alimens fournis & tirés de la terre.

Et ainsi les mêmes opérations ou les mêmes mouvemens, que l'on voit dans la souche & dans le figuier, arrivent & se font dans l'animal, ensorte que rien ne se mêle avec le sang, qui n'aye auparavant passé de l'estomac dans les boyaux, & des boyaux dans de petits conduits que l'on appelle veines lactées, & ensuite il se dégorge dans les veines & arteres.

2°. Que l'on voit clairement dans l'animal, ce qu'on ne voit dans les végétaux, & les métaux qu'en partie par les yeux du corps, & en partie par ceux de la raison ; & de ces deux choses, l'une consiste en ce que l'on appelle le levain de l'estomac, & l'autre consiste en ses ressorts.

3°. Il est pareillement certain que le levain de l'estomac sert à dissoudre les viandes ou les alimens qui ont été brisés, hâchés & liquéfiés, ou par une prépa-

ration extérieure, ou par les ressorts & la salive de la bouche, & le dissolvant leur fait changer de nature & en forme un suc tout-à-fait différent des alimens ; ce suc se nomme chyle, qui est cette liqueur qui par les veines lactées entre dans le sang, étant poussée par les ressorts de l'estomac, aussi-bien que par la force de ceux de ces conduits par où elle passe, & voilà les deux choses les plus essentielles pour la fabrique & pour la formation du sang, qu'on peut nommer le suc vital, ou le suc d'où dépend la vie ; quoique ou le feu, ou la chaleur, ou le mouvement des parties voisines, aussi-bien que leur conformation contribue en quelque façon à rendre cette opération plus parfaite : Il faut donc examiner à fond tous les défauts, & tous les dérangemens qui arrivent du côté des racines & de la partie terrestre qui est entrée dans le sang, après quoi il faut venir à la partie aërienne qui est reçuë dans les conduits supérieurs nommés poumons, & qui leur est envoyée par l'air.

S'il est donc vrai que le dissolvant de l'estomac, & ses ressorts soient les principaux instrumens pour faire la digestion, il est très-important de connoître

noître leurs bonnes & leurs mauvaises qualités, & même celle des corps qui doivent être dissous, & par-là on pourra parvenir à la connoissance des désordres & du dérangement qui arrive dans les sucs, qui sont renfermés dans les grands tuyaux, & à y remédier ; ce que l'on ne pourroit faire faute de bien connoître cette mécanique. Sur quoi il faut se souvenir de ce qui a été dit, qu'il y a deux choses principales qui servent à former le suc qu'on nomme chyle, sçavoir le levain de l'estomac & ses ressorts, dont les fibres nerveuses, qui y sont entrelassées, font toute la force & toute la vertu. Tout le monde sçait que la salive se mêle avec les choses qu'on mange, & que même il en coule dans l'estomac sans que nous y coopérions. L'on nomme salive une liqueur qui se trouve dans la bouche, parce qu'elle abonde en sel, & que tout sel fondu ou dissout, est un dissolvant, & ce sel est fait & formé des corps qu'il a dissous lui-même, & c'est cette rouë de la nature que Pitagore connoissoit si bien, après quoi par une infinité de glandules qui tapissent la bouche & l'estomac, le sang qui est porté par les arteres dans le corps de ces petites glan-

des en s'y filtrant, fait une lessive des sels les plus pénétrans qui se mêlent avec les alimens & en font la dissolution ; & afin que cette dissolution soit parfaite, il faut que les dispositions nécessaires se rencontrent tant de la part du corps qui doit être dissous, que de celle du dissolvant. Or c'est une régle dans l'ordre de la nature, qu'aucun corps ne peut être dissous radicalement que par un dissolvant de sa nature ; j'entens par dissolution radicale, l'action d'un corps sur un autre qui se fait sans bruit, sans violence, d'une maniere imperceptible, à la fin de laquelle les deux corps, sçavoir le dissolvant, & le dissout dans ce mélange, ne font plus qu'un tout d'une même nature, sous des apparences différentes. Par exemple, lorsqu'on jette un grain de blé dans la terre il y rencontre la salive de la terre, c'est-à-dire, une certaine quantité d'eau & de sel qui fait dissoudre & pourrir ce petit corps, sans quoi la dissolution ne se feroit pas, non plus que si on le jettoit dans une terre seche, ou sur un rocher, ou enfin dans un étang, quoiqu'il vint à s'y corrompre & pourrir. Il ne prendroit pas cette nouvelle apparence, parce que son feu

ſe trouvant étouffé par la trop grande quantité de diſſolvant, il n'y auroit plus de végétation, de dilatation, ou d'accroiſſement. Il faut donc que ce grain de blé ſoit jetté dans une terre graſſe, telle que celle dont parle l'Ecriture, en diſant : *Votre abondance viendra de la roſée du Ciel, & de la graiſſe de la Terre.* Et dans un autre endroit : *Que Dieu te donne une abondante moiſſon, & une pleine vendange de la graiſſe de la Terre, & de la roſée du Ciel.*

Diſons donc que le grain de blé ayant été formé des ſucs de la terre & de l'eau du ciel, ne peut être radicalement diſſous que par les mêmes matieres dont il a été formé, & qu'ainſi il ne peut s'étendre & multiplier ni prendre la figure de plante, ſi la terre dans laquelle il a été jetté, n'a les qualités dont nous venons de parler. Or pour faire voir qu'aucun corps ne ſe peut diſſoudre que par une humidité de ſa nature, que l'on dépouille les fruits, ou telle ſemence qu'on voudra de ſon eau, cette ſemence deviendra incorruptible, & ne ſe diſſoudra jamais radicalement ; & non-ſeulement les corps de ſa nature ne la diſſoudront point, mais même les eaux les plus rongeantes auroient bien

de la peine à diviſer ſes parties. Ceci ſe peut faire voir même dans les corps métalliques par l'exemple ſuivant, laiſſant là les ſemences, puiſque la moindre femme qui a ſéché des marons au four ou telle autre ſemence qu'on voudra, a éprouvé que le feu en conſumant ſon humidité naturelle, a détruit leur vertu germinative.

Je dis donc que ſi on dépouille par un feu violent l'humidité de l'or ou du fer ; non-ſeulement le dernier ne ſouffrira plus la rouille, mais encore il réſiſtera aux eaux fortes, & c'eſt ſur ce principe qu'on a fait une découverte, qui eſt d'une épargne très-conſidérable dans les Etats. Car ayant remarqué que les matieres qui compoſent la poudre, faiſoient une impreſſion ſi grande aux lumieres des canons, qu'en très-peu de tems elles s'ouvroient de telle ſorte, que la poudre trouvant trop de jour, elle n'avoit plus la même force, & l'on étoit obligé de les refondre ; au lieu qu'en y mêlant du fer préparé, comme j'ai dit, ou de l'or en très-petite quantité, les ſels qui compoſent la poudre n'y donnent aucune atteinte, & ainſi ſans refondre le canon en jettant dans la lumiere agrandie de la fonte préparée

ou avec l'or & le fer dont j'ai parlé, & y faiſant un nouveau trou, ce peu de matiere métallique dépouillée de ſon humidité naturelle, défend le reſte de la fonte contre les attaques de la poudre. Tous les Sçavans dans l'art métallique aſſurent, que quoique tous les métaux abondent en ſemence, lorſqu'ils ont paſſé par la tyrannie du feu, ils ne ſçauroient les multiplier qu'avec une adreſſe particuliere, quand même ils auroient cette terre en laquelle ils font conſiſter tous leurs ſecrets. Que l'on jette du fer, ou la ſemence d'une pomme dans de la cire, quoique la cire ſoit un corps humide & huileux, n'étant pas de la même nature, il ne s'y fera aucune diſſolution; de même que ſi l'on jettoit de l'argent dans de l'eau forte, ou de l'or dans de l'eau régale, parce que outre que ces eaux ne ſont ni de la nature de l'or ni de celle de l'argent, c'eſt qu'elles ſont compoſées elles-mêmes de matieres différentes, & quoiqu'elles pénetrent l'or & l'argent, cette action ſe fera avec grand bruit & d'une maniere violente, contre l'ordre de la nature des diſſolutions radicales qui ſe font toutes ſans qu'on s'en apperçoive, & d'une maniere aiſée.

Voilà quelle est la différence que je remarque entre une corrosion & une dissolution radicale; & quant à celle qui se fait dans l'estomac, afin qu'elle soit parfaite, il faut qu'elle se trouve conforme aux régles susdites, sans quoi elle seroit mauvaise, & il ne proviendroit de cette dissolution qu'un mélange confus du dissolvant & du corps qui devoit être dissous, lequel n'ayant point passé par la pourriture radicale, porteroit avec soi une crudité ou des parties indissoutes, lesquelles venant à se mêler aux sucs épurés & uniformes, troubleroient l'œconomie & l'équilibre des liqueurs, d'où dépend la santé. Il y a une justesse admirable dans les principes qui composent le sang, lorsque la nature les a fait passer par sa balance, la matiere ignée, ou cette ame dont nous avons parlé, se trouve si finement enveloppée par l'eau & le sel, que tous les principes dont le sang est composé ne s'entrechoquent qu'autant qu'il le faut dans le mouvement où ils sont, duquel dépend la vie. De-là il est aisé de remarquer que tous les désordres qui arrivent dans la machine, à moins qu'un accident ou quelque corps étranger ne la dérange, procedent du seul défaut

de digeſtion, qui eſt l'origine & la ſource de toutes les maladies ; ce qui arrive lorſque le diſſolvant de l'eſtomac n'a pas radicalement diſſous les alimens, en ne faiſant que les écarter & les diviſer ; de-là il en réſulte une maſſe glaireuſe & viſqueuſe, qui ſouvent demeure dans le fond de l'eſtomac, parce que ſes reſſorts, quoique dans leur état naturel, n'ont pas la force de les pouſſer dans les boyaux, & ceux ſur qui tout cela ſe paſſe, ſentent encore du matin au ſoir, ou du ſoir au lendemain, les vapeurs d'un aliment qui n'a point paſſé, & qui eſt indiſſous. Que s'il arrive que petit à petit il deſcende dans les boyaux, comme il n'a pas été radicalement diſſous dans l'eſtomac, n'ayant pas un eſpace aſſez large pour achever de ſe diſſoudre entiérement, la diſſolution ne ſe fait qu'avec effort contre les parois des boyaux, ce qui trouble & agite ſi fort le ſujet où cela ſe paſſe, par une infinité de nerfs qui répondent au cœur & au cerveau, que lors que cela devient habituel, l'imagination pour forte qu'elle ſoit en eſt bleſſée, & alors on tombe dans des craintes & dans des terreurs paniques, auſquelles il me ſemble que l'on donne mal

à propos le nom de vapeur de rate, laquelle cependant par les nouvelles découvertes de l'Anatomie, on a trouvé n'y avoir aucune part, puiſqu'elles ne ſont que les effets d'une digeſtion lente & imparfaite. Il arrive encore un autre inconvénient, lequel eſt l'un des principaux entre ceux qui ont donné occaſion à la ſaignée, qui conſiſte en ce que dans les perſonnes qui mangent beaucoup, & où cette digeſtion ſe fait lentement, cette maſſe d'alimens glaireuſe & viſqueuſe s'attache aux parois de l'eſtomac & des boyaux, & empêche par-là que le diſſolvant de l'eſtomac n'aye toute ſa force & ne ſe faſſe aſſez ſentir pour exciter l'appetit; & les mêmes viſcoſités bouchant le paſſage au cours ordinaire de la bile, la forcent de refluer, même dans l'eſtomac, dans lequel venant à ſe mêler avec ſon diſſolvant, il s'y fait un bouillonnement qui cauſe des ébranlemens aux nerfs ſi déſagréables, qu'ils excitent de grandes douleurs de tête, des nauſées, des tenſions au bas-ventre, des coliques, & même des tranſports au cerveau. Lorſque les parties acres & corroſives de la bile viennent à ſe développer & à ſe raréfier, elles

ſe

ſe portent plus loin, & cauſent un mouvement & une rapidité dans la maſſe du ſang, & dans les eſprits qui en dérangent toutes les parties, & pour lors les parties principales, comme ſont les poulmons, le foie & tout le reſte du petit monde eſt en feu, parce que la bile eſt dans les animaux, ce que le ſoufre & le bitume ſont dans le grand monde. D'où il réſulte qu'il faut regarder la bile dans ſon état naturel, comme le ſoufre dans les minieres de la terre, duquel, lorſqu'il n'eſt point enflammé ni mis en mouvement, les effets ſont toujours doux & bienfaiſans, il eſt l'ame & le baume du Globe terreſtre; au lieu que s'il vient à s'enflammer, il s'en ſépare une eau forte, & un corroſif ſi violent que l'odorat n'en ſçauroit ſoutenir l'impreſſion d'une ſeule goutte en mouvement. Les effets de la bile dans les animaux ſont les mêmes; quand rien n'intercepte ſon cours, ſe diſtribuant & ſe mêlant avec les alimens, elle porte la douceur dans toutes les parties, elle ſert à faire la ſéparation du pur & de l'impur; s'il arrive au contraire qu'elle ſoit arrêtée & renfermée quelque part, tant par ſon propre feu, que par celui des parties voiſines, elle fait des écarts

& des explosions, comme la poudre à canon, & pour lors les secousses, les tremblemens, les feux & les flammes embrâsent & consument la machine. Ajoûtez à cela que les personnes qui mangent beaucoup, & qui donnent au dissolvant de l'estomac plus de matiere qu'il n'en peut dissoudre, tombent facilement dans ces accidens; de même que ceux qui, par des choses grasses & huileuses, ou très-éloignées & peu proportionnées à la nature du dissolvant, l'enveloppent & le rendent incapable d'agir. A quoi on peut ajoûter les passions de l'ame : car le cerveau est comme le soleil, & les nerfs qui y sont attachés, sont comme tout autant de rayons qui portent un feu qui sert à toutes les opérations du sujet, & d'autant que la digestion est une des principales, elle est ralentie lorsque ce feu lui manque, ce qui est la source & la miniere des crudités. Or dans l'ordre de la nature, tout levain communique de la nature de son levain dans les corps où il se mêle. Ces matieres venant à entrer & à passer par leurs conduits ordinaires, non-seulement elles troublent le sang, mais encore elles le réincrudent & l'aigrissent, ce qui fait que par un poids con-

ſidérable de ces matieres, la nature eſt accablée tout d'un coup, & qu'on ſe ſent rompu & briſé; ce qui eſt cauſé par la réſiſtance & l'effort que les eſprits font lorſque le coagul commence, & que l'épaiſſiſſement arrive dans ces liqueurs. C'eſt une maladie ſur laquelle les Medecins peu habiles ne font aucune réflexion, & dont ils ſe joüent dans ſa naiſſance, mais par la ſuite voyant qu'il en arrive des accidens conſidérables, ils diſent en eux-mêmes que cette malignité ne leur avoit pas été connue. Anſi on peut juger que ſi les matieres qui ſont entrées dans la maſſe du ſang avoient été bien cuites & bien digérées, en quelque quantité qu'elles euſſent été, elles n'auroient fait aucun dérangement, parce que ſi l'on conſulte les régles de la nature, on verra que les corps qui ſont de la même eſpece s'entrepénétrent facilement, & entrent les uns dans les autres, ſans qu'on s'en apperçoive. J'ai fait ſur cela une infinité d'expériences, qui prouvent la vérité de cette régle; mais je me contenterai d'en rapporter trois ou quatre. Prenez de l'huile de vitriol, ſéparez-en le phlegme, remettez-le dans la même huile, il n'arrivera aucun chan-

gement, parce que cette eau a été tirée de son corps de la même nature qu'elle est; & quoique vous y en versiez beaucoup, il ne se passera jamais rien de violent; mais si vous prenez telle autre eau qu'il vous plaira, même distillée, elle produira une si grande chaleur, que vous ne pourrez soutenir avec la main le vase où sera ce mélange. Voici une autre expérience: Prenez de l'or en limaille, mêlez-le promptement avec du mercure échauffé, ils se pénétreront & s'embrasseront si étroitement, qu'ils sembleront n'être qu'un même corps, & cela d'une maniere imperceptible; mais si vous le mêlez avec de l'eau régale, il en sortira une fumée d'une odeur insupportable, accompagnée de boüillonnemens & de bruit, parce que l'or n'est pas de la nature ni de l'urine, ni du salpêtre, ni de celle du sel marin, ou ordinaire, dont l'eau régale est composée, mais bien de celle du mercure que les Philosophes appellent l'eau de l'or. Voici une troisiéme expérience: Prenez du soufre commun, versez dessus telle eau ou tel dissolvant qu'il vous plaira, comme l'esprit de vin, de vinaigre, l'eau forte de l'huile de vitriol, aucun esprit salin ne mordra des-

ſus ; que ſi vous le mettez non-ſeulement dans des huiles & des bitumes terreſtres, mais même dans les huiles ordinaires, il s'y mêlera, comme l'huile ſe mêle avec la cire : je ne ſçaurois m'empêcher d'en rapporter une quatriéme. Il y a environ deux ans qu'on m'envoya de Montpellier une pierre qui étoit ſortie de la veſſie du foie par les ſelles, accompagnée d'une Relation touchant l'état du malade ; je fis ſur le champ un examen de cette pierre, & après y avoir mis toutes ſortes de liqueurs rongeantes, même une teinture de quinquina, dans l'uſage duquel le malade étoit, bien-loin de ſe diſſoudre dans ces liqueurs, elle s'y endurciſſoit, particulierement dans le quinquina. Mais comme je l'avois avant tout cela approchée d'une bougie allumée, & que j'avois remarqué qu'elle étoit inflammable, je la mis, ou du moins quelques fragmens, dans de l'huile d'amande douce, dans de l'eſprit de ſang humain, auſſi-tôt ils s'y fondirent, comme la glace ſe fond dans l'eau chaude. Sur ces principes, j'écrivis à Meſſieurs les Médecins qui conduiſoient ce malade, je leur conſeillai l'uſage de pluſieurs Remedes huileux, tirez tant du végétal, minéral, qu'animal ; mais ne voulant

pas sortir du calendrier ordinaire, ils ne s'en servirent point, & j'appris peu de tems après que ce malade étoit mort. A l'ouverture du cadavre de Monsieur le Duc de Chaulne, j'en trouvai douze de la grosseur d'une noisette chacune, dont j'ai gardé une partie, qui sont de la même nature que celle dont je viens de parler. Il y a six ou sept mois qu'un Abbé de distinction dans cette Ville faisoit de pareilles pierres, avec des accidens mortels, je me servis des mêmes remedes que j'avois conseillé pour celui de Montpellier; & en très-peu de tems, ces Pierres, qui, au commencement sortoient très-endurcies, par l'usage de ces remedes parurent si coulantes, qu'à la fin elles ressembloient à de l'huile; & nous remarquâmes que ce n'étoit qu'une bile pétrifiée. La connoissance de ces mécaniques, quoiqu'elle semble être éloignée de la Médecine ordinaire, ne laisse pas de nous amener à celle de la mécanique intérieure. Il arrive encore un autre mouvement qu'il faut nécessairement connoître, & qui se rencontre dans tous les corps de la nature, laquelle n'est point accoutumée de travailler d'une maniere différente sur la citroüille, que

ſur l'homme, n'étant plus ſujette à la vie, ni à ſe ſervir de moyens différens pour faire ſes ouvrages, & celui qui la connoît dans les moindres, la connoît dans les plus grands. Rien n'eſt plus dangereux que ce grand rafinement; ſi ces eſprits ſublimes vouloient un peu s'abaiſſer, ils la trouveroient dans la ſimplicité, n'étant occupée que de deux choſes, qui ſont fondre & congeler. J'ai donc remarqué, que quand un levain eſt plus puiſſant qu'un autre, il réduit le dernier à prendre ſa nature: dans la mécanique de la poudre à canon on en trouve un exemple, lequel étant joint à quelques autres, ils pourront établir cette vérité. Les faiſeurs de poudre à canon en pluſieurs endroits préparent une terre de deux parties de nitre ou ſalpêtre, & d'une partie de ſel de la mer ou de miniere; ils expoſent cette terre là ſous des allées, & en peu de tems tout le ſel marin eſt changé en ſalpêtre, ce qui leur eſt d'un profit conſidérable. L'on peut faire le même mélange avec le ſel d'abſynthe ſur d'autres de moindre valeur, ou tel ſel que l'on voudra, en obſervant ces poids-là; ils deviendront de ſa nature, & non-ſeulement les ſels & les levains ſupérieurs déter-

minent les inférieurs à devenir de leur nature ; mais ils déterminent l'air qui les pénétre & le change en leurs substances. J'ai fait une expérience qui prouve très-bien cela ; je mets dans un vase de verre scellé hermétiquement (c'est-à-dire bouché par l'extrémité du verre, que l'on fait fondre avec un chalumeau) couvert d'une cloche de verre, exposé à l'air nuit & jour, pendant les équinoxes, des sels tirés tant des minéraux que des végétaux, bien purifiés, calcinés & desséchés à grand feu. Après quoi dès que l'air commence à les pénétrer, & à passer à travers les pores du verre, il se corporifie, & se change en la nature dont ils sont, & dans une année ils augmentent de la moitié : & j'ai remarqué que dans le tems de ces fievres malignes, contre l'ordinaire de ces sels, ils n'augmentent point en quantité, sans doute, parce que l'air étoit d'une constitution différente, & n'avoit plus les mêmes dispositions pour pénétrer le verre comme auparavant. A quoi il faut ajoûter qu'il y a des levains qui ont un feu si pénétrant, lesquels, quoiqu'inférieurs par la quantité de la matiere aux autres, les réduisent cependant à devenir de leur nature, mais ce

n'eſt qu'en dominant ſucceſſivement les parties de la matiere qu'ils pénétrent. Par exemple, une goute de Vipere empoiſonne un Eléphant, parce qu'elle communique de ſa nature à une goute du ſang de cet animal, qu'elle touche immédiatement & la change en ſa nature, c'eſt-à-dire en poiſon, & cette goutte une autre : ainſi il arrive ſucceſſivement, ce qui arrive à une traînée de poudre ; & quoique la nature des diſſolvans & des levains paroiſſe d'une étendue infinie, toutes leurs différentes opérations ſe réduiſent pourtant à ces deux régles, avec leſquelles on peut, par une juſte application, développer des difficultés inſurmontables, & ſans leurs ſecours on ne peut entrer dans la véritable connoiſſance de la mécanique intérieure.

Il reſte à examiner ce qui conſerve les reſſorts de l'eſtomac & des boyaux, leſquels s'affoibliſſent en pluſieurs manieres. Par exemple, lorſqu'un remede violent, ou un poiſon cauſtique & rongeant, en a diviſé & rompu pluſieurs filamens qui font ſes reſſorts, ou que des alimens irritans ont produit à la longue les mêmes effets, ou que pour leur lenteur & leurs viſcoſités ils auront ralenti & embarraſſé les eſprits

qui lui ſont portés par les nerfs, & qu'il y aura de la foibleſſe & de la paralyſie dans les parties, à quoi on peut ajoûter la mauvaiſe conformation de la partie ; pour lors quand il ſe rencontreroit toutes les qualités requiſes de la part du diſſolvant & des alimens, les cuites pourroient être avec cela très-imparfaites, ou parce qu'il y auroit un défaut dans le ſéjour que les alimens y doivent faire, ou que privés de ce feu extérieur, ils tomberoient dans les boyaux, ſans avoir reçû un changement conſidérable ; & voilà ce qui ſe paſſe dans la racine, & dans les premiers tuyaux où ſe forme cette liqueur qu'on appelle ſang, qui n'eſt que le mélange des diſſolvans avec la partie la plus pure des alimens.

Voyons maintenant ce qui ſe paſſe par la voie des conduits ſupérieurs, qui font le commerce de l'air & du ſang. Un Philoſophe a très-bien reconnu ce commerce, quand il a dit, *aer eſt occultus vitæ cibus & vita omnium rerum*, il y a dans l'air une nourriture ſecrette, & un feu céleſte qui ſe corporifie dans toutes les ſemences, & ſe change en leur nature ; & non-ſeulement il ſe corporifie dans les ſemences, mais même

dans toutes ſortes de liqueurs, dans leſquelles il imprime un mouvement & une raréfaction ſi grande, que le corps qui en eſt pénétré, augmente en quantité & occupe toujours plus d'eſpace, & il n'y a que les corps qu'il ne peut pénétrer, dont les parties demeurent en repos les unes avec les autres. Il eſt aiſé par-là de voir que tous les corps terreſtres ſont les aimans de l'air, & que ſe pénétrans & s'uniſſans ainſi les uns avec les autres, ils ſont des composés d'air & de terre. Sur ce principe, je dis que le ſang étant pénétré de l'air (comme on n'en ſçauroit douter) il ſe multiplie, & ſe raréfie par l'air : & s'il n'en étoit pénétré, les parties qui le compoſent demeureroient dans un grand repos, & le mouvement duquel dépend la vie, ceſſeroit, quand même il auroit d'ailleurs toutes les qualités néceſſaires. Nous remarquons de-là, que les poitrines qu'on appelle délicates, c'eſt-à-dire dans leſquelles le poulmon fait d'un tiſſu fin & délié, donne une trop libre entrée à l'air dans les tuyaux qui répondent à ceux de la maſſe du ſang; ce qui cauſe des raréfactions ſi grandes & ſi continuelles, que les ſéchereſſes, les conſomptions & la mort

même s'ensuit par la trop grande dissipation des esprits qui arrive de là. Que si au contraire l'air ne peut s'y introduire, les parties du sang qui sont de la nature des resines, ou comme une cire, s'accrochent les unes avec les autres, & forment un coagul, dans lequel l'air ne pouvant pénétrer qu'avec peine, le feu intérieur de la matiere se trouve emprisonné & hors d'état d'agir, & pour lors il n'y a plus de mouvement, plus d'action, & toutes les opérations de l'animal cessent, comme il est aisé de voir dans les animaux noyés ou étranglés : car après tout, ils ne meurent que par une légere interception du commerce de l'air avec le sang. De-là je conclus que la machine est détruite de deux façons; par la grande action de l'air, comme il arrive dans la premiere, laquelle volatilise trop les parties du sang, & dans la seconde, en ralentissant, ou en arrêtant entierement leur mouvement. Ces deux actions différentes de l'air dans le sang, prouvent que le grand mouvement de ses parties doit être plutôt attribué à l'introduction de l'air, qu'à la difficulté qu'il a de les pénétrer : & il me semble que la raison des défenseurs de la saignée est sans fondement, & ne se soutient pas

lorſqu'ils prétendent qu'en ſaignant on rafraîchit, & qu'on arrête le mouvement impétueux du ſang, puiſque la ſaignée ne peut tout au plus que diminuer la chaleur, en emportant une partie du feu qui nous fait vivre; ce qui ſe doit appeller réfroidir, & non pas rafraîchir, & elle ne peut après tout avoir lieu que dans le coagul ou le reſſerrement des parties du ſang, qui ne procede point de quelque mauvais levain des entrailles ou de l'air, mais dans celui ſeulement qui arrive dans les animaux ou noyés, ou étranglés. Il y a un exemple qui autoriſe ce qui vient d'être dit, c'eſt que l'on prenne de l'urine, que l'on laiſſera pourrir au ſoleil, & à un grand air; lorſqu'elle ſera d'une odeur très-forte, on la diſtillera à petit feu juſqu'à ce qu'il reſte une eſpece de réſine au fond du vaſe, pour lors on retirera cette matiere, on la coupera par petits morceaux, & on la mettra dans une bouteille pleine d'eau, ſans quoi cette matiere s'enflammeroit & ſe conſumeroit. Or qu'eſt-ce que c'eſt que l'urine? L'urine n'eſt autre choſe qu'une leſſive de la nature, qui ſe fait par les reins & la veſſie, qui lui ſervent de filtre & de couloir, & qui ſort immédiatement de la maſſe du

ſang, & dont l'humidité aqueuſe eſt encore engraiſſée de quelques parties inflammables qui ſe trouvent enveloppées dans de l'eau & dont le ſang eſt formé lui-même, & dont il s'eſt chargé par le commerce qu'il a avec l'air. Il faut néceſſairement que cette réſine qu'on tire de l'urine ſoit bridée par le phlegme de l'urine, ſans quoi elle rentreroit facilement dans le liquide dont elle a été faite, qui eſt l'air. La facilité avec laquelle elle s'y introduit, fait voir qu'elles ſont de la même nature, & que c'eſt cette matiere céleſte, ou ce feu aërien qui par les poulmons s'étoit mêlé avec la maſſe du ſang (quoique les alimens y puiſſent contribuer, participant eux-mêmes de ce feu;) dans lequel elle excite le mouvement qui nous fait vivre, & dont le commerce ceſſant, comme il arrive dans les animaux noyés & étranglés, ou dans ceux chez qui l'air s'introduiſant avec trop de facilité, conſomme avec précipitation ce précieux baume, la diſſipation ou la ſuffocation duquel faiſant ceſſer toute action de la vie, cauſe par conſéquent la mort. Il y a donc lieu de croire que l'urine ou du moins ſa partie réſineuſe, eſt de la même nature du ſang. Ce que je m'en vais

prouver par l'expérience ſuivante, en faiſant voir que l'on peut faire un ſel armoniac, dont nous avons parlé ci-deſſus, avec le ſang humain, comme avec la ſuye & l'urine, lequel étant mêlé dans l'eau forte, travaille parfaitement bien à diviſer l'or; mais les eaux fortes ne travaillent pas ſur lui, & ne ſçauroient le diſſoudre, non plus que le ſoufre de miniere, qui eſt dans les veines de la terre ce que le ſang eſt dans les veines des animaux. Et je dirai en paſſant que l'action de ces matieres ſur l'or, feroit voir qu'il y auroit quelque conformité de nature entre l'or, l'urine & le ſang, & que par conſéquent qui auroit un or bien ouvert & bien ſubtiliſé, auroit une réſine & un feu qui multiplieroit le nôtre. Et afin de rendre la preuve que j'ai avancée ci-deſſus plus forte & plus ſolide, je dirai qu'il n'y a qu'à prendre du ſang humain, de Cerf, ou de Bouc ſauvage, en ſéparer la ſéroſité, & lorſqu'il ſera ſec, le mettre en poudre, le diſtiller ſans y rien ajoûter: rectifier ou clarifier par de nouvelles diſtillations, ce qui a été déja diſtillé; vous aurez une liqueur & un baume capable de réveiller, & de mettre en mouvement celui qui ſera noyé ou enveloppé

dans l'animal. Il n'y a point de Goutes d'Angleterre, & je soutiens qu'il ne s'en peut faire de meilleures que celles-là. C'est le sentiment de M. Boyle de Londres, & selon l'expérience que j'en fais tous les jours pour les fievres malignes, accidens d'apoplexie, & pour les foiblesses des nerfs. Pour les bien conserver, non-seulement il faut que la bouteille où est la liqueur soit bien bouchée, mais il faut encore la tenir dans une autre pleine d'eau; & si l'on redistile cette liqueur sur ce qui est resté au fond de la bouteille dans la premiere distillation à un feu très-lent, les vases bien bouchés, il restera au fond du vaisseau une résine qui est de la même nature que celle qui se tire de l'urine. On a donné à ces résines brûlantes par la seule introduction de l'air, le nom de phosphore huileux, car il s'en fait de secs, qu'il est inutile de décrire ici.

Je reviens maintenant à la saignée, & je dis que s'il y avoit quelque mauvais levain dans l'air qui se communiquât dans la masse du sang, ce levain seroit ou coagulant ou fondant; la nature, comme nous avons dit tantôt, n'étant occupée qu'à dissoudre & à congeler;

geler ; auquel cas il faut néceſſairement que dans les maladies conſidérables, ce levain ſoit également mêlé dans la maſſe du ſang, par le commerce que nous avons fait voir qu'il avoit avec lui. Or quand un levain ſupérieur en a changé, ou qu'il travaille à en changer un autre en ſa nature, il eſt impoſſible qu'en diminuant ou en retranchant une partie du corps qu'il pénétre, on puiſſe empêcher ce changement, n'y en ayant qu'un autre ſupérieur à celui qui a produit cet effet, qui puiſſe donner un mouvement contraire pour le rétablir dans ſon premier état ; ce que la ſaignée ne ſçauroit faire, quand même elle faciliteroit une plus libre entrée de l'air dans la maſſe du ſang, & que par cet air elle y exciteroit un plus grand mouvement, l'action qui s'y paſſeroit ſe termineroit toujours ſuivant la loi du plus fort. L'expérience le démontre ſur ceux qui ont été empoiſonnés par quelques odeurs, ou ſur qui les vapeurs malignes des mauvais ſucs qui peuvent s'engendrer chez nous, ont produit les mêmes effets, auſquels cas la ſaignée eſt mortelle, parce que par l'ouverture de la veine on donne lieu à une déperdition d'eſprit, & de ce feu qui auroit pu ſe

défendre contre ces corpuſcules malins, & par une cuite douce & modérée, ou par des circulations réitérées il auroit pu leur faire changer de qualité, & les faire pour ainſi dire rentrer en grace avec la nature, ou l'en débarraſſer par les voies dont elle a accoutumé de faire la ſéparation du pur avec l'impur. Voilà les effets qu'on doit attendre de la ſaignée, & non pas ce prétendu rafraîchiſſement, ni cette liberté de circulation par le ſecours de l'introduction de l'air. En effet, lorſqu'un vin a acquis quelque mauvaiſe qualité, l'on n'en tire point pour en rétablir la couleur, l'odeur ou la ſaveur; au contraire on ſe ſert de matieres propres, avec leſquelles on lui redonne la ſeve qu'il avoit perdue.

Sur quoi on ne manquera pas de m'objecter qu'on voit tous les jours des malades guérir par la ſaignée. Si cette objection n'étoit ſoutenue de bonnes raiſons, je ſerois en droit de répondre que la ſaignée n'a pu les tuer. Un homme ne peut-il pas être percé de coups, & perdre beaucoup de ſang, ou même être attaqué de quelque maladie qui lui cauſe des hémorrhagies conſidérables ſans qu'il meure pour céla? ou

comme il arriveroit à celui à qui on couperoit les oreilles pour le guérir de la fievre ; quand même il guériroit, on trouveroit peu de gens qui voulussent se soumettre à la pratique de ce remede. Mais comme il se rencontre des personnes & des tempérammens en qui une perdrix & un boüillon réparent aisément la perte des esprits qu'une saignée peut avoir causée, on n'a pas voulu faire un procès au Chirurgien ni au Medecin pour quelques palettes de sang de plus ou de moins ; je leur demande où sont les régles qui montrent le poids du sang qu'il faut tirer à un malade ? Est-ce, comme dit l'illustre Galien, jusqu'à ce que l'animal tombe en défaillance ? Est-ce par le coloris ? Est-ce par la consistance, ou parce qu'il coule bien ? Les divers changemens, le peu de solidité qu'on remarque en tout cela dans la pratique de ce remede, nous font voir le contraire ; & quand je vois de mes Confreres examiner les urines & le sang qu'on a tiré, je me rappelle uu certain passage de Benjamin Abrocavisem, qui a fait le Livre intitulé *Principia medico Physica secundum Philosophiam Cartesianam deducta.* Il dit en propres termes, *Medicos*

urinarum inspectores asinos impostores, & medicinæ indignos. Pour moi je croi qu'on doit mûrement examiner s'il faut saigner, & se mettre peu en peine des qualités du sang lorsqu'il est hors des veines, à moins que de cela, la saignée ne me paroît pas mieux indiquée ni faite plus à propos, que si l'on ordonnoit de couper les oreilles au malade. Quoi, dira-t'on, y a-t'il de remede plus puissant dans les maladies des femmes ? Qu'on s'en informe dans tous les Couvens des Religieuses, elles ne trouvent de plus prompt secours, & de soulagement que par la saignée ; ne voit-on pas l'importante nécessité de la saignée dans l'esquinancie & les fluxions sur la poitrine ? Voilà, sans doute, les colonnes de la saignée, & un Medecin qui tue un malade dans ce cas-là, peut hardiment lever la tête, & parler haut, car le Public est entierement pour eux. Je réponds, & j'avoue que le coloris du visage procédant de la quantité du sang lorsqu'il est trop vif : on peut, en diminuant de sa quantité, abbattre ce coloris pour quelque-tems, de même que le feu qui cause leurs vapeurs ; mais le prompt retour de ces incommodités persuade du contraire, & fait voir par une si courte

ſuſpenſion, que le remede ſpécifique n'eſt pas la ſaignée. Et ſi j'oſois citer deux Couvens où j'ai appris qu'un Medecin avoit fait ſaigner ces pauvres Dames juſques à extinction de chaleur naturelle l'année paſſée, que cependant cette année ici elles en étoient un peu plus mal ; cette preuve balanceroit bien celles qu'ils pourroient m'apporter : & pour l'eſquinancie & la pleuréſie, la plaie eſt toute récente : & ne ſçait-on pas la quantité de ſaignées qu'on a faites à Meſſieurs de M*** & de Y***, gens d'une bonne pâte & d'une bonne conſtitution ? Si l'opinion ne gouvernoit pas bien des gens, le mauvais ſuccès perſuaderoit du contraire : Et quand je leur citerois de ces maladies guéries par d'autres remedes, ils ne ſeroient pas plus perſuadés des miens que je le ſuis du leur ; c'eſt pourquoi laiſſons-là les exemples, & venons à la raiſon.

Je dis donc que ce qui fait la fluxion de poitrine, eſt une matiere qui eſt contenue encore dans les vaiſſeaux, ou qu'elle eſt extravaſée. Si elle eſt contenue dans les vaiſſeaux, le même gonflement & la même preſſion qui ſe fait ſentir dans les poulmons, ſe feroit au talon, ſi les poulmons y étoient, &

dans ces cas-là, ſaignez ou ne ſaignez pas, tant que le ſang eſt contenu dans ſes vaſes & qu'il circule, la nature a mille voies pour ſe débarraſſer de ce qui l'agite, & ces ſortes de maladies n'étant pas dangereuſes, elle peut ſe guérir elle ſeule, la difficulté n'eſt donc ici que pour les matieres extravaſées dans la poitrine. Examinons comment ils prétendent que par la ſaignée elles ſont réabſorbées par les voies dont elles ſe ſont échappées. Je dis donc, que, ou le mouvement de la matiere extravaſée eſt plus grand que celui de celle qui eſt encore contenue dans ſes vaiſſeaux, ou qu'il eſt moindre. S'il eſt plus grand; mal-à-propos vous ſaignez, parce qu'elle peut par cette ſupériorité d'action & de mouvement, rentrer dans ſon lit, ou s'échapper à travers les parties, & ſortir en forme de vapeur ou de ſueur, qui eſt ce moment ſi déſiré dans ces maladies. Mais comme la difficulté ne conſiſte qu'en ce que la matiere extravaſée a perdu de ſon mouvement, quand je leur accorderois que la cauſe de cette maladie ſeroit purement & ſimplement dans la maſſe du ſang, comment la ſaignée en viendra-t'elle à bout? Car, ou la ſaignée augmen-

tera le mouvement du ſang, ou elle le diminuera; ſi elle le diminue, ces matieres déja congelées s'épaiſſiront davantage, & par conſéquent elles ſeront moins en état de rentrer dans la maſſe du ſang, & de paſſer par les pores du corps; que ſi la ſaignée augmente le mouvement de la liqueur qui eſt dans les veines, & dans les arteres, l'effort de celle-ci étant ſupérieur à l'autre, l'empêchera de reprendre la voie par où elle s'eſt échappée; cela ſe voit par l'exemple ſuivant. Ayez une ſeringue, rempliſſez-la de telle liqueur qu'il vous plaira, pouſſez-la avec ſon piſton dans un vaſe, tant que l'effort que la liqueur qui eſt dans la ſeringue, ſera plus grand que celui de la liqueur qui eſt dans le vaſe, jamais elle ne rentrera d'où elle eſt ſortie. Le ſang eſt dans les animaux, ce que les rivieres ſont dans le monde: lorſqu'elles viennent à déborder, elles innondent de tous les côtés, & tant que le débordement dure ce qui eſt ſorti ne rentre point que le torrent ne diminue; & quand cela arrive, les inégalités du terrain, les enfonçures que les eaux ont faites, ne leur permettent pas de rentrer dans leur lit; & voilà ce qui arrive dans les maladies

dont je viens de parler, par le dérangement que cause un sang extravasé.

Il est question maintenant de la plénitude qui vient de la quantité d'alimens qu'on mange & de bon suc, c'est là l'objection qui semble frapper davantage, & c'est aussi sur quoi ceux qui font réitérer cette opération avec excès se fondent; quoiqu'en certaines rencontres on ne laisse pas par une pure prévention sur des personnes très-réglées, comme je l'ai vû pratiquer dans une infinité d'occasions, d'enfoncer la lancette, & quelquefois même un peu trop avant. Cependant il faut avouer la vérité, je connois des gens de sçavoir tant dans la Chirurgie que dans la Medecine, entre lesquels Monsieur Fagon, premier Medecin de Sa Majesté, qui s'y distingue par l'étendue de ses lumieres dans la véritable Medecine, par le cas qu'il fait des personnes qui cherchent à l'imiter, par les bons témoignages qu'il en rend dans les occasions, & par le bien qu'il cherche à leur faire, est le premier à blâmer une pareille conduite. Et quoiqu'il arrive tous les jours aux personnes dont nous avons parlé des contre-tems capables de faire rougir d'honnêtes gens, ils

ils ne ſe corrigent point ; ils ont là-deſſus leur langage ordinaire, & leurs lieux communs pour adoucir les eſprits, quoiqu'il s'en trouve peu qui veulent vanger la mort des défunts, les hommes ayant peu d'amitié les uns pour les autres, & ſouvent même de la peine à ſe ſouffrir ; l'on voit l'enfant ſouhaiter la mort du pere, la femme & le mari ſe la ſouhaiter réciproquement ; celui qui attend la ſucceſſion, ou qui n'attend rien, a raiſon de ne prendre perſonne à partie:ainſi quand le malade a paſſé le mauvais quart d'heure, les eſprits ne ſont pas long-tems à reprendre leur aſſiette ordinaire, & le mort a toujours tort. Maintenant pour répondre à leurs fauſſes idées ſur la plénitude, je dis qu'elle procede des ſucs, ou cuits & digérés, ou cruds & imparfaits ; ſi elle procede des ſucs cuits, lorſqu'ils viendront à entrer dans le ſang & à ſe mêler avec lui, ils ne ſçauroient y faire aucun dérangement ; parce que, comme nous avons dit, les corps qui ſont de la même nature, ſe pénetrent aiſément, & cela ſe paſſe ſans efferveſcence & ſans bruit ; que ſi la machine ſe trouve ſurchargée par ce ſuc, que ſes vaſes en ſoient trop gonflés, le grand remede qu'un prudent Medecin, homme de probité,

doit conseiller à celui qui est dans ce cas-là, est de lui ôter une portion de sa nourriture ordinaire & non des palettes de sang, la meilleure saignée est un repas de retranché, & voilà le remede qui convient à ces sortes de plénitudes. Mais cette méthode n'accommoderoit pas un Medecin, dont le seul but seroit de gagner de l'argent, l'*Art seroit trop infructueux*; & comme on a forcé les Medecins par la Justice ordinaire à n'être payés que par visites, qui n'auroit pas cette délicatesse d'honneur, chercheroit les moyens de les multiplier, les préparations dans les maladies sont d'une ressource admirable : on fait entendre au malade qu'il faut rendre les humeurs coulantes & les parties flexibles pour les guérir, quoique le plus souvent le malade empire par cette conduite, bien plus souvent qu'il ne guérit. C'est une méthode merveilleuse que l'invention de cette préparation, la suite & l'enchaînement de leurs Remedes, ôte à un malade tout moyen de les changer, le Catalogue des Visites se remplit, & le malade guérit s'il peut; mais si celui à qui pareille chose arriveroit avoit un peu d'esprit, ne connoîtroit-il pas le fond de cette maniere d'agir ? Et quand quelqu'un tombe sous

le poids du fardeau qui l'accable, lui propose-t'on un bain, ou de lui faire faire la barbe ? Otez-lui son fardeau, & voilà l'unique préparation qui lui convient ; les maladies de conséquence dans l'homme sont le fardeau, qu'un puissant Remede emporte, & non pas des juleps, des apozêmes, de la casse, du petit-lait, des yeux d'écrevisses, du jus de cœur préparé au bain-marie, le bouillon rouge ou le corail. Si ces Medecins qui semblent n'avoir confiance après la saignée, qu'en ces sortes de Remedes, en sçavoient du moins autant dans la Medecine intérieure, que les Chirurgiens en sçavent dans l'extérieure, ou qu'ils suivissent leurs idées, ils ne seroient pas si écartés du bon chemin. Lorsqu'un Chirurgien a une tumeur à traiter, remplie d'une matiere crue & indigeste, ce qui n'est qu'une plénitude d'humeurs dans cette partie ; que fait-il en ce cas-là ? Il cuit cette tumeur, il la mûrit avec ses digestifs, & par une douce fermentation, il facilite à la nature les moyens de s'en débarrasser. Où sont leurs Remedes qui cuisent leurs digestifs, leurs maturatifs pour des crudités intérieures ? Est-ce les Remedes dont nous ve-

nons de parler ? Voilà, sans doute, ce qu'on appelle de puissans digestifs : des corps sans ame & sans feu, & le cadavre des sujets. S'ils avoient examiné que les Remedes du Chirurgien sont des résines, des remedes brûlans, non pas de la laitue ou du cerfeuil, ils employeroient peut-être la résine & l'ame des corps, afin que par un feu supérieur ils pussent suppléer au manque de chaleur & de mouvement de la matiere qui est au-dedans, la mûrir, & ensuite en débarrasser la nature, comme a fait le Chirurgien. Voilà le véritable & l'unique moyen pour emporter la plénitude, & non pas en saignant, ou en éteignant le feu de la nature, lui ôter souvent les moyens de le faire elle seule. Mais les mots de résine & de soufre les épouvantent ; les Brayers, les Courtois, les Daquins, &c. qui se sont enrichis par cette méthode, n'en ont jamais parlé. Et après tout, doit-on abandonner une voye aisée, si lucrative, pour s'engager dans des routes détournées, pleines de troubles & d'embarras, dans lesquelles on ne réussit pas toujours, & s'exposer ainsi à la misere & à la dureté du tems. Un Medecin qui a gagné cent mille écus par la

ſaignée, par le cerfeuil, &c. diſoit à un de ſes Confreres, appliqué à la recherche de la nature, qu'il vouloit être volé dans le grand chemin. Mais revenons à notre ſujet, après avoir parlé de la plénitude, qui procede des matieres cuites, il faut parler de celle qui ſe fait par des crues & indigeſtes; car ce ſont elles qui pour l'ordinaire produiſent des dérangemens & les mouvemens fréquens, qu'on appelle fievre. Comment pourra-t'on remettre le ſang dans ſon calme ordinaire en ſaignant, s'il y a dans l'eſtomac ou dans les boyaux des crudités retenues, qui y bouillent & y fermentent, & qui par conſéquent y font un effort & une tenſion contre les parois des boyaux, parce qu'une goutte de matiere raréfiée occupe pour lors l'eſpace de pluſieurs? Ainſi plus vous ſaignerez, plus vous faciliterez l'entrée à ces matieres dans la maſſe du ſang, de même qu'à l'air, & par conſéquent l'efferveſcence y ſera plus grande; & bien loin d'arrêter ſon mouvement, & d'empêcher la rupture des vaiſſeaux & l'épanchement du ſang, vous donnerez lieu à tous ces déſordres, ces crudités faiſant les mêmes écarts dans le ſang, qu'un morceau de bois verd fait dans un feu

reglé, ou de ce qui arrive du mélange des liqueurs ſalées & ſulphureuſes qui ſeroient d'une nature différente. Et pour faire voir que la ſaignée donne lieu à ces crudités de s'inſinuer dans la maſſe du ſang, c'eſt qu'une liqueur qui ſe meut, & qui eſt étroitement renfermée, ſe gliſſe toujours du côté où elle trouve moins de réſiſtance. Auſſi voyons-nous ſouvent qu'après une ſaignée faite mal à propos, comme elle le ſeroit en pareil cas, quoiqu'un moment après il paroiſſe un peu de bonace, par la diſſipation des eſprits, peu de tems après les matieres redoublant leurs efforts & leurs mouvemens, font bien voir que ce calme n'étoit qu'apparent, & l'air qui a occupé la place que le ſang qu'on a tiré rempliſſoit, étant composé de parties plus flexibles que celles du ſang, il réſiſtera par conſéquent moins à ces crudités, qui par les mêmes conduits qui portent le chyle ou le ſuc nourricier, ſe gliſſeront dans les veines; au lieu que ſi on avoit laiſſé le ſang dans l'état où il étoit, ſes parties par leurs efforts ſupérieurs ſe ſeroient opposés à leur paſſage. Pour moi je regarde tous les déſordres qui procedent d'une plénitude & d'un aliment mal cuit & mal digéré, ou

de quelque cause étrangere, comme se feroit celui qui auroit une épine au pied, & à qui l'épine causeroit des insomnies, la fievre ou quelques autres accidens fâcheux, & à qui pour remede on feroit une saignée, un bain, de l'opium, & que l'on feroit passer par les remedes de la façon ordinaire. Il n'y a personne qui sans les secours & les lumieres de la Medecine, ne proposât d'ôter l'épine, & qui ne se moquât d'une pareille conduite. Les malades ressemblent à celui qui a une épine au pied, ils sont livrés à des Medecins qui prennent toujours l'accident pour la cause, appliquant sur eux tous les remedes que le hazard leur présente, au lieu de leur ôter l'épine. Si les hommes distingués dans le monde, avoient appris à connoître l'épine intérieure; s'ils avoient appris autant de bonne Physique ou de Medecine, qu'ils ont appris de Danse & de Musique, ils ne se révolteroient peut-être pas tant contre ce que nous avançons de la saignée; ils ne donneroient pas leur estime & leur approbation aussi légerement qu'ils le font au premier venu, & ils ne ressentiroient pas si souvent les effets de leurs caprices & de leurs idées confuses.

On ne manquera pas d'insister, & de vouloir m'apporter de nouveau des exemples des gens qui ont été guéris par la saignée, & par conséquent qu'il seroit ridicule de vouloir exclure ce remede de la Medecine. Pour moi qui suis de bonne foi, je le veux bien, je consens qu'on donne au public la satisfaction de se faire saigner; je ne blâme même pas, que quand on n'a pas des remedes d'un ordre supérieur dans des maladies naissantes sur de bons sujets, lorsqu'on ne sçait encore de quel côté la foudre va tomber, qu'on fasse une ou deux saignées, & je dirai à la fin de ce discours en quel cas je la conseille. Mais je soutiens que si quelqu'un est guéri par la saignée, que ce n'a jamais été dans une maladie habituelle, ni dans aucune de conséquence; ou que si cela est arrivé, le chemin en a été un peu long, puisque la maladie n'a pas laissé que de parcourir tous les tems, & qu'on a attendu par-là que l'épine soit tombée d'elle-même. Et voilà cette cuite & cette maturité dont parle Hippocrate, à laquelle un homme qui descendroit de la Montagne Sainte Geneviéve, chargé de Grec & de Latin pour régenter dans l'Ecole de Medecine, &

qui iroit voltigeant dans Paris de malade en malade, ſans avoir paſſé par les milieux ſi néceſſaires à un Medecin, ne s'arrêteroit guere; & cette cuite ou la maturité dont je viens de parler, arriveroit bien plus ſouvent, & bien plus favorablement, ſi la nature n'étoit point affoiblie, ou qu'elle ne fut point interrompue par une infinité de remedes hors de propos. Je dis donc, que les dérangemens que l'épine a cauſés dans toutes les parties voiſines où elle étoit entrée, & qui ſe ſont fait ſentir plus loin, ne procedent que de quelques liqueurs qui ont été arrêtées par la preſſion que l'épine a fait dans l'interſtice des parties, & par l'empêchement qu'elle a apporté à ces liqueurs de circuler; ce qui a donné lieu au développement du feu, qui y étoit comme empriſonné, & par conſéquent à la pourriture & à la corruption, qui ayant dilaté les parties qui tenoient l'épine étroitement ſerrée, avoit donné lieu à ſa ſortie & à ſa chute; ce qui auroit été bien plutôt fait, & avec un grand ſoulagement de la nature, ſi l'on eut arraché l'épine tout d'un coup. Les crudités de l'eſtomac & des entrailles, ou un dépôt ſur quelques parties, ſont l'épine

que les ſaignées & les remedes du formulaire ordinaire n'arracheront point, & qui ne tombera que par la pourriture; parce que de ces matieres par leur long ſéjour, par la fermentation ou l'exaltation de leurs principes, il n'en eſt reſté que la lie & le tartre, qui étant plus fixe & plus corroſif, cauſe des irritations & des picottemens aux boyaux & à l'eſtomac, & cette impreſſion donne lieu à la chute de l'épine. Voilà ce qui arriveroit preſque toujours, & nous verrions encore les criſes dont parle Hippocrate, & les ſéparations favorables de nature qu'on ne connoît point ici, & que l'on ne voit plus qu'à la Campagne dénuée d'Apoticaires, de Chirurgiens & de Medecins, ou parmi les peuples où la nature eſt le Medecin qu'on revere. Les perſonnes peu curieuſes & peu appliquées à la connoiſſance de cette Mere univerſelle, ont tellement jetté l'épouvante dans l'eſprit des hommes foibles, ou ignorans pour tout ce qui s'appelle Chymie & remede chaud, ſans diſtinction des perſonnes qui en font un bon ou un mauvais uſage, qu'ils paſſent dans le monde pour des Charlatans. Je leur demande s'il y avoit quelqu'un qui ſe vantât d'avoir un remede

qui pût être appliqué à toutes ſortes de maladies, que ne diroient-ils pas de cet homme-là? Pour qui ne le feroient-ils pas paſſer dans le monde? Et que ne veulent-ils pas que l'on diſe d'eux, de ne voir mourir perſonne, ou que l'on ne ſoit jamais malade, ſans qu'ils ſe ſervent de la ſaignée pour remede. C'eſt un grand principe, que toutes les maladies proviennent de chaleur, & qu'il ne faille que de l'eau de la Seine, des bouillons de poulets, du lait coupé, du lait écrêmé, & que tout remede chaud eſt un poiſon. Cette prévention eſt ſi générale, qu'on n'en ſçauroit propoſer aucun, quand même il devroit donner le calme & le repos dans la machine, dont on veuille entendre parler. L'idée des malades eſt déja ſi échauffée de ce nom ſeul, que s'il arrive qu'ils en ayent avalé quelqu'un, quoiqu'on ne les faſſe point paſſer par des milieux fâcheux & irritans, & dont ils ne reviennent facilement, une ſecrete envie & une malice noire de certains Medecins en a fait un monſtre à leurs yeux, ſi bien qu'aucun malade n'en veut entendre parler, & cette prévention devient ſi grande là-deſſus, qu'aucune raiſon ne les rappelle. Je demande au moins

par grace de n'y pas confondre les remedes échauffans qui rafraîchissent, de même que les rafraîchissans qui échauffent. Si l'on se donnoit la peine d'entrer un peu dans le détail, on trouveroit un grand mécompte. Combien n'a-t'on pas vu mourir de gens par la saignée, par l'usage du petit-lait, des bouillons de poulet & des émulsions, & par d'aussi foibles remedes, en faisant de tout cela une application sur toutes sortes de personnes sans distinction des âges & des maladies, où les échauffans rafraîchissent, & où les rafraîchissans échauffent? Pour moi j'avoue que mes Remedes sont tout de feu, & avec ce même feu, je rafraîchis & j'échauffe quand je le juge à propos; comme par exemple, la personne qui est de vingt-cinq ans, par son âge & son tempérament étant échauffée, je la rafraîchis par l'usage de l'esprit de sel, de soufre & de vitriol, qui sont eau-forte, & des remedes de feu. Que si le malade est de l'âge de soixante ans, ou plus par les années & par le tempérament, je lui conseille l'usage des choses aromatiques, des viandes d'un bon suc, & par-dessus tout cela un vin d'une maturité parfaite; par-là le feu & la chaleur qui l'agite, &

qui ne procede que de crudités, se trouve éteinte, & la maturité supérieure de ces alimens est capable de leur donner celle qui leur manque. J'entre avec le même esprit dans les sujets où les maladies sont différentes de l'âge des personnes; car tel qui est de vingt ans, & d'un tempérament de feu, peut être attaqué d'une maladie froide, comme celui qui en a quatre-vingt; ne voit-on pas tous les jours des natures manquantes à trente ans, comme à quatre vingt, & à cet âge mourir de vieillesse? Puisqu'il n'est pas toujours vrai qu'on soit jeune à trente ans, ni vieux à soixante; mais quand nous vieillissons insensiblement dans l'ordre de la nature, nous sortons dans ce tems-là du pays d'Orient, & nous entrons dans celui du Nord: & pour lors un bon vin dans lequel le Soleil d'Orient a travaillé, & qu'il a amené dans une parfaite maturité; un bon fromage fait d'un lait aromatique, qu'une brebis bien saine a fabriqué par le thym, la lavande & le serpolet, sont la consolation de l'homme du Nord. Si ces raisons ne le sont pas pour tout le monde, qu'on boive du petit-lait, qu'on se fasse saigner tant qu'on voudra, & que l'on s'abandonne à de

semblables erreurs, ma consolation sera d'avoir fait mon devoir, & d'avoir tâché de détromper le public. Et quand tout ce que j'aurai fait se trouveroit inutile, cela ne me surprendroit pas ; il n'y a aucune action des hommes qui m'étonne : je les connois présomptueux, pleins d'opinion, de vanité & d'amour propre, peu éclairés dans la véritable Physique, & dans la connoissance de la Nature. La vérité, quoiqu'elle soit connue à certaines gens, n'en est pas pour cela plus favorisée ; leur caractere d'esprit & certaines circonstances leur en donnent du dégout, & souvent ils aiment mieux dire que deux & deux font trois, que d'en former le nombre de quatre.

Comme cet Ecrit paroît contraire absolument contre la saignée, & que cependant je ne laisse pas de la conseiller, je me suis réservé de faire voir en particulier les raisons que j'ai pour cela, & les cas ausquels on la peut faire. Mais pour ne pas parcourir ici toutes les maladies, & me débarrasser d'un soin inutile, je commence à exclure la saignée dans toutes les maladies habituelles, à moins qu'il n'arrive quelque accident qui soit supérieur à la maladie. Par exemple, si quelqu'un

étoit attaqué de la goute, & que l'humeur qui la produit ſe jettât ſur la gorge, & y fit un gonflement & une preſſion qui empêchât la reſpiration : je dis que pour lors, quand même la ſaignée ſeroit oppoſée à la goute, l'accident devenant ſupérieur, & plus menaçant que la maladie, je travaillerois à guérir l'accident, & j'employerois la ſaignée, & dans toutes les maladies habituelles où pareille choſe arriveroit. La raiſon que j'ai pour l'exclure, excepté dans les accidens, eſt que je ſuis perſuadé que dans les maladies habituelles, les liqueurs ont ſi fort changé de nature, qu'il n'eſt pas poſſible, quand même la ſaignée feroit de plus grands changemens qu'elle n'eſt accoutumée de faire, qu'elle pût en faire un aſſez prompt pour rétablir le ſang, & ſes eſprits dans leur premier état. L'arbre qui eſt planté depuis trente ans, ne s'arrache pas avec la même facilité, que celui qui ne l'eſt que depuis un mois; & aux maux habituels, je ſoutiens qu'il faut des remedes habituels. Car outre le déſordre qui eſt dans les liqueurs, les organes ont ſouffert de ſi fâcheuſes impreſſions, que quand même on ſe ſerviroit des remedes les plus ſpécifiques,

l'action qu'ils font en travaillant à la destruction de l'humeur, le milieu par où ils font passer ceux qui en sont attaqués, nuit souvent à l'état des malades, & empêche le bien qu'ils pourroient recevoir du changement que ces remedes produiroient. Et voilà ce qui fait la grande difficulté de la guérison de ces maladies, dans lesquelles cependant, non-seulement des Chirurgiens sans consulter personne & sans considération, mais des Medecins même, font saigner tous les jours. On ne peut douter que la vie ne soit dans le sang, & que cette liqueur servant au mouvement de la machine, on ne sçauroit par conséquent affoiblir ce principe, qu'on n'emporte en même tems quelque portion de cet humide radical qui est né avec nous, qui est l'huile & le baume qui nous fait vivre, & qui n'a qu'une certaine étendue d'où dépend le nombre de nos années & de nos jours. Il est impossible que les personnes qui usent fréquemment de la saignée n'en emportent parlà quelque portion, & il arrive très-rarement qu'elles jouissent d'une si longue & si heureuse vieillesse : & j'ai remarqué que la paralysie & l'hydropisie

étoient

étoient les ſuites fâcheuſes de cette fréquente opération. Il n'y a pas bien long-tems qu'un homme de diſtinction mourut d'une hydropiſie de poitrine, à qui j'avois déja rendu un ſervice très-conſidérable tant par mes remedes, qu'en baniſſant la ſaignée dont il faiſoit un uſage fréquent; mais comme il étoit difficile de déraciner entierement la cauſe de ſon mal, & de le rajeunir, comme il auroit fort ſouhaité, ſe ſentant quelque nouveau retour d'oppreſſion, & quelque légere difficulté de reſpirer, étant d'ailleurs d'un eſprit fort inquiet & difficile à ménager; il ſe remit de-nouveau entre les mains des mêmes Medecins & Chirurgiens, dont le premier examen fut comme à leur ordinaire, d'improuver ma conduite avant que de parler de cette maladie: enſuite ſans diſtinction des cauſes qui faiſoient l'oppreſſion, le Chirurgien du ton déciſif, dont la plupart parlent tous les jours, & comme ſi Dieu le lui avoit revelé, propoſe la ſaignée, le bouillon de poulet & le cerfeuil; ce qui fut applaudi de toute l'Aſſemblée, & ce fut par-là que la maladie ſe termina, non pas à l'avantage du malade, mais en faveur d'un héritier, qui atten-

doit cette ſucceſſion avec impatience. Je vois tous les jours le même effet d'une pareille conduite : & on y ſera toujours trompé, quand on ne ſçaura point diſtinguer l'oppreſſion de poitrine, ou la difficulté de reſpirer, qui procede de quelque humidité ou d'un dépôt de malignité, qui s'eſt faite ſur un poulmon, confondant ainſi les inflammations de poitrine, avec toutes ſortes de difficultés de reſpirer, & ſaignant également partout. Je ſoutiens que rien n'eſt plus pernicieux que la ſaignée dans ces deux cas-là, parce que pour lors les eſprits ſont ſi inférieurs, tant aux ſéroſités qui cauſent l'aſthme, qu'à l'humeur maligne qui s'y eſt cantonnée, qu'ils ne ſçauroient la mettre en mouvement, & lui procurer la circulation ſi néceſſaire pour que par-là la nature puiſſe la ſéparer par des conduits deſtinés à ces ſortes d'uſages, & à décharger le poulmon, lequel étant fait d'un tiſſu fort fin & très-délié, eſt par conſéquent plus aiſé d'être abreuvé de ces ſortes de matieres, & moins en état par la foibleſſe de ſes reſſorts, & par le défaut d'eſprit de s'en débarraſſer ; & bien loin pour lors de les diminuer, il faudroit y en fournir de nouveaux, s'il ſe pouvoit.

Si la ſaignée doit avoir lieu quelque part, il ſemble que c'eſt particulierement dans la ſuppreſſion des regles du ſexe, la nature voulant par-là nous faire toucher au doigt, qu'elle ſe débarraſſe par ces voyes ordinaires, d'un ſang d'une mauvaiſe qualité, & que nous devons l'imiter en cela, en la dégageant nous-même, & en ôtant une portion du ſang qui la ſurcharge, lorſque ces conduits ſe trouvent bouchés. On m'objectera peut-être que la ſaignée ne ſçauroit faire la ſéparation du pur & de l'impur, comme fait la nature, puiſqu'elle vuide indifféremment le bon comme le mauvais, & qu'ainſi les mêmes difficultés ſubſiſteront. Je répondrai à cela, que la ſaignée des bras pourroit, à la vérité, n'être pas d'un grand ſecours; mais qu'à l'égard de celle du pied, comme on détermine par-là le ſang à couler avec plus d'effort dans les parties inférieures, quand même on tireroit également le bon comme le mauvais, les obſtructions qui ſe rencontreroient dans les parties inférieures pourroient être emportés, parce qu'une liqueur qui eſt en mouvement, ſe meut toujours, du côté où elle trouve moins de réſiſtance, les obſtacles

étant emportés, la nature feroit le reste ; & quoique j'aye conseillé une ou deux saignées, dans des maladies naissantes, il est nécessaire que je m'explique là-dessus. Après avoir parlé des maladies des femmes, je croi que l'apoplexie & les inflammations nous suffiront pour exemple, étant, autant que je peux croire, les cas où cela roule le plus souvent : & comme mon dessein n'est pas de faire une explication exacte de ces maladies, je dirai seulement ce que je pense à l'égard de la saignée, & les réflexions que l'on doit faire avant que de s'en servir. Il est de la prudence d'un Medecin, lorsqu'il est appellé chez un malade, de réfléchir sur tout ce qui a rapport à sa maladie, de ne pas laisser échapper la moindre circonstance : que s'il étoit près de quelqu'un qui fut attaqué d'apoplexie, il doit avant que de rien entreprendre s'informer des assistans, de la maniere de vivre du malade, il doit examiner le coloris, l'habitude du corps, l'âge & le tempérament. Car si le malade étoit tombé dans cet accident, par un usage fréquent d'alimens ou de remedes, qui ayant affoibli les digestions, auroient par conséquent privé la nature de ces esprits moteurs,

qui donnent le branle & le mouvement à toute la machine, dans ces cas-là la ſaignée ſeroit très-préjudiciable ; de même que dans tous les cas, où la foibleſſe de l'âge & du tempérament, témoigneroient le défaut de chaleur & de mouvement. Que s'il arrive que le ſang s'allume & s'enflamme, ſoit à l'occaſion de quelque paſſion ou de quelque autre cauſe qu'on peut ne pas connoître, pour lors on peut en venir à la ſaignée, pourtant toujours avec modération ; que s'il arrivoit que le ſang ainſi raréfié eut rompu les canaux qui le contiennent, & que l'épanchement de cette liqueur fut déja fait, par exemple, dans le cerveau, ce qui cauſeroit une apoplexie de ſang ; pour lors la ſaignée ſeroit bien plus préjudiciable qu'utile, & il faudroit s'en abſtenir, ſi on avoit aſſez de pénétration pour le pouvoir diſtinguer. Ce qui me paroît très-difficile, & ce qu'on ne connoît ordinairement qu'après la mort, parce qu'il faut pour lors que le Medecin agiſſe tout ſeul, & ſans le ſecours des lumieres qu'il tire ordinairement de ſon malade. Il en eſt à peu près de même dans les inflammations, qu'il faut diſtinguer d'avec les diſpoſitions inflammatoires, parce que les diſpoſitions inflammatoi-

res se font par un gonflement, soit du sang ou de quelque liqueur caustique, & qui fait une tension si considérable contre les ressorts de la partie où cela se passe, que pour lors la saignée donnant lieu à une plus libre entrée de l'air, ces liqueurs auront par conséquent plus de jeu, les parties deviendront plus flexibles, & l'accident qui donnoit lieu de craindre, s'adoucira; la nature se trouvant plus libre & plus dégagée, sera plus en état de faire les séparations ou précipitations, tant par les urines, sueurs, que par les voyes qui auront le plus de proportion avec la nature de l'humeur. Que s'il arrivoit, comme nous avons dit dans l'apoplexie, que l'inflammation procedât d'une liqueur extravasée: pour lors le plus pernicieux, le plus grand poison qu'il y ait, c'est la saignée, parce que comme il faut de toute nécessité que la matiere extravasée soit fondue, raréfiée, ou qu'elle pourrisse, pour être ensuite poussée dehors par les ressorts de la partie; à quoi la saignée bien loin de remédier, seroit un obstacle assuré, parce que par la perte & la dissipation du feu qu'elle causeroit, ce feu si nécessaire à cet ouvrage, la nature demeureroit languissante & hors d'état de le finir heureusement.

Le hazard, comme il arrive le plus ſouvent dans le mélange de diverſes liqueurs, me fit voir une expérience qui a quelque rapport avec ces ſortes d'effervesçences qui arrivent dans la maſſe du ſang ; ce qu'on appelle diſpoſitions inflammatoires, & la voici. J'avois mis douze onces d'eau-forte dans un vaſe à long col, qui en auroit tenu plus de cent. J'avois expoſé ce vaſe au Soleil, j'en voulois faire de l'eau régale ; j'y verſai quatre onces de ſel armoniac en poudre tout à la fois, qui eſt la doſe néceſſaire pour la faire, qu'il ne faut verſer que petit à petit, quand on veut éviter ce qui m'arriva ; car un moment après ce mélange prit feu, & ſe raréfia ſi fort, que preſque toute la matiere ſortit hors du vaſe, à la réſerve d'environ deux onces qui étoient d'une couleur noirâtre, & aſſez épaiſſe, qui ne paroiſſoient que comme la lie, & le tartre, de ce qui s'étoit évaporé. Cette liqueur eſt compoſée de parties aqueuſes, de ſels & de matieres huileuſes & inflammables, telles que celles qui compoſent le ſang. Je réflechis ſur le champ, ſi les diſpoſitions inflammatoires, & les efferveſcences qui arrivent dans la maſſe du ſang, ne ſeroient point de la même

nature, cela fut cause que je refis cette opération plusieurs fois, & je me servis de divers moyens pour arrêter cette matiere & en empêcher le bouillonnement. Je la mis pour cet effet dans des vases, où il n'y avoit qu'un petit robinet à tourner pour en tirer une partie, afin de voir par-là si elle ne s'affesseroit point, en lui donnant plus d'espace & une sortie aisée; mais cela n'empêcha pas que toute la liqueur ne sortît hors du vase. J'essayai une autre fois d'y jetter diverses matieres dedans, & j'en trouvai deux qui calmerent cette effervescence sur le champ; je voulus faire peu de jours après sur cet exemple l'application de ces matieres dans des dispositions inflammatoires, & dans des flux de sang, & je vis avec admiration, qu'en très-peu de tems ces matieres non-seulement rétablissoient le calme de la masse du sang, mais encore qu'elles adoucissoient les humeurs qui causent ces maladies. Et pour revenir à la saignée, j'avance hardiment & je soutiens que tous les bons praticiens seront d'accord avec moi en ceci, c'est que si les dispositions inflammatoires avoient une source hors de la masse du sang, il en faudroit venir à des remedes, & la saignée ne serviroit tout au

plus,

plus, que pour diminuer la tenſion, & le gonflement des parties; ce qui favoriſeroit l'action des remedes qu'on eſt ſouvent obligé d'employer, leſquels n'agiſſent pas toujours par une uniformité de nature, mais bien par des actions contraires & tout-à-fait oppoſées; ce qui demande un plus grand eſpace, & moins de contrainte où cela ſe paſſe, & ce que la ſaignée peut favoriſer, & voilà où elle eſt faite à propos. Et ſi Meſſieurs les Chirurgiens, lorſqu'ils ſont appellés chez des malades, vouloient bien ſe donner la peine de réfléchir un peu ſur cette opération, & ſur les difficultés qui ſe peuvent rencontrer, ou ils ne la feroient pas ſans conſeil, ou du moins ils la feroient avec quelque réſerve.

Par tout ce qui a été dit ci-deſſus de la ſaignée, & touchant les mouvemens de la nature, nous devons regarder les maladies, de même que les fruits qui ne ſont pas dans leur maturité: & comme nous n'avons pas de matieres dans ce dégré de perfection qui cuiſent, qui digerent, & qui, par un feu ſupérieur, tournent tout à bien; notre unique ſoin doit être d'aider & de favoriſer la nature, mais de favoriſer par des re-

médes, dont l'action & la vertu nous fassent voir qu'ils approchent de ces grands secrets, & surtout dans les opérations où l'on doit craindre que cette même nature ne succombe, & avec cette conduite, nous ne faisons que ce que l'Art fait pour les fruits; c'est-à-dire, nous ôtons les obstacles qui les empêchent de venir à leur parfaite maturité, ce qui se fait sans toucher à l'intérieur des fruits. Car quoique dans les animaux l'estomac paroisse être l'intérieur, il ne doit cependant être regardé par rapport aux vases qui renferment les sucs parfaits,que comme l'extérieur, ou comme la terre d'où découlent toutes les liqueurs, & où les tuyaux qui les portent dans le tronc, sont comme tout autant de racines; puisque nous voyons dans ces mêmes endroits, que la nature en sépare elle-même ou rejette le superflu, & par-là notre regle se trouve, & suffisamment expliquée, & fortement appuyée. Non-seulement la saignée nous a servi à son explication, mais elle a donné lieu à l'éclaircissement de plusieurs autres, ausquelles je n'ai pourtant touché que superficiellement; parce que les sujets dont je me suis servi pour les faire entendre, ne renferment

pas les difficultés, ni ne ſoulevent pas contre nous les préjugés & l'opinion, comme fait la ſaignée.

Quoiqu'il ne ſoit pas nouveau de reconnoître pour principes le ſel, le ſoufre & le mercure, puiſqu'une infinité d'Auteurs, tant anciens que modernes, en ont traité; je ne les ai cependant vû nulle part démontrés aſſez à fonds pour les pouvoir rapporter à la pratique de la Medecine, quoique rien ne ſoit plus néceſſaire que de rendre des principes intelligibles; ſurtout dans une ſcience comme la Phyſique, qui doit être démonſtrative; ce qui paroîtra d'abord vrai-ſemblable à ces curieux, & à ces eſpeces de Phyſiciens, dont la ſpéculation creuſe n'a d'étendue que ſur un Thermometre, ou un Barometre, ſur une Pendule, ou ſur le poids de l'air. Il n'eſt pas difficile de faire voir que juſques-ici la Medecine a tiré peu d'avantage de ces ſortes d'amuſemens: il importe donc de faire voir que les principes que nous avançons, s'ils ne ſont vrais, ils ont du moins plus d'apparence de vérité, & que la bonne Médecine n'en doit point admettre d'autres. Il ſeroit aſſez difficile de faire voir ce que j'avance, ſi j'entreprenois de les démon-

trer directement dans l'homme; mais lorſque nous les aurons examinés dans les ſujets où leurs actions & leurs mouvemens paroîtront plus à découvert, il ne ſera pat difficile de les y reconnoître; & non-ſeulement j'y ferai voir la vérité de cette propoſition, mais même la ſuite, & l'explication de trois ou quatre regles qu'elle renferme.

La maniere de faire & de teindre les verres & les criſtaux, la fabrique du ſavon, les différentes façons de manier les métaux, & l'Art d'extraire leur teinture, avec une infinité d'autres Mécaniques, ſemblent être fort éloignées de la Médecine, & ne ſont connuës que par un petit nombre de ceux qui ſe diſent Médecins; mon intention pourtant, eſt de faire voir que ce ſont les véritables instituts de cette ſcience, & que ce ſont les Mécaniques extérieures qui nous conduiſent avec certitude à la connoiſſance de la Mécanique intérieure. Il étoit ordonné autrefois à ceux qui déſiroient profeſſer cette ſcience de voyager en différens païs. Pourroit-on s'imaginer que ce fût ſeulement pour voir des hommes, des terres & des maladies différentes? Non, ſans doute, parce que la nature eſt la même par tout;

& si l'on ne trouve pas des Indiens, des Turcs, des Italiens & des Allemans en France, on y trouve tous les tempérammens de ceux de ces Nations; de même que l'on trouveroit les tempérammens des François parmi les autres Peuples. C'est ce qui me fait croire, que ces voyages étoient ordonnés plutôt pour s'instruire de plusieurs opérations Mécaniques, qui ne sont & qui ne se peuvent trouver qu'en certains païs, où les eaux, l'air & la différence des matieres contribuent beaucoup à donner un dégré de perfection à ces ouvrages mêmes, qui ne seroient jamais que grossierement ébauchés ailleurs, où ces dispositions heureuses ne se trouvent pas. Je ferai voir de plus, qu'on découvre une infinité de remedes sûrs, tant dans le travail de ces sciences pratiques, que par les moyens qui y sont employés; cette découverte nous fera connoître que c'est dans ces sortes de choses que la Médecine doit chercher sa perfection, puisque la nature accablée y trouve ses véritables ressources. Comme je ne me suis pas contenté d'une connoissance superficielle dans ces Mécaniques, & que j'y ai même assez long-tems travaillé de ma propre main; j'espere que dans le nom-

bre de celles que je décrirai, on y pourra trouver quelques instructions, outre qu'elles serviront à faire voir au naturel la vérité des principes que nous établissons. Je me flatte de plus, que ces lumieres, avec un peu de réflexion, seront d'une assez grande étendue pour nous faire pénétrer dans les ressorts intérieurs de la machine dont nous sommes composés, taut pour maintenir la bonne constitution, que pour trouver les moyens de corriger les défauts qui pourroient y survenir. La variété des couleurs que l'on remarque dans les liqueurs, & dans les parties solides, les changemens même qui arrivent aux uns & aux autres, soit qu'elles soient dans leur état naturel, soit qu'elles n'y soient plus; tout cela, dis-je, me détermine à commencer par la Mécanique des teintures, tant de celles qui se font sur les corps mous ou liquides, que de celles qui se font sur des corps qui ont beaucoup de solidité, tels que sont les os, les verres, les pierres, &c.

Des Teintures.

AFIN de teindre un corps, il faut qu'il soit pénétré de la couleur qu'on lui veut donner; ainsi plus il est aisé à pénétrer, plus il est aisé à teindre; plus il est dur & solide, plus la matiere qui fait la teinture doit être active, & par conséquent ces mêmes matieres doivent avoir une action proportionnée aux sujets qu'elles doivent pénétrer. Or elles n'acquierent cette activité, que de la force & de la qualité de celles qui entrent dans la composition des teintures, qui dépendent toutes d'un seul sujet où elles résident; sçavoir du soufre que la nature a placé dans chaque corps; mais comme la plûpart de ces soufres sont plus adhérans dans les unes que dans les autres, on est obligé d'employer des sels dont le propre est d'ouvrir & d'écarter les parties les plus étroitement serrées, & par-là on donne lieu à la teinture qui est renfermée de sortir & de se répandre. Enfin comme les sels n'agissent point, s'ils ne sont fondus ou dissous, on est obligé de se servir de l'eau, comme un

moyen propre à les dissoudre, & par-là ce mélange devient un composé de sel, soufre & mercure ; & lorsque l'eau en est suffisamment chargée, on y jette les matieres dont on veut extraire les teintures ; il est certain qu'on ne trouve pas une même teinture dans tous les corps, & que chacun d'eux a un soufre particulier, dont la différente cuite & le différent engagement fait la différence & la variété des couleurs, il faut par conséquent que les sels, ou les lessives dont on aura à se servir soient différentes. C'est aussi de ce différent mélange de sels & de soufres, ou d'un même soufre, par le déguisement des sels, que dépend souvent la diversité des couleurs; il seroit très-difficile de faire voir de combien de sortes il y en peut avoir, dans quelles matieres elles sont renfermées, & de combien de sortes de mélanges il peut naître de sortes de couleurs, cela iroit à l'infini, c'est pourquoi je me renfermerai dans celles qui sont le plus en usage, & qui dépendent absolument du mélange de certaines matieres qui produisent toujours les mêmes couleurs.

Teinture noire.

Lorſque l'on veut teindre de couleur noire des matieres aiſées à pénétrer, telles que ſont les ſoyes, laines, cheveux & peaux, il ſe rencontre très-peu de différence entre les matieres dont on ſe ſert : on fait ordinairement pour la laine une leſſive de noix de galle, de campege, verd de gris, graine de laurier, écorce de verne, couperoſe : on y ajoûte la graine de lin, quoiqu'elle ne ſerve de rien au corps de la Teinture, n'étant uniquement que pour empêcher que les étoffes, qui ſont chargées des ſels de la teinture, ne ſoient rudes à manier, & pour leur donner un luſtre. Les Perruquiers mettent leurs cheveux à cette même teinture, pour les teindre en noir ſans y rien ajoûter, de même qu'ils les mettent dans les autres couleurs qui regardent la laine, pour leur donner la teinture qu'ils ſouhaitent.

Teinture noire de ſoye.

Il ſe rencontre quelque petite différence entre la ſoye & la laine ; ce qui fait qu'on eſt quelquefois obligé de changer de matieres pour certaines couleurs. Voici ce qui entre pour le noir :

on fait une lessive premierement de galle pure & simple, dans laquelle on plonge les matieres que l'on veut teindre, quoiqu'il y ait des Teinturiers qui n'employent point de galle pour de médiocres ouvrages de soye; ensuite on trempe ces mêmes matieres dans une lessive faite des drogues suivantes : écorce de verne, cumin, sel gemme, litarge d'or & d'argent, antimoine, limaille de fer, couperose, graine de lin; mais pour augmenter le lustre, on y ajoûte quelques gommes, & je crois aussi que le plomb y est ajoûté, pour rendre les soyes plus pésantes. Les Chapeliers employent le sel gemme, l'antimoine, l'arsenic, le sublimé corrosif, le campege, verd de gris ou couperose. Les Corroyeurs se servent de la bierre aigrie & de la limaille d'acier; ce qui ne réussiroit pas si bien sur les peaux qui n'auroient pas été tanées, parce que l'écorce de chêne dont elles sont chargées, tient lieu de galle; toutes les teintures susdites peuvent teindre les os, les cornes & l'yvoire, mais il faut auparavant les ramollir. Il n'est pas nécessaire d'en montrer ici la maniere. A l'égard des corps durs & solides, tels que les pierres & le marbre; il faut qu'ils soient fort

échauffés pour être teints ; toutes les raisines noires, ou dans lesquelles on aura mêlé du soufre, le teindront en noir, la gomme gutte en feuille morte, & le sang de dragon en rouge ; l'on peut faire la même chose par l'eau-forte, chargée de métaux ; mais ayant à parler du Verre, je me réserve de faire voir les Teintures qu'ils peuvent donner.

Du Bleu en laine.

Il faut faire une lessive avec ce qu'on appelle garance, *gatimalo*, dont on releve la teinture par des dissolvans doux & legers, comme sont le vouede & le pastel : & du moment qu'elle commence à faire bleu, on y met de l'indigo, qui sert à soutenir sa couleur.

Du Verd.

Il faut faire une lessive d'alun, & une autre d'une herbe, qu'on nomme gaude, ou genitrolle, & lorsqu'on a laissé un certain temps les étoffes dans cette lessive, on les plonge dans la lessive au bleu, & suivant le temps qu'elles y séjournent, elles prennent divers degrés de teinture, tant en verd qu'en bleu. Il faut à tout cela un certain point pour venir à la couleur que

l'on souhaite, la force de cette teinture roule sur l'alun. C'est sans doute ce qui a donné occasion de se servir du taffetas verd pour les maux des yeux, ou de ce que les rayons du Soleil qui représentent à l'ame cette couleur, ne frappent pas violemment le siege de la vuë, en tombant sur ces sortes de corps.

Du Jaune.

Le Jaune se fait par les mêmes lessives que le verd, mais il faut diminuer la force des lessives.

Bu Bleu en Soye.

Le Bleu en soye se fait avec l'indigo, dissous par la potasse, ou cendre de gravelée. A l'égard du verd & du jaune, ils se font sur la soye comme sur la laine.

Du Blanc sur soye & sur laine.

Le Blanc se fait avec le savon de Genes ou de Toulon, sans addition d'autre chose; mais on en blanchiroit bien mieux, si on ajoûtoit à ce savon du nitre fixe, ou du sel de tartre; peut-être aussi cela diminueroit-il le poids de

la ſoye, ce qui n'accommoderoit pas les Marchands.

Du rouge Ecarlate.

Le Rouge ſe fait avec le tartre de Montpellier, l'eau régale que les Teinturiers appellent eau-forte, dans laquelle eau-forte ils mettent à diſſoudre de l'étain de glace, avant que d'y mettre de l'armoniac; mais l'étain de glace y eſt très-inutile, parce qu'il ſe précipite en une poudre blanche, dès que le ſel armoniac y eſt entré : ainſi je crois qu'ils ſe corrigeront là-deſſus, & qu'ils épargneront cette dépenſe; on met dans cette leſſive très-peu de cochenille. On fait enſuite une ſeconde leſſive, dans laquelle il n'entre point de tartre, mais on la charge bien plus de cochenille; & lorſqu'on veut bien exalter cette teinture, ou faire, ce qu'on appelle, une écarlate de graine, l'urine, l'eau de chaux, & la pernelle ſont les matieres ordinaires dont on ſe ſert pour cela. Cependant un arſenic bien ouvert eſt ſupérieur à ces ſortes de matieres; & non-ſeulement on exalte par là la teinture, mais on épargne la cochenille qui eſt très-chere : & pour faire voir que l'urine ou le ſel armoniac contien-

nent un soufre rouge, il n'y a qu'à mêler dans l'eau-forte du sel armoniac, au-delà de ce qu'elle en pourra dissoudre, laisser le tout ensemble pendant vingt-quatre heures au froid, il se formera des cristaux d'un rouge de rubis, & c'est ce sel seul qui forme la teinture rouge de notre sang.

Du Violet en Laine.

Pour le Violet, il faut passer sur la lessive du bleu les matieres teintes en rouge ; du mélange de ces deux teintures, il en résulte de violet, sans qu'on soit obligé de détruire la premiere teinture ; ce qu'on est souvent en nécessité de faire dans quelques-unes, pour en pouvoir donner de nouvelles.

Du Violet en Soye.

Pour faire cette couleur, il faut faire une lessive passée sur le campege ; dans laquelle on jette les matieres de soye teinte en rouge.

Il peut naître, comme j'ai dit, une infinité de couleurs différentes du différent mélange de ces liqueurs ; mais n'y ayant que trois couleurs au monde qui doivent être regardées comme des couleurs véritables & essentielles ; sça-

voir le noir, le blanc & le rouge, toutes les autres ne ſont que ſubalternes & dépendantes de ces trois ; ſoit qu'elles naiſſent de l'arrangement où la nature a mis les principes qui compoſent les matieres où elles paroiſſent évidemment ; ſoit qu'elles réſultent du différent mélange que l'art fait des unes avec les autres. Cela étant, nous devons uniquement examiner le changement qui peut arriver dans ces couleurs, c'eſt-à-dire, comment le noir peut devenir rouge, le rouge noir, ou blanc, de même que le blanc, noir ou rouge ; parce que ſi nous prétendons faire voir que l'on peut tirer quelque utilité de ceci pour la Medecine, il nous importe de ſçavoir par quels moyens ces ſortes de changemens ſe peuvent faire. Il eſt certain que quoique nous n'ayons propoſé que quelques matieres connues, & qui ſont en uſage aujourd'hui pour les teintures ; il ſe peut faire qu'il y en ait une infinité d'autres qui ne le ſont pas, pourtant quoique différentes dans l'extérieur ou dans l'intérieur. Néanmoins la même qualité, c'eſt-à-dire, les mêmes principes d'où dépendent ces couleurs ſubſiſteront toujours, & feront toujours les mêmes, puiſqu'elles réſident dans les

parties sulphureuses de chaque corps ; & ce n'est que d'un certain degré de cuite & de digestion où elles se rencontrent dans chaque sujet, soit par l'art ou par la nature que dépend la variété des couleurs. Les liqueurs qui font agir & mouvoir tous les ressorts de notre machine, sont composées de sel, soufre & mercure ; la partie mercurielle & la saline n'y servent qu'autant que l'eau & le sel servent dans les teintures dont nous avons parlé, sçavoir, pour développer & pour extraire les soufres des matieres qui entrent dans la liqueur que nous appellons sang, d'où dépend sa teinture, conjointement avec l'action de l'air, qui doit toujours en être regardée comme la source : & c'est dans cet arrangement qu'il arrive que les alimens répandent leurs soufres & leurs teintures dans ces sortes de lessives naturelles. Nous avons vû dans la Mécanique extérieure, que de la nature & de la qualité des sels & des soufres, & du différent degré de cuite & de digestion, de même que de leur différent mélange, dépend & résulte la variété des couleurs : cela étant, il importe à un habile Medecin de sçavoir, non-seulement d'où elles découlent, mais encore s'il

se

ſe paſſe dans l'intérieur de l'homme, ce qui ſe paſſe dans l'extérieur. Il lui importe de plus de ſçavoir où ſont les chaudieres pour ainſi dire, & les réſervoirs dans leſquels la nature renferme les matieres qui ſervent à faire les teintures, & de connoître d'où dépend leur bonne & leur mauvaiſe qualité, les moyens dont elle ſe ſert pour les ſoutenir dans leur état naturel : ceux qui pourroient leur donner un degré de perfection, & ceux enfin qui ſeroient capables d'en diminuer les bonnes qualités, ou de les détruire. Il faut qu'il ſçache auſſi dans quel endroit la nature fait la teinture noire, la blanche, la jaune & la rouge : & quoiqu'il ne ſoit pas aiſé de voir la premiere leſſive que la nature prépare, & qui réſide dans l'eſtomac, l'aigreur qui revient quelquefois de cette partie qui agaſſe même les dents & qui eſt fort ſemblable à l'eſprit de vitriol, l'uſage que l'on fait de l'eſtomac des jeunes animaux pour cailler le lait; tout cela enſemble nous fait connoître que ce n'eſt qu'une eau-forte vitriolique, laquelle venant à ſe mêler avec les alimens eſt très-propre pour en faire la pourriture, & pour en extraire les ſoufres qui préſentent pour lors la

noirceur, ou la couleur qui en dépend, & former par conséquent la premiere teinture. Que si cette teinture étoit blanche, verte, &c. il y auroit lieu de croire qu'il y a quelque défaut, soit du côté des alimens, soit du côté du dissolvant. Lorsque les mêmes matieres viennent à passer de l'estomac dans les boyaux, là elles se chargent de nouveaux dissolvans, dont le mélange forme la couleur blanche, ce que le chile & le lait nous présentent. Que si cette seconde teinture étoit noire, rouge ou altérée dans la couleur ordinaire, il y auroit lieu de croire que quelque matiere étrangere, ou malfaisante a causé ce désordre. De même, si la troisiéme teinture que l'on appelle sang, de rouge qu'elle est, devenoit bleue, blanche ou noire; il n'y auroit pas lieu de douter qu'il n'y fût entré quelque matiere de la nature de celles qui forment ces sortes de teintures, & que c'est elle qui a apporté ce changement; ou que si ce changement procede de l'air, il y doit avoir pour lors dans l'air des corps de la même nature de ceux qui ont produit ces dégradations de couleur. Cela étant, il est important de faire voir comment les teintures dans les Mécaniques extérieu-

res peuvent changer, & d'examiner ensuite s'il y auroit quelque rapport aux changemens qui arrivent dans les liqueurs que notre Mécanique renferme.

Voici ce qui se passe dans l'extérieure. La couleur noire se détruit par les lessives faites de sels fixes, comme sont sel de tartre, nitre fixe, chaux, cendre de gravelée, soude d'Alicant, bourde, &c. & elle devient par l'addition de quelques-unes de ces matieres d'un rouge brun; la couperose change le blanc & le rouge en noir, le noir se soutient & se perfectionne par le verd de gris, le blanc par les sels fixes, & le rouge par l'armoniac. S'il est vrai qu'il y ait quelque accord entre la Mécanique extérieure & l'intérieure, il doit arriver de là que lorsque la teinture qui se fait dans l'estomac, péchera du côté du dissolvant, l'extraction des soufres ne se fera qu'imparfaitement, & par conséquent la couleur ne sera pas au point où il faut qu'elle soit : & lorsque celle-là sera supérieure à celle qui se fait dans les boyaux, par le moyen de la bile & du suc pancréatique, dont le mélange avec la précédente, font la couleur blanche du chile; celle-là laissera des impressions & des dépendances de la noir;

ceur à celle-ci, qui ne la trouvera pas assez forte pour réparer ce défaut. Que si avant que d'entrer dans le sang ce défaut n'est corrigé, elle communiquera pareillement à cette liqueur le vice qu'elle aura contracté; de même, si la lessive de l'estomac & des boyaux, indépendamment du mélange des alimens, étoit supérieure à l'armoniac, & aux soufres du sang, elle diminueroit sa teinture, & lui laisseroit un caractere indépendant de la blancheur ou de la noirceur.

Pour soutenir ces couleurs dans les Mécaniques extérieures, on se sert, comme j'ai dit, dans la premiere du verd de gris, dans la seconde de sels fixes, dans la troisiéme de sels urineux: il est certain que la même chose arrivera dans la Mécanique intérieure, où l'on ne manquera point de soutenir la premiere couleur par l'esprit de verd de gris, ou d'une nature vitriolique. La seconde, se soutiendra par des sels fixes, chargés de soufres métalliques, dont le mélange est semblable à celui que le suc pancréatique, & la bile composent, de l'union desquels la nature forme un savon, qu'elle employe aux mêmes usages dans la Mécanique inté-

rieure, que celui dont on se sert pour la Mécanique extérieure dans la seconde teinture.

Dans la troisiéme, il faut porter un armoniac aërien, de la nature de celui qui se rencontre dans le cœur, ou de celui que nous respirons par les poulmons, qui fait la liqueur rouge, que nous appellons sang. Que s'il arrive que des sels lexiviaux se mêlent dans la premiere cuite, ou que la lessive de cette même partie soit devenue de la nature des sels fixes, pour lors la cuite & la digestion se détruira, ou s'affoiblira ; & de ce premier désordre il en naîtra une infinité d'autres, dont la suite & la conséquence est inévitable, parce que lorsque la nature manquera dans cette premiere teinture, elle manquera presque toujours dans toutes les autres. Je pardonnerois à Messieurs les Médecins, s'ils ne faisoient tirer de cette liqueur rouge, qu'autant qu'il en faudroit pour connoître en quoi elle péche ; comme fait le Teinturier, qui ne tire pas de la teinture pour la raccommoder ; mais qui par des matieres propres, aidées de la cuite, la porte au point où il la souhaite : cela seroit dans l'esprit d'une Mécanique très-naturelle. Après ce que

nous avons dit, on ne sçauroit, ce semble, douter qu'il n'y ait de la proportion dans les teintures du petit monde, avec celles qui se font dans le grand. Les exemples suivans nous en persuaderont davantage. La biere aigrie & le fer, font le cuir noir. Le fer ouvert par quelque aigre que ce soit, ou par celui-là même de l'estomac, teindra les excrémens en noir; la bile qui est la miniere métallique de l'homme, plus elle est fixe ou supérieure au suc lexivial qui découle du pancréas, plus elle colore les excrémens en noir; que s'il arrive qu'elle cesse de couler, le suc pancréatique prend pour lors le dessus: & d'autant que le propre de cette liqueur est de blanchir, indépendamment du mélange de la bile, comme font tous les sels lexiviaux, sans aucune addition d'huile ou de soufre, les excrémens sortent blancs. La pratique aura fait remarquer cela à tous ceux qui auront bien voulu y faire attention; & puisqu'on ne sçauroit douter de l'uniformité de nature qui se rencontre dans les matieres, & dans les effets qui paroissent dans la grande & dans la petite machine, par l'application que j'ai fait voir qu'on en pouvoit faire dans l'une

& dans l'autre, de là je crois qu'il m'eſt permis de conclure, que la connoiſſance de la Mécanique extérieure, nous ouvre le chemin de la Mécanique intérieure. C'eſt une choſe indubitable, que la nature n'eſt point accoutumée d'employer des matieres différentes pour former ſes Ouvrages; celle dont elle ſe ſert pour faire la Grenoüille, ou le Ciron, lui ſert également pour faire un Eléphant; elle fait un champignon, de ce dont elle fait de l'or, la variété de ſes ouvrages dépend de l'unité & de la ſimplicité; mais parce que peu de gens la connoiſſent, ils ne la peuvent ſuivre, & ils s'égarent dans les chemins même les plus aiſés. On s'imagine que parce que le chêne & le cyprés vont juſques aux nues, ils ſont différens du fer que la terre couvre; l'exemple ſuivant prouvera cependant le contraire. Prenez de la limaille de fer, verſez du vinaigre deſſus: dès que le vinaigre aura pénétré le fer, ſes principes ſe développeront, & pour lors ce feu qui eſt l'ame de tous les corps, & qui eſt étroitement lié dans le corps, trouvant moins de réſiſtance, il ſe fera une infinité de végétations, qui repréſenteront un bel arbre; & tant qu'il y aura

de l'humidité dans le fond du vaſe, ſi le vaſe étoit auſſi haut que le chêne & le cyprés, ces végétations monteroient juſques au haut du vaſe, ce qui confirme la vérité de ce que j'avance. Notre deſſein étant de faire voir que la nature travaille, & ſe ſert des mêmes moyens dans tous ſes ouvrages, il a été néceſſaire de faire voir en même-temps l'accord qu'il y a entre les Teintures de la Mécanique intérieure avec la Mécanique extérieure. Que ſi cela ſe trouve vrai, comme il n'en faut pas douter; il s'enſuivra qu'il eſt abſolument néceſſaire d'avoir une parfaite connoiſſance de l'une & de l'autre: il s'enſuivra auſſi, que ſans le ſecours de ces lumieres, il ſera bien difficile de pouvoir apporter les changemens néceſſaires pour réparer les défauts qui ſurviennent, tant dans l'intérieur que dans l'extérieur du corps, qui fait le ſujet de la Medecine. Que s'il arrive qu'on y remédie quelquefois ſans cette connoiſſance, on ne ſçauroit l'attribuer qu'à un pur effet du haſard, puiſque ce n'eſt que par cette connoiſſance qu'on peut rétablir les liqueurs dans leur coloris d'où dépend la ſanté. C'eſt là l'unique fil qui ſervira pour ſortir du labirinthe

birinthe de la Medecine, & non pas du Grec &du Latin. Un Docteur eſt bientôt à bout, quand pour autoriſer ſon ſentiment, il n'a que des argumens tirés de l'Ecole, & éloignés de la nature; ce n'eſt point ſeulement ſur des bancs que les véritables Medecins s'inſtruiſent, c'eſt avec le fourneau, le charbon & la pincette à la main; c'eſt par-là qu'on peut connoître la nature. Ce ſont pourtant ceux qui ſuivent cette route, que les Medecins par trop attachés aux dogmes de l'Ecole appellent des Charlatans, quoi qu'ils parlent le langage de la nature que tout le monde entend: au lieu que le leur, accompagné de faux-fuyans étudiés, & qui n'ont d'autre réalité que celle des ſons, demeure inintelligible aux vrais Sçavans. Ce qui vient d'être dit touchant les Teintures, ſeroit le premier Acte que je conſeillerois de faire ſoutenir aux Medecins qui ſe préſenteroient dans une Ecole, où la bonne Phyſique ſeroit reçûe.

Maniere de faire le Savon.

ON fait ordinairement de trois ſortes de Savon, du blanc, du noir

& du marbré ; le Savon blanc ou de Gennes est fait de cendre, de soude d'Alicant, de chaux & d'huile d'olive. Le noir est fait des mêmes matieres ; mais on n'employe que la crasse, la lie ou le tartre des huiles. Le marbré est fait de soude d'Alicant, de bourde & de chaux ; & lorsqu'il est presque cuit, on prend d'une terre rouge, qu'on appelle cinabre, avec de la couperose qu'on fait bouillir ensemble, après quoi on les jette dans les chaudieres où est le Savon ; cela fait une marbrure bleue, tant que la couperose tient le dessus ; mais lorsque le cinabre a absorbé le vitriol, cette couleur bleue se change en rouge. Pour former donc le Savon, on fait des lessives de ces sortes de matieres : & quand les lessives sont suffisamment chargées, ce que les Apprentifs connoissent, lorsqu'elles soûtiennent un œuf, les Experts en jugent par le goût, & le tems qu'on y a employé ; pour lors ils jettent ces lessives dans des chaudieres proportionnées à leurs matieres, & ils versent en même tems des huiles d'olive en Provence & en Languedoc, en Allemagne de la graisse, en Angleterre des huiles de poisson. Cela fait, on fait cuire le tout à grand feu,

& en dix-huit ou vingt jours les huiles se trouvent chargées de tous les sels de la lessive, le restant de l'eau demeurant insipide ; il y a des robinets au fond des chaudieres, par lesquels on sépare cette eau, & on tire ensuite le Savon, qu'on place sous des halles, pour lui faire prendre une consistance assez forte, & telle que celle qui nous est connue. L'usage du Savon est de s'en servir pour emporter les crasses attachées à certaines matieres ; soit qu'elles soient venues chargées de cette crasse par la nature, ou qu'elles n'y soient que par accident, & par ce moyen elles sont blanchies & débarrassées de leurs impuretés. Nous avons un exemple de cela dans la soye, qui, quoi qu'elle soit venue jaune dans sa naissance, ou du moins une partie, est parfaitement blanchie par le Savon seul. L'usage, que tout le monde sçait qu'on fait du Savon pour le linge, autorise cette vérité. Il est à remarquer que les sels, & les lessives seules, sans le secours des huiles peuvent blanchir, les huiles ne servant là dedans que pour empêcher que les sels ne brûlent les matieres sur lesquelles ils agissent : & d'un autre côté l'eau, dans laquelle on trempe le Savon, ne détache les sels dont il est

rempli que peu à peu, parce que les huiles les tiennent étroitement liés, & ainsi ils ne se séparent des parties huileuses qu'insensiblement, outre qu'on les peut promener par tout où l'on veut, & aussi souvent qu'il est nécessaire, parce que les parties huileuses les accompagnant toujours, elles défendent les corps sur lesquels on s'en sert de l'impression caustique que les sels y pourroient faire, & ces sels détruisent en même tems la teinture que ces sortes d'huiles pourroient avoir laissées. Il y a des filons d'une mine de savon à Marseille, près de Nôtre-Dame de la Garde; cette matiere dissoute dans l'eau la rend blanche, elle blanchit le linge & les étoffes comme l'artificiel, & elle est marbrée comme le naturel; cette matiere est grasse & limoneuse, & il semble par là que la nature ait fait un assemblage des mêmes matieres que l'on employe pour former l'artificiel.

Il faut maintenant voir si nous pourrons tirer quelque utilité de cette Mécanique, de même que des autres pour la Medecine. Le propre des sels fixes étant d'écarter, & de diviser les parties du sujet, ou d'en enlever certaines matieres superflues, lors qu'ils peuvent agir librement, ou d'une certaine façon. Les Medecins qui se trou-

vent obligés de les employer pour nétoyer le dedans & le dehors du corps humain ; c'eſt-à-dire, lors qu'ils veulent faire fondre des duretés, emporter les matieres qui empêchent la filtration des liqueurs, & qui forment ce qu'on appelle obſtruction, ou lors que ſouvent il importe que ces ſels portent leurs actions ſur des parties éloignées ; dans ces cas-là je ſoûtiens qu'il faut auparavant les embarraſſer par des parties huileuſes, ſoit de la nature du ſujet dont ces ſels auront été tirés, ou par d'autres qui ſoient proportionnées à la nature de la maladie, après qu'on les aura fait paſſer par une cuite néceſſaire pour en faire la liaiſon, à l'exemple du Savon, ſans quoi ils ſe développeroient trop facilement, & on n'en auroit pas l'effet qu'on en attend. Il eſt bon de ſçavoir qu'il n'y a aucun ſel & aucune huile dont l'Art ne puiſſe former du Savon, l'exemple ſuivant nous ſervira pour l'application que je crois qu'on en doit faire. Je ſuppoſe donc que quelqu'un ſouffre des bouillonnemens, des efferveſcences, des gonflemens dans le bas-ventre ; que les mêmes choſes arrivent aux femmes dans la matrice, & que la cauſe ſoit une matiere

aigrie, une bile verte ou noire, ou ce qu'on appelle des humeurs mélancoliques ; il est certain que les sels volatils des plantes ou des animaux, sont propres à faire changer ces teintures, & à mettre ces liqueurs dans leur état naturel, pourvû qu'elles n'ayent pas acquis un certain degré de fixité ; mais il se présente à cela une difficulté, c'est que ces sortes d'esprits tombant dans l'estomac, ils se développeront d'abord, & par l'action & le feu des parties voisines ils se leveront, ils quitteront prise, & toute la force de leur action se passant dans l'estomac, ils seront hors d'état d'aller porter leur vertu plus loin, outre qu'ils donneront de fortes secousses aux fibres nerveuses de l'estomac, comme font tous les sels lorsqu'ils agissent librement ; & pour lors ces sortes d'impressions se communiquant au cerveau, ils le secoueront d'une maniere désagréable, & souvent très-fâcheuse & difficile à calmer. Lorsqu'on se trouve en nécessité d'employer des sels, dont on veut porter la vertu dans les parties les plus éloignées, pour éviter ces inconveniens, (quoique quelquefois on soit obligé de se servir de certains sels qui secouent l'estomac, pour le débarrasser

des ordures gluantes & visqueuses, qui ne cederoient point à des remedes qui n'agiroient que superficiellement,) hors ces cas-là, je formerois un Savon Physique, sur le modelè de celui que nous avons décrit ; je ferois fondre quelque raisine, telle que la gomme Tacamaca, avec l'huile de therebentine ; étant en fonte j'y incorporerois le sel de Vipere, de corne de Cerf, de lavande, d'urine, &c. Ces sels étant ainsi incorporés dans des parties rameuses dont ils sortiroient difficilement, quoiqu'il s'en échappât quelque peu dans la partie superieure des boyaux, il en resteroit encore assez pour suivre la route des digestions, & leurs qualités urineuses se feroient sentir dans les parties les plus éloignées. Si je voulois débarrasser les reins ou la vessie, & porter un fondant dans ces parties, pour diviser un tartre qui s'y seroit coagulé, ce qu'on appelle ordinairement pierre ou gravier : Je ferois digerer l'huile de lin, d'amande douce avec le suc de limon, l'esprit de sel, le cristal mineral, &c. & par une cuite convenable les unissant ensemble, j'en formerois un remede très-specifique contre ces maladies. S'il falloit porter

un baume dans la poitrine, je ferois dissoudre la mirrhe, le benjoin par l'huile d'hypericon, de cire, ou quelque autre vulneraire, dans laquelle j'incorporerois le sel de soufre, son lait, ou, ces fleurs, le diaphoretique mineral, &c. Voilà la conduite que je tiendrois, & l'idée que j'aurois en faisant des remedes qui seroient suivant les regles de la Mécanique dont je viens de parler, & suivant celles de la nature; puisque dans toutes sortes de semences, tant vegetales, qu'animales, dans la derniere pureté des sucs qui les composent, & dans la plus parfaite union, la nature ne forme qu'un Savon, dans lesquelles semences certains principesqui se trouvent dominants en cuite & en digestion, font par conséquent la différence de leurs vertus & de leurs qualités ; c'est d'où vient que l'une purge, que l'autre fait vomir, qu'un autre fait suer, uriner, &c. Il est à remarquer, que le sang même qui coule dans nos veines & dans nos arteres, n'est autre chose qu'un Savon, puisque ce n'est qu'un composé de parties huileuses & salines, dont l'union & l'arrangement par le commerce de l'air, fait mouvoir tous les ressorts de la machine. Or ces corps raisineux résistans aux eaux-

fortes, portent par conſéquent avec facilité un armoniac de la nature du ſang pour en exalter la teinture, les diſſolvans de l'eſtomac & ceux des boyaux étant des eaux-fortes, ne pourront par conſéquent développer les Sels volatils que ces raiſines renfermeront, & ces ſels ſeront en état de ſe porter plus loin, & de ſe mêler avec les corps de leur nature. De-là je conclus qu'il eſt abſolument néceſſaire à un Medecin, d'être verſé dans l'art de faire du Savon, & ce ſeroit là le ſecond Acte que je lui ferois ſoûtenir dans ſon cours de Medecine.

De la Poudre à Canon.

POUR faire la Poudre à Canon, on ſe ſert d'un charbon leger, qui eſt comme une eſpece d'éponge, & par conſéquent très-propre à ſe charger des ſels & du ſoufre, avec leſquels on l'incorpore. Le ſalpêtre eſt celui qui eſt le plus en uſage, quoiqu'on la puiſſe faire avec bien d'autres ſels; l'action de la Poudre procede de la rencontre des ſels & des ſoufres, & par la réſiſtance que la propre humidité des ſels fait au mou-

vement des soufres brûlans, quoique les sels puissent produire des effets semblables, indépendamment du soufre commun, & de celui qui se rencontre dans le charbon qui contribue à l'action des sels, lesquels ne feront jamais de bruit ni d'éclat sans lui : & c'est de cette rencontre & de ce choc, que dépend la secousse de l'air, qui venant jusques à nos oreilles, frappe le siege de l'ouie, & y excite le bruit que nous entendons, & ce bruit ne procede que de la rencontre des sels & des soufres ; puisque quoique l'on mette des sels sur la pierre la plus ardente, ils ne feront aucun bruit ou très-mediocre, de même, que par tout où il n'y aura point de soufre, ou qu'il se developpera difficilement. Il est bon de sçavoir qu'il y a des moyens pour exalter ces soufres, & produire dans la Poudre, ce que nous avons vû qu'on pouvoit produire dans les Teintures, en rendre l'éclat plus perçant, & donner par-là plus de force à la Poudre. Les matieres qui peuvent produire ces effets, sont l'urine, la suye, le camphre, le poivre, les cantarides, l'ail, le sel armoniac, &c. S'il se rencontre des matieres qui peuvent donner plus d'action à la Poudre, il y en a aussi

qui la diminuent, qui l'éteignent & l'empêchent de s'enflammer, parmi lesquelles sont l'esprit de sel, de soufre, de vitriol, le vinaigre, la gomme de Cerisier, l'alun & le vif argent; & quoi que ce dernier diminue l'action des soufres, il augmente celle des sels. Il reste maintenant à faire voir quelle utilité on peut tirer de cette Mécanique. L'action violente qui résulte des sels & des soufres, ne différe en rien de celle qui se fait dans nos corps, en ce que nous appellons fiévre, du moins dans celle qui ne procede que d'une matiere sulphureuse & inflammable, que nous appellons bile, & de quelques sels; laquelle bile étant enflammée, soit par l'air, soit par le mouvement des parties, ou à l'occasion des sels ou de quelque autre cause tant exterieure qu'interieure; elle excite les secousses dans le petit monde, que la Poudre excite dans le grand: & quoique cette rapidité de mouvement, semble tendre toujours à la destruction du sujet, l'expérience nous fait voir qu'il y a pourtant certains cas où elle est un bien, & où elle est nécessaire. Cela étant, il importe de connoître les matieres qui peuvent exalter l'action de la bile & des sels qui y contribuent, &

comme nous avons remarqué de la proportion des Mécaniques précedentes, avec ce qui se passe dans le corps humain; si nous voulons qu'il s'en rencontre dans celle-ci, il faut qu'il paroisse que tout ce qui augmente l'action de la Poudre à Canon, augmente par conséquent la fiévre, & que tout ce qui diminue sa force ou la détruit, diminue ou détruit la fiévre, pourvû qu'il ne se rencontre point d'obstacle ou de milieu qui l'en empêche. La pratique m'a fait voir que l'écorce de Cerisier est un remede contre la fiévre, peu différent de celui du Kinkina; ce qui ne se peut attribuer qu'à la gomme dont nous avons parlé, qui pouvoit éteindre l'action de la Poudre, & celle même du feu, & dont cette écorce se trouve fort chargée. Je dirai ici en passant, qu'il est bon de sçavoir qu'il y a une grande différence entre les gommes & les raisines, en ce que les gommes participent plus de la nature des sels que les raisines, & qu'elles se dissolvent facilement dans l'eau; les raisines au contraire ne se mêlent qu'avec les huiles, & non seulement les gommes ne s'enflamment pas, mais étant mêlées avec les raisines, elles les empêchent de s'enflammer. La diffé-

rente action de ces matieres sur le corps humain, me fait croire que dans ces sortes de fiévres, l'usage des bouillons à la viande, qui sont chargés de soufre & de parties volatiles, sont de la nature des levains fiévreux, & qu'en fournissant par là une matiere de leur nature, on augmente par conséquent la fiévre : & bien loin qu'il fallût se servir d'alimens aisés à s'enflammer, il faudroit pour lors se servir de ceux qui tiennent de la nature des gommes, & qui sont en état de réprimer l'action, & l'activité des autres ; à quoi on peut ajoûter l'usage des esprits acides dont j'ai parlé, qui y contribuent merveilleusement bien, n'y ayant rien de plus propre à arrêter & à calmer une bile enflammée ; & il semble que la nature y ait voulu pourvoir, en nous donnant les fruits aigres, pour nous défendre contre les chaleurs de l'Eté, qui sont très-propres à allumer la bile. Autant que les matieres susdites peuvent réprimer son mouvement, autant les soufres des plantes des Animaux, tels que celui des Cantarides, des Viperes, de l'oignon, de l'ail, &c. sont propres à l'augmenter, & cela est si vrai, que les Forçats sur les galeres pour se don-

ner la fiévre, s'appliquent un ail au fondement ; ce qui trompe les Medecins les plus experts. A l'égard du vif argent par l'anatomie que nous en ferons, il ne sera pas mal-aisé de comprendre comment il détruit le feu de la nature, en communiquant cependant une action plus vive aux sels, semblable à celle qu'il produit dans le mélange qu'on en fait avec la Poudre à Canon, qui porte plus loin avec moins d'éclat. Voilà le troisiéme Acte de notre Medecin.

De la Cire, & de la maniere de la blanchir.

LA Cire est un soufre, une huile & un baume qui faisoit l'odeur & la couleur des fleurs dans le centre desquelles les Abeilles par un instinct merveilleux la vont ramasser, & la portent ensuite dans leur ruche ; ce qui sert à former leur petites cellules, qui sont comme autant de petits magasins dans lesquels elles renferment une manne ou un sel huileux d'une grande douceur, que nous appellons miel, qui leur sert de nourriture dans les rigueurs de l'Hyver. Lorsque le tems de profiter du

travail de ces Animaux eſt venu, on fait la ſéparation du miel par la preſſe : on fait enſuite bouillir ces ruches ou tablettes dans de l'eau, & pour lors la Cire venant à ſe fondre, elle ſurnâge ; elle eſt toujours d'une couleur jaune, ce qui procede de quelques ſoufres impurs ou legeres terreſtreïtés dont on a coutume de la dépouiller, beaucoup plus pour une plus grande propreté, & à cauſe de certains emplois qu'on en veut faire, que dans l'appréhenſion que cela ne diminue de ſa vertu ; puiſque la jaune eſt également bonne pour l'uſage qu'on en fait tant en Medecine qu'en pluſieurs Mécaniques. Il y a deux moyens pour la blanchir ; ſçavoir, par la roſée dans les Equinoxes, ou par les leſſives : Il faut un bien plus long-tems pour blanchir la Cire par la roſée, que par les leſſives qui doivent être faites de chaux, de ſoude d'Alicant, de tartre calciné, ou de nitre fixe, qui ſont les matieres qui ſervent au blanchiſſement, comme nous avons dit ; il eſt même aiſé de connoître lors qu'elle a été blanchie par la roſée ou par la leſſive, de même que celle qui vient des pays froids, cette derniere conſerve toujours un œil bleu, après avoir été blanchie par la roſée ;

mais quand elle l'a été par la lessive, & qu'on en a formé des bougies lorsqu'elles brûlent, le lumignon ou la flamme est moins élevée que celle qui a été blanchie par la rosée, outre qu'elle petille; ce que l'autre ne fait pas, & elle perd par-là sa couleur bleuâtre. Il arrive la même chose à la chandelle, qui a été blanchie par ces sortes de lessives, on ne doit point s'en servir pour la lecture. J'ai éprouvé que les sels qui s'en détachent, frappent désagréablement les yeux & incommodent la vûe. Il faut maintenant examiner si l'on peut tirer quelque avantage de ceci pour la Medecine. Les reflexions suivantes nous feront voir que cela se peut, en ce que le blanchissement de la Cire par la rosée, nous fait voir la pénétration de son sel, & en même tems la douceur de son action, parce que la Cire & le Suif n'en sont point endommagés ni alterés, attendu que cette salure ne laisse aucune mauvaise impression sur ces matieres, non plus que dans les toiles ou sur le fil qui a été blanchi de cette façon. La raison de cela est, que le sel qui est dans la rosée ayant été filtré un grand nombre de fois en montant & en descendant dans le corps de l'Air, il s'est

s'eſt adouci avant que d'être parvenu jusques à nous. Si cela eſt vrai, il faut que les filtrations & les évaporations adouciſſent toutes ſortes de ſels, en ce que par-là on les dépouille d'une terre volatile & très-crue, d'où dépend leur action cauſtique & veneneuſe. C'eſt ce que j'ai éprouvé pluſieurs fois, & non ſeulement les filtrations & évaporations adouciſſent les ſels, mais elles les changent même en une poudre criſtalline, qui n'eſt pas bien éloignée du ſable; & dans les filtrations il ne demeure pour lors dans les eaux qu'un ſel de la nature de celui qui accompagne la roſée par la douceur avec laquelle il pénetre les corps ſur leſquels il agit. Il ſe peut faire que la neige qui eſt une eſpece de roſée, portant avec ſoi un ſel un peu plus groſſier, rend par conſéquent les pays où elle abonde plus ſabloneux que les autres, mais en même tems plus fructueux.

Les leſſives agiſſent d'une maniere bien différente, car ellesbrûlent toutes les matieres où elles entrent, & conſervent en même tems une action cauſtique. C'eſt pourquoi je conſeillerois qu'avant que de faire uſage d'aucuns ſels pour le corps humain, ils euſſent

été auparavant plusieurs fois filtrés & évaporés ; non seulement ils augmenteroient par-là en vertu, mais ils seroient encore hors d'état de donner aucune atteinte à l'estomac , non plus qu'aux autres parties, à moins qu'il ne fût nécessaire de le faire. Le sel de la rosée pourroit être d'un grand secours dans les maladies des obstructions, lorsqu'il y auroit quelque ancien coagul ou quelque matiere épaissie , & qu'il faudroit faire fondre à la longue, & d'une maniere imperceptible & sur des temperamens foibles & délicats, il seroit encore d'une grande utilité pour les défauts de la peau ; mais en ces cas-là on est en nécessité d'en faire un long usage, à cause de la lenteur avec laquelle il agit, aussi ne le propose-je pas pour une maladie prompte. Quand on ne trouveroit pas des Remedes dans ces sortes de Mécaniques, comme le contraire le peut faire voir facilement, on y trouve une infinité de choses qui méritent notre curiosité , & dans la découverte desquelles le hazard nous conduit souvent à la raison ; un rien, un tour de main, une négligence, font naître une découverte, qui pourtant quelle qu'elle puisse être, procede tou-

jours du mélange & de l'action de nos principes, dont les effets, quoique différens en apparence, sont toujours une suite certaine & inévitable de leur différent mélange. Parmi tant de rares productions, nous avons la purification des métaux, soit d'un métal par un autre, ou par certains agens, comme sont les sels. L'ailliage de ces mêmes métaux, le caractere de l'Imprimerie, dans lequel l'antimoine & le plomb forment une espece de savon métallique, la maniere d'appliquer l'or sur l'argent, & une infinité d'autres Mécaniques se trouvent toujours dans le même esprit de celles dont nous parlons. Quant à la Mécanique, qui ne tend qu'à la spéculation des mouvemens du corps, & de la figure que représentent ces parties en certaine situation : comme tout cela n'est pas d'un grand secours dans la Medecine, nous n'y ferons pas beaucoup d'attention ; car, que m'importe de sçavoir que quand l'homme est debout il forme une ligne perpendiculaire, que lors qu'il avance un pied il forme un triangle ; il m'importe encore moins de sçavoir, si le mouvement qui est dans mes esprits, dépend de la chûte d'un carré sur un rond,

ou d'un triangle ſur une loſange ? C'eſt pourquoi ne nous attachans qu'à l'oppoſition des Natures ou à leur uniformité, nous laiſſerons le Compas aux Maçons & aux Menuiſiers, auſſi-bien que les Mécaniques, dont nous ne tirerons pas un fruit ſupérieur ou égal à celui que nous eſperons d'avoir de celles que nous avons propoſées ; & quoique la vitrification ſemble être fort éloignée de la Medecine, ou qu'elle le ſoit en effet, il ſe préſente tant de matieres dont nous faiſons uſage tous les jours, & tant de choſes qui réjouiſſent la vûe, ou que l'on admire, que j'ai crû ne la devoir pas paſſer ſous ſilence.

Des Verres & de leurs Teintures.

On fait les Verres & les Criſtaux avec du ſable & du ſel, quoiqu'on les puiſſe faire par les métaux & par les ſels ſeuls ſans ſable, n'y ayant point de métal ni de ſel qui ne ſe vitrifie ; parce qu'il eſt certain que les métaux & le ſable, ſont des vitrifications de la nature, auſſi-bien que les Pierres & les Diamans ; & quant à la Teinture que

nous donnons aux Verres, nous tâchons en cela d'imiter la nature; lorſqu'elle a formé des pierres précieuſes: On employe ordinairement pour les Verres communs les ſels d'une plante qu'on nomme Fougere, ou celle qui eſt aux endroits maritimes qu'on appelle bourde. Ces ſortes de Verres conſervent un œil de verdeur. On ſe ſert pour le Verre blanc de la ſoude d'Alicant, ou du ſalpêtre. A l'égard des Criſtaux on choiſit un beau ſable bien criſtallin, ou des cailloux les plus durs & les plus tranſparans qu'on puiſſe trouver; on y ajoûte un peu de plomb calciné, ce qui fait toute la différence avec les autres Verres. Plus on fait cuire les Verres, plus ils prennent du reſſerrement; moins ils font de bouillons, les glaces en ſuintent moins, & elles ont plus de poids. C'eſt ce qui fait encore la différence de celles de Veniſe d'avec les nôtres qui ſont plus legeres, qui ont plus de bouillons & qui ſuintent davantage. A l'égard des Teintures, tous les métaux, à la réſerve du vif argent, en donnent plus ou moins; mais il faut obſerver une certaine doſe, & un certain point de cuite dans ces ſortes d'ouvrages, ſans quoi on n'y réuſſiroit pas; il eſt queſtion

maintenant de faire voir comment on peut donner la teinture dans les vitrifications ; & en suivant l'ordre des couleurs, nous parlerons premierement de la noire.

De la couleur Noire.

La miniere de plomb, qu'on appelle arquifou, le plomb & l'antimoine teignent le verre en Noir, ou de la couleur qui en dépend, parce que ces matieres portent avec elles la premiere teinture, par laquelle la nature fait passer tous les métaux pour aller à la couleur la plus parfaite.

Le Blanc de Perles.

L'Etain calciné & réduit en chaux, donne le Blanc laité, ou ce qu'on appelle couleur de perles.

Le Jaune.

Le Jaune se fait par la limaille d'argent reverberée, & réduite en chaux.

Le Rouge brun.

Le Rouge brun foncé ou grossier & subalterne à ces rouges vifs & éclatans,

ſe fait avec le fer calciné ; mais ſi on y mêle un peu de poudre d'or ou de l'or en chaux, on fera le plus beau Rouge & le plus éclatant qui ſe puiſſe faire. L'émeric d'Eſpagne fait la même choſe, mais il ne le fait que parce qu'il contient de l'or : le moyen pour rehauſſer ces Rouges, eſt d'y ajoûter de l'arſenic avec poids & meſure, hors de cela il ſe fait des cannelures & des flammes qui diminuent la beauté de la teinture. Quoique l'arſenic entre dans ces ſortes de préparations, le criſtal qui en eſt chargé, ne communique aucune mauvaiſe qualité, & il n'eſt pas dangereux d'y boire dedans ; parce qu'outre que l'action du feu lui a fait changer de nature, l'étroite liaiſon où il eſt avec les parties du Criſtal, ne lui permettroient pas de produire ſes effets ordinaires.

Le Violet.

Le Violet réſulte d'un mélange qui approche de celui des Teintures en laine, puiſqu'en mêlant les matieres qui font le Rouge & le Bleu, on en forme le Violet ; ce qui prouve que la nature eſt la même par tout.

Le Verd.

Le couleur Verte se fait avec le cuivre ou le Verd de gris, qui n'est autre chose qu'une calcination de cuivre, ou plûtôt un cuivre bien ouvert : & comme nous avons dit que le Violet résultoit du mélange du Rouge & du Bleu. Il faut à l'imitation des autres Teintures, ajoûter à celle-ci de la matiere qui fait le Jaune ; que si vous voulez faire naître des couleurs mêlées, ou les dégrader, vous mêlerez deux, trois ou plusieurs métaux dans les vitrifications. La violente action du feu peut seule dégrader & enlever les teintures. Du différent mélange de certaines matieres, il en naîtra toutes les couleurs que vous souhaiterez, qui seront pourtant dépendantes des trois essentielles, qui sont le Noir, le Blanc & le Rouge, comme il arrive par l'exemple que je viens de montrer, en joignant le cuivre avec l'argent. Que si vous mêlez l'argent avec le fer, vous aurez un orangé, & ainsi des autres ; il faut à tout cela des doses reglées, un certain degré de cuite & de digestion, de même qu'aux autres Teintures ; ce qui est l'affaire des Ouvriers & non pas la nôtre.

Quoique la connoiſſance de cette Mécanique ſemble plus curieuſe qu'utile pour la Medecine, nous ne laiſſerons pas d'y faire quelques reflexions qui ne ſeront pas ſi indifférentes qu'il paroîtroit bien. La premiere eſt, que la matiere qui fait le Verre n'eſt autre choſe qu'un ſel, puiſque nous mettons le ſable dans ce rang-là ; lorſque le ſoufre des métaux y ſera joint, la Teinture s'y répandra & ſe manifeſtera dans toute ſa ſubſtance : ce qui nous doit perſuader en même tems, que par tout où le ſoufre & le ſel ſeront mêlés & pénetrés l'un par l'autre, il y aura par conſéquent teinture. La ſeconde eſt, que dans les vitrifications, c'eſt-à-dire dans les ſels fixes, les ſoufres des Animaux & des végétaux, ne donnent point de teinture, & qu'ils ſont hors d'état d'y apporter aucun changement, attendu qu'il n'y a que les ſoufres métalliques, capables de leur réſiſter dans la fonte, & de leur donner même un degré de perfection en les colorant. Je ne vois nulle différence en ce qui arrive chez nous, lors qu'une maladie eſt devenue habituelle, & que la cauſe eſt telle que ſont ordinairement certains ſels dépouillés de leurs ſoufres, & qui ſont devenus

d'une très-grande fixité : pour lors les soufres des végétaux, de même que le vif argent, non seulement sont hors d'état de leur faire changer de nature, mais pas même de pouvoir servir avec eux, & dans ces cas-là ils sont obligés de ceder ; & bien loin pour lors de ressentir quelque soulagement de ces soufres volatils, & d'en tirer quelque bien, le malade souffre de leur action, qui ne fait que irriter le sujet où celà se passe. C'est pourquoi lorsque les liqueurs qui sont dans nos corps ont perdu leurs teintures, & qu'elles sont devenues si fixes ou si actives, qu'elles tendent à la ruine & à la destruction du sujet; tous les bois, toutes les écorces, les racines, & tout le fourrage du monde, n'y feront rien : il n'y aura pour lors que les soufres métalliques qui puissent leur redonner la teinture qu'elles ont perdues, ni qui puissent leur faire reprendre la séve & la douce pénétration qu'elles avoient auparavant, qui leur est si nécessaire pour l'usage auquel la nature les a destinés. Les soufres métalliques se trouvent pour lors les seuls capables de leur resister & de les pénetrer.

Nous avons une autre réflexion à faire : c'est que nous pouvons tirer des

teintures de l'or, de l'argent, du fer, du cuivre, de l'étain & du plomb, mais nous n'en ſçaurions tirer du vif-argent, comme j'ai déja dit ; car non ſeulement le ſoufre qu'il contient eſt hors d'état de pouvoir teindre l'interieur des corps qu'il pénetre ; mais il n'a même pas aſſez de teinture pour lui-même, par le défaut de cuite du ſoufre qu'il renferme. Auſſi n'eſt-il propre qu'à donner un faux luſtre, & à ſervir de fard dans l'exterieur des matieres où l'on l'applique, de même qu'il en ſert pour les maladies habituelles, ou pour les défauts de la beauté. Et quoiqu'il ſoit regardé comme le ſpecifique de la vérole, & qu'il n'ait rien paru juſques à préſent qui ait été plus favorablement reçu du public, ni qui ſemble mieux combattre cette maladie que le vif-argent ; il me ſemble que rien ne doit être plus permis que de parler librement en fait de Phyſique, puiſque c'eſt par elle que les plus belles Mécaniques ont été découvertes, & que ce n'eſt que par les regles que nous y remarquons, que nous pouvons eſperer du ſecours, tant dans la connoiſſance des maladies, que dans leur guериſon. C'eſt pourquoi je ſupplie ceux qui ſont dans la prévention,

que le vif-argent est le remede à toute sorte de véroles de me permettre de n'y point acquiescer, jusques à ce que par de meilleures raisons ils me fassent changer de sentiment, parce que connoissant la vérole & le vif-argent aussi à fonds que je le connois, bien loin que je les regarde comme le spécifique de cette maladie, je ne connois rien qui m'en paroisse plus éloigné & même plus opposé & si contraire à la nature du corps humain. Si cette maladie n'étoit aussi commune qu'elle l'est, & aussi finement cachée qu'elle a accoûtumé d'être, j'aurois passé legerement sur ce qui la regarde, & je ne me serois pas étendu plus au long sur celle-ci, que sur celles dont j'ai parlé, mais cette maladie a trop de retraite, & elle est trop difficile à détruire, pour ne pas l'examiner à fonds, aussi-bien que le vif-argent qui est regardé comme le remede spécifique; d'autant plus que c'est sur une juste solution des difficultés qui se présentent dans cette maladie que je conseillerois qu'on donnât le grade de Docteur.



De la Vérole.

CETTE maladie eſt ſi répandue dans le monde, qu'à la bien examiner il n'eſt guere, pour ainſi parler, de Palais ni de Cabane où l'on ne trouve quelque choſe de ſon caractere & de ſes impreſſions. Ce mal eſt d'une nature, qu'il ne donne preſque point de relâche à ceux qu'il attaque : & quoiqu'une infinité de gens ſe vantent d'avoir le ſecret de le guerir, & que les malades qui ont paſſé par leurs mains, ſoient perſuadés qu'ils diſent vrai, parce qu'une ulcere, une tumeur ou quelques puſtules, diſparoîtront par l'uſage de leurs Remedes ; je ſoûtiens cependant qu'ils n'ont qu'adouci les accidens, rendu en quelque façon les ſignes viſibles inviſibles, qu'ils n'ont, dis-je, que concentré ce venin à la faveur d'une prétendue gueriſon, & donné à ce monſtre une forme différente, ſous laquelle cette maladie devient inconnue aux plus éclairés, & fait périr d'une maniere étrange la plûpart de ceux qui en ſont attaqués. Il me ſemble que pour porter un Art à ſa perfection, ceux qui y ſont habiles devroient

s'entrecommuniquer leurs pensées sur tout ce qui a rapport à cet Art. Ce seroit un véritable moyen pour développer, & pour bien juger de ce qu'il y a de plus caché : on n'écriroit rien inutilement & négligemment, & peu de choses échapperoient à leur pénetration; & quoique la Medecine soit un de ces Arts où tout le monde devroit prendre intérêt, je n'en connois point où il fût plus difficile de mettre en usage cette pratique. L'envie, l'ignorance, la mauvaise foi qui regne parmi la plûpart de ceux de cette profession, sera toujours un obstacle invincible à la découverte des vérités qu'elle renferme, & les hommes seront privés des biens & des secours que le Ciel leur promettoit par-là.

Ce que je dois au Public, m'oblige à dire ce que je pense là-dessus, & me fait entrer dans tous les détails de cette maladie. En quoi je ne crains pas de blesser la modestie, puisque je tâcherai de ne rien dire que de nécessaire, & que d'ailleurs j'ai remarqué que les discours sur cette matiere, sont devenus familiers. J'espere que ce que je dirai se trouvera appuyé sur les regles de la nature, que j'ai suivi le plus exac-

tement qu'il m'a été possible. Quant aux signes que je donne pour la découvrir sous les formes les plus cachées, je ne les propose pas comme des vérités incontestables, mais après la lecture que j'ai faite des Livres tant anciens que nouveaux, j'ose dire qu'ils ne m'apprennent rien, & que personne n'a plus donné d'ouverture pour la bien connoître, ou du moins pour en former de justes soupçons que je ferai par les signes dont je parlerai, étant du reste tout disposé à suivre les sentimens de ceux qui me feront voir la vérité plus à découvert.

Pour bien démêler tout ce qu'une matiere renferme, il faut de l'ordre & de la division, je dois donc premierement donner une juste définition de la maladie dont je veux parler. La Nature ayant donné des signes & des caracteres par lesquels nous venons à la connoissance de tous ses Ouvrages, je dois faire voir ceux qui accompagnent cette maladie; que s'ils ne sont pas tout-à-fait suffisans, pour ne laisser aucun doute à des gens moins habiles & moins attentifs, ils pourront du moins les jetter dans des soupçons qui ne seront pas sans fondement, & qui pour-

ront plus ſûrement déterminer un Medecin ſur le genre des Remedes dont il doit faire choix. Je dirai enſuite mon ſentiment ſur la maniere de la traiter, & non ſeulement les Medecins doivent travailler pour acquerir une parfaite connoiſſance de cette maladie & de ſa guериſon, attendu la corruption générale du genre-humain, mais même les maiſons reglées; & je conſeillerois à une mere ou à un pere de famille après avoir enſeigné à ſes enfans à connoître Dieu & à garder ſes Commandemens, de leur apprendre à connoître la vérole, & s'en garantir. Avant que d'entrer en matiere, il ne ſeroit pas tout à fait hors de propos de voir en paſſant ſi cette maladie n'eſt ſeulement connue que de nos jours. Les Naturaliſtes qui ſe contentent de la ſpéculation des choſes, ſans deſcendre à la pratique, ont avancé que ces ſortes de maux ont été de tout tems, parce qu'il y a eu de tout tems de la corruption, & qu'ils ſeront toujours, parce qu'il y aura toujours du commerce & du déſordre entre les hommes & les femmes. Gaſſendi aſſez connu par ſes Ouvrages, eſt à la tête de ces Philoſophes ſpéculatifs; mais ces ſortes de maximes générales,

ne diſent rien de précis & ne concluent rien. Entre Praticiens les Connoiſſeurs, quelques Medecins modernes qui ont crû trouver l'origine de cette maladie dans les Anciens, ont ſoutenu leurs ſentimens par des recherches ſi ſuperficielles, qu'on pourroit établir ſur leurs citations mêmes, que les Anciens n'en ont eû aucune connoiſſance. Ceux qui veulent que rien n'ait échappé à Hippocrate, s'imaginent avoir déterré le principe de ce mal dans ce qu'il dit de la mentagre de la corruption des parties & de la douleur des nerfs; mais cette découverte n'eſt pas heureuſe, & il ſuffit de la montrer, pour en voir en même tems la foibleſſe. Quelques-uns l'ont cherchée dans le *Saphatum* d'Avicenne; mais comme ce terme barbare ſignifie proprement une teigne ou un écoulement de pus qui ſort de la tête, il nous marque aſſez que la recherche de ces gens eſt mal-fondée; d'autres l'ont voulu rapporter à l'Albotide des Arabes; mais leur opinion n'eſt pas moins fauſſe, parce que cette Albotide n'eſt tout au plus qu'une gale & qu'une démangeaiſon de la peau. Uu certain Marius Evêque de Lauſanne, qui a continué la Chronique de Proſper, & qui écrivoit il y a

plus de onze cens ans, parle d'une maladie violente qui courut la France & l'Italie pendant la quatriéme année du regne de Justin. Il se sert effectivement dans cet endroit du mot de Vérole; mais comme c'étoit une maladie passagere qui enlevoit également les gens & les bêtes, elle n'a aucun rapport à celle dont nous traitons. Après avoir cité les Historiens, il est juste de citer les Poëtes, dont le témoignage doit être d'un grand poids dans une maladie galante. Quelques-uns nous ont voulu faire croire qu'Horace en avoit parlé ouvertement dans le voyage qu'il fit de Rome à Brindes avec Mecene: mais comme Glavean n'est qu'un Commentateur Suisse, qui étoit bien-aise de trouver une maladie qui faisoit du bruit de son tems dans un Auteur ancien; il n'est rien de si aisé que de remettre cet homme sur les bonnes voyes, en apprenans à tous ceux qui tiennent son parti, ce que c'est que le *Campanus morbus* d'Horace. En cet endroit le Poëte ne pense nullement à une maladie, il touche bien plûtôt un défaut de Nation. C'est que les Peuples de la Campanie étoient sujets aux mêmes désordres que ceux de Lesbos. Ces peuples ne se contentoient pas des endroits que la nature, & l'o-

pinion avoient depuis long-tems destiné au plaisir ou à la débauche. Ils avoient encore porté ce déreglement plus loin, & d'une maniere que la bienséance & l'honnêteté ne permettent pas d'exprimer, une infamie bizarre & capricieuse; c'est là veritablement le défaut que le Poëte attaque : il ne resteroit donc plus que le parti de ceux qui la mêlent avec l'elephentiase, ou ce qu'on appelle proprement lépre, qui n'a été transportée en Europe qu'après que les Romains eurent conquis l'Egypte. Elle paroît avoir quelque affinité avec la Vérole; mais cette gonorée virulente, ces bubons, les carieures des parties, les douleurs de nuit, & tant d'autres symptômes qui précedent, ou qui accompagnent cette derniere, font que les habiles gens l'ont toujours distinguée de la lepre. Cela supposé avec quelque solidité, on peut assurer que cette maladie est étrangere parmi nous, & qu'elle ne fût connue en Europe qu'après la découverte des Indes que fit Christophe Colomb en 1492. Les Avanturiers qui avoient accompagné ce Capitaine dans cette conquête, la rapporterent dans leur Pays, mêlée avec beaucoup d'autres Marchandises. L'Espagne la fit passer en Italie avec les

troupes qu'elle y envoya ſous main pour la défenſe du Royaume de Naples. Les Dames Napolitaines en firent préſent aux Allemans, qui défendoient leur Ville pour Ferdinand, & aux François qui la prirent en 1494 ſous Charles huit. Ces deux Nations enſuite la répandirent au delà des Alpes, & la communiquerent au reſte de l'Europe. Il eſt aſſez viſible, par ce que je viens d'avancer, que cette maladie n'a pas été connue des Anciens, mais il importe peu qu'ils l'ayent connue ou non; mon deſſein eſt de parler dans le langage ordinaire de celle de notre tems, que l'on appelle Vérole. Je dis donc que cette maladie eſt une corruption du ſang, par laquelle les liqueurs, la digeſtion, les filtrations ſont dérangées: cette corruption n'eſt pas de la nature de celles qui ſe font pour la multiplication des eſpeces, mais de celles ſeulement qui tendent à la deſtruction du ſujet; telles que celles que nous voyons, lors qu'une grappe de raiſin, une pomme, ou quelque ſemence pourrit; dans les Animaux comme celle qui arrive par la gangrene dans des ulceres baveux & rongeans: dans les métaux, comme ce que nous voyons qui ſe paſſe dans le cuivre, par ce qu'on

nomme verd de gris ; dans le fer, par ce qu'on appelle roüille. Il y a des gens qui ont prétendu qu'une certaine constitution de l'air pouvoit causer ces maladies. Un certain Joannes de Monte-Regio se vante d'en avoir prédit une, comme qui prédiroit la peste : & il assure qu'il y eut bien des personnes qui en furent attaquées ; mais pour éviter les obscurités & les difficultés qu'on pourroit former là-dessus, j'entens parler ici de celle qui procede non seulement de l'acte vénérien, mais même de celle qui est héreditaire, ou qui arrive de la nourrice à l'enfant, de l'enfant à la nourrice, de femme à femme, ou d'homme à homme par des attouchemens, fréquentations, mal-propretés dans le boire & le manger. Quoique la derniere ne soit pas à craindre comme les autres, il est pourtant bon de ne pas aprocher de si près des personnes qui en sont attaquées. Je fais aussi une distinction de la Vérole naissante d'avec l'invéterée. Je ferai voir ensuite la différence qu'il y a des signes de l'une & de l'autre. Il y a outre cela une remarque très-nécessaire à faire, & la voici. C'est qu'ou les levains qui forment la Vérole, la forment tout d'un coup, en se com-

muniquant dans un ſujet, & en infectant ſur le champ les eſprits & la maſſe du ſang, ou ils n'établiſſent leur ſiege que ſur quelque partie principale, & pour lors ces ſortes de dépôts ne méritent pas le nom de Vérole; & pour peu de lumiere & de connoiſſance que l'on ait de ces maladies, on en peut facilement venir à bout, lorſque ces dépôts ſont des maladies eſſentielles, c'eſt-à-dire indépendantes d'aucune autre ſource. Mais quand ces impreſſions partent d'ailleurs, & que ce ne ſont que les accidens & les effets d'une cauſe renfermée au dedans; pour lors quand on ne voit pas qu'ils cedent aux remedes ordinaires, il faut abandonner ces ſortes de maladies & s'attacher à la cauſe, parce qu'elles ne doivent plus être regardées que comme dépendantes, ou comme des accidens véroliques: & voilà un des principaux ſignes de la Vérole naiſſante. J'appelle donc ces maladies legeres & de peu de conſéquence, lorſqu'elles ſont traitées avec prudence, ſans quoi il n'y a point de petite maladie. Auſſi l'expérience m'a fait voir, que les Chirurgiens & Medecins peu verſés dans cette pratique, font naître plus de Véroles, qu'il n'en naîtroit par le com-

merce, quoiqu'impur, des hommes & des femmes.

L'une de ces maladies ſimples, eſt un écoulement par la partie tant de l'homme que de la femme, d'une couleur tantôt tirant ſur le verdâtre, jaunâtre, ou même ſur le purulent, & lorſque l'on vient à uriner, l'on reſſent de cuiſantes douleurs, particulierement ſur la fin. Cela eſt quelquefois accompagné d'une tenſion involontaire, ſur tout pendant la nuit. S'il arrive que cette matiere ceſſe de couler, & qu'elle ſe ſupprime tout d'un coup, cette matiere tombe ſouvent ſur les bourſes qui en deviennent fort tumefiées, ou elle s'arrête ſur les reins & y cauſe de grandes douleurs; je l'ai vû ſe porter ſur les yeux, & le malade en perdre la vûe. Il ſe forme encore des tumeurs aux aînes, accompagnées de douleurs, de même que des ulceres ſur les lévres, ou dans l'entrée de la matrice, & aux hommes ſur la partie; mais lorſqu'ils ſont ſur le prépuce, ils ſont bien plus à craindre qu'ailleurs, à cauſe de quantité de vaiſſeaux qui ſont ſur cette partie, qui portent facilement ce levain dans le centre. Il arrive auſſi des gonflemens capables d'intercepter le cours de l'urine, & d'enflammer la

partie par la mauvaise qualité de l'humeur dont elle se trouve abreuvée, si on n'y apportoit les remedes nécessaires ; il se fait encore une maniere d'élevation de chair ou d'excroissance, tant à la partie des hommes qu'à celle des femmes qui attaque le plus souvent le circuit du fondement. Quoique la plûpart de tous ces accidens procédent presque toujours de la même cause, les Medecins n'ont pas laissé de donner de différens noms aux formes sous lesquelles elles se met ; mais comme cela pourroit choquer la modestie des personnes qui liront ce Traité, & que d'ailleurs les Praticiens n'auront pas de peine à m'entendre, je n'en traiterai point sous ces noms là. Je m'assure aussi que ceux qui en seroient attaqués, n'auront pas de difficulté à faire la différence de ces sortes d'accidens, & à découvrir celui dont ils seront affligés. La plûpart des Medecins assurent qu'il faut nécessairement passer par ces milieux, c'est-à-dire, par quelques-uns de ces accidens pour être attaqué de la Vérole, quoique cela soit absolument faux ; puisque comme il paroît le plus souvent ces désordres ne sont que les signes, les effets, ou les caracteres exterieurs de ce qui

qui se passe au dedans. Il n'arrive pas non plus que ces accidens paroissent toujours dans un même tems, ayant vû plusieurs malades sur qui ils n'ont paru que deux mois après, quoiqu'ils se fussent éloignés de tout commerce : & quand ces accidens n'ont pas attaqué les parties inferieures, ils se sont bien fait voir ailleurs. Que s'il arrive que par un mauvais pansement, ou que pour n'avoir sçû faire la différence de l'accident d'avec la cause, ces sortes de maux soient venus à disparoître, ou que même subsistant encore, le malade, soit attaqué de quelque legere fiévre, accompagnée de sueurs puantes, le tout de peu de durée ; qu'ensuite le malade souffre des douleurs dans les bras, dans les jambes, ou à la tête, plus fortes dans le repos, que dans le mouvement, & qui deviennent les avant-coureurs d'un changement de tems ; pour lors il y a lieu de croire que la Vérole commence, ou qu'elle a changé de siege. Une autre marque de la Vérole naissante, c'est la facilité qu'elle a à se communiquer. Que si après une suppression des écoulemens dont nous parlerons, un manque de suppuration des tumeurs & ulceres, ou qu'après leur guerison il reste des du-

retés ſur les parties, & que les malades peu de tems après viennent à ſouffrir quelque dérangement notable dans quelque partie, ou dans quelque opération de la nature quelle que ce ſoit, on doit être perſuadé que c'eſt une Vérole naiſſante. Comme, par exemple : lorſque les femmes viennent à être dereglées, ou à être attaquées, de ce qu'on a accoûtumé d'appeller fleurs blanches : ce ſont là de grands préjugés d'un virus interne; & l'on ne doit point révoquer en doute, que lorſque cela ſe paſſe dans une jeuneſſe qui étoit auparavant bien conſtituée, lorſqu'après avoir eu ſur ſoi des caracteres viſibles de cette maladie; ou qu'après certains commerces qu'on doit légitimement ſoupçonner, on eſt attaqué de quelque maladie, dont on a de la peine à guerir par les remedes ſpécifiques & propres à cette maladie, on a grand ſujet pour lors d'appréhender que les parties où cette maladie réſide, ſoient devenues les ſieges de la Vérole. Et quoique toutes les maladies puiſſent tirer leur ſource & leur origine de là, comme la raiſon & la pratique journaliere me le font voir, je ne ſuis pourtant pas du ſentiment de ceux qui diſent que nous avons tous la Vérole, &

que nous finiſſons tous par-là ; à moins que l'on n'appelle Vérole la deſtruction de tous les ſujets qui arrive par la pourriture & la corruption. La plûpart des Medecins & des Chirurgiens ſont ſi entêtés & ſi opiniâtres, ſur tout ce qui a rapport à cette maladie, qu'ils tombent dans un défaut oppoſé, ne voulant reconnoître & qualifier de Vérole, que celle qui eſt marquée au dehors par des puſtules, nodus, élevations ſur les os, douleurs nocturnes, & même à l'égard des puſtules, ils ſont tous les jours en différent là-deſſus ; que s'ils ſont nommés d'office pour faire leur rapport, ils ſeront d'un ſentiment différent ſur celles qui ſeront marquées au meilleur coin, par les perſonnes mêmes les plus en pratique, & je ne ſçaurois m'empêcher d'accuſer ces gens-là ou d'une ignorance groſſiere, ou d'une noire malice : & ſi j'oſois citer les malades, ils confirmeroient eux-mêmes la vérité de ce que j'avance, & l'on ne doit guere s'applaudir, lorſqu'on ne ſçait juger de cette maladie que par la puſtule exterieure ; c'eſt la puſtule interieure qu'un habile homme doit connoître. Deux choſes me perſuadent que ce mal eſt incurable dans les hommes, l'application du remede, comme je fe-

rai voir dans la ſuite, & la durée ou la difficulté à guerir les impreſſions dépendantes de ce virus : & trop heureux, lors qu'après avoir paſſé par les remedes ordinaires, il ſe met ſous une forme moins inquiétante. C'eſt de ces formes (en parlant le langage de l'Ecole) qui ſont les ſignes de ce qui ſe paſſe au dedans dont j'ai à parler, par leſquels nous connoîtrons la Vérole inveterée. Il n'y a pas bien long-tems qu'un homme de diſtinction, en qui la ſanté paroiſſoit peinte ſur le viſage & dans le reſte de l'habitude du corps, ne ſouffroit qu'un très-leger ulcere dans les narines ; la choſe ſembloit de ſi peu de conſéquence aux Chirurgiens & au malade, qu'ils ne croyoient point non plus que lui, qu'il fût attaqué de cette maladie ; ce qui fit qu'ils propoſerent de le baigner, avant que de l'engager dans aucun remede, regardant les bains comme un moyen infaillible pour donner lieu à la nature de pouſſer quelque impureté au dehors. Ce qui eſt très-trompeur & très-équivoque, comme vous allez voir, puiſqu'après que le malade eut été baigné dix-huit fois, rien ne parut ; mais il n'eut pas plutôt avalé d'un remede que je lui donnai, qui pouſſe du cen-

tre à la circonférence, qu'il ſortit une infinité de puſtules qui avoient pris leur ſiege dans l'eſtomac depuis treize à quatorze ans, & qui étoient cachées ſous la forme de vapeur, maladie aujourd'hui ſi ſouvent confondue avec une vieille Vérole, tant parmi les hommes que parmi les femmes. Les demangeaiſons inquiétantes, les dartres opiniâtres, une extinction de voix, une diſtillation ſur la poitrine qui ſe rend habituelle & que rien ne ſoulage, un flux hemorroïdal, les déſordres ſi ordinaires des reins & de la veſſie, vieux écoulemens, la ſterilité, la goute, de même que toutes les autres maladies, comme j'ai dit ci-deſſus, doivent être regardées comme dépendantes de la vérole, lorſqu'on a paſſé par quelqu'un des ſymptômes qui la précedent ordinairement, & qui ont pû par leur long ſéjour corrompre la maſſe du ſang, & par conſéquent la faire juger telle. Combien de ſciatiques, rhumatiſmes, vertiges, douleur de tête, applopexies, paralyſies, ſur tout celles qui arrivent à des jeunes gens, les pertes de ſang ſi communes & ſi familieres aux femmes, & une infinité d'autres défauts dans ces parties, ne ſont que trop ſûrement les

ſignes d'un virus caché , dont la réproduction & le dépôt ſe jette ſur quelqu'une de ces parties , ſuivant la nature & la qualité du levain , & la diſpoſition qui s'eſt trouvée en certaines parties , plûtôt que dans d'autres ? De là naiſſent auſſi différentes maladies , qui ne ſont différentes que par rapport aux parties , mais non pas du côté de l'humeur ; laquelle , quoique fort ſouvent la même , ne laiſſe pas de produire des effets ſi bizarres & ſi oppoſés , que l'on auroit de la peine à le croire ; elle engraiſſe les uns , elle maigrit & deſſeiche les autres à l'excés ; elle rehauſſe le coloris dans les uns , & l'éteint dans les autres ; elle renverſe enfin tous les temperamens : mais quelque part qu'elle paroiſſe , l'eſtomac en eſt toujours le centre ; elle attaque les digeſtions , déprave & corrompt les ſucs nourriciers , qui venant à ſe diſtribuer par toute l'habitude du corps , irritent les parties par où elles paſſent , cauſent des inquiétudes ſi fâcheuſes & ſi déſagréables , qui ſe communiquent très-ſouvent au cerveau , & par-là les perſonnes du temperamment le plus gai , tombent dans des abbatemens d'eſprit , & dans une melancolie capable de renverſer la raiſon

la plus forte. Cette différente maniere de se faire sentir dans les sujets où elle réside, nous doit tirer de l'erreur vulgaire, & nous faire voir que les nodus, les ulceres, les douleurs nocturnes, ne sont pas les seuls signes qui servent à la découvrir, & particulierement lors qu'elle est inveterée : & quoique nous ayons dit qu'elle pouvoit se cacher sous la forme de quelque maladie que ce soit, & que toutes les maladies pouvoient avoir leur source & leur origine de là, il ne faut pourtant pas croire que ces mêmes maladies ne puissent procéder d'ailleurs. Comme, par exemple, ceux qui sont dans le voisinage de la mer, ou qui respirent un air dévorant, ceux-là, dis-je, sont fort sujets à des maladies scorbutiques, & à des consomptions, de même que ceux qui servent dans les étuves. Ceux encore qui travaillent aux mines de plomb & de mercure, tombent facilement dans l'hydropisie, apoplexie & paralysie, & ainsi d'une infinité d'autres maladies qu'il est inutile de rapporter ici. On me dira, comment pouvoir distinguer les véroliques, d'avec celles qui ne le sont pas ? Je répondrai & je dirai, que deux choses le peuvent faire ; la pre-

miere eſt, la confeſſion d'un malade qui ne ſe flatte point, & qui ne veut pas ſe tromper : la ſeconde dépend du jugement d'un Medecin éclairé qui a des remedes en main, qui ſont comme tout autant de pierres de touche, pour découvrir cette maladie ſi cachée qu'elle ſoit. Et lors qu'on n'a pas ces talens, & qu'on ne connoît que la graiſſe de porc & le vif-argent dans ſon écorce, & qu'on n'a que ce degré de Doctorat joint à la préſomption, il y a de la témerité & même de la mauvaiſe foy à ſe mêler de traiter une maladie qui peut renfermer toutes les autres, & pour laquelle il faut avoir une pénetration toute particuliere, & encore plus pour celle qui eſt héreditaire, & ſur laquelle ce gaudron magiſtral n'a aucune juriſdiction. Peut-on révoquer en doute, que la plûpart des enfans que nous voyons noués, les fleurs blanches à des jeunes filles, les humeurs froides, l'épylepſie, la teigne, les puſtules, les ulceres, les fiſtules dérivent des ſucs vitiés & corrompus des peres & des meres ? Il n'eſt que trop ordinaire de les voir marqués au même coin, & ſur tout dans les Pays où les grandes & continuelles chaleurs n'ont fait qu'em-

porter

porter les parties les plus ſubtiles de ce levain, laiſſant les plus fixes dans l'interieur du ſujet dont elle a pris poſſeſſion. Cela eſt très-familier en Eſpagne, où ces ſortes de maladies ſont les plus ordinaires ſupplémens de legitime des parens, & ſur-tout dans le pays de Naples, d'où les François lui font tirer ſon nom, comme ſi elle étoit venue de là, quoique dans l'Italie & dans les pays du Nord on l'appelle le mal de France. Ce qui a donné lieu à nos voiſins de l'appeller ainſi, eſt que la plûpart des François qui étoient affligés de cette maladie, & qui en ignoroient l'origine, ou qui n'en pouvoient guérir, ne trouvant aucun ſecours dans la Medecine contre ces ſortes de maux, qu'ils enviſageoient comme un ſort, ſi bien qu'ils ſe croyoient poſſedés du Demon, par les épouvantables ſymptômes & les fâcheux accidens qu'ils ſouffroient; cela les obligea de ſe vouer à ſaint Denis en France, & à leur imitation quantité de gens des Païs étrangers faiſoient la même choſe, comme on le voit pratiquer aujourd'hui pour ſe faire toucher du Roy lorſqu'on eſt attaqué des écrouelles : & on dit que ce qui avoit attiré la foi des Peuples à ce Saint, c'étoit un lépreux

qui fut miraculeusement guéri, & de qui la lépre se détacha sur le champ par la foy vive & les ardentes prieres du malade. Je n'ai pû apprendre ce que cette lépre étoit devenue, non plus que les raisons qui ont donné lieu à discontinuer une telle dévotion.

On me permettra de faire le récit d'une petite Histoire qui se passa l'année 1685 & qui regarde cette maladie. Etant à Leopole en Russie, deux Moines Espagnols demanderent à parler au Roy de Pologne Jean Sobieski, de qui j'avois l'honneur d'être pour lors premier Medecin. Après l'avoir salué, ils lui demanderent si sa Majesté vouloit être témoin de l'exorcisme d'une possedée, qu'ils dirent avoir le présent ordinaire qu'on prétend que fait le malin esprit; sçavoir le don des langues: Comme je sçavois que la prévention fait croire comme vrayes plusieurs historiettes, & que je ne croyois rien de ces choses qu'elles ne soient très-averées, je ne pus m'empêcher de rire, en entendant faire un pareil compliment au Roy, qui s'en étant apperçû, leur dit: Voilà un Medecin qui se mocque de ce que vous dites, & qui n'en croit rien. Un des Peres ne se déconcerta point pour

cela : il me dit qu'il n'en étoit pas ſurpris, & que les Medecins ne paſſoient par ordinairement pour avoir beaucoup de religion. Sur cette eſpece de Proverbe aſſez uſé, je lui répondis que je ſçavois fort bien faire la différence de ma Religion d'avéc la ſuperſtition, & la ſotte crédulité du vulgaire. Le Roy nous ayant imposé ſilence, leur dit, qu'il n'avoit pas le loiſir de voir ce qu'ils lui offroient ; qu'il étoit pleinement perſuadé qu'ils lui diſoient vrai ; cependant qu'il les prioit de faire la choſe devant moi, que cela ſeroit d'un plus grand fruit ; Il m'ordonna en même tems de les ſuivre, & de lui rendre compte de ce que j'aurois vû. Les Peres prirent alors congé du Roy, & je les ſuivis. Chemin faiſant, je leurs fis quelques railleries ſur ce que leur voyage n'avoit pas eu tout le ſuccès qu'ils s'étoient propoſé, feignant que le Roy avoit des raiſons pour ne pas faire des liberalités, & que le tems n'y étoit pas propre. Dans le deſeſpoir de n'avoir pas reçu ce qu'ils attendoient, cette plaiſanterie les mit de ſi mauvaiſe humeur contre moi, que je crois véritablement que ſi la femme avoit été poſſedée du Demon, & qu'ils euſſent pû lui faire changer d'habita-

tion, les bons Peres n'auroient pas manqué de l'envoyer demeurer chez moi à perpetuité. Etant donc arrivé où étoit la possedée, j'entrai dans une petite chambre, qui n'avoit qu'une fenêtre d'un pied en carré. Je vis une femme assez bien faite, maigre pourtant & dessechée; elle étoit assise sur une espece de lit de repos, le dos contre le mur. Je demandai aux Peres si c'étoit là la personne qui parloit toutes sortes de langues? Ils me répondirent que ce l'étoit. Je leur demandai s'ils trouvoient bon que je parlasse avec elle, ils me dirent que je le pouvois faire. Sur cela m'étant adressé à elle, je lui parlai en Provençal, & quoique ce que je lui dis fut fort honnête, elle ne répondit rien; je commençai à juger qu'il y avoit de la prévention, & un Libertin auroit conclu que ce Diable n'étoit pas du département de Provence. Comme j'ai vû diverses Nations, & que pour peu qu'on y séjourne, sur tout quand on est encore jeune, on apprend les choses les plus nécessaires à la vie, je lui demandai en différentes langues une partie de ce que je sçavois de mieux, mais elle ne répondit à rien. Comme le Latin est fort fami-

lier en ce Pays-là, je dis au Diable en cette Langue, que je le trouvois fort heureux, d'avoir une si jolie demeure; alors la femme me répondit, mais en trés-mauvais Latin, & sa réponse n'avoit presque aucun rapport à la demande. Me tournant vers les Peres, je leur dis qu'apparemment c'étoit-là un Diable fort ignorant; ce qui les irrita très-fort, & l'un d'eux prenant la parole, me dit, que c'étoit parce que je n'avois pas la foi. Bel endroit pour faire un article de foi en pareilles circonstances. Sans perdre de tems il prend les ornemens propres à l'exorcisme, & d'un air faché & d'un ton fort élevé, il prononça les conjurations ordinaires, qu'il accompagna de gestes si effrayans, qu'il s'en fallut peu que je n'eusse peur moi-même. La femme tomba à la renverse avec de grands soupirs & des sanglots, accompagnés de mouvemens & de bruits terribles dans la matrice. Au même moment je m'apperçus d'un ulcere, qui occupoit une partie du col & l'angle inférieur de la machoire: Il n'en falut pas davantage, pour me faire connoître ce que c'étoit. Je pris congé des Peres, & je leur dis en riant, que si j'avois le secret de chasser si prompte-

ment ces Diables là, je ſerois bien-tôt riche. Ou ils étoient bien dupes, ou ſi ils vouloient dupper, je ne crois pas qu'ils euſſent oſé faire de pareilles avances en la préſence d'un témoin ſi fidéle. Je les quittai, & je fus retrouver le Roy, qui ſe prit à rire en me voyant, & qui non plus que moi ne croyoit pas legerement; je lui fis un juſte récit de tout ce qui s'étoit paſſé, & je l'aſſurai que la Dame n'étoit poſſedée que d'un Diable, qu'on nomme ordinairement Verole: que s'il vouloit ordonner qu'on me la mît entre les mains, j'eſperois de l'en chaſſer. Il n'eut pas beaucoup de peine à croire ce que je lui diſois ſur cela. Il donna ordre de me la remettre pour en avoir ſoin, & dans deux mois elle s'en retourna, tous les ſignes exterieurs ayant diſparu, & dans un état bien différent de celui où elle étoit.

Non ſeulement cette maladie porte avec ſoi des accidens inouis, qui affligent le corps ſans relâche, mais même elle boulverſe les opérations de l'ame & la jette dans le deſeſpoir. Les malades, les Medecins & les Chirurgiens qui croyent qu'on ne peut avoir de commerce dans la Verole, ſoit héreditaire, inveterée, ou récente, ſans que ces le-

vains se communiquent, se trompent lourdement. Car 1. Les commerces dans les Veròles habituelles n'infectent point très-souvent la masse du sang, & si cela arrive, ce n'est qu'à la longue. 2. Il peut arriver quelquefois que ces levains ne se communiquent pas, même dans les Veroles récentes. 3. Il est à remarquer que si les habituelles se communiquent, cela ne paroît par aucuns signes exterieurs, ce qui peut même arriver dans les Veroles récentes, quoique très-rarement. La raison de cela est, que les esprits & les principes, qui composent la masse du sang, sont devenus d'une grande fixité, étans comme enchaînés & liés ensemble; c'est ce qui fait qu'ils ont de la peine à se développer assez promptement pour porter des impressions dans un autre sujet, dans lequel même il faut qu'il se rencontre des dispositions à s'en charger. Ce qui est tellement vrai, que les personnes vives & pleines de feu sont plus sujettes à contracter cette maladie, que celles dont le sang & les esprits sont plus grossiers & plus lents.

Voici maintenant quelle est l'action de ce levain, en passant d'un corps dans un autre; c'est de coaguler & reincru-

der la masse du sang, & de l'aigrir de la même maniere, qu'une goutte de vinaigre aigrit un verre de lait. La qualité de ces levains se trouve si superieure au corps qu'ils pénetrent, qu'une seule goutte est capable de changer en sa nature une plus grande masse, quand elle y est introduite; & cette introduction faite, il arrive à peu près le même changement qui y est arrivé, lorsque le vin est devenu vinaigre; sçavoir, qu'à la moindre action du feu, ce qu'il y a de plus spiritueux dans le vin s'échappe, & dans le vinaigre non seulement l'esprit sort le dernier, mais même il n'est plus d'une nature inflammable, comme il étoit étant vin. J'ai pourtant une matiere, qui lui redonne son inflammabilité, & qui lui fait reprendre en même tems l'odeur de l'esprit qui sort du vin lorsqu'on le brûle. Il est certain que qui sçait véritablement ce qui aigrit, connoît ce qui adoucit.

Il y a encore une remarque à faire, qui est de quelque considération pour l'application des Remedes; dans les principes d'une Physique Mécanique, telle qu'est celle sur laquelle doit rouler la Medecine, tous les corps de la nature sont faits de sel, soufre & mer-

cure, & dans la plus fine anatomie & la plus exacte recherche on n'y peut trouver autre chose. Je dis plus, quand ces corps là ne seroient pas les premiers principes, dont la nature forme tous ses ouvrages; quand la speculation des Academiciens en pourroit inventer, & la raison en établir d'autres avec évidence, ceux-là doivent pourtant être reconnus comme uniques principes des Medecins. En effet, si la matiere subtiles, les atomes, les figures quarrées, les triangulaires, cylindriques, le glas & le blas de Vanhelmont, ou autres imaginations inutiles, doivent avoir lieu; il faut que les boetes des Apoticaires soient pleines de remedes triangulaires, quarrés, cylindriques, d'atomes &c. de matiere subtile pour pouvoir en fournir à la masse du sang lorsqu'elle en a besoin, pour mettre dans l'équilibre la matiere d'un premier, d'un second, ou d'un troisiéme élement. Cette operation seroit plus difficile à faire, que de mettre au jour de pareils systêmes; & quand des Academies ne seront fécondes qu'en Sçavans, dont la vivacité captieuse nous écartera de la nature, ou qu'elles ne nous présenteront que des connoissances éloignées, inutiles & sans

pratique ; je conſeillerai à ces Meſſieurs d'épargner le corps humain, & d'aller faire valoir tout leur eſprit ſublime dans les Pays qui dépendent de la chimere & de l'imagination. Il eſt donc à propos de s'expliquer ſur les principes que je propoſe, puiſque les Medecins les doivent abſolument reconnoître pour les leurs. J'entens par le ſel, la matiere qui ſe diſſout dans l'eau ſans aucune préparation, & qui ſe deſſeche à un feu leger, je reconnois cette partie comme la plus fixe d'un corps. Le ſoufre eſt la partie inflammable, d'où procedent les odeurs & les ſaveurs; le mercure eſt proprement l'humide de chaque corps ; mais on ſe tromperoit fort, ſi l'on confondoit le ſel, le ſoufre, & le mercure de la pomme avec le ſel, le ſoufre, & le mercure du plomb, ou du cerf. Ceci ſuppoſé, je dis pour entrer dans la connoiſſance des levains veroliques, qu'étans compoſés de ces trois principes, l'un deſdits principes peut-être plus vitié que l'autre ; qu'ainſi venant à ſe communiquer, le plus vitié doit dans l'ordre de la nature pénetrer & ſe mêler avec plus de facilité dans ceux de ſon eſpece, que dans ceux qui n'en ſont pas, comme il

paroît que l'eau se mêle avec l'eau, l'hüile avec l'huile, & le sel avec le sel; Que si ce principe se rencontre vrai, & sans contradiction, comme on n'en sçauroit douter, je puis tirer la conséquence suivante, & dire que les veroles doivent être différentes les unes des autres, en ce que les unes participent plus du sel, les autres du soufre, & les autres du mercure. La chose est évidente, & aussi facile à démontrer que les regles d'Algebre : Voici comment.

La nature ayant donné des signes & des caracteres pour connoître chaque sujet en particulier, on doit voir & découvrir par ceux qui paroissent dans les personnes attaquées de ce mal, les principes dominans. Le propre du sel, qui nâge dans un liquide, est de pénetrer & de ronger le vaisseau qui le renferme. L'action des soufres est de changer les couleurs, les odeurs, & les saveurs; de vegeter, ou de se concentrer, suivant qu'il se trouve lié avec les autres principes. Celle du mercure est d'éteindre l'action des deux autres, & d'inonder les parties où il domine, regardant ces principes comme sortis de la proposition & de la justesse; d'où dépend la vie & la santé

de chaque corps, ou comme faisans les qualités particulieres de certains sujets. Ce qui me fait donc connoître que c'est le sel, qui domine dans les attaques veroliques, est lorsque je vois que des malades souffrent de violentes douleurs, des demangeaisons, des picotemens, qu'il y a des ulceres, & qu'il se forme des carrieres & des petrifications, le tout sans fiévre; à moins que ce ne soit dans le dérangement universel, & sur la fin malheureuse de cette maladie. Je reconnois que c'est la partie mercurielle qui domine, par les inondations, la tumeur des parties sans rougeur, ou de peu de conséquence, par des bouffissures universelles, ou de quelques parties du corps seulement, continues ou periodiques, par le gonflement des glandes, qui servent à filtrer cette liqueur; & quoiqu'en ce cas-là le mercure soit la partie dominante, comme il arrive que les sels se dissolvent facilement dans ce liquide; il arrive aussi fort souvent qu'en entraînant avec soi ces sels, quoi que dans leur état naturel, ils rongent les parties où le mercure séjourne. La rougeur, l'inflammation des parties, les excroissances, la puanteur, le changement dans le coloris, sont les signes

qui marquent le dérangement du soufre : il se peut faire que deux de ces principes, & même que tous les trois soient dérangés en même tems ; & en ce cas-là chacun d'eux donnera des marque de son action.

Peut-on révoquer en doute que la nature n'ait mis des signes & des caracteres dans chaque sujet, pour connoître leur vertu & leur proprieté ; ce n'est même que par une parfaite connoissance de ces signes, que les premiers hommes ont donné des noms à chaque chose, & non pas par un pur caprice. Aussi la langue Hebraïque a cela de superieur aux autres, en ce que la vertu, la proprieté, l'essence, & la puissance de chaque chose, se trouvent renfermées dans un seul mot ; souvent même la figure, la forme & les manieres d'être d'un sujet se trouvent expliquées par une seule parole. Il seroit à souhaiter que notre Langue eût autant d'énergie ; cela seroit d'un grand secours pour la Physique ; mais il faudroit aussi que les hommes de ce tems fussent une fois d'accord de la vertu, & de l'essence de chaque chose. Ce n'est que sur ce fondement que les Anciens nous ont désigné les animaux, les métaux, & les vege-

taux ; ce qu'ils n'auroient pû faire sans le secours, & sans les marques & les étiquetes que la nature a posé dans chaque sujet : comme par exemple, nous connoissons par la circulation du sang, indépendamment de plusieurs autres signes qu'un animal est vivant ; & par le défaut de circulation, nous jugeons qu'il est mort. Le foye corrompu, & qui n'a pas une couleur rouge & vermeille, nous fait juger que la chair de l'animal n'est pas bonne à manger. On connoît aux cornichons les années d'un Cerf : les anneaux qui sont autour de la corne d'une Vache, marquent combien elle a porté de Veaux. On connoît par de certaines canelures, qui sont aux dents des Chevaux, leur âge ; & passé l'âge de sept ans, il se forme des nœuds à la queue, qui font connoître leur âge au-delà de huit ans : On connoît à l'œil l'impureté de la chair de la Brebis, & à la langue celle du Cochon. Il ne seroit pas mal-aisé de faire voir dans l'Air, & dans les Mers, des signes des choses à venir ; mais comme les ignorans pourroient traiter cela de superstition, nous ne parlerons que des choses sensibles, dans lesquelles nous avons remarqué des signes, qui

nous font tirer des conséquence certaines. Ce que nous avons dit de la Vache, seroit regardé comme une vision par des esprits forts ; ce que nous avons dit des Chevaux, seroit regardé de même par ceux qui ne seroient ni Ecuyers, ni connoisseurs ; ce que nous avons dit du sel, du soufre & du mercure, pourra paroître douteux & incertain à des Physiciens superficiels ; mais il ne le sera jamais à celui qui connoîtra la nature. Aussi quand ils s'aviseront de nous vouloir chicaner là-dessus, nous les regarderons comme un bon Ecuyer regarderoit un bon Apoticaire en fait de Chevaux.

Puisque tous les Ouvrages de la Nature sont caracterisés, & qu'ils portent des signes de ce qu'ils sont ; pourquoi voudroit-on que nos principes seuls ne fussent désignés par aucun caractere ? Il est même mal-aisé de s'y tromper, quand on est versé dans cette Science. C'est par cette connoissance que j'envisage la nature des levains veroliques, comme ceux qui produisent les fievres. Il arrive souvent que tel levain dans sa naissance, ne produit qu'une fiévre tierce ; qu'ayant acquis par son séjour un degré de malignité plus grand, ou que n'y ayant

eu qu'un principe de vitié, les autres le soient devenus par la suite ; que pour lors ils produiront la double tierce, la quarte, la continue, ou la maligne : & par conséquent ce qui dans le commencement de ces maladies auroit été le remede specifique, devient souvent inutile, ou même opposé, lorsqu'elles ont changé de nature. Nous avons un exemple de cela dans le *Kinkina*, qui est un assez bon remede pour les fiévres d'accès, & qui est cependant nuisible aux fiévres lentes & malines. Il arrive à peu près la même chose dans la verole, de laquelle certain remede dans son commencement peut être le specifique, & peut emporter les accidens les plus fâcheux ; au lieu que, quand elle est devenue inveterée, ce même remede devient ou inutile ou dangereux. Que si avec tout ce que nous avons dit des signes qui font connoître cette maladie, la nature ne la designoit pas assez évidemment, certains remedes qui sont comme des pierres de touche appliqués avec esprit & bon jugement, y suppléront.

Il nous reste maintenant à examiner si le remede, qui est si en usage aujourd'hui, & qui est si favorablement reçu

par

par tout le Corps de la Medecine, & par le Public, eſt l'unique & le plus sûr contre cette maladie, tant récente, qu'inveterée, ſoit par les principes dont il eſt composé, ſoit par l'action & le mouvement qu'il imprime dans ceux qui en font uſage; & d'autant que les privilegiés font prendre l'affirmative, & que la plûpart des hommes ne jugent des choſes que par le torrent de l'opinion; je les prie dans ce cas ici de ſuſpendre un peu leur ſentiment, juſques à ce que nous ayons donné une parfaite connoiſſance de la nature du mercure, appellé vulgairement vif argent. Il me ſeroit aiſé d'appuyer ce que j'avancerai par une infinité d'Auteurs, n'y ayant point eu de matiere au monde dont on ait tant parlé, & que l'on ait tournée de tant de façons que celle-là; puiſqu'elle a été regardée par la plûpart de ceux, qui y ont travaillé, comme la matiere premiere de tous les prodiges Philoſophiques. Cela étant ainſi, eſt-il permis qu'après qu'une infinité de perſonnes d'une érudition très-grande, n'ont pû décider favorablement pour cette matiere, & la déclarer le ſpecifique contre la maladie dont nous parlons, qu'un Medecin qui pour tout

mérite ne ſçait que du Grec & du Latin, & qui le plus ſouvent ne connoît pas le charbon, veuille décider en maître là-deſſus. Au reſte, je n'ai pas beſoin d'appeller à mon ſecours les Auteurs, ceux même que la nature avoueroit pour ſes enfans, puiſqu'il m'eſt aiſé auſſi bien qu'à eux, de développer les myſteres qu'elle renferme.

Diſons donc que le vif argent eſt mis au rang des métaux, quoiqu'il ne ſoit pas malleable. Non ſeulement on fait un grand uſage de cette matiere dans la Medecine, mais encore dans un infinité de Mécaniques. Il ſe trouve dans des minieres métalliques, & quelquefois dans des terres où il n'y a pas la moindre apparence de miniere, comme je l'ai remarqué dans des caves en Languedoc ; il y en a beaucoup en Eſpagne, dans le pays Venitien, & très-peu en France, ou du moins on ne s'attache pas à découvrir s'il eſt vrai qu'il y en ait. Le vif argent ſe forme dans les entrailles de la terre, par la rencontre des ſels & des matieres ſulphureuſes, ou par des ſels ſeuls, que le feu interieur a changé en cette matiere. Le hazard m'a fait voir auſſi bien qu'à d'autres, qu'il s'engendre en mettant dans

une cave, ou dans la terre, un mélange de soufre & de salpêtre. Cependant quoiqu'il se forme dans un lieu humide, il ne faut pas croire que l'humidité qui le rend coulant soit une humidité étrangere : il a le même poids, & le même volume de l'or ; mais il participe plus que tous les autres métaux de l'humidité métallique, qui à proprement parler, n'est que la crudité & la verdeur, qui se rencontre dans tous les fruits & dans toutes les semences, qui ne sont pas venues dans leur parfaite maturité. C'est dans cette qualité que le vif argent doit être regardé, ou comme la premiere ébauche de la nature, lorsqu'elle forme les metaux, qui sont tous faits d'argent vif, (qui est la premiere matiere & le sperme métallique) aussi ne différent-ils entre-eux, quelque recherche qu'on en fasse, que de cuite & de digestion, ou en ce qu'ils participent tantôt plus de quelques-uns des principes qui les composent, tantôt moins avant leur parfaite maturité. Mais lors que ces trois principes s'unissent, & qu'ils ne forment plus qu'un tout d'une même nature, & qu'ils sont à ce point où la nature repose, qui est l'objet des hommes corrompus, & ce qu'on appelle

or & argent, ils sont pour lors dans leur plus parfaite maturité, & dans leur plus haut degré de perfection, à quoi le mercure ne peut parvenir qu'après plusieurs siécles.

On a crû jusques-ici que le vif argent étoit froid à cause des impressions qu'il laisse sur nos sens, & sur les opérations de la nature, quoi qu'à la vérité il ne le soit que dans son écorce & dans sa superficie; comme il arrive aux métaux, qui sont polis, & dont le fonds est un pur feu, avec cette différence seulement, que le feu du mercure est un feu inférieur à celui des autres métaux, parce qu'étant moins cuit & moins digeré, il a plus de fluidité, & c'est cette fluidité qui marque la foiblesse de son feu & de ses bonnes qualités, & en même tems la puissance qu'il a de pénetrer & de corroder. Aussi entre-t'il plus facilement dans les autres métaux, dont les principes ne sont point désunis, & qui demeurent sous la forme métallique, que s'ils étoient véritablement ouverts, & qu'ils se pénetrassent les uns les autres. En effet, lorsque le vif argent & les métaux ouverts viennent à se pénétrer, son humidité se trouve embarrassée par leur

resine, qui renferme un feu superieur au sien; c'est cette même humidité & cette fluidité, que les autres métaux ont perdues par la cuite & la digestion.

Après avoir établi une différence entre les levains qui forment la verole, & avoir démontré l'action d'un chacun en particulier par la supériorité qu'ils tiennent dans les sujets où ils agissent librement; je crois que je dois faire voir les principes, qui dominent dans les métaux imparfaits, & dans quelques petits métaillons, dont on fait usage dans la maladie, dont nous parlons; pour voir après cela si l'application qu'on en fait est juste, & si elle est appuyée de la raison & d'une expérience certaine, dont le succès réponde toujours, ou le plus souvent aux espérances dont on se sert pour flatter les malades.

Fondé sur les principes, dont nous avons fait voir que tous les corps de la nature étoient composés, sçavoir de sel, soufre & mercure; je commencerai par le vif argent, & je dirai qu'il doit être regardé par rapport aux autres métaux, comme on doit regarder le pourpier, la laitue, par rapport au safran, à l'esquine, au bois de bresil

dans le genre végetal, attendu qu'il se trouve bien moins de sel, moins de soufre, ou de parties inflammables dans la laitue, que dans le saffran, l'esquine & le bois de Bresil; quoique ces derniers soient composés des mêmes principes que les autres, mais bien plus abondans en sel & en soufre que la laitue & le pourpier. Ainsi je pourrois dire, que la laitue & le pourpier sont le vif argent des végétaux, que l'esquine en est le fer, le bois de Bresil le cuivre, & que le saffran en est l'or. De même le vif argent, quoiqu'il soit composé des mêmes principes que le fer, abonde pourtant plus en mercure que le fer; c'est-à-dire il a plus d'humidité métallique. Je fais ici une juste différence entre le vif argent & le mercure pris pour un des principes, qui entre dans tous les corps de la nature; il ne réside point au feu, il s'évapore facilement au grand regret de ceux qui cherchent à le fixer; parce que l'humidité, qui est en lui la partie la plus volatile, l'emporte sur le soufre & sur le sel, qui sont nécessités de suivre le mouvement du superieur; il s'attache par sa grande humidité à tous les autres métaux, & les mouille pour ainsi dire, comme l'humi-

dité de la laituë mouilleroit le bois de Bresil. Cette humidité empêche qu'il ne soit malleable comme les autres métaux qui sont plus abondans que lui en souffre & en sel, d'où dependent la fixité & la malleabilité avec une mediocre humidité ; c'est ce qui fait que les autres métaux l'emportent sur lui de ce côté là : aussi dès qu'ils peuvent l'accrocher, & le pénetrer par leur feu interieur, la vapeur qui en resulte est un venin, qui le tue en achevant de cuire son humidité ou sa crudité, & en lui faisant perdre sa fluidité : il acquiert pour lors les qualités métalliques. C'est peut-être ce qui a donné lieu de le mettre au rang des métaux, quoiqu'il n'en ait pas les qualités, & que le bismuth, le zink, l'arquifou, l'antimoine, qui sont des métaillons, ou demi métaux, en ayent qui en approchent bien plus que lui. La fausse Médecine & la mauvaise Astrologie, qui comptent sept métaux, & qui les comparent aux sept planetes par la proportion & le rapport imaginaire des qualités des uns aux autres, ne nous proposent que du fatras & des réveries ; l'éloignement, où nous sommes de ces Astres, & le peu de connoissance qne les faux Médecins & les

Astrologues ont eu des corps qu'ils touchoient de leurs mains, sont une preuve convainquante que tous leurs discours sont sans fondement.

Du Plomb.

Le plomb ne differe du vif argent, qu'en ce que le feu central de la nature en le cuisant, l'a poussé à un degré de cuite un peu au dessus du vif argent ; de là sa partie mercurielle approche plus de la nature du sel & du soufre, il en est aussi devenu malleable & plus fixe ; mais la facilité avec laquelle il se fond, celle avec laquelle il s'echappe au feu, les impressions qu'il laisse sur les nerfs, & la dissipation qu'il fait du feu naturel sur ceux qui le travaillent, font voir évidemment que leurs qualités ne sont pas si différentes.

De l'Etain.

Il est inutile de répeter ici ce que nous avons dit du vif argent par rapport au plomb, il suffit de faire l'application de l'étain au plomb, qui a été faite du plomb au vif argent.

De l'Argent.

Quoique l'argent ſoit formé de la même matiere que l'étain, il a une fixité que l'autre n'a pas, & une blancheur étincelante & ſupérieure. L'avarice des hommes, dit Paracelſe, a fait préférer l'or à l'argent, quoiqu'il y ait autant de perfection dans l'argent que dans l'or. Cependant cela eſt très-faux, à moins qu'il ne le prenne dans un ſens philoſophique, parce que nous ne voyons pas que l'air laiſſe les mêmes impreſſions ſur l'or, qu'il laiſſe ſur l'argent, ni même que ſon éclat s'y ſoutienne comme celui de l'or. Il n'a pas non plus ſes parties ſi ſerrées, & ne teint pas les criſtaux en rouge comme l'or, qui eſt la couleur la plus parfaite de la nature; & quoique l'anatomie intérieure de l'or m'ait été juſques-ici inconnue, je ne laiſſerai pas de le définir ici de la maniere dont je le connois.

De l'Or.

L'Or eſt une réſine tirée des entrailles de la terre, fixe au feu, fondante, malléable, d'un grand poids en peu de volume, de couleur jaune, inaltérable; peut-être eſt-il un remede, peut-être ne

l'eſt-il pas. Quoiqu'il en ſoit, comme on le fait entrer dans les bézoards artificiels, & dans la confection de hyacinthe, j'ai crû que je pouvois l'inſérer ici.

Quoique les Philoſophes faſſent une différence des ſoufres blancs & des ſoufres rouges des métaux, & qu'ils aſſurent que le plomb, le vif-argent, & l'étain participent du ſoufre blanc, qui fait l'argent parfait, & que le cuivre & le fer participent de celui de l'or: cependant les différentes couleurs, que le vif-argent, le plomb, & l'étain, reçoivent par l'action du feu & des ſels; comme par exemple, la rougeur du vif-argent qui ſe voit par le cinnabre, dans le plomb par la litarge, qui a tout l'éclat de l'or, & une infinité d'autres expériences ne prouvent que trop le contraire.

Quoique je n'aye pas entrepris de donner ici un Traité des Métaux* il eſt pourtant néceſſaire de dire un mot en paſſant ſur les Marcaſſites, ſur les demi Métaux, & principalement de l'antimoine, attendu que je le propoſe ici pour remede.

* L'Auteur en a donné un Traité à part qui ſert de ſecond Volume ou de ſuite à celui-ci.

Des Marcaſſites.

Les Marcaſſites ſont comme le cahos pour ainſi dire des principes, dont la nature ſe ſert pour former les métaux ; & dans cette confuſion, il eſt aſſez difficile de faire la ſéparation des principes pour les amener à l'uſage de la Médecine ; attendu que le ſoufre, qui n'y eſt pas encore bien embrionné, s'échappe à la moindre action du feu ; & l'on n'en tire preſque que la partie ſaline & mercurielle ; la formation d'une noix, ou d'une amande, eſt un exemple qui autoriſe ce que j'ai dit, & qui fait voir que la nature travaille au-dehors, comme au-dedans ; attendu que l'on ne ſçauroit avoir de l'huile d'une noix, non plus que d'une amande, s'ils ne ſont tous les deux dans leur maturité.

De l'Antimoine.

La facilité avec laquelle on ſépare les principes de l'antimoine, fait bien voir que cette matiere métallique approche de ſa maturité. Cette facilité à les ſéparer, a fait qu'on a fort travaillé ſur lui ; auſſi eſt-il d'un grand uſage dans la

Médecine : il tient un certain milieu de cuite & de digestion entre les marcassites & les métaux.

Du Cuivre.

Le rapport, ou la ressemblance de nature, que le cuivre a avec les marcassites, a fait que je me suis réservé d'en parler, après avoir donné une idée de ce qu'elles sont ; l'arsénic est très-dangereux ; le vitriol l'est un tant soit peu moins : l'un & l'autre peuvent être employés pour l'usage de la Médecine, parce que comme il n'y a point de matiere imparfaite, à laquelle le feu de l'Art ne puisse apporter quelque changement favorable pour la Médecine, ces matieres peuvent servir à former de grands remedes. Le cuivre semble n'être autre chose qu'un composé de vitriol & d'arsénic malléable ; ce qui fait qu'il abonde en un sel, & en un soufre noir, crasse, caustique & malin, tel que celui de l'arsénic ; il a peu de mercure, aussi fond-il difficilement ; lorsqu'il est mêlé avec du fer, il le rend très-cassant ; les Ouvriers en fer en craignent jusques à la vapeur dans leurs ouvrages, cependant à un feu léger on les soude ensemble.

Du Fer.

Quoique le fer differe du cuivre, il n'en eſt pourtant pas ſi éloigné, qu'il ne ſe change facilement en cuivre. Il y a dans la Hongrie deux ou trois ſources d'eaux minérales, qui changent le fer en cuivre en très-peu de temps, pourvû qu'il ſoit battu en petites lamines bien déliées. A Cheſſy, village du Lyonnois, il y a une fontaine dans laquelle le fer, qu'on y jette, ſe change en cuivre; ſa dureté, ſa flexibilité, & la force de ſes reſſorts procede du mélange admirable que la nature a fait de ſon ſel & de ſon ſoufre; & quoiqu'il croiſſe ſouvent au milieu des eaux, comme on le voit en Pologne, il n'a pourtant pas aſſez de cette eau intérieure, ou de cette humidité métallique, pour pouvoir fondre facilement. Le ſoufre eſt la partie dominante en lui, & ce ſoufre a beaucoup plus de cuite que celui de cuivre, auſſi n'eſt-il pas ſi malfaiſant. Les Philoſophes, qui ont parlé des métaux imparfaits, les ont appellés lépreux pour trois raiſons. La premiere, eſt la crudité, ou le défaut de maturité de leurs principes. La ſeconde, eſt l'inégalité, ou le peu de pro-

portion qu'il y a dans leur mélange ; d'où naît une infinité de marcassites, de métaillons, ou de demi métaux. La troisiéme, est la facilité avec laquelle l'air les pénetre & les désunit ; & cette désunion ou dissolution, est ce qu'ils ont appellé rouille, d'où il s'ensuit une pourriture, qui est la destruction, ou la mort des métaux.

La vapeur vénérienne, lorsqu'elle vient à pénétrer le corps humain, produit les mêmes effets sur les principes qui le composent, que l'air produit sur ces sortes de métaux, en désunissant & en corrompant les membres & les parties, dont les membres même sont formés. Ce sont donc ces premiers principes & ces membres qu'il faut connoître ; puisque c'est par leur dérangement qu'on connoîtra celui qui arrivera dans le tronc & dans les branches ; que s'il arrive que les impressions & les caracteres de cette maladie se fassent sentir sur les bras, au foye, à la rate, dans l'œil, ou dans le nez, abandonnant pour lors la route ordinaire, on traitera l'œil & le nez au ventre, ou dans le centre, & non pas où il n'en paroît que la figure, & où l'on ne les guérit presque jamais sans cette conduite, & je soutiens

que ſans le ſecours & les lumieres de cette Phyſique, on ne peut ſe vanter d'être Médecin. Ce ſont les impoſtures d'un certain nombre de gens, qui ſe mêlent de cette ſcience, qui la font nommer conjecturale, quoiqu'elle ſoit auſſi ſûre en elle-même, que les regles de l'Algebre; mais en même-tems cette Phyſique eſt celle, où les Auteurs qu'on ſuit aux Ecoles & aux Académies, n'ont jamais pénétré; ou s'ils l'ont fait, ils l'ont fait ſi finement, qu'il n'y a qu'un très-petit nombre de ceux qui les liſent, qui les puiſſent entendre, & l'on peut dire que le ſçavoir des autres n'eſt appuyé & ne ſe ſoutient que par la cabale. Notre ſçavoir ne craint ni les hommes ni le temps: nous enviſageons les biens d'un autre œil, que ne fait le reſte des hommes; & nous craignons peu le venin d'une langue, qui empoiſonne finement: nous parlons un langage ſimple & naturel, & non-ſeulement les perſonnes d'eſprit nous entendront, mais même les gens du commun. Lorſqu'un Peintre a fini un portrait, il l'expoſe aux yeux des enfans, de qui la perſonne eſt connue; que ſi ces enfans ſe récrient, & ſi ils la connoiſſent dans le tableau que le Peintre en a fait, on doit

juger qu'il y a de la ressemblance. Les différentes idées des hommes prévenus, ne leur permettront pas de juger du portrait que nous avons fait de la nature ; ce n'est pas aussi à ces sortes de gens que nous le présentons ; c'est aux personnes qui la connoissent, & aux véritables enfans de la Science, qui ne se laissent jamais prévenir : & je m'assure qu'ils la reconnoîtront dans le tableau que nous en donnons. C'est ce qui me fait espérer de voir un jour triompher la vérité, & qu'il paroîtra quelqu'un qui sera assez ferme pour faire voir aux Souverains l'abus d'une Médecine, qu'on n'entend point, & dont le peuple reçoit si peu de secours, & qu'après avoir écarté les obstacles, qui s'y rencontrent, il sera enfin permis aux véritables Médecins & aux Philosophes de pouvoir parler des Ouvrages de la nature sans rougir & sans être mocqué.

Il y a environ quinze ans que M. Cran & Willic Médecins de l'Electeur de Brandebourg, tous deux habiles gens, particulierement le premier, & que la brigue n'avoit point porté à cet emploi, mais que cet Electeur tira de Leide, après avoir professé & pratiqué la Chymie dans cette Université trente ans ou en-

viron, qui avoit des remedes, & qui ne rougiſſoit point d'en donner de ſa main propre. Il ne fut pas plutôt en place, qu'il fit la ſéparation du bon & du mauvais, en retranchant de chez l'Apoticaire de S.A.E. & de ſes Hôpitaux, tout le ſuperflu des remedes, tous les diapruns, les diaphernics, les diaturbis, les diacartum, les juleps, les apoſemes, les épithêmes, la piece d'écarlate, & toute cette grande quantité de boëtes & de poterie ſervant plus pour l'ornement & la tapiſſerie d'une boutique d'Apoticaire, que pour la ſanté des hommes. Cela fait, il mit en place quelques ſpécifiques, particulierement pour les maladies preſſantes, qui n'auroient pas occupé plus d'eſpace que la boutique d'un Mercier ambulant. Nous aurions grand beſoin en ce païs d'une pareille réforme; parce qu'outre l'œconomie qui s'y rencontreroit, on y trouveroit des reſſources, qu'on ne trouve point dans les boëtes des Diatria Santalum. Ribi de la Riviere, premier Medecin du Roi Henri IV. diſoit que la Doctrine d'Hippocrate & de Galien étoit admirable pour la Patologie, & profitable pour les boutiques; que les préceptes de Paracelſe étoient bons à

ſuivre pour la vérité, pour la ſubtilité, pour l'épargne. Cependant, dit M. de Sully dans ſes Mémoires fol. 354. il faiſoit de ſon ame comme de ſon corps, étant Romain pour le profit, & Huguenot pour la guériſon de ſon ame. Je fais plus cas d'une cueillerée de gelée de groſeille battue dans de l'eau, ou d'un peu d'eſprit de ſoufre, pour reprimer l'ardeur d'une bile fumante, que de tous les apoſemes, de toutes les émulſions du grimoire ordinaire. Lorſque j'étois Médecin des Galeres, j'avois propoſé de faire une pareille réforme, attendu qu'il y a des années où l'on dépenſe trente-cinq ou quarante mille francs en drogues & remedes; au lieu que menant la choſe au large, j'aurois fait le tout pour deux mille écus, & outre l'épargne de l'argent, j'aurois ſauvé la vie à une infinité de malheureux, ſi on peut appeller vie, celle dont ils jouiſſent; mais comme la plûpart des Officiers ſont plus appliqués à la réforme du mauvais état de leurs affaires, qu'au ſervice du Roi; ces avis deviennent auſſi fâcheux que ceux qui les donnent. J'avois même conſeillé de ſoufrer les eaux que l'on boit en campagne; ce qui, non-ſeulement auroit empêché la

corruption de l'eau, mais même les maladies; tout cela demeura ſans fruit par des reſſorts qui ſont preſque impénétrables.

Ayant fait voir ce que c'étoit que la Vérole, & ayant donné un abrégé de la nature des métaux, il faut maintenant examiner ſi celui qu'on appelle vif-argent, eſt le ſpécifique des trois eſpeces de Vérole; ſçavoir, de la naiſſante, de l'invétérée, & de l'héréditaire: & ſi l'application qu'on en fait remplit toutes les différentes cauſes, qui peuvent produire ces eſpeces de maladies. Suppoſé donc que ce levain vérolique réſide tantôt plus, tantôt moins dans le ſel, dans le mercure, ou dans le ſoufre, comme on n'en ſçauroit douter, & que le vif-argent participe plus du mercure que du ſel & du ſoufre. Voyons comment ces trois défauts ſeront corrigés par le vif-argent; mais avant que d'en venir là, il eſt néceſſaire d'expoſer la pratique, & la maniere ordinaire de s'en ſervir, afin que ceux à qui cette méthode, qui devroit être abandonnée pour jamais, ſurtout dans les Véroles habituelles, paroîtra agréable, puiſſent en profiter tant qu'elle ſera autoriſée des Médecins.

Voici par où l'on commence ordinairement. On donne un lavement au malade ; le jour d'après on le ſaigne ; le troiſiéme jour il ſe repoſe ; le quatriéme on le purge , & l'on réïtére même la purgation & la ſaignée ſi on le juge à propos , & en donnant un peu de repos au malade. Voici une purgation dont on peut ſe ſervir.

Jettez deux gros de ſéné , un citron coupé par tranches , ou une cueillerée de verjus , un gros de crême de tartre dans un grand verre d'eau bouillante : laiſſez infuſer cela enſemble pendant la nuit hors du feu : le matin on y fera diſſoudre deux onces de manne , plus ou moins ſelon les forces du malade ; on peut même , au lieu de ſéné , mettre un gros de rhubarbe en poudre , paſſer enſuite le tout , & le boire le matin à jeun , prenant un bouillon à la viande deux heures après. Cela fait , on baigne le malade pendant huit jours plus ou moins : il faut que les bains ſe faſſent dans la maiſon , & qu'ils ſoient tempérés : il y en a qui repurgent après l'uſage des bains , d'autres ne le font pas ; on peut le pratiquer , lorſqu'il y a de la plénitude , ſans quoi cela eſt inutile. Pendant tout ce tems-là on boit d'une tiſanne

rafraîchiſſante, des bouillons faits de bœuf, veau & volaille : on mange ſobrement, on uſe des viandes blanches, comme veau, poulets & volaille : voilà ce qu'on appelle préparer le malade ; après quoi on commence à le frotter d'un onguent fait avec le vif-argent & la graiſſe de porc ; mais celui qui eſt fait de la maniere ſuivante, eſt beaucoup meilleur, il fait mieux pénétrer le vif-argent, & il eſt plus propre.

Prenez deux livres de bonne huile d'olive ; une livre de ſtorax liquide ; quatre onces de cire jaune ; remuez bien le tout enſemble ſur un feu doux, & laiſſez-le refroidir ; étant refroidi, mêlez-y quatre onces de vif-argent plus ou moins, ſelon les forces du malade ; ce vif-argent doit être auparavant coagulé avec un peu de vinaigre, ou avec de la ſalive dans un mortier qui ſoit propre, cela fera qu'il ſe mêlera mieux avec l'onguent ; & quand le tout ſera mêlé, vous y verſerez quelques gouttes d'huile de canelle, gérofle, thin ou cedra, ou quelque autre huile odoriférante, & qui convienne aux femmes : on prendra enſuite un quarteron de cet onguent, & on commencera à frotter bien chaudement le malade devant un bon feu

depuis la plante des pieds jusques au genouil ; après quoi on a soin d'envelopper les parties frottées avec des chaussettes bien chaudes, & l'on remet le malade dans un lit bien chaud. Le second jour on frotte depuis la plante des pieds jusqu'aux aînes. Le troisiéme jour depuis la plante des pieds, les bras, les mains, le dos, les aisselles. Le quatriéme on frotte tout le corps, à la réserve de la tête, de la poitrine, & du bas-ventre. Je dirai dans un autre endroit les raisons pourquoi on épargne ces parties : on examine pendant ce tems-là si les gencives ne se tuméfient point, si elles ne sont point bordées d'un limon blanchâtre, & si le malade ne crachote point ; que si cela n'arrivoit pas, comme il se voit très-souvent, lorsque l'action du vif-argent a déterminé les humeurs par les urines, ou par le bas-ventre, ou lorsqu'il ne fait aucune opération. Que si après avoir employé tout l'onguent, il n'arrive point de crachotisme ; ou qu'ensuite le crachotisme ne se tourne pas en flux de bouche, on pourra en ce cas-là faire encore un peu d'onguent, dans lequel on mêlera depuis demi-once jusques à deux de vif-argent plus ou moins, selon les disposi-

tions qui se rencontreront dans le sujet, & on en frottera chaudement les aisselles, les aînes & le col. Le corps doit toujours être enveloppé de camisoles, de calçons, & ne les point changer, non plus que les draps du lit jusques à ce qu'il soit tems d'arrêter le flux de bouche ; on use pendant tout ce tems-là de bouillons faits de bœuf, veau, volaille, comme j'ai dit; & lorsqu'il n'y a point d'accidens fâcheux, on donne quelques œufs frais, & quelque peu de vin : on fait user au malade d'une tisanne rafraîchissante, de même que dans la préparation. Cette pratique est peu laborieuse, elle est plus assujettissante que sçavante, & le plus souvent accompagnée d'accidens si fâcheux & si extraordinaires, qu'il n'appartient pas à tout le monde, même aux frotteurs de profession, d'entreprendre la guérison de ces accidens, comme je ferai voir, après avoir achevé de décrire cette belle méthode.

Le flux de bouche venant à paroître, on tâche de l'entretenir pendant un mois, toujours par rapport à l'état du malade, & autant que l'action du vif-argent le permet; il faut qu'il sorte des deux pintes de phlegme par jour, pour

pouvoir dire que le Remede a fait une action suffisante dans un corps robuste, & à proportion dans les autres; & lorsqu'on croit que ce flux a assez duré, on fait changer de linge au malade; on commence à lui donner des potages, des panades, de la gelée, & petit à petit on en vient à des alimens solides; on ouvre les fenêtres de la chambre, ou l'on remet le malade dans une autre, ce qui est encore mieux; & lorsqu'il commence à reprendre des forces, & que la couleur du visage approche du naturel, on permet au malade de sortir & de changer d'air. Les accidens qui arrivent dans cette maladie, sont si différens les uns des autres, & tous les jours si nouveaux, que je défie le plus habile homme du monde de pouvoir donner des regles, & d'établir des moyens pour remédier à chacun en particulier. Voici ce qu'on peut pratiquer pour les suivans, & premierement contre la pourriture qui survient dans la bouche: il faut mettre environ douze gouttes d'esprit de sel adouci dans un verre d'eau de ris ou d'orge: l'on en passe avec un linge dans la bouche du malade; que si les ulceres sont fort cuisans & fort douloureux, il faut mettre dans une

une pinte d'eau panée cinq ou ſix grains de vitriol calciné à blancheur au Soleil, ou à un feu doux : il faut faire tiédir cette eau, & en baſſiner le dedans de la bouche du malade. Cela eſt encore propre à fortifier les glandes qui la tapiſſent, & à deſſécher les ulceres, qui ont par trop dilaté les conduits ſalivaux, & qui ont entretenu un trop long flux de bouche, j'en ai vû qui ont duré des années entieres. Ce remede indépendamment du virus, laiſſe ſouvent des impreſſions ſi fâcheuſes, que l'on peut dire que le remede devient pire que le mal. Il y a quelque tems que je fus appellé pour prendre ſoin d'une femme de qualité, qui avoit prétexté un voyage dans ſa famille, & au lieu d'en faire un à la campagne, je crois que ſans notre ſecours, elle en auroit fait un en l'autre monde : s'étant enfermée dans une chambre dans un quartier eloigné du ſien, on lui donna le flux de bouche, qui fut ſi grand, qu'une partie de ſa langue fut emportée par des ulceres, les conduits ſalivaux furent rongés, & le flux dura un an & au-delà. Lorſque je la fus voir elle avoit un tranſport au cerveau, avec des défaillances continuelles, qui la mettoient dans un état déplorable ; il y

S

avoit outre cela un flux de sang, lequel ayant cessé par nos Remedes, la membrane interne des boyaux se détacha par pieces & par morceaux, & il y en avoit de si entiers, que l'on pouvoit mettre un bâton dedans : ce qui nous confirma pleinement, que les ulceres internes avoient donné lieu à la chûte de cette membrane. Ces accidens me parurent si peu réparables, que je ne voulus pas que ce fût à moi seul que les médisans pussent imputer sa mort, je demandai quelqu'un qui pût rendre un fidele témoignage de ma conduite. Sur cela on appella M. Gervais, Maître Chirurgien de cette Ville, avec qui de concert je la tirai de ce grand péril ; cependant après avoir passé par l'action la plus violente & la plus longue de ce remede, elle est encore aussi incommodée, qu'elle l'étoit avant que de s'y être engagée. Ne sçait-on pas qu'on ordonna par Sentence du Châtelet de Paris à G** Chirurgien de fermer sa boutique, pour en avoir tué deux en trois jours ? Finiroit-on, si l'on vouloit rapporter ici les fâcheux accidens que ce Remede a causé, & qu'il cause tous les jours. Deux raisons font qu'on a de la peine à sçavoir si les malades, qui

ſont dans le monde, ſont parfaitement guéris ou non. La premiere eſt, que lorſqu'ils ont paſſé par ce Remede, comme le plus ſouvent ces ſortes de perſonnes ont l'eſprit au libertinage, elles ne ſont pas long-tems à reprendre leurs premieres habitudes; j'en ai même vû & traité qui n'avoient pû les abandonner, quoiqu'ils fuſſent dans les Remedes. Ces perſonnes qui ſont dans ces ſortes d'habitudes, reviennent peu de tems après chargées des mêmes maux à ceux qui ont pris ſoin de les traiter: & comme ils ſont accoutumés de les revoir, & qu'ils ſçavent bien que ces ſortes de maladies ne ſont pas ſans retour, & que d'ailleurs ils n'ignorent pas le penchant que les hommes ont à la rechûte, ils les payent d'audace, & leur font entendre qu'ils ont été bien guéris, mais qu'apparemment ils ne ſe ſont pas conſervés. Les malades qui ne ſçavent pas diſtinguer ſi les accidens qu'ils ſouffrent procedent de l'ancien levain ou d'un nouveau, le prennent ſur un ton plus adouci, on compoſe & on recommence ſur nouveaux frais. Un Chirurgien de meilleure foi que quelques-uns de ceux qui ſe mêlent de traiter ces ſortes de maladies, avoit traité

un malade qui en étoit attaqué. Ce malade bien-loin d'être guéri, étoit dans un plus mauvais état qu'auparavant : il avoit laissé la moitié d'une mâchoire dans l'opération, & ses incommodités étoient augmentées, aussi ne vouloit-il point payer le Chirurgien : celui-ci n'entendit pas raillerie, & voulut être payé. Ne le pouvant être par les voyes de l'honnêteté, il eut recours à la Justice, & le fit assigner pardevant des Juges, qui après avoir passé eux-mêmes par le même Remede, avoient eu le même sort que celui-ci, dont les uns portoient encore au-dehors, & les autres au-dedans, des signes & des caracteres certains de cette maladie. Le Chirurgien plaida sa cause lui-même, & leur parla en ces termes : Messieurs, j'ai traité M. de la Vérole, je l'ai saigné, purgé, baigné ; je l'ai graissé de notre pommade ordinaire : enfin je n'ai rien oublié à faire de tout ce qu'on est accoutumé de pratiquer en pareil cas. Si après cela il n'est pas guéri, ce n'est pas ma faute. Au reste, Messieurs, vous sçavez que qui a eu la Vérole l'a & l'aura. Vous le sçavez, Messieurs, & je vous demande justice. Les raisons du malade furent si foibles, qu'elles ne pu-

rent ni détruire ni faire révoquer en doute la derniere vérité du Plaidoyer ; elle n'étoit que trop connue à ces Juges par leur propre expérience, & le Chirurgien gagna ſon Procès, avec dépens. Cette hiſtoire ne paroîtra incroyable qu'à ceux qui ne ſçavent pas ce qui ſe paſſe dans les païs étrangers.

L'on ne ſçauroit trouver de faux fuyans dans les Hôpitaux, tels que celui des Galeres, où l'on ne quitte point les malades de vue. La mauvaiſe réuſſite & le peu de ſuccès que l'on a eu des frictions de vif-argent & du parfum de cinnabre, & les retours sûrs & certains que l'on a vû à n'en pouvoir douter, procédans du même levain qui n'avoit pas été radicalement détruit, ont obligé de quitter cette maniere de traiter, & d'en prendre une autre. J'ai en main les conventions que l'on a fait à cette occaſion avec un homme, qui n'a d'autre occupation que de traiter ces malades. J'ai auſſi le Certificat des Médecins des Galeres, qui aſſurent que cette derniere méthode eſt beaucoup meilleure que l'autre, qu'ils n'ont pas encore vû de ſi prompts retours, & que les malades par cette voye ne riſquent que de guérir. Comme je ne con-

nois pas le remede dont ils se servent, je ne dirai pas non plus si l'on doit plus compter sur celui-là que sur l'autre, il n'y aura que le temps qui pourra faire décider juste sur cela ; & c'est dans cette réserve où les gens de bon sens doivent demeurer, & où peu de personnes se renferment.

La seconde raison, qui fait qu'on a de la peine à sçavoir si ceux qui ont passé par ce Remede sont bien guéris, c'est que lorsque les dehors les défendent des mauvais discours, ils n'ont garde de découvrir au Public ce qui se passe au-dedans ; & s'il étoit permis de confondre les frotteurs de profession, sans faire rougir les malades, cela ne me seroit pas bien difficile, mais peut-être n'en rougiroient-ils pas ; les conversations sur cette matiere, ne sont devenues que trop familieres. Quoiqu'il en soit, je n'aurois pas grande peine à justifier qu'ils font croire à bien des gens qu'ils sont guéris de ce vilain mal, & qu'ils ne le sont pas. Ils diront sans doute que je ne dis pas vrai ; mais les malades sinceres, & le temps seront pour moi. Cependant comme les frictions ne sont pas la seule maniere d'employer le vif-argent, examinons si les autres sont plus sûres que la précédente.

Ceux qui ont connu le vif-argent par sa partie intérieure, l'ont appellé l'hydropique, à cause de sa grande crudité & de son humidité. Raymond-Lulle dit que le vif-argent ne vaut pas une figue pourrie : & dans un autre endroit, il dit qu'il n'en parle de la sorte, que lorsqu'il est accompagé de son humidité, mais qu'il vaut beaucoup lorsqu'il en est dépouillé. Tous ceux qui ont parlé du vif-argent, ont dit qu'il falloit le guérir de l'eau qu'il a sous son écorce, & de son humidité superflue : ils ont appellé cette humidité la Lepre, ou la Vérole du vif-argent ; ils ont assuré qu'il ne pouvoit guérir la Lepre, ni la Vérole des hommes, s'il n'étoit guéri lui-même de sa lepre & de sa vérole, & pour cet effet ils ont donné divers procédés : ceux qui ne les ont pas bien entendu les ayant pris au pied de la lettre, en ont plutôt fait des poisons, ou des remedes très-dangereux, qu'une véritable médecine. Ce que les susdits Auteurs de ces préparations ont assuré : ils ont de plus dit que les sels pouvoient dessécher & guérir cette hydropisie, & pour cela ils ont conseillé de prendre du vitriol, du salpêtre, de l'alun, &c. & de joindre le vif-argent avec ces for-

tes de sels; mais quand ils ont parlé de la sorte, ils n'ont jamais prétendu que ce fût l'alun, le vitriol, ni le salpêtre du vulgaire, ils n'auroient pas parlé si clairement. Aussi n'est-il pas vrai qu'on dépouille le vif argent de son humidité, avec ces sortes de matieres; puisqu'en jettant de l'eau chaude sur toutes ces sortes de préparations, le vif-argent se revivifie, c'est-à-dire, il est aussi coulant & aussi fluide qu'il étoit, & par conséquent aussi humide & aussi lepreux qu'auparavant. Enfin quelque préparation qu'on en fasse, tant qu'il est revivifiable, il conserve toujours son humidité naturelle; ce qui se connoîtra facilement, en frotant une piece de cuivre ou d'or, laquelle il blanchira sûrement. Il arrive outre cela un inconvénient de ces sortes de préparations, c'est que lorsque le vif-argent se trouve chargé de ces sels, il est presque hors d'état de se charger de ceux qui font les maladies. Il est certain que quoique bien des gens fassent les mystérieux sur une infinité de préparations différentes de mercure, la meilleure maniere de le préparer, est de le dépouiller des mêmes sels qui l'ont ouvert: par ce moyen on sépare même en quelque façon la

coquille

coquille de ſon fruit, & on donne lieu au ſoufre, qui y eſt enveloppé, d'agir plus favorablement, ce qui diminue l'action vive de ſon ſel. Et parce que le vif-argent doit être regardé comme un de ces remedes, dont la vertu eſt bien plus grande, lorſqu'il eſt employé ſans ſon enveloppe & ſans ſon écorce, que lorſqu'il en eſt revêtu; j'aſſure que qui ne l'en ſçait ſéparer, que qui ne connoît pas en quoi conſiſte ſa lepre, & ne l'en ſçait point guérir, ne ſçait par conſéquent guérir ni la lepre, ni la vérole des hommes.

La facilité avec laquelle le vif-argent pénétre tous les corps; celle avec laquelle nous voyons que l'air le pénétre lui-même, par l'exemple que les Barometres nous en fourniſſent; l'action des ſoufres métalliques ſur lui, comme je m'en vais faire voir, tout cela enſemble nous fera mieux juger de ce qu'il eſt capable de produire dans le corps humain, & de la diverſité de ſes effets, & par-là nous connoîtrons en même-tems ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualités. Nous voyons que lorſque l'eau perd ſa fluidité, & qu'elle ſe change en neige, ou en glace, elle occupe pour lors plus d'eſpace qu'auparavant, par

l'introduction des ſoufres & des ſels qui ſe rencontrent dans l'air, & dont elle eſt pénétrée & écartée ; de même le vif-argent perd de ſa fluidité, & occupe plus d'eſpace, lorſqu'il ſe charge des ſoufres qui ſe rencontrent dans l'air, dans les métaux, & dans l'homme ; & lorſqu'il eſt chargé de ces ſortes de ſels, ſes qualités changent comme celles de l'eau, il acquiert dans cet état une qualité cauſtique: c'eſt par-là auſſi qu'il arrive que lorſqu'on en a fait avaller tant aux malades qu'aux perſonnes ſaines, & qu'étant entraîné par la circulation des liqueurs, il vient à paſſer dans la bouche, qui eſt tapiſſée d'une infinité de glandes, qui ſervent à filtrer la ſalive, il en dilate les canaux plus qu'il ne le ſont ordinairement, & cauſe le plus ſouvent une ſalivation, qu'on appelle flux de bouche ; mais lorſque le vif-argent & les ſels avec leſquels il s'eſt joint, ne ſuivent pas la voye de la circulation, pour être trop fortement attachés & liés enſemble, ou pour en être trop chargé, il fait en ces cas-là ſes impreſſions dans l'eſtomac & dans les boyaux, & il excite plutôt des cours de ventre que la ſalivation ; que ſi une partie de ces ſels fixes unis

au vif-argent font entrés dans la masse du sang, & que les sels tiennent toujours le dessus, il s'en fait une lessive par les urines, qui détermine la sérosité, dont la masse du sang se trouve chargée, à prendre la même route. De même, lorsque le mercure volatilise ces sels, & qu'il les enleve au cerveau, il dérange les routes des esprits, il cause les morts subites & inopinées, qu'on ne voit arriver que trop souvent. C'est une chose si constante que le vif-argent se charge facilement des sels & des soufres. Que si l'on met du vif-argent avec de l'aimant, le vif-argent se chargera de l'esprit qui fait la vertu de l'aimant, & l'aimant n'attira plus le fer. Les sels & les soufres du plomb, le mélange que l'on fait de lui avec les métaux, par ce qu'on appelle amalgame, & la dureté dont il devient, font assez voir la vérité de ce que j'avance, & autant que les sels & les soufres lui donnent de consistance, autant l'humidité ou mercure des autres corps, même des métalliques, en laquelle il abonde, lui donne une plus grande fluidité. Ce que fait l'eau pure & simple, les eaux distilées, le phlegme, du nitre, d'alun, de vitriol, dépouillé des sels & des soufres. Si ce que j'a-

vance est vrai, il doit arriver que dans toutes les maladies véroliques, où il y aura des dépôts & des marques d'une sérosité dominante ; (comme on le verra par les bouffissures de quelques parties, & par les dépôts d'une sérosité pure & simple, & ce qu'il est aisé de remarquer dans certaines écrouelles véroliques, qu'on appelle humeurs froides,) pour lors bien-loin que le vif-argent diminue la source de ces sérosités, & qu'il en facilite la cuite, devenant plus coulant lui-même, & se chargeant facilement des soufres & des sels qui sont les principes de la vie, il ne doit être regardé que comme très-opposé dans ces sortes de maladies. Il est certain que le vif-argent n'est coulant & ouvert, que parce qu'il manque de sel & de soufre, & c'est la raison pourquoi il se charge facilement de ceux dont la masse du sang est composée. Hé, que ne doit-il point arriver, lorsqu'il les aura enlevés ? Le feu de la nature se trouvera affoibli & sera hors d'état de se défendre contre les sérosités dominantes, & les esprits étant pour lors les plus foibles, le phlegme prendra le dessus, interrompra entierement leur action, & fera par conséquent cesser la vie. Ce n'est que de

cette maniere que le plomb & le vif-argent causent des tremblemens de nerfs, des paralysies, des apoplexies, qu'ils détruisent le coloris du visage & la vertu des ressorts; & quoique l'expérience journaliere prouve tout ce que je viens d'avancer, les exemples suivans l'autoriseront davantage.

Un Médecin de cette Ville, qui ne manque pas de connoissance & de lumieres sur la véritable Médecine, mais qui tient encore un peu des opinions confuses de la pratique ordinaire, donna, pour certaines considérations, une préparation de vif-argent à un homme, qui étoit arrivé depuis peu de la Campagne, & que je sçavois être attaqué d'une vérole invétérée. Au troisiéme jour de l'usage de ce remede, le cerveau s'embarrassa; le malade tomba dans une déperdition de tous ses sens: cet accident mit le Médecin en peine, & fit que par hazard il me demanda ce que je ferois en pareil cas. Je lui dis que mon sentiment seroit de purger le malade, & qu'il y avoit lieu d'espérer que par le branle & le mouvement que le purgatif causeroit, le vif-argent, qui avoit été enlevé au cerveau, pourroit se précipiter avec les sels qui s'é-

toient joints à lui. Peu de tems après il fit rencontre d'un Chirurgien de ses amis, à qui ayant proposé le même cas, le Chirurgien lui conseilla de saigner le malade ; il écouta ses raisons, que je ne sçais point, apparemment qu'elles lui semblerent meilleures que les miennes, puisque le malade fut saigné ; mais un moment après il mourut. En voici un second, qui me paroît plus singulier, & qui est arrivé à Marseille, c'étoit au renouveau, saison qui est également souhaitée, & par les malades & par les Chirurgiens. En effet, c'est le tems, où toute la Nature vegete par l'approche du Soleil, tems où ces sortes de maladies se font mieux sentir, & où la pustule intérieure se montre souvent au dehors. Un Chirurgien des Madelonettes, dans le tems qu'un Marchand appellé Caire en étoit Recteur, eut ordre du Médecin de cette même maison, d'appliquer la pommade anti-vérolique à trois femmes, qui y étoient enfermées depuis plusieurs années : & quoiqu'elles eussent déja passé par ce remede, elles ne laissoient pas d'être accablées d'une infinité de douleurs, & elles n'avoient que trop visiblement des causes intérieures de cette maladie.

Après qu'elles eurent été préparées en la maniere, dont nous avons parlé ci-dessus, on commença les frictions; mais le second jour l'une des trois mourut. On ne laissa pas de continuer le remede, une autre mourut le lendemain, & la troisiéme mourut au quatriéme jour. Dix-huit jours après avoir été enterrées, une femme de la même maison étant morte, le Fossoyeur se mit en devoir de lui faire une fosse; en creusant dans le même endroit, où l'on avoit enterré les trois femmes, dont nous avons parlé, il fut fort surpris de les trouver aussi entieres, & les chairs presque aussi fraîches, que le jour qu'on les enterra; ce qui donna lieu à une infinité de discours. On cria au miracle, & la plûpart des autres femmes vouloient les faire passer pour des saintes & pour des martyres: on fit venir le même Médecin & le même Chirurgien qui étoient encore vivans: ceux-ci après avoir vû la dose, sans faire une plus ample recherche, n'eurent pas beaucoup de peine à deviner la cause de ce prétendu miracle: ils travaillerent à remettre l'esprit de ces bonnes femmes, après leur avoir fait entendre raison, on mit les corps où ils étoient aupara-

vant, avec force chaux vive pardessus.

Si je fais maintenant une application conforme à l'idée que j'ai donnée de la Vérole, & de ce prétendu Remede, je dirai que cette mort imprévue est arrivée, & parce que le vif-argent a causé la concentration des esprits & du feu intérieur, & parce que lui-même s'est chargé d'une partie de ces esprits. Les Frotteurs d'habitude s'abstiennent dans les frictions de toucher à la tête, à la poitrine & au bas-ventre, ils ont raison; mais sçavent-ils que c'est dans la crainte où l'on doit être que le vif-argent n'atteigne l'ame des fermens dans ces capacités, & qu'il n'enleve les esprits bienfaisans de ces parties? Enfin, comme ces corps avoient été enveloppés dans des linges, qui étoient pleins de vif-argent, & comme ils en étoient pleins eux-mêmes & en-dedans & en-dehors, ce vif-argent ayant fixé les principes de la pourriture & de la corruption, ils ne parent être désunis ni par l'humidité intérieure, ni par l'extérieure, & par conséquent point de vermine ni de pourriture. Si l'on ne convenoit pas de tous les funestes effets causés par le vif-argent, qu'il réincrude les liqueurs d'où dépend la vie, & qu'il éteint la

chaleur naturelle ; il faudroit au moins convenir qu'il n'a pas un feu assez supérieur pour redonner à ces liqueurs le baume qu'elles ont perdu par ce levain vérolique.

Après avoir montré de quelle maniere le vif-argent agit sur la partie mercurielle, il faut que je fasse voir comme il agit sur la saline. La variété des ouvrages & des matieres qui se rencontrent dans l'homme, fait qu'il doit être regardé comme un petit monde : il a ses minieres, de même que le grand, dans lesquelles il se rencontre des sels de plusieurs natures : il y en a de vitrioliques, d'alumineux, de nitreux, de fixes, & de volatils ; tels que ceux qui sont dans le sang, les esprits, & dans le cerveau où ils sont très-exaltés. Ils sont au contraire si fixes dans les os, ou du moins la plus grande partie, qu'après avoir mis ces os à un grand feu, & les avoir calcinés, on s'en sert pour ce qu'on appelle *coupeller* les métaux, qui est une maniere de les purifier au plus grand feu qui se puisse donner. Il y a dans la bouche des sels partie alumineux, & partie nitreux ; ces dissolvans venans à se mêler avec ceux de l'estomac qui sont vitrioliques, forment une

eau-forte, qui est le dissolvant qui réside dans cette partie; les sels dans les reins & la vessie sont mêlés de fixes & de volatils, & c'est de là que les pierres se produisent facilement dans cette partie, & qu'elle est sujette à de grandes cuissons, que ces sortes de sels excitent le plus souvent; ils sont lixiviaux & nitreux dans les glandes du mésantere; enfin on voit dans la vésicule du fiel des soufres brûlans : autant de réservoirs, autant de minieres, ou de soufres, ou d'une salure différente. C'est ainsi que la Mécanique du petit monde se trouve partagée.

Il est à propos maintenant d'examiner l'action du vif-argent sur ces différentes sortes de sels, & celle de ces sels sur le vif-argent. Pour la mieux connoître il est bon de sçavoir que tous les sels, qui peuvent travailler sur les métaux, sont ou liquides ou secs, c'est-à-dire solides. Ceux qui sont en liqueur, sont appellés des eaux fortes liquides, dont l'action est bien plus prompte, mais en même-tems bien plus foible. Ceux qui sont en masse, sont des eaux fortes seches, ou du moins ils doivent être regardés comme tels par leur action sur les métaux; ces sels, ou eaux fortes,

tant ſeches que liquides, pénétrent & diviſent le vif-argent à la moindre action du feu. Et voici ce qui arrive dans leur jonction avec le vif-argent, ſoit qu'ils ſoient tirés du genre minéral, ſoit qu'ils ſoient tirés du végétal, ou de l'animal. Bien-loin que le vif-argent les adouciſſe, il en devient lui-même plus pénétrant, plus malin & plus cauſtique; puiſque de ce mélange on en peut former des pierres bien plus actives, & en mêmes-tems bien plus dangereuſes que celle qu'on appelle communément infernales, qui ſe font par l'eau-forte, & l'argent; ce que les exemples ſuivans nous feront voir.

Prenez deux onces de vitriol, autant de ſalpêtre, avec une once de vif-argent; broyez-les bien enſemble; étant broyez, mettez-les dans deux ventouſes; cuiſez-les à petit feu au commencement, & plus fort ſur la fin. Il arrivera deux choſes; c'eſt que le vif-argent enlevera avec ſoi en haut du vaiſſeau les ſels les plus fixes, & que ces ſels demeurans incorporés avec lui, formeront une maſſe, dont la qualité vénéneuſe eſt preſque égale à celle de l'arſénic, ou peu s'en faut.

On me répondra, cela eſt vrai, mais

quand nous rendons le vif-argent ſupérieur aux ſels, les ſels l'adouciſſent, & pour lors la qualité cauſtique des ſels ſe trouve détruite, & le vif-argent ou le composé en devient plus doux.

Je ſuis perſuadé que les perſonnes, qui auront travaillé ces matieres, ne tiendront pas ce langage, puiſque de nouveaux ſels ajoûtez à la même maſſe prétendue adoucie, deviendront arſénicaux, comme ils étoient auparavant. C'eſt ce qui fait qu'une infinité de gens, ſans ſe donner la peine de mêler le vif-argent avec les ſels, dont nous avons parlé, le mêlent ſans autre formalité avec l'arſénic; ce qui convient parfaitement dans de certaines Mécaniques, même pour les Affineurs, les Teinturiers, &c. & ce qui conſtamment ſeroit un très-dangereux remede pour l'uſage de la Médecine. Que peut-on penſer de la conduite de la plûpart des Chirurgiens qui l'employent ſans l'avoir préparé eux-mêmes? Il eſt ſi peu vrai que ces ſels ſoient adoucis, & qu'ils ayent changé de nature, que ſi l'on jette cette compoſition de vif-argent & de ſel dans de l'eau chaude, ils ſe détacheront du vif-argent, ſans avoir rien changé de ce qu'ils étoient dans leur premier mélan-

ge. C'eſt pourquoi lors même que le vif-argent eſt ſupérieur aux ſels, avec leſquels il eſt mêlé, il ne peut arriver autre choſe, ſinon qu'il les arrêtera, & qu'il rendra leur action un peu moins vive, pourvû cependant que rien ne les diſſolve, & ne leur donne occaſion de ſe ſéparer de lui. Or, quand on en fait prendre intérieurement à des malades, pour lors cette ſéparation eſt inévitable dans l'eſtomac, pour peu d'humidité qui s'y rencontre, à moins que la compoſition ne ſoit trop chargée de ſels acres & corroſifs qui s'y joignent inévitablement. Il arrive de cette jonction, que ce prétendu ſublimé adouci, ſe change en ſublimé corroſif, lequel, par le feu des parties voiſines, & l'action des eſprits, eſt enlevé à la tête, où il cauſe des accidens imprévûs aux Medecins & aux Chirurgiens, à ceux mêmes qui ſont ſages, prudens & très-verſés dans cette pratique. Et lorſque ces ſortes de malheurs, dont nous avons déja parlé, ne viennent pas à cette extrémité, il en arrive d'autres, qui, quoique moindres, ne laiſſent pas de jetter les malades dans des inconvéniens fâcheux, tels que ſont des flux de ſang, des ſurdités, des paralyſies, des flux

de bouche, ausquels les Medecins & les Chirurgiens inconsidérés, & peu versés dans ces matieres ne s'attendent pas, non plus que le malade qui se trouve fort embarrassé, surtout lorsque cela arrive sans aucune préparation, ou dans des saisons peu convenables. C'est ce que j'appris encore ces jours passés par un Marchand de la Ville de L***, qui me vint consulter sur les impressions que ce Remede lui a laissé : il étoit tombé malheureusement entre les mains d'un Medecin qui l'avoit déterminé a en user ; je puis assurer qu'il n'y avoit nulle raison de le faire, quand même ce Remede auroit été plus spécifique, qu'il n'est à la maladie dont nous parlons : ce Marchand n'est pas le seul, qui ait été étrillé de cette façon. Ce même Medecin a pratiqué la même chose sur M. de B**, M. de S**, & une infinité d'autres personnes ; il en porte toujours dans ses poches, & il en donne dans toutes les maladies qu'il traite. Franchement une pareille conduite me met en colere, & me force de rapporter un incident, qui ne fait point honneur à ce Medecin. Après qu'il eut mis son malade dans l'état où le mercure à coutume de conduire ceux qui s'en servent, il crut que son

eſprit ſeroit auſſi foible que ſon corps. Il ſe ſervit de ce tems - là pour lui demander cinquante Louis d'or à emprunter. Ce qui fait bien voir que ce n'eſt pas toujours la guériſon des malades que ces ſortes de gens ont en vûe. Ce Marchand n'auroit pas eu de peine à ſe rendre à ſa priere, ſi la clef du coffre fort n'eût été entre les mains de ſon Aſſocié, qui étoit pour lors en Ville, & qui, apprenant à ſon retour la demande du perſonnage, fit enviſager à ſon ami, que ce Medecin étoit un homme extrêmement haſardeux & inconſidéré, & dans lequel il ne voyoit aucune reſſource pour le rétabliſſement de ſa ſanté, & encore moins pour la ſureté de ſon argent. Que pluſieurs opérations auſſi hardies & auſſi téméraires que celle-là, joint à la mauvaiſe conduite du perſonnage, l'avoient ſi fort décrié dans la Ville de L***, que s'y voyant perdu de réputation & ſans bien, il s'étoit jetté dans celle-ci, qui eſt le réceptable de toute ſorte de gens, & dans laquelle ceux qui ſe mêlent de Medecine, trouvent des perſonnes qui les prônent, & des duppes qui s'en ſervent.

L'action du vif-argent, ſoit qu'il ſoit appliqué extérieurement, ſoit qu'il ſoit

pris intérieurement, lors même qu'il s'unit avec les sels, comme il est dans les compositions ordinaires, & le mouvement qu'il cause dans les liqueurs, doivent faire conclure, qu'il est incapable de guérir la Vérole, & hors d'état de détruire ces sortes de méchans levains qui la produisent. Quand bien même j'accorderois que dans les premiers coaguls d'une Vérole naissante, & avant que ces humeurs ayent contracté un dégré de corrosion & de malignité considérable le vif-argent, par la préparation qu'on en fait, donneroit lieu par le mouvement & l'action qu'il fait sur les organes & sur les liqueurs, à la rectification de ces mauvais sucs, & à la séparation du pur & de l'impur, & que par-là il seroit regardé comme le remede spécifique des premiers désordres de cette maladie. Y a-t'il lieu de croire, pour cela, que lorsque ces levains auront si fort changé de nature, & qu'ils auront contracté un certain dégré de fixité, de crudité, de malignité, ou qu'ils auront enfin produit des fontes & une infinité d'accidens étranges que nous remarquons dans les Véroles invétérées & héréditaires; y a-t'il, dis-je, lieu de croire qu'il puisse agir avec assez de force

&

& de vertu, & qu'il ait la même proportion avec des matieres d'une nature si supérieure à celles qui forment la Vérole naissante? Je soutiens que cela ne se peut; l'expérience journaliere le prouve suffisamment. D'ailleurs, la raison ne dit-elle pas que la quantité de sel & de soufre dans quelque état que soient ces sels & ces soufres, est supérieure dans les sujets ausquels on applique le mercure, à la quantité qui s'en trouve dans les doses des préparations qu'on prend, & qu'il est permis de donner, lorsqu'on prétend guérir cette maladie. Or, une quantité plus foible peut-elle faire changer de nature à une quantité supérieure? Il arrivera, au contraire, que les sels deviendront encore plus caustiques & les soufres plus malfaisans, & qu'ainsi joints à l'humidité, ils seront plus capables d'exciter par la suite des fontes, & une désunion, ou quelque autre désordre considérable dans les principes qui composent nos liqueurs; ce qui jettera le malade dans d'autres maladies, qui le précipiteront bien plus promptement que n'auroit fait la Vérole. Cette Vérole, quelquefois, ne se trouve pas si opposée qu'on se l'imagine à certaines dispositions de parties, & à ce qui fait cer-

tains tempéramens, elle a la même prérogative que la fiévre, qui ne laisse pas souvent d'être un remede. J'ai remarqué que des personnes seroient indubitablement tombées dans des fievres lentes & dans des consomptions, si un levain vérolique, coagulant & très-propre à embarrasser les principes de la masse du sang, n'en avoit arrêté la rapidité, qui devoit faire appréhender ces désordres, & n'avoit empêché ces principes de se développer, d'enlever ou de donner occasion par trop de mouvement à la dissipation du baume de la nature. C'est ce baume qui porte l'onction & la douceur dans toutes les parties; ce n'est point à nos baumes & à nos compositions que nous devons la réünion de ces parties, non plus que la guérison des maladies. Nous ne faisons autre chose que d'ôter les obstacles, d'éloigner tout ce qui peut empêcher la nature d'y porter le sien; & c'est dans ce même esprit qu'il faut la secourir, & la favoriser dans ses opérations intérieures & les plus éloignées. Je crois avoir assez démontré que ce qui résulte de l'union du vif-argent & des sels, est un composé sur lequel, non-seulement on ne peut pas compter, mais même qui doit être régardé comme

un poiſon & comme un arſénic, ſoit que ces ſels ſoient joints au vif-argent par la préparation de l'art, ſoit qu'ils s'y joignent dans nos corps; car alors ils le déterminent, & le font agir dans cette qualité vénéneuſe.

Voyons maintenant ce qui arrivera lorſque les ſoufres le pénétreront, ou qu'ils auront le deſſus, ſoit par leur qualité, ſoit par leur quantité. Certains Chymiſtes, pour ne pas dire certains deſtructeurs de la nature, ont ſi mal parlé du ſoufre & du mercure qui en ſont les principes, que pour peu de connoiſſance que l'on ait des mouvemens naturels, il eſt impoſſible de les ſuivre, ni dans leurs raiſonnemens, ni dans leurs opérations. S'ils avoient entendu les Philoſophes, qui ont été les premiers à traiter de ces ſortes de matieres, ils ne ſeroient pas tombés dans des erreurs ſi groſſieres. Auſſi y a-t'il une grande différence entre un véritable Philoſophe, & ces ſortes de Chymiſtes; puiſque ceux-ci n'ayant ſçu entrer dans le véritable ſens des paroles des premiers, les ont priſes au pied de la lettre, & n'ont pu par conſéquent faire la différence du ſoufre vulgaire & du vif-argent vulgaire, d'avec l'argent vif des Philoſophes & d'a-

vec leur soufre : ce qui a été la cause qu'ils n'ont fait dans leurs procédés & dans leurs préparations, que des compositions, qui sont très-éloignées de celles, dont ces mêmes Philosophes ont parlé. Et pour faire voir que ce que je dis est vrai, il n'y a qu'à examiner le procédé suivant qu'ils nous donnent. Prenez parties égales de soufre & de vif-argent : faites fondre le soufre, & jettez votre vif-argent petit à petit dans le vase, où le soufre sera fondu : couvrez-le d'un autre vase bien lutté & percé au-dessus à la façon ordinaire : poussez le feu sur la fin ; vous aurez une masse rouge, laquelle, si on les en croit, est ce grand Remede tant vanté, ou cette panacée si célébre & si estimée par les anciens Maîtres de l'Art Chymique. A-t'on pu s'entêter de la sorte, & peut-on s'empêcher de reconnoître que cette masse rouge n'est autre chose qu'un vif-argent, que les sels du soufre ont tellement ouvert, qu'ils ont seulement fait paroître ce que le vif-argent est au dedans sans aucune diminution de ses défauts ? Vous aurez la même couleur rouge dans le vif-argent, lorsque vous l'ouvrirez & le diviserez par les eaux-fortes, ou lorsque sans le secours de ces

matieres, le feu seul sera le coin qui le divisera : il est si vrai que ce ne sont que les sels & les corrosifs du soufre, qui ouvrent le vif-argent, que lorsqu'on l'aura dépouillé de son corrosif, il n'aura plus d'action pour l'ouvrir. C'est donc avec raison qu'un Philosophe a dit, que le soufre vulgaire chargé de ces sels, n'étoit bon qu'à faire des alumettes, & c'est aussi ce qui doit nous faire comprendre que c'est du soufre, du soufre même, tant métallique qu'animal, dont ils ont voulu parler. Voici comme je l'entends. Il est certain qu'il y a une matiere d'une grande pénétration, & un feu caché & mêlé dans les principes qui composent tous les ouvrages de la nature. Ces principes participent tous de ce feu là, tant qu'ils sont dans une certaine union, mais il se trouve en plus grande abondance dans de certains sujets, comme dans ce que nous appellons huile ou soufre, que dans ce que nous appellons sel & mercure. Ce soufre ou ce feu, quoique corporel, n'est autre chose qu'une vapeur invisible, qui sert d'ame à tous les corps ; & s'il n'est étroitement lié & embarrassé dans les sujets où il réside, il s'échappe facilement, & retourne dans son centre,

qui eſt ce que nous appellons le Soleil : & toutes les fois qu'il abandonne les ſujets, où il réſidoit, il faut de toute néceſſité que ce ſujet périſſe, & qu'il ceſſe d'être ſous la forme où il étoit auparavant ; parce que ce feu eſt l'agent, qui fait mouvoir tous les reſſorts, qui ſe rencontrent dans chaque composé, que nous appellons vivans, tant que ce mouvement ſubſiſte. Mais comme cet eſprit eſt une matiere qu'on ne ſçauroit faire toucher au doigt & à l'œil du corps, il faut la faire toucher aux yeux & aux doigts de la raiſon ; ce que j'eſpere de faire par les exemples ſuivans, dans leſquels je crois aſſez de force pour vous en donner une juſte idée.

Mêlez, comme j'ai dit dans un autre endroit, du vif-argent échauffé avec l'aimant ; auſſi-tôt ce ſoufre, ou ce feu, qui fait toute la vertu de l'aimant, l'abandonnera, il entrera dans le vif-argent, & cet aimant ceſſera de l'être, en conſervant cependant le même poids & le même volume ; cette maſſe n'eſt plus qu'une terre déſanimée, elle n'eſt plus que le cadavre de l'aimant. Pour ne pas rapporter ici une infinité d'exemples, qui prouvent la même choſe, il

me suffit de dire que toutefois & quantes que l'on voudra détruire un métal, & le dépouiller de son ame & de son feu, il n'y a qu'à le joindre avec le vif-argent échauffé, arrêté pourtant par les sels de soufre, & exposé aux dégrés d'un feu propre à cette opération. L'ame de ces métaux trouvant un vuide, ou une entrée aisée dans le vif-argent, qui n'est, comme j'ai dit, qu'une humidité visqueuse de sa nature ; pour lors ce soufre, ou cette ame, abandonnera le métal où il résidoit, entrera dans le vif-argent, & formera un métal de la nature de celui dont il est sorti, & celui-ci demeurera dépouillé de sa forme métallique, ce ne sera plus qu'une terre & une espece de rouille, telle que celle dont nous venons de parler. Cette opération nous doit faire comprendre que c'est de cette désunion que procede la destruction & la mort de chaque corps ; ainsi il nous seroit permis d'appeller la cendre & la suïe le cadavre du bois, & de dire que le verdet du cuivre & la rouille du fer, sont la mort du cuivre & du fer.

Il est à remarquer que non-seulement le vif-argent enleve le soufre des métaux, mais qu'il enleve aussi celui des vé-

gétaux & des animaux; parce que si l'on expose telle plante ou telle fleur que l'on voudra, à la vapeur du vif-argent, il enlevera leur soufre, & détruira par conséquent leurs couleurs & leurs odeurs. Cette même vapeur mercurielle venant à pénétrer le corps des animaux, enlevera & se chargera des soufres & de ce feu, d'où dépend la vie. C'est par là qu'on a éprouvé qu'il étoit propre à tuer la vermine & toutes sortes d'insectes; s'il n'avoit d'action que contre ces sortes d'animaux, il ne seroit pas tout-à-fait à mépriser; mais nous ne voyons qu'avec trop de douleur, qu'il porte les mêmes coups sur la nature humaine. Nous devons regarder & mettre les sels qui forment les levains véroliques, au même rang que tous les sels caustiques & vénimeux, de quelque miniere qu'ils sortent. En effet, ils sont très propres à détruire l'ordre des principes, dont nous sommes composés, en donnant lieu à la dissipation de ce soufre ou à sa concentration; & par conséquent à causer une mort, qui peut arriver de l'une & de l'autre maniere. Car, 1° Si ce feu se dissipe petit à petit, pour lors les autres principes, avec lesquels il étoit lié, agissent tu-

multueusement,

tumultueusement, & consomment le sujet où cela se passe. 2°. Si ce même feu, qui donne le baume, la douceur, & le mouvement nécessaire aux liqueurs, dans lesquelles il agit lentement tant qu'il est dans l'ordre où la nature l'a mis, vient à se concentrer; sans doute que les liqueurs, dans lesquelles il se trouve ainsi renfermé & hors d'état d'agir, perdent leur séve, leur maturité, & leur mouvement, qualités qui dépendent entiérement de l'action de ce soufre. Il est certain que ce qui se passe dans le métallique se passe dans l'animal & dans le vegetal : la nature est la même dans tous ses ouvrages.

Il seroit difficile d'expliquer ici tous ces rapports, parce que la varieté qui s'y rencontre, nous meneroit trop loin, & nous écarteroit trop de notre sujet. C'est pourquoi ayant fait voir que le vif argent participe plus de la partie mercurielle, que des autres principes, & que dans son tout il doit être regardé parmi les métaux, comme une pomme verte, ou comme du verjus, par rapport à un raisin mûr : contentons-nous de dire qu'il ne sçauroit animer les sujets qui manquent de ce soufre, ni réveiller & développer celui qui se trouve con-

centré ; bien loin d'avoir un soufre assez supérieur & assez bien-faisant pour porter les liqueurs dans un équilibre qui se trouve rompu, & dans le mouvement nécessaire ; bien loin de pouvoir redonner à ces liqueurs la séve & la maturité dont elles ont besoin, il manque lui-même & de soufre & de maturité; comment donner ce qu'on n'a pas? Ce défaut de soufre fait qu'il se charge facilement de ceux qu'il rencontre par où il passe, & son défaut de maturité n'est que trop prouvé par le mauvais coloris, les foiblesses de nerfs, & une infinité d'impressions qui paroissent après en avoir fait usage. En un mot,les accidens terribles, que nous voyons arriver tous les jours, ne témoignent que trop l'affoiblissement du feu interieur, & doivent convaincre les plus entêtés du peu d'uniformité qu'il y a entre le remede & le mal ; la raison & l'expérience sont pour moi. Mais supposons par impossible, comme je l'ai déja supposé, que le vif-argent soit le specifique d'une vérole naissante, l'anatomie que je viens d'en faire, & qu'on ne sçauroit détruire, permet-elle qu'on s'imagine qu'il le soit de toutes les autres, & qu'on croye que quarante ou

cinquante jours d'usage de ce remede, puissent faire changer un mal de vingt ans, ou qui a passé dans plusieurs générations? Quoi? une goutte, des écrouelles héréditaires, &c. dépendantes de la vérole, cederont à ce remede? C'est ce qu'on ne me fera jamais voir. Les maux habituels demandent des remedes d'habitude; on ne déracine point avec la même facilité un arbre planté depuis trente ans, comme on fait celui qui n'a que de legéres racines.

Le long travail, la quantité d'expériences, & l'application que j'ai fait d'une infinité de matieres sur le corps humain, me rassurent contre les préjugés, quoique soutenus par une pratique presque universelle, & me donnent lieu de croire que je ne me suis point écarté de la vérité, & que je n'ai point suivi une route détournée. Dans cette confiance je redoute peu le jugement des hommes; ceux qui n'ont d'autre regle que leur caprice & leur prévention, ou qui n'ont que de foibles connoissances de ces matiéres, ne sont point en droit de me condamner; ceux qui par envie, par malice improuveront ce que j'avance, ne méritent point d'être écoutés. Je défie le peu qui reste, de m'attaquer;

ou par écrit, ou en présence de personnes de sçavoir & d'érudition ; je défendrai ma cause, ou pour mieux dire celle de la nature. J'ai remarqué plus d'une fois que cette nature toujours simple est toujours la même dans tout ce qu'elle fait, ce n'est que dans une simplicité & dans une droiture d'esprit, qu'on connoît la grandeur de ses Ouvrages. Qu'il en coûte pour parvenir à cette connoissance, quand personne ne nous y conduit, & qu'un Art est douteux ! Qu'il est incertain, quand on s'écarte de cette simplicité ! Afin que cet Ouvrage soit de quelque utilité au public, & même aux plus opiniâtres, & qu'on ne me reproche pas, ce qu'on reproche à tous ceux qui traitent de cette maladie, qui suppriment les Remedes ; je veux bien dire ici ceux que je croirai convenir en général, & ceux qui conviennent à chaque accident en particulier : c'est une agréable vengeance, que de pouvoir donner à ses ennemis sans s'appauvrir ; si les vivans ne m'en remercient pas, ceux qui vivront m'en remercieront. Je commencerai par les tumeurs qui surviennent aux aînes.

Des Tumeurs.

La cauſe de cette maladie eſt un levain crud, indigeſte & coagulant, qui vient avec peine en maturité. Pour procurer cette maturité, il eſt à propos d'exciter un mouvement, & de porter un feu ſur la partie, qui ſoit capable de rappeller les eſprits, pour travailler avec les Remedes tant internes qu'externes, propres à digerer & à porter cette humeur à la maturité néceſſaire, ſuivie d'une ſuppuration bien conditionnée; il faut pour cét effet que la diette & le régime répondent & tendent à la même fin, conjointement avec les Remedes internes. Il y a des perſonnes qui s'imaginent que la différence d'un remede conſiſte dans la variété des matiéres qui le compoſent, & de ce qu'il eſt tiré d'une miniére différente; ils ſe trompent, puiſque les mêmes principes ſe rencontrent dans tous les corps de la nature: il n'eſt donc queſtion que de faire choix de ceux qui ſont capables de reparer les déſordres qui arrivent dans le corps humain, & de les prendre dans un certain degré de proportion, ou de ſupériorité. Il y en a qui pour amener ces ſortes de tumeurs

dans leur maturité, y appliquent sur le champ le magnes arsénical; & comme je ne suis point éloigné de ce sentiment, & même, comme je le conseillerois, j'en ai voulu donner ici la description, pour éviter la peine de l'aller chercher ailleurs.

Aimant Arsénical.

Prenez du soufre commun, de l'arsenic blanc, & de l'antimoine crud, de chacun deux onces: faites bien piler, & passer le tout; mettez ensuite ces matiéres dans un pot de terre, & le pot sur un leger feu, afin que les matiéres demeurent seulement en fonte. Que si vous voyez qu'elles veuillent s'enflammer, vous mettrez incontinent le couvercle sur le pot; vous remuerez en suite de temps en temps ces matiéres avec une baguette de verre; & quand vous verrez qu'elles seront bien pénétrées & bien fondues, vous les verserez sur du marbre petit-à-petit en forme de petites medailles. Lorsque vous voudrez en faire usage; vous en mettrez un peu en poudre dessus l'emplâtre, qu'on applique ordinairement sur ces tumeurs; il faudra cesser d'en mettre, lorsque la tumeur sera venue en suppu-

ration: on peut incorporer de cette même poudre dans l'onguent dont on fait l'emplâtre, lorsqu'il est en fonte.

Que si l'on ne vouloit pas se servir du magnes arsénical, on metroit en sa place du vitriol calciné à rougeur, & on l'incorporeroit avec du diachilum, ou quelqu'autre onguent de cette nature. Lorsque ces tumeurs seront ouvertes, on facilitera l'écoulement du pus avec des tentes entourées de l'onguent basilicon, mettant toujours l'emplâtre ordinaire par-dessus sans le magnes arsénical & sans vitriol. Quand on fait fondre ces emplâtres, il faut y ajoûter un peu d'huile de laurier ou de petrolle. Il faut aussi pendant qu'on veut procurer la suppuration, que le malade fasse un peu d'exercice, & qu'il boive un peu plus de vin qu'à son ordinaire, cependant il ne faut pas qu'il y ait de l'excès: on peut aussi manger des viandes de haut goût. Que si avec les remedes susdits la tumeur ne venoit pas en suppuration, il faudroit y appliquer la pierre infernale: il arrive quelquefois que quoique le pus soit fait, le cuir est si dur, qu'il s'oppose à sa sortie & pour lors il faut l'ouvrir avec une lancette. Il est rare qu'on y soit obligé avec l'application des remedes suf-

dits, on connoîtra quand la matiére sera faite, en ce que les douleurs se calmeront, & la tumeur deviendra molle; lorsque ces sortes de tumeurs cesseront de suppurer, il faut se mettre dans son régime de vie ordinaire, pourvû qu'il soit reglé, & user ensuite pendant un mois d'une tisanne que je donnerai, se purgeant tous les cinq jours avec les pillules suivantes, & quand il se seroit glissé quelques parties de ce levain dans la masse du sang; je sçai par une expérience bien confirmée, qu'on en viendra à bout avec ces remedes. C'est une chose qu'on doit toujours craindre, & quand cela ne seroit pas, on ne risque rien en tenant cette conduite.

Des Ecoulemens.

L'écoulement qui procede tant de la partie de l'homme, que de celle de la femme, est une matiere qui est toujours purulente, tantôt jaune, tantôt verte, & quelquefois sanguinolente, ou mêlée de trois; il arrive souvent qu'en urinant on ressent des cuissons plus ou moins fortes, selon la qualité de l'humeur & les impulsions qui sont sur la partie. Les boissons de bierre faites d'avoine, le poiré, l'hydromel, le peu-

vent causer aux personnes qui ne sont pas accoûtumées à ces sortes de boissons; mais il n'est pas mal-aisé d'y remedier, puisque l'eau de vie, ou des remedes très-differens le peuvent faire, tels que sont boüillons au veau, pommes, groseilles, citrons. Un écoulement de commerce impur differe des fleurs blanche des femmes, en ce que celles-ci sont toujours sans malignité, & très-souvent d'une couleur de lait: elles peuvent tenir quelquefois des couleurs dont nous avons parlé; ce qui n'est pas de consequence, pourvû qu'on soit exempt de tout soupçon touchant la maladie dont nous traitons. Voici ce qu'il y a à faire pour la premiere, & ce qui peut convenir à la seconde.

Prenez demi-once des quatre semences froides, douze amandes dépouillées de leur écorce; pilez-les bien, & versez par dessus petit-à-petit deux pintes d'eau, dans laquelle on aura fait boüillir auparavant de l'orge & du chiendent, passez-le tout, & s'il reste quelque marc, repilez-le, & remettez dessus de votre eau; le tout étant passé, ajoûtez-y vingt-cinq ou trente goutes d'esprit de soufre; où jusques à ce que la boisson soit d'une aigreur agréable, mêlez-y deux cüillerées

de ſucre. Il faut boire dans la journée, ou dans la nuit, ces deux pintes pour les perſonnes robuſtes & qui ont bon eſtomac; quant aux autres, c'eſt du plus au moins, on pourra y ajoûter quelques cueillerées d'eau de fleur d'orange pour défendre l'eſtomac. On continuera l'uſage de cette boiſſon pendant huit jours, bûvant dans les repas beaucoup d'eau & peu de vin, & bûvant de la tiſanne dans l'intervale des repas, ſçavoir le matin, l'après midi, & la nuit ſi on ſe réveille; huit jours après l'uſage de cette boiſſon, on ſe purgera de la maniére ſuivante.

Faites diſſoudre un demi gros de criſtal minéral, avec une once de caſſe dans un boüillon au veau ou au poulet; enſuite de ce purgatif, on prendra pendant trois jours le matin à jeun, un demi ſeptier d'eau d'orge & de chiendent, dans lequel on mettra douze ou quinze goutes d'eſprit de ſoufre. Le régime de vie doit être humectant & rafraîchiſſant; les viandes blanches doivent être préferées aux autres, & ſur-tout point de ragoût & point d'excés; après les trois jours, on ſe repurgera en la maniére que je viens d'expliquer, ou du moins avec quelque purgatif qui ne ſoit

point échauffant ; & s'il l'étoit, on pourroit y remédier avec le verjus & le citron. Cela fait, le malade prendra tous les matins des boüillons à la viande avec des herbes ; pour les saler, on se servira du cristal minéral, au lieu de sel commun. Tous les soirs en se couchant ou dans la nuit, on prendra un demi septier de petit lait, mêlé avec une once de sirop violar, ou autre semblable, & cela pendant huit jours, après lesquels on se repurgera en la maniere dont nous avons dit. Cette conduite calmera indubitablement l'acrimonie des humeurs, elle portera quelque adoucissement sur la partie ; & quand même il y auroit encore quelque écoulement, on pourra travailler sûrement à le supprimer tant par des remédes internes, que par des injections qui se peuvent faire de plusieurs façons ; pour moi je préfere celle-ci.

Mettez cinq ou six grains de vitriol calciné à blancheur, soit au Soleil ou à un feu leger, dans un demi septier d'eau de sassafras, que l'on fait en forme de Thé, coupant le sassafras par petits morceaux, & laissant le tout en infusion hors du feu pendant la nuit : on commence le matin les injections,

ſans remuer la liqueur, la verſant doucement dans la ſeringue, de peur qu'elle ne ſe charge trop de vitriol; il en faut faire trois ou quatre par jour, obſervant que la liqueur ſéjourne pendant quelque tems dans la partie, il faudra prendre ſoir & matin le morceau ſuivant.

Prenez du ſang de Dragon en larme, du bol d'Armenie, de la terre ſigillée, de chacun dix grains, cinq grains d'alun en poudre; liez-le tout enſemble par un peu de gomme arabique, diſſoute dans de l'eau commune, & bûvez un *Miſerere* après un verre de limonade, ou du ſirop de groſeille ou d'épine vinette, battu dans un verre d'eau; que ſi après un mois ou quarante jours la ſource de ce mal ne tariſſoit point par cette conduite, il en faudroit venir aux pillules, & à la tiſanne que j'ai promis de donner. Il y en a qui ſe ſervent de la ſaignée & des bains, je n'improuve point cette conduite; cependant je n'en ai jamais vû de grands ſecours, & ſur tout lorſqu'il y a eu lieu de ſoupçonner que ce levain ne ſe fût déja communiqué dans les eſprits ou dans le ſang; ce que l'on doit craindre, ſi ce mal ne tarit pas favorablement par les

remedes susdits. L'expérience m'a fait voir, que mes pillules & la tisanne sont les plus sûrs, & qu'ils sont moins malfaisans, que ceux dont on a coûtume de se servir en pareil cas. Pour en juger, j'ai mis en usage un bon nombre de ces remedes avec peu de succès, & je me suis servi du mien, sans faire préceder aucune préparation, ce qui a procuré la guérison très-promptement & très-sûrement. J'en ai autrefois employé un, qui avoit parfaitement réussi, & avoit guéri ce mal en trois ou quatre jours au plus tard, & sans retour; mais l'ayant donné un jour à une fille, elle fut tourmentée de si grandes cuissons aux parties, que je ne pûs qu'avec peine y apporter du remede, & par des injections, & par des lavemens de lait & en boisson: il ne m'en a pas fallu davantage pour y renoncer, je ne veux me servir d'aucun remede douteux & incertains, & où il y ait à craindre des accidens aussi desagréables que ceux-là. Je ne laisse pas de le donner ici, ayant vû depuis dans le Livre intitulé *Collectanea Leidensia* une préparation contre le flux de sang, qui ne differe pas beaucoup de celle-ci. Il y a dans Varsovie en Pologne des Moines, qui ont

gagné considérablement avec ce remede; il falut me donner bien des mouvemens pour l'avoir, & cela ne se pût faire sans argent. Voici le procédé.

Prenez un dragme de cantarides mâles; vous distinguerez les mâles d'avec les femelles, en ce que les mâles sont plus petits & plus verds, & les femelles sont plus grosses & plus jaunes; mettez-les sans les piler dans un vase à long col; versez par-dessus dix onces d'esprit de vin; laissez le tout sur la cendre chaude pendant vingt-quatre heures; filtrez-le ensuite à travers un papier gris. La dose est depuis trente jusques à soixante goutes, les mêlant avec une demie once de sirop de capillaire, pommes, &c. & six ou sept grains de sel d'absinthe en poudre; cela n'a rien d'opposé aux injections, à la tisanne & aux purgatifs dont j'ai parlé, parce que le vitriol peut paroître suspect, quand il est appliqué pur & simple: je donnerai une autre liqueur pour faire les injections. La voici.

Prenez un livre de chaux vive, versez de l'eau par-dessus, l'eau doit surnâger de trois doigts après l'ébullition, mettez cela dans un vase de terre, ou de verre, ajoûtez-y un gros de sel de

tartre, dix grains de vert de gris. Si on mettoit le tout dans un vaiſſeau de cuivre non étamé, il ne faudroit point de vert de gris; on peut ſans addition d'autre choſe, faire des injections de cette eau; l'alun diſſout dans l'eau de plantin, eſt encore fort propre; l'huile d'ambre jaune; l'eſprit de therébentine, ſont très-ſpecifiques pris interieurement; la doſe eſt de dix ou douze goutes dans un œuf frais, ou dans de l'eau-de-vie, il en faut prendre cinq ou ſix jours de ſuite le matin à jeun, & être deux heures ſans manger. Il y a pluſieurs huiles de cette nature, qui guériſſent cette maladie, & qui vont aux mêmes fins.

Des Gonflemens & Bourſouflemens des Parties.

Ces ſortes d'enflures exceſſives procédent de la même humeur, qui forme la maladie ci-deſſus; & par conſequent les mêmes remedes y conviennent, quand même elle ſeroit accompagnée d'ulceres; c'eſt ce qui fait que je n'ajoûterai autre choſe, ſinon les applications ſuivantes.

Prenez une once de graine de lin; quatre onces de lait: faites-les boüillir

ensemble, jusques à ce que cela se réduise en mucilage : étendez-le sur un linge, & appliquez sur la partie : non seulement ce cataplasme est merveilleux pour toutes les inflammations ; mais il est très-propre aux douleurs de la goutte : on pourra tremper des linges dans les eaux que nous avons décrit pour les injections, & les appliquer comme le cataplasme. Les fleurs de camomille, de melisse, les feuilles d'absinthe cuites dans du vin, sont fort propres à fondre cette matiere, lorsqu'elle est fortement infiltrée dans la partie.

Des Ulceres.

La meilleure conduite qu'il y ait contre ces sortes d'ulceres, c'est de les faire suppurer autant qu'on le pourra ; particuliérement ceux qui sont à l'enveloppe de la partie, & pour cela il faut prendre une once de suppuratif, le faire fondre, y ajoûter demi-once d'huile de mille pertuis, & un gros de fleurs de soufre : tenez cela à un petit feu : rémuez de tems en tems avec une spatule de bois ; & lorsque cela sera noir, vous le retirerez du feu : étant refroidi, vous en formerez des emplâtres, que vous appliquerez dessus la partie, les changeant

geant deux fois par jour, jusques à ce qu'il n'y ait plus de suppuration; que s'il se formoit quelque dureté, il faudroit y appliquer l'onguent arsenical, le précipité rouge, l'un ou l'autre; & quand la dureté seroit bien ouverte, il faudroit mêler un peu de ce même précipité, avec l'onguent suppuratif ci-dessus décrit, & s'en servir, jusques à ce que non-seulement la tumeur soit fondue, mais même que les racines en soient emportées. Le precipité rouge cause quelquefois de grandes douleurs, de même que les caustiques qu'on est obligé quelquefois d'appliquer. C'est pourquoi je conseille de passer le précipité par l'eau de plantin, & voici comme il faut faire. Prenez une once de precipité en poudre, & une livre de suc de plantin, tiré par la presse, mettez le tout dans un vase à évaporer, une écuelle de terre suffit, poussez cela à petit feu jusques à secheresse, pour lors vous pouvez vous en servir, & vous verrez qu'il rongera sans beaucoup de douleur : que si malgré tout cela ces mêmes duretés venoient à se couvrir d'une peau, à se cicatriser, & si elles subsistoient encore, il faudroit venir à l'usage de nos tisannes & de nos purgatifs. Il faut pendant le cours de

cette maladie purger le malade de cinq en cinq jours, la diette doit être humectante & incrassante ; la racine de guimauve ; la graine de lin ; le ris & l'orge mondée, sont très-propres à faire les tisannes, qui doivent être chargées légérement de ces matiéres ; il faut garder les mêmes précautions dans les alimens, que dans la conduite des écoulemens.

Des Poireaux, des Figues & des Champignons.

Ces sortes d'excroissances ou d'élévations, sont faites d'une chair molasse & spongieuse, qu'un levain intérieur rarefie, & ne different entre-elles que du plus ou moins ; mais lorsque d'autres accidens viennent à paroître quelque tems après, il y a lieu de craindre que ce ne soient déja des signes sûrs & certains d'une vérole naissante. J'en ai vû qui sont guéris, sans avoir été obligés de se servir de plus grands remedes, que des pillules & des tisannes dont je dois parler, y joignant quelques topiques ; c'est-à-dire en touchant légérement deux ou trois fois par jour ces excroissances avec de l'huile de vitriol, digéré dans l'esprit de vin, ou de l'ay-

mant arſenical, ou quelque autre cauſtique. Une heure après les avoir touchées, il faut y mettre quelque onguent, quelque cerat ou pommade rafraichîſſante.

De la Vérole.

Après que nous avons fait voir qu'il y a de la différence entre la Vérole naiſſante, & celle qui eſt héréditaire & même invéterée, & que les cauſes qui produiſent ces maladies ſont différentes, il faut tâcher de donner des remedes qui puiſſent remplir la diverſité de ces cauſes; & non-ſeulement il le faut faire du côté des remedes, mais même du côté du régime. Cependant comme les perſonnes qui ſe trouvent à la campagne, éloignées du ſecours & de conſeil des habiles Medecins & Chirurgiens, ſeroient ſans doute embarraſſées lorſqu'il faudroit entrer dans un détail ſi aſſujettiſſant & ſi pénible; je donnerai pour cet effet une maniére aiſée & facile, pour traiter la Vérole naiſſante, accompagnée de quelques circonſtances aſſez commodes, tant aux perſonnes qui ſont à la Campagne, qu'à celles qui ſont dans les Villes. Je m'aſſure que le ſecours qu'elles en recevront, leur donnera lieu de publier la vérité de

ce que j'avance. Lorſqu'on aura de juſtes ſoupçons d'être attaqué de cette maladie, ce qui ne ſera pas mal-aiſé de connoître, par tout ce que nous avons dit ci-deſſus. Voici ce que je conſeille; c'eſt premierement de ſe purger tous les cinq jours avec les pillules ſuivantes, ou avec nos extraits purgatifs.

Deſcriptions des Pillules.

Prenez quatre grains de raiſine de jalap, ou douze de la racine en poudre : de l'extrait d'aloës : de rhubarbe & de ſené, dix grains chacun. Que ſi vous voulez changer quelques-uns de ces extraits, vous augmenterez la doſe des autres. Vous pourrez auſſi diminuer la doze du tout par rapport aux forces ou à l'état du malade. Vous joindrez à cela depuis quatre juſques à dix grains, de la préparation de mercure ſuivante. Vous en formerez pluſieurs petites pillules, qu'il faut prendre le matin à jeun, & demi-heure après un bouillon à la viande; il faut continuer l'uſage de ce purgatif, laiſſant l'intervale des jours que j'ai marqué, juſques à ce qu'on ſe porte bien; je ne conſeille pourtant pas de quitter ce remede tout d'un coup, non plus que les autres,

mais ſeulement de les éloigner peu-à-peu juſques à ce qu'on ſoit hors de tout ſoupçon, & qu'on s'apperçoive que la nature a pris ſi fort le deſſus, qu'elle n'a plus beſoin d'aucun ſecours.

Extraits purgatifs.

Prenez de l'extrait d'abſinthe, & de petite centaurée, extrait de genievre autant, extrait de rhubarbe deux gros, un gros de raiſine de jalap, extrait d'aloës un gros & demi; extrait de ſafran, un gros: mêlez le tout enſemble, & verſez par-deſſus de l'huile de canelle & de geroſle un gros, de l'eſprit de vin demi once: laiſſez le tout enſemble dans un vaſe propre pendant trois jours, avant que de vous en ſervir: la doſe eſt depuis vingt juſques à ſoixante grains, & à chaque doſe on ajoûtera depuis cinq juſques à dix grains de la préparation de notre mercure; ceci ſe prend avec la même précaution que les pillules ci-devant. Cependant lorſque la Vérole aura procedé d'un ulcere, ou d'un écoulement, je ſuis d'avis, quand abſolument on veut paſſer par l'uſage du mercure, qu'on le prenne dans de la conſerve de roſes; qu'on y joigne la purgation que nous avons décrit pour

les écoulemens pardessus, & sur-tout si le malade est desseché, ou qu'il soit d'un temperamment sec & plein de feu, sans quoi il ne sera pas nécessaire de rien changer à ce procédé. A l'égard de la boisson, on fera de la tisanne d'orge, de reglisse, & de chiendent : on y ajoutera cinq goutes d'huile de vitriol, ou de l'eau de rabel sur deux pintes de de cette boisson, dont on usera dans les repas; l'usage du vin ne convient point, à moins que le malade ne soit foible, ou qu'il ne tombe dans des dégoûts ; en ce cas on pourra user d'un peu de vin, & sur-tout qu'il soit bien mur.

J'ai éprouvé une chose qui m'a souvent réussi, & je ne crois par être le seul qui suive cette méthode, c'est que dans les accidens véroliques, ou dans une vérole naissante, il est bon d'ajouter au purgatif que nous avons donné contre les écoulemens, depuis deux jusques à huit grains du tartre émétique, & de le réïterer, en laissant un peu reposer le malade : il faut pourtant avoir égard à la délicatesse du temperamment, & aux dispositions opposées, qui peuvent se rencontrer dans un sujet.

Revenons maintenant au régime que j'avois déja commencé de donner ? je

ſuis extrêmement ſurpris que Mrs les Chirurgiens qui ont mis cette maladie dans leur département, & qui ont établi un different régime dans la plûpart des accidens, ayent cependant réduit tous ceux qui ſont attaqués de cette maladie à un régime uniforme, de quelque maniere qu'elle ſe manifeſte, & quoi qu'elle dérive des mêmes accidens auſquels ils preſcrivent eux-mêmes des remedes differens, & qu'ils reconnoiſſent proceder de cauſes différentes. Or ſi les cauſes ſont différentes, pourquoi donc ne pas établir un régime different, la vérité eſt qu'ils ne le font point, & qu'ils traitent ce régime de bagatelles, parce qu'ils n'ont pas une connoiſſance aſſez exacte des alimens, pour en preſcrire un qui ſoit juſte. Pour ne pas tomber dans le même inconvénient, lorſqu'on ſera pleinement éclairci de la cauſe & des principes, qui tiennent le deſſus dans cette maladie, il eſt abſolument néceſſaire d'ordonner un régime, qui par une action oppoſée les combatte. Par exemple, lorſque le mercure dominera, c'eſt-à-dire la partie aqueuſe; voici le régime que je conſeille, ſi le malade eſt en état d'uſer d'alimens ſolides. C'eſt de faire choix de bonnes Perdrix,

de bonnes Volailles, d'Oiseaux de montagne, & de bons Pigeons; que si le malade étoit dans des dispositions telles, que ces alimens en substance ne lui convinssent pas, il faudroit pour lors se servir de l'extrait de ces viandes & même du Mouton, vieux Coqs, vieux Pigeons, & en faire ce qu'on appelle des consommés, ausquels on ajoûte canelle, fleurs de noix muscade, cloux de gerofle, & même de la Vipere; toutes les viandes, qui ont un suc puissant, de même que les herbes aromatiques, sont très-propres à combattre la cause de cette maladie lorsque le phelgme domine: une chose à laquelle il faut prendre garde, c'est de ne jamais fatiguer la nature, ni la surcharger, soit d'alimens, ou de remedes quoique specifiques; parce que comme elle a, quoi qu'interrompue par quelques matieres étrangeres, son feu & son baume intérieur, qui travaille pour rétablir l'ordre des liqueurs, il lui faut toujours donner du tems, & ne la pas précipiter ni troubler ses mouvemens intérieurs, mais seulement la favoriser dans ses opérations; de cette maniére il n'est rien qu'elle ne tourne à bien. C'est-là le grand secret, tant dans la guérison des maladies, que pour la conduite



conduite de la ſanté ; la vie n'eſt qu'une mécanique ; & quand nous ſommes nez avec une bonne conſtitution, ſi nous ne vivons pas, c'eſt que nous en ignorons les regles. Comme il eſt difficile d'en connoître toute la variété, celle des reſſorts, de leurs actions, des mouvemens, & tout ce qui fait agir les liqueurs, lors même qu'on en fait une étude particuliere : comment ceux qui ſont entraînés ou engagés dans une infinité d'emplois, qui ne permettent pas qu'ils s'appliquent à une pareille recherche, quoiqu'elle ſoit la plus utile de la vie, pourroient-ils en être inſtruits ? Ainſi le meilleur conſeil que je puiſſe leur donner, c'eſt celui d'entretenir toujours la nature ſans la violenter, ſans la ſurcharger, ſans la diſſipper & de la réduire dans une néceſſité, & dans certains beſoins qui lui faſſent ſouhaiter les alimens & les remedes, ou qu'elle n'y paroiſſe plus ſi oppoſée. C'eſt-là ce point ſeul, & à cet état qu'il faut réduire les malades dans l'ordre des remedes & des alimens ; ce n'eſt que par cette conduite qu'on peut recouvrer la ſanté, quand on l'a perdue, & qu'on peut jouir des agrémens & des plaiſirs qui ſe rencontrent dans une vie ſaine.

C'est cette conduite qui fait vivre & vi vre heureusement; c'est le régime gé néral que l'on peut donner dans tou tes sortes de maladies, je continuera d'entrer dans ce détail, & de prescrir ce régime particulier aux maladies qu je traite.

Après avoir parlé des viandes les plu convenables, je regarde que le pain d froment, lorsqu'il est bien cuit, est ce lui qui convient le plus; parce que cett graine a un esprit supérieur à toutes le autres semences, dont on peut faire du pain. Cela est si vrai, que les eaux-de-vie faites de grain, & particulierement de froment, sont plus fortes & plus puissantes que celles du vin: quant à la boisson je suis d'avis qu'elle soit faite de la maniere suivante. Mettez dans deux pintes d'eau bouillante un gros de *Kinkina* en poudre; deux gros de racine de Contrayerva; autant de racine d'Esquine; un scrupule de Canelle; la moitié d'une écorce de Citron; une once de sucre Candi: laissez le tout pendant deux fois vingt-quatre heures sur la cendre chaude; après quoi, vons le ferez cuire & réduire à trois chopines: lorsque cela sera froid, vous le passerez, & en ferez la boisson ordinaire

du malade. Que si on avoit des signes, ou des raisons certaines que le levain vérolique fût, ou invétéré, ou concentré; pour lors au lieu de faire ces sortes d'infusions dans de l'eau pure & simple, il faudroit les faire en eau-de-vie, consommez, aromatisez, vin d'Espagne, observant que ces liqueurs soient suffisamment chargées de ces matieres. Il est bon de prendre les premieres teintures le matin à jeun, le plus chaudement qu'il se peut, se couvrant ensuite un peu plus que de coutume. Il faut être dans cet état pendant deux heures, dans un grand repos : ce qui provoquera des sueurs aux uns & des moiteurs aux autres, & surtout si l'on prend auparavant de la préparation sudorifique d'antimoine que je donnerai; il ne faut point croire que ces sortes de maux se guérissent sans souffrir, quoi qu'une infinité de gens se vantent du contraire. Cette maladie est comme le peché originel, c'est-à-dire, accompagnée de sueur & de douleur. Que si dans l'usage des remedes & du régime que j'ai proposé, on se trouvoit trop échauffé, il ne faudroit pas pour cela abandonner cette conduite; mais seulement la surseoir pour quelque-tems,

& recommencer enſuite, ménageant toujours les forces du malade par rapport à l'action des remedes, & l'uſage du remede à la durée de la maladie, ſans s'arrêter aux diſcours d'un vulgaire ignorant, qui croit que ſa charge, ſon habit, une fauſſe & légere amitié, le mettent en droit de preſcrire la route que doit tenir un Medecin, que de profondes meditations, qu'un travail fondé ſur la raiſon & ſur l'expérience ont rendu très-habile dans ſa profeſſion. Il ne faut pas qu'un Medecin de ce caractere ſe rebute, il vaut mieux eſſuyer le murmure injuſte de ces gens-là, que d'entrer dans une complaiſance, qui, quoique capable d'accréditer le Medecin, & de lui être profitable, ſe trouveroit très-funeſte au malade. Voilà cependant les coups mortels qu'une fauſſe opinion & une lâche complaiſance portent tous les jours aux malades. Il n'eſt pas facile, je l'avoue, de reſiſter à ce torrent; mais le véritable Medecin doit être ferme, & ne jamais s'écarter de ſes principes.

J'ai promis aux curieux de Mercure, de leur en donner une préparation. En voici une qui doit convenir aux accidens véroliques difficiles à emporter, principalement lorſqu'ils commencent

ar un coagul, ou qu'ils menacent d'u-
e verole naiſſante ; car alors le vif ar-
ent pourroit bien par ſa pénétration,
ompre le premier enchaînement des li-
ueurs, & en ce cas-là donner lieu à la
ature de faire la ſéparation de ce vi-
ıs naiſſant ; ou du moins de diſpoſer
s ſujets auſquels on l'appliqueroit, à
ecevoir les ſecours de certains reme-
es, qui deviendroient peut-être inu-
les, ſi l'on n'avoit fait précéder l'ac-
on du mercure, ou s'ils n'en étoient
ccompagnés.

Préparation du Mercure.

Prenez deux onces de Mercure en
oudre, qu'on appelle ordinairement
nercure doux ; vous les mettrez dans
n vaſe de verre, ou de terre : verſez
ar deſſus la leſſive ſuivante, juſqu'à ce
u'elle ſurnage de deux travers de doigt :
emuez la poudre deux ou trois fois par
our avec un petit bâton : tenez-les en-
ſemble pendant quatre ou cinq jours ſans
eu, après leſquels vous laverez la poudre
& la ferez ſécher. Pour la bien laver, il
faut la mettre dans un papier à filtrer,
& le papier dans un entonnoir de verre,
& verſer par-deſſus de l'eau froide, juſ-
ques à ce que l'eau n'ait aucun goût de

ſalure. Etant ſéchée, vous y brûlerez par-deſſus de l'eſprit de vin très-rectifié, remuant la poudre avec un bâton pendant que cet eſprit brûlera : on peut réitérer cela deux ou trois fois, après quoi on mettra cette poudre dans une boëte ou bouteille de verre : ſervez-vous-en de la maniere que j'ai marqué, augmentant ou diminuant la doſe ſuivant qu'on le jugera à propos. L'uſage qu'on en fera, prouvera ſuffiſamment que c'eſt la meilleure préparation & la plus douce de toutes celles qui ont paru juſqu'aujourd'hui, tant contre les accidens véroliques difficiles à guérir, véroles naiſſantes, que contre les vers, pourvû que ſon action ſoit ſoutenue par les extraits, tiſanes, & les autres compoſitions que je donne, ou telles autres qui ſeront dans le même eſprit. La leſſive dont j'ai parlé, ſe doit faire de la maniere ſuivante.

Prenez deux livres de chaux vive, autant de ſalicor, ou ſoude d'Alicant en poudre groſſiere : mêlez le tout enſemble, & mettez-le dans un baquet, qui ſoit percé au fond : vous mettrez ſur le trou un bouchon de foin, ou de paille, pour donner la liberté à l'eau de ſe filtrer à meſure qu'elle ſe charge des ſels

e la chaux, & de la ſoude d'Alicant: faut repaſſer la même eau pluſieurs ois ſur ces matieres, vous connoîtrez u goût, par la force des ſels, qu'elle ſt aſſez chargée; c'eſt la même dont es Savonniers ſe ſervent, pour faire le avon noir, qui eſt très-piquante & très-pénétrante. C'eſt ce qui fait que quelque part que vous mettiez cette leſſive, à moins qu'elle ne ſoit dans de bonnes bouteilles de verre, elle caſſera tout, ou paſſera au travers, quand même les vaſes auroient quatre travers de doigt d'épaiſſeur: par-là vous verrez quelle eſt l'action de ces ſortes de ſels.

L'eſtomac ſe trouve quelquefois ſi embarraſſé d'un virus mêlé dans des reliquats de digeſtion, qui réſident dans ſon fonds, ou qui forment autour de ſes parois comme une eſpece de colle qui pourroit détruire l'action des remedes que je propoſe. En ce cas il faut faire précéder le tartre émétique depuis deux grains juſqu'à huit dans un bouillon au veau, avec un peu de caſſe, ou de manne, & réitérer même, ſi les ſujets le permettent, & qu'il n'y ait point de vice de partie conſidérable; ce qui roule entierement ſur le jugement du Medecin, ou d'un malade qui ſe connoît. Le

jour des vomitifs il faut observer de ne manger que quelque potages, œufs frais, & prendre des bouillons. Que si c'est une vérole invétérée, ou héréditaire, que vous ayez à combattre, & dont le principe dominant soit la partie mercurielle, il n'y aura d'autre changement à faire, que de se servir de la préparation suivante ; surtout lorsque vous sçaurez sûrement qu'elle aura commencé par des tumeurs aux aines, à moins que quelque maladie de conséquence ne vous fit entrer dans d'autres considérations. Outre qu'il est bon de sçavoir que ces sortes de préparations remplissent le plus souvent les indications opposées de plusieurs maladies.

De l'Antimoine.

L'Antimoine est un de ces demi métaux, dont j'ai promis de parler à cause qu'il est d'un grand usage dans la Medecine. Ses principes sont très-aisés à séparer, & par conséquent on peut faire choix de ceux qui peuvent remplir de ces sortes de maladies ; ce qu'il est impossible de faire par le vif-argent, sans un sçavoir peu commun, & qui ne se rencontre presque jamais dans ceux qui l'employent ordinairement. Je donnerai

ci deux moyens également bons pour faire la diviſion de ces principes. Voici la premiere préparation.

Mettez de l'antimoine en poudre, il n'importe de quel pays il ſoit : ayez un vaſe de terre fait exprès, de la largeur d'un pied en rond, en ovale, ou en quarré, il faut qu'il ait ſeulement deux pouces de hauteur. Vous remplirez ce vaſe d'antimoine pulvériſé ; & pour lors le placerez à un feu de réverbere modéré, juſqu'à ce que vous voyez que l'antimoine devienne rouge. Il faut le tenir dans cet état pendant une quarantaine de jours, après leſquels vous retirerez votre vaſe du feu, & le laiſſerez refroidir ; étant refroidi, vous tirerez avec un ciſeau de fer, ou quelque autre inſtrument aſſez fort, l'antimoine qui ſe trouve fortement attaché au vaſe, & vous le concaſſerez doucement. Vous verrez des criſtaux très-blancs & très-purs, que vous ſéparerez du reſte de l'antimoine, qui eſt en maſſe d'un rouge brun, il faudra les mettre dans une bouteille & les garder pour le beſoin ; & lorſqu'on voudra s'en ſervir, on les pulvériſera auparavant. La doſe eſt depuis deux juſqu'à dix grains, ils ne ſont point vo-

mitifs ; ils agiſſent comme les panacées en cuiſant les humeurs, & en procurant l'évacuation, & la ſéparation de celles qui incommodent la nature, par les conduits les plus diſpoſés à leur iſſue. Dans l'appréhenſion que j'ai que cette opération ne ſoit embarraſſante pour certaines perſonnes, ou que bien des gens ne ſoient pas à portée des choſes néceſſaires pour en venir à bout, je me ſuis propoſé de donner cette ſeconde, dans laquelle les moins entendus dans ce travail auront de la peine à ſe tromper.

Prenez un quarteron d'antimoine en poudre, avec une demie livre de ſalpêtre ; le tout plus ou moins, en gardant la même proportion, le plus groſſier ſalpêtre eſt le meilleur : mêlez le tout enſemble, & mettez-le dans un creuſet à un petit feu de charbon remuant de tems en tems avec une baguette de fer, juſques à ce que la matiere ſoit d'une couleur jaunâtre, ce que vous connoîtrez en y plongeant votre baguette, à l'extrémité de laquelle il demeurera attaché. Il faut avoir la précaution de ne pas porter cette matiere à blancheur, elle n'auroit plus la vertu que nous demandons. Lorſqu'elle ſera

de la couleur, que j'ai dit, retirez-la du feu : prenez-en deux gros ou environ : lavez-la bien avec de l'eau chaude : faites-la sécher ; & pour ne se pas tromper, il est à propos, avant que de s'en servir, d'en donner à quelque malade, qui ait besoin de vomir. Il faut commencer depuis quatre jusques à quinze grains, ou en prendre soi-même pour la mieux connoître, n'y ayant rien à craindre, si on a la précaution de commencer par une petite dose en augmentant : il faut l'envelopper dans quelque conserve, confection de hyacinte, ou extrait de genievre : on prendra un bouillon immédiatement par dessus, ou un verre de biere, ou de tisane. Lorsqu'on sera sûr que ce remede n'est pas vomitif, mais seulement purgatif, il en faut donner jusques à ce qu'il purge autant qu'on le jugera à propos par rapport à l'état du malade. Il sera bon pour aider à l'action de ce remede de faire dissoudre deux onces de manne, plus ou moins dans un bouillon, qu'il faut prendre un quart d'heure après ; que s'il y avoit une hydropisie & quelque amas d'eau considérable, il faudroit au lieu de manne se servir de nos pilules. Ce remede est merveilleux pour

emporter les obstructions, procurer la liberté des filtrations, & en favorisant la nature dans toutes les opérations, faire reprendre le dessus aux parties sulphureuses, qui sont noyées ou suffoquées par des viscosités, qui les enveloppent & éteignent leurs actions. Que s'il y avoit des raisons pour baigner le malade, il faut que le bain soit préparé & animé par des herbes aromatiques, comme thin, lavande, sauge, romarin, observant toujours dans la conduite de ces maladies, que les remedes, les alimens, généralement toutes choses répondent & tendent à balancer le flegme qui auroit pris le dessus; ce qui ne se peut faire que par l'usage des matieres tirées des végétaux, animaux & minéraux qui sont d'une nature sulphureuse.

De la Vérole invétérée où le sel domine.

Les ulceres, les dartres, les demangeaisons, & tous ces défauts du cuir procedent ordinairement d'un sel âcre & caustique. C'est pourquoi il faut, comme nous avons dit ci-dessus, que toutes choses tendent à réprimer leurs aiguillons. Que si l'on juge à propos de préparer le malade par des bains, il faudra y ajoûter deux ou trois pintes d'une

leſſive faite de la maniere ſuivante. Lors que vous aurez ſéparé les cryſtaux dans la calcination de l'antimoine, mettez en poudre les ſcories, qui ſeront rougeâtres ; ou, ſi vous aimez mieux, il n'y a qu'à reverbérer l'antimoine à rougeur, le mettre en poudre, & verſer par-deſſus de l'eau chaude, la repaſſant pluſieurs fois juſqu'à ce qu'elle ſoit aſſez chargée. Toutes les fois qu'on aura affaire de cette eau, il n'y aura qu'à verſer de nouvelle eau chaude ſur la même matiere, qui peut ſervir long-tems ſans être épuiſée, attendu qu'elle reprend de nouvelles forces dans l'air. Que ſi vous aviez beſoin que l'eau fut plus chargée, arroſez légerement l'antimoine calciné de bon vinaigre ; laiſſez-le en infuſion pendant vingt-quatre heures ; après quoi vous verſerez de l'eau chaude par-deſſus, dont on fera une leſſive, comme nous avons dit. Les ſcories de l'antimoine, après quelque opération que ce ſoit, peuvent ſervir aux mêmes uſages, il n'y a pas de meilleurs lavemens & de plus ſûrs que ceux qu'on fait de ces leſſives ; auſſi eſt-il bon de s'en ſervir dans ces maladies. Que ſi l'on ne veut pas ſe ſervir de l'antimoine, & qu'on veuille employer les végétaux,

on pourra se servir de racines de noyer, d'écorce de chêne, de coin, ou de frêne, les coupant par petites pieces, & les faisant bouillir dans une partie de l'eau, qui doit servir pour le bain; il sera bon de bassiner les ulceres plusieurs fois avec cette décoction, la faisant passer sur les scories de l'antimoine, y tenant ensuite des compresses dessus trempées dans lesdites lessives : on en peut faire une autre plus facilement par la suie de cheminée, & la fleur de soufre. Que si les ulceres ou les caries ne cedent à ces sortes de préparations, il faudroit se servir de la teinture suivante, sans abandonner ce qui est nécessaire pour le dedans.

Teinture d'Antimoine.

Ayez du vinaigre distilé, telle quantité qu'il vous plaira ; mettez-le dans un vase à long col, avec une once d'antimoine pour chaque livre de vinaigre, placez ce vase dans du fumier pendant trois mois ; après quoi vous séparerez le vinaigre doucement, & le passerez à travers un papier gris, & le distilerez ensuite par la cornue, & lorsqu'il sortira des goutes rouges, vous aurez soin de changer de récipient, & d'augmenter

le feu jusqu'à ce que tout soit distilé. Cette derniere liqueur est merveilleuse pour les ulceres les plus malins quoique fistuleux, & accompagnés de carie. Quant aux remedes internes, il faut bien prendre garde aux purgatifs : pour peu que leur action soit vive, ils ne conviennent point ; si cependant quelque incident obligeoit de s'en servir, il faut les accompagner de quelque chose, qui défende le sujet de leurs impressions, & du mouvement qu'ils excitent dans les liqueurs : car après tout, ils sont opposés d'eux-mêmes à la guérison de cette maladie ; surtout quand la dissolution des sels a excité des fontes, ou qu'elle a produit des ulceres internes. Il est d'une grande importance dans ces cas-là d'empêcher que les malades passent par aucun milieu fâcheux & irritant, quand même on ne se serviroit que des remedes les plus spécifiques. Il ne me seroit pas bien difficile d'en insérer ici plusieurs, qui combattent cette maladie ; le moindre Livre de Chymie en est plein, & j'en ai un bon nombre, que je connois par moi-même ; mais comme il faut que ceci serve aux personnes, qui sont éloignées des secours de la Medecine,

j'en retrancherai un bon nombre, sur tout ceux qui pourroient causer des incidens qui demanderoient la présence du Medecin, & qui pourroient faire quelque embarras. Je me renfermerai dans un Formulaire, qui, quoique très-abrégé, suffira pourtant pour remplir les indications des plus violens accidens causés dans ces maladies par le dérangement des sels; ces sels, par exemple, deviennent quelquefois si fixes dans le corps humain, qu'ils tiennent de la nature des métalliques. Or dans ce degré de malignité, tous les remedes foibles dont on se sert ordinairement, ne sçauroient leur faire changer de nature, ni diminuer leur action en aucune maniere: au contraire quelques-nns de ces remedes, comme le lait de Vache, d'Anesse, &c. qui sont regardez par la plupart des Medecins, comme les plus grands secours de l'Art, ne peuvent détruire la mauvaise qualité de ces sels. En effet, le lait étant propre à se charger de toutes sortes de levains, & à conserver les impressions qu'il en reçoit bien loin de les adoucir, & de rétablir leurs bonnes qualités, il sera lui-même transmué en la nature dont ils seront, parce qu'il doit toujours arriver qu'un levain supérieur

réduise l'inférieur de la nature. Que le foible suive les mouvemens du plus fort, & qu'il en prenne la forme, & tous les caracteres. Je crois qu'il n'est pas nécessaire de faire une longue dissertation, pour prouver que certains liquides, comme les bouillons, les tisanes ordinaires, ne font que délayer & détremper les sels par le trop grand usage qu'on en fait, & la quantité excessive qu'on en prend ; & si ces sels sont dépravés, quels secours peut-on recevoir de leur désunion ? Si on jettoit une once d'arsenic dans un puits plein d'eau, cette eau ne feroit que diminuer, & affoiblir la force de l'arsenic, en écartant & en désunissant ses parties, mais elle ne lui feroit jamais perdre sa qualité caustique & arsenicale ; & si on venoit à faire évaporer l'eau, où il auroit été dissout, on le trouveroit encore tel qu'il étoit auparavant, & sans avoir rien perdu de sa qualité véneneuse. Il est donc question de faire quelque chose de plus, de changer ces sels, ou de les chasser étant désunis, pour fortifier le feu intérieur qui s'affoiblit par ces liquides trop foibles. Il est question de proposer des remedes qui puissent faire ces changemens, ou du moins qui puissent lier

les sels, les embarrasser, les saisir & les emporter, sans les lâcher dans les routes qu'ils leur feront prendre. Le corail, les terres sigillées & les coquillages calcinés, qui ne sont eux-mêmes que des sels fixes, ou intimement unis au soufre qui les lie, sont de ces remedes qui ne sont pas assez puissans pour imprimer aux sels caustiques une bonne qualité. Ils sont plus propres à augmenter la salure, qu'à la diminuer, ou à former des coaguls, qu'à procurer la filtration des liqueurs. Qui sçauroit adoucir le vinaigre & le réduire en résine brûlante, sans qu'il pût reprendre son aigreur, auroit sans doute une matiere capable de surmonter la malignité des sels dans ces maladies. Plusieurs Physiciens & Medecins croyent l'avoir adouci par le mélange des esprits urineux : mais s'ils veulent permettre qu'on les instruise, on leur fera voir que par ce mélange ces corps entrelassés n'ont point changé de nature, & qu'ils sont entr'eux, comme sont le vin & l'eau mêlés ensemble : peuvent-ils conclure que le vinaigre soit adouci, parce qu'il n'excite plus le même sentiment d'acreté ? Ce vin trempé d'eau n'a plus sans doute la même pointe, ni la même vi-

vacité ; mais parce que les expériences frappent plus que les raiſonnemens, on leur fera ſentir, quand ils le ſouhaiteront, que cet adouciſſement prétendu n'eſt uniquement que le mélange de parties hétérogenes : on ſéparera ces ſels urineux du vinaigre, & on reconnoîtra qu'il n'a point changé de nature.

Ce n'eſt pas de ces remedes adoucis par un ſimple mélange, dont je me ſers pour guérir ces maladies. Qui ne ſçait que cet adouciſſement, ne ſçait que pallier le mal ; le corps humain n'eſt qu'un amas de couloirs propres à ſéparer les liqueurs les unes d'avec les autres, les ſéroſités dans les reins, la partie huileuſe dans le foie, un ſuc lexivial dans le pancréas, &c. Ainſi ſi les ſels urineux venant à ſe ſéparer des acides, comme il doit infailliblement arriver, le mal bien loin d'être guéri, doit reſſuſciter & cauſer de plus grands déſordres que jamais ; c'eſt un feu, qui ayant été caché pendant quelque-tems, & comme étouffé par des matieres étrangeres, reprend ſa premiere force, lorſqu'il eſt débarraſſé, & devient plus furieux qu'auparavant, par la rencontre qu'il fait de pluſieurs parties qui ſont déja de ſa nature, ou qu'il aſſujettit à

ſuivre les impreſſions qu'il leur donne. J'ai dit que j'avois le ſecret, non de mêler le vinaigre avec les ſels urineux, & d'affoiblir par ce mélange ſon aigreur, ce qui eſt ordinaire; mais de le dépouiller abſolument de cette aigreur, & de le rendre une réſine véritable. Je le communiquerois volontiers au public, je devrois même le faire pour répondre à ce qu'il attend de moi; mais je le conjure de vouloir bien me permettre de différer pour un peu de tems, & de ſe contenter pour le preſent des deux préparations ſuivantes : elles ſeront d'un grand ſecours, & rempliront parfaitement bien l'idée qu'il faut avoir pour adoucir les ſels; je ne répons pas cependant qu'elles les détruiſent.

Préparation de Plomb.

Prenez une once de plomb, mettez-là dans un creuſet, où vous aurez auparavant fait fondre de l'or du poids d'un demi-louis : tenez les deux métaux en fonte ſans y toucher pendant une demie heure; après quoi, donnez une petite ſecouſſe au creuſet, & verſez la matiere dans une lingotiere : étant refroidie, vous la mettrez en limaille, que vous mêlerez avec deux onces de ſel

ammoniac, une once de nitre, trois onces de fleurs de ſoufre : vous mettrez le tout dans un creuſet proportionné à la matiere : vous placerez enſuite ce creuſet ſous une cheminée, ou dans un endroit bien ouvert : vous y mettrez quelques charbons allumés tout autour, pour tenir ſeulement les matieres en fonte pendant une heure, & l'heure paſſée, vous augmenterez le feu juſqu'à ce que les matieres s'enflamment ; & lorſqu'elles ceſſeront de brûler, vous donnerez un plus grand feu pour enlever tout ce qui ſe pourra des ſels, qui s'y ſont mêlés : ces ſels enlevés, jettez la matiere dans une terrine pleine d'eau chaude, lavez-la de pluſieurs eaux pendant cinq ou ſix jours, après lequel tems vous la ferez ſécher, & la mettrez en poudre. Il faut mettre à part ce qui aura de la peine à ſe pulvériſer, pour ſervir dans une nouvelle préparation. Ce qui pourra ſe pulvériſer, doit être réduit en une poudre très-fine & paſſé par un tamis fin.

La doſe de cette préparation eſt depuis cinq grains juſqu'à quinze dans un peu de conſerve de violette, de roſes ou autres : il faut prendre ce remede trois heures devant, ou après le repas,

le ſoir ſi le malade a des inſomnies ; le matin s'il n'en a point : il ne produit aucun effet ſenſible, mais il précipite une matiere ſi ſalée par les ſelles, qu'il eſt bon de prendre quelques lavemens d'une décoction de ſon pur & ſimple, ou de lait, ou de gruau, ou enfin de tiſane adouciſſante. Il n'eſt pas néceſſaire de prendre de ce remede tous les jours, il en faut proportionner l'uſage, & la doſe à la grandeur du mal. Je puis le publier hardiment comme un des meilleurs anodyns qui ſoit dans la petite Chymie, & je puis dire avec vérité que par l'uſage de ce remede, j'ai fait de belles cures, qui m'ont fait bien de l'honneur, je m'en ſuis même ſervi avec ſuccès ; mais il faut avoir ſoin d'ôter auparavant la plénitude. C'eſt pourquoi dans le deſordre des ſoufres, je ne le répeterai pas en parlant de leurs défauts. La préparation qui ſuit a eu le même ſuccès.

Préparation d'Antimoine.

Quand vous aurez fait les infuſions d'antimoine, que j'ai décrit ci-deſſus, ſans ajoûter le vinaigre, vous filtrerez cette eau à travers le papier gris : étant paſſée, vous verſerez par-deſſus du vi-

naigre distillé peu à peu, jusqu'à ce qu'il se précipite une poudre au fonds, & que cette poudre cesse de tomber : séparez l'eau, ou filtrez-la de nouveau, il vous restera une poudre, que vous lavez plusieurs fois, & sur laquelle vous brûlerez de bon esprit de vin, en la remuant de tems en tems ; enfin vous la ferez sécher, la dose est depuis dix jusqu'à trente grains dans de la confection d'hyacinte, eau cordiale, sirop, ou un mélange du tout ensemble : on prend cela loin du repas, le soir ou le matin ; il faut se tenir ensuite dans un lit chaudement, & un peu plus couvert qu'à l'ordinaire. Si l'on y veut ajoûter quelque liqueur, ou tel autre remede qui agissent conformément à son action, on le peut faire : cette action est ordinairement par les sueurs.

La boisson doit être faite avec de l'avoine, du froment, ou avec de l'eau pure & simple, il faut alors mettre deux onces d'eau-de-vie, ou de vin à proportion dans une pinte d'eau ; les alimens seront bonnes volailles, veau, viandes blanches, évitant celles où l'art a donné du haut goût ; ceux qui ont appetit, pour le poisson en peuvent manger, s'il est préparé simplement, il n'a

rien qui soit absolument opposé à cette maladie ; j'ai même assez de complaisance pour permettre la saignée & les lavemens, pourvû qu'on en use avec modération. J'ai dit ce que je pensois sur la saignée ; j'ai fait résolution d'écouter patiemment les mauvais raisonnemens qui se font là-dessus, & de ne me point brouiller avec une infinité de gens, que l'opinion gouverne. Si l'on me faisoit voir que par la lancette on ne fait que séparer l'humeur qui peche & qui cause les maladies, ce seroit une opération dont je ferois grand cas : on ne manque pas pour établir ce préjugé, de prétexter qu'il faut préparer le malade ; autre refuge d'ignorance. Je pardonnerois cette méthode à gens, qui ne connoîtroient que l'ellebore : mais de nos jours, où l'on voit que l'antimoine, l'ipécacuanha, le quinquina, & plusieurs autres remedes bien au-dessus de ceux-là, préparent & guérissent en même-tems ; user de la saignée à tout propos, & se conduire de la même maniere que si Dieu, après avoir créé Adam, lui eût mis la lancette à la main, pour marquer qu'elle devoit être en recommandation à toute sa postérité ; je vous avoue que cet entêtement me surprend.

Du vice du Soufre.

C'est du soufre renfermé dans chaque corps que dépendent les couleurs, & les odeurs tant bonnes que mauvaises : une de ses propriétés est de s'échap-r, si-tôt qu'on ouvre les endroits qui renferment, & de végéter, quand il est que dans une médiocre liberté d'agir. Cela étant, il ne sera pas mal-aisé de sçavoir lorsqu'il tiendra le dessus ans un état peu naturel : cela se fait ar le coloris, les odeurs, les excroissances, tant des chairs que des os. Ces ffets, joints aux signes que j'ai donné pour les bien connoître, nous convaincront de la maniere dont les soufres sont sortis de leur état naturel. Pour cet effet, il est important d'examiner les impressions qui seront sur le sujet, les excrémens & récrémens. Ceux qui auront travaillé sur le sang, se seront sans doute apperçus de l'odeur désagréable qui en résulte ; il n'y a personne qui ne crût qu'il y a des excrémens humains dans l'endroit où on le distile ; la vapeur qui en sort, est semblable à eelle qui sort d'une personne qui est bien malade ; ce qui procede d'un entier développement des soufres, & de leur dé-

ſunion d'avec les autres principes du ſang ; ce qui ſe paſſe dans les animaux, arrive dans les végétaux, lorſque leurs huiles, ou leurs ſoufres ſuaves & odoriférans, ſe changent en odeurs puantes & déſagréables. La même choſe ſe rencontre dans les métaux, mais d'une maniere plus ſenſible dans les métallions, ou dans les marcaſſites, dont les ſoufres développés répandent des odeurs & des vapeurs ſi pénétrantes & ſi dangereuſes, qu'elles portent le venin & la mort dans le centre des liqueurs qui font la vie des animaux ; toutes les leſſives & les eaux-fortes, qui peuvent pénetrer dans l'intérieur des métaux, en font ſortir une odeur cadavéreuſe : lorſque les principes du ſoufre commun, & du charbon de pierre ſe déſuniſſent, les vapeurs des ſoufres qui en ſortent, ſont inſupportables.

Donc pour réparer ces ſortes de déſordres qui arrivent dans le corps humain, il y a deux choſes à faire : La premiere, eſt d'empêcher l'évaporation des ſoufres : La ſeconde, eſt de redonner à ceux qui ſont demeurés, la cuite & la digeſtion qu'un méchant levain leur a fait perdre en ſe mêlant avec eux, ou en les réincrudans, & de les rétablir

par cette voie dans leurs bonnes qualités. L'exécution de ces projets n'eſt pas ſi facile qu'on ſe l'imagineroit bien ; & quand même on y réuſſiroit, cela ne ſe pourroit faire auſſi promptement, que le font eſpérer les Frotteurs & les Panegyriſtes de la pommade mercurielle.

Il faut du tems pour ramener en grace avec la nature les ſoufres, qui ſont ſortis de leur état ordinaire, & dont la mauvaiſe qualité tend à la deſtruction du ſujet. Il n'a paru juſqu'ici aucune préparation faite de quelque végétal ou animal que ce puiſſe être, qui par un degré de ſupériorité, ait pû redonner aux ſoufres cette juſteſſe, ce mouvement, ce mélange de principes & cette cuite qu'ils n'ont plus dans les défauts habituels, & principalement dans ceux qui émanent de cette maladie. Un Medecin voyageur qui court après les plantes, & bat la campagne pour faire cette découverte, ne rencontrera point ce remede, fut-il un autre Tournefort : rien n'eſt plus certain que cette maxime, quand il s'agit des ſoufres, *ſi non inveniſti domi vix, invenies in campis.* On peut à la vérité trouver dans les plantes & dans les animaux des ſecours contre des maladies de peu de conſé-

quence ; mais ces secours sont trop foibles quand il s'agit de combattre des maladies habituelles, à moins que l'art après avoir divisé les principes de ces corps, ne les rassemble & ne les unisse & n'en augmente la force & la vertu, en les dépouillant de leurs terres volatiles. L'art qui découvre ces préparations, n'est point commun, & la difficulté de l'acquérir fait que la plupart des Medecins ne mettent en usage que des remedes impuissans. Quand on étudie la Nature, on s'apperçoit de la différence qu'il faut mettre entre les métaux, d'une part, & les végétaux & animaux d'une autre. La Nature travaille peu de tems pour former ceux-ci, & les mettre dans leur état : leurs principes sont très-aisés à se désunir & à recevoir les impressions & de l'air & des corps qui les pénetrent, & dans lesquels ils se mêlent ; au lieu que la nature met des siecles entiers à former un métal même imparfait. Les principes du métal se désunissent très-difficilement ; mais lorsqu'il est ouvert, il n'y en a pas un, excepté le mercure, qui ne puisse faire changer de nature aux plus puissans corrosifs ; ainsi ces soufres métalliques sont supérieurs à ceux des végétaux & des

animaux, & je leur donne la préférence. Mais parce que peu de gens connoissent assez la nature pour ouvrir les métaux, les dépouiller de leur ame, c'est-à-dire, de leurs soufres ; pour faire quelque chose d'utile aux personnes qui sont à la campagne, je veux bien montrer la maniere de tirer des végétaux & des animaux des remedes puissans & spécifiques aux maladies habituelles, la maniere de diviser leurs principes & ensuite de les réunir pour leur donner un degré de perfection au-dessus de celui qu'ils ont eu de la nature. Ce n'est que par cette pratique qu'on peut trouver quelque secours dans les animaux & dans les végétaux, contre les désordres dont nous avons parlé : l'art par ces sortes de préparations suppléra au défaut de la nature ; & la suivante pourra servir de modele à une infinité d'autres, qu'on pourra faire dans la même idée.

Elixir animal.

Prenez la moitié d'un cerf, ou un cerf tout entier, cela sera encore mieux, il faut qu'il soit en vie, & l'étrangler ; étant froid, vous le couperez par pieces, & les pilerez dans un mortier de

fer, ou de fonte, les os, la chair, la peau, les entrailles & les cornes : mettez cela dans des cornues de terre ou de verre bien lutées, laissant un tiers de vuide dans les vases : laissez le tout dans cet état jusqu'à ce qu'il en sorte une odeur, qui vous marque que la pourriture va commencer : placez alors vos cornues sur des fourneaux à vent : vous y ajouterez de grands récipiens ou balons, que vous luterez & laisserez sécher, avant que de travailler : conduisez le feu par degrés jusqu'à ce qu'il ne sorte plus rien : cela étant fini, laissez refroidir les matieres : mettez celle des récipiens dans un même vase bien bouché : cassez ensuite les cornues, & ramassez le sel qui sera demeuré au col qu'il faudra joindre avec la matiere distilée, & qui étoit dans les récipiens : calcinez à grand feu dans un pot de terre bien bouché, ce qui sera resté au fonds des cornues, jusqu'à ce que le tout soit réduit en cendre, ce qui se fait ordinairement dans six heures : gardez-vous bien de déboucher le pot que l'opération ne soit finie : après quoi il faut le retirer du feu, le casser, mettre la matiere sur divers papiers gris placez dans des entonnoirs de verre,

les entonnoirs dans des cucurbites de verre : reprenez la matiere distilée, séparez-en le flegme d'avec les huiles & les sels que vous mettrez à part. La distilation finie, versez le phlegme, ou l'eau, sur la matiere calcinée, placée, comme il a été dit ci-dessus sur les papiers gris : repassez ce phlegme plusieurs fois sur cette matiere, afin qu'il se charge de tous les sels fixes qu'elle contient. Cela fait, mettez vos huiles & vos sels dans cette lessive, & le tout dans un grand matras, ou dans plusieurs petits à long col, laissant un tiers de vuide : laissez reposer ce mélange, & lorsque l'eau sera devenue insipide, ou dépouillée presque entierement de la salure, dont elle étoit chargée, ouvrez le robinet qui sera au fonds du vaisseau, pour laisser échapper cette eau ; & si le vaisseau n'avoit point de robinet, versez l'eau par inclination, quand la matiere aura été bien refroidie, & cassez ensuite le vase pour enlever cette matiere, qui ressemblera à un savon, qui vient d'être tiré des chaudieres : il faut la tenir au feu de lampe pendant quarante jours ; après quoi, vous mettrez ce savon animal dans des pots de verre, ou de fayence bien bouchés.

On ſe ſert de ce remede tant extérieurement qu'intérieurement ; c'eſt un élixir d'une ſi grande vertu, qu'on auroit peine à croire ce que j'en dirois. Ceux qui s'en ſerviront le loueront aſſez ſans moi, & les Princes même m'en remercieroient, ſi cela pouvoit aller juſqu'à eux. Voici l'uſage qu'on en doit faire intérieurement, il faut ſe purger quelquefois, & prendre quelques lavemens avant que de s'en ſervir ; il faut même en prendre pendant qu'on en fait uſage : on en donne le matin à jeun depuis cinq grains juſqu'à vingt, dans ſix cuillerées du conſommé aromatiſé, que j'ai conſeillé ci-deſſus : il faut garder le lit pendant deux heures, & ſe faire couvrir un peu plus que de coutume ; il en faut continuer l'uſage, juſqu'à ce que la ſanté ait pris le deſſus, & qu'elle s'y ſoutienne. Quant à l'uſage qu'il en faut faire pour les dehors, on en mettra ſur les ulceres, on en frottera les tumeurs, les nodus, les glandes, les duretés, juſqu'à ce que ces maux ſoient guéris, en l'appliquant deux fois par jour, & le faiſant un peu chauffer chaque fois qu'on en mettra, on frottera les parties qui ne ſont point ouvertes pour le faire mieux pénétrer.

Ce remede eſt ſi puiſſant, qu'il eſt au deſſus de tous ceux qui ſont connus dans la Medecine ordinaire, & au-deſſus de la critique. Je puis aſſurer que je fais un preſent au public, qui eſt ſans prix: je n'ai attendu ni les emplois, ni les gratifications pour le communiquer, quoique cette opération m'ait couté de grandes ſommes, & un travail infini. Ce remede mérite véritablement le nom de panacée, de *lilium* d'or potable; il eſt précieux, & il a en petit tout ce que les autres ont en grand: il ne s'apprendra jamais ni dans les Livres d'Hippocrate, ni dans ceux de Galien. Ceux qui ſçavent travailler pourront exécuter la même choſe ſur les végétaux; ils n'auront qu'à ſuivre le même procédé, c'eſt-à-dire, qu'à diviſer les principes, & qu'à les réunir par un feu doux, lorſqu'ils les auront dépouillés de leurs terreſtréités.

Je ſuis en état de donner de pareilles préparations, & autres très-importantes & très-ſpécifiques contre des maladies très-ordinaires & très-dangereuſes. Ce ne ſont point ici des diſcours de fanfaron, ni de ces promeſſes en l'air; ce ſont de ces choſes que je puis exécuter en me prenant au mot, & je

me suis offert à le faire d'une maniere si particuliere, qu'il ne sera peut-être pas hors de propos de le rapporter ici. Le Ministre, sous le bon plaisir du Roi, me donna ordre de faire les fonctions de Medecin sur les Galeres, & de faire à Marseille les démonstration Anatomiques, me faisant espérer un Brevet de mes emplois, & des appointemens assez considérables. Notre Amphithéâtre étoit vis-à-vis l'Hôpital des Forçats; les choses étoient en bon train, & par la facilité d'avoir des sujets choisis, dont les Sieurs Pel...... ne nous laissoient point manquer, & par une grande application de ma part: il est certain qu'on en auroit fait la plus commode & la plus utile école du monde, pour peu que cet établissement eût été soutenu. Il arriva en ce tems-là que le nommé Col.... qui sans doute n'étoit point au fait de ces choses, bon homme d'ailleurs, & qui travailloit considérablement à Marseille, fut poussé vivement par les Medecins de cette Ville, outre deux mille écus qu'il lui en coutoit déja pour des frais, il se voyoit à la veille d'être mis en prison: Pour se tirer d'affaires, il chercha asyle près de M. d'Aquin, il obtint le Brevet qui

paroiſſoit dû à mon travail. Une Lettre qui devoit lui être rendue en main propre, & qui par mépriſe me tomba entre les mains, me découvrit cette intrigue. Je portai cette Lettre à l'Intendant des Galeres, qui l'envoya au Miniſtre : on avoit pris les devans, & on n'y pût apporter aucun changement. J'en écrivis à M. d'Aquin, je lui repréſentai mes griefs, je lui marquai que j'avois fait des dépenſes très-grandes pour me mettre en état d'être utile à ma Patrie, que j'avois la conſolation d'avoir réuſſi, & que j'avois découvert deux remedes, l'un contre le flux de ſang, & l'autre contre les fievres malignes, qui ſeroient d'un grand ſecours dans les Hôpitaux des Armées de S. M. & que s'il vouloit m'accorder ſa protection, je tâcherois de ne lui point faire de déshonneur. Cet engagement aſſez précis, devint encore plus ſérieux dans la ſuite, M. d'Aquin me fit l'honneur de me faire réponſe (& j'ai conſervé ſes Lettres) que ſi je pouvois les lui envoyer, avec une inſtruction bien raiſonnée, qu'il en feroit les épreuves. Je fis ponctuellement ce qu'il me marquoit ; il fut de ſon côté très-exact à m'en faire ſçavoir la réuſſite, & à m'aſſurer que ſi je vou-

lois lui faire ſçavoir la maniere dont je les prépare, il me rendroit tous les ſervices qui dépendroient de lui. Je lui répondis que j'avois femme & enfans; que ces remedes étoient la pâte avec laquelle je leur faiſois du pain; ainſi je ne pouvois me dépouiller d'un bien qui me coûtoit tant de travaux, ſans recevoir quelques gratifications. Ce fut-là le ſujet de ma réponſe, & en même-tems je lui marquai les ſources d'où j'avois tiré ces ſecrets. 1°. *Aries eſt domus Martis, omnis planeta juxta regulas ſcalæ tranſmutatoriæ exaltatur à Domino domus; Sol vero ingreditur domum Martis.* 2°. *Ingredimini officinas fabriles, ſi voti compotes eſſe velitis, eſt unum metallum in quo propinquius eſt, quàm in Sole & Luna vulgi, diſcite tyrones vi peregrina & virulenter ſpoliare ſulphura rerum*, &c. Sur cette Lettre, je reçus ordre de venir à Paris; on m'aſſura que malgré la difficulté des tems, on trouveroit les moyens de m'indemniſer de mon voyage & de mes peines, & que j'aurois lieu d'être content. Je partis, & je vins à Verſailles: j'eus avec M. d'Aquin tout l'entretien, & tout le tems néceſſaire pour me bien expliquer; il goûta les propoſitions que je lui fis; il

me dit de revenir dans trois jours, qu'il prendroit ſon tems pour en conférer avec S. M. & qu'enſuite je ſerois aſſez heureux pour lui être preſenté : mais j'appris le lendemain qu'il avoit été diſgracié ; quand on fait les démarches que je fis, on eſt sûr de réuſſir.

Préparation de métaux appellée Lilium, *ou Teinture.*

Certains particuliers mettent en uſage une préparation métallique qu'ils appellent *Lilium*, du nom de Lilium Philoſophe Hermétique, qui a écrit de la Pierre & de la Teinture. On veut avec une pareille dénomination faire croire, que cette préparation eſt celle de ce Philoſophe : mais il a écrit d'une maniere ſi obſcure, qu'il n'eſt pas permis de croire que ceux qui l'ont inventée, l'ayent entendu ; & c'eſt à tort qu'ils l'ont expliqué en leur faveur, pour donner plus de poids à leur remede. Ces manieres charlatanes ne ſont que trop ordinaires, & l'on voit tous les jours des gens qui donnent de grands noms à de très-petites choſes, ils le font pour débiter leur drogue. Quel que puiſſe être le remede de feu M. Agnan, de bonne foi, pouvoit-il l'appeller *la*

Trinité, & ce Nom consacré au plus grand des Mysteres, devoit-il être employé à signifier une pareille chose ? Je ne peindrai point ici les particuliers qui vantent le plus la prétendue préparation de *Lilium*, il me seroit aisé de les rendre ridicules : mais ne faisons point de caracteres, contentons-nous de leur dire avec un Medecin Polonois : *Garrite aquas vestras pluviales, maïales, rorales, non est tintura nisi nostra, non est Elixir nisi nostrum.*

Cependant pour les convaincre, que si nous ne nous servons point de leur remede, ce n'est point parce que nous l'ignorons, & que c'est parce que nous en avons de plus puissans, nous voulons bien en donner la préparation d'une maniere très-précise. Prenez six onces d'antimoine ; de salpêtre, huit onces ; de tartre de Montpellier, trois onces : Mêlez le tout ensemble : jettez-le dans un creuset, où il y aura quatre onces de limaille de fer bien rougie : laissez cela en fusion pendant un quart d'heure ou demie heure : Retirez le creuset du feu, il se fera une masse au fonds, qu'on appelle régule : mettez cette masse en poudre : faites fondre dans un autre vase quatre onces de cuivre : quand il

ſera bien en fuſion, jettez-y deux onces d'étain fin : & ſur le tout huit onces de votre regule en poudre, quand la fuſion eſt générale, tirez le vaſe du feu : laiſſez refroidir la matiere, pilez-la bien, & la mêlez avec trois parties de nitre purifié dans un pot de fer : mettez-y le feu avec un charbon allumé : prenez ce qui reſtera dans le pot : mettez-le dans un bon creuſet, que vous placerez dans un fourneau à vent. La matiere étant bien fondue, modérez le feu pour la tenir ſeulement en fonte : laiſſez-la dans cet état pendant trois heures ; retirez enſuite votre creuſet du feu, ou le laiſſez refroidir dans le fourneau : pilez la matiere refroidie, qui ſera dans le creuſet, mettez-la en une poudre très-ſubtile & bien paſſée au tamis : mettez-en telle quantité qu'il vous plaira dans un matras, verſez de l'eſprit de vin dans une partie, & dans l'autre de celui de vinaigre : vous en pourrez remettre juſqu'à ce que cela ne donne plus de teinture ; pour lors vous diſtillerez la troiſiéme partie de votre teinture, afin qu'elle ſoit plus chargée. J'ai dit qu'il falloit faire cette extraction, partie par l'eſprit de vin, partie par celui de vinaigre ; parce que j'ai éprou-

vé qu'en certains ſujets l'eſprit de vin donne un certain mouvement que l'eſprit de vinaigre ne donne pas : Il dépend de la prudence du Medecin, ou de celui qui s'en ſert, de bien diſtinguer la préparation qui ſera la plus utile. Quoique ce remede ne ſoit pas une teinture ; quoiqu'il ne ſoit pas celui dont les Philoſophes hermétiques ont parlé, c'eſt certainement une extraction confuſe des ſoufres métalliques, qui par conſéquent n'eſt point à mépriſer. La maxime eſt certaine, & il eſt d'autant plus grand, qu'il approche de celui de ces Philoſophes.

Le propre de ce remede eſt de réveiller les ſoufres appeſantis ſous le poids des autres principes, comme il arrive dans les Paralyſies, Apoplexies, Hydropiſies, humeurs rhumatiſſantes. Pour l'empêcher d'exciter quelque impreſſion de chaleur, qu'il laiſſe ordinairement, il faut le joindre avec des eaux cordiales, & des remedes ſudorifiques. La doſe eſt depuis cinq juſqu'à quinze goutes : on en peut donner des vingt jours de ſuite : on laiſſe après des intervales, puis on recommence. La conduite & le bon ſens doivent ſuppléer, lorſqu'il eſt difficile de bien circonſtancier.

cier. Raymond Lulle, dit, qu'il faut troit choſes pour faire un bon Medecin ; *patientia*, *divitiarum mediocritas*, *optimum judicium*. Par ce mot *patientia*, il veut dire qu'on ne doit jamais rien précipiter, mais qu'on doit écouter la nature. Par ceux-ci *divitiarum mediocritas*, il entend qu'il faut qu'un homme, qui embraſſe cette profeſſion, aye dequoi ſe tirer de la miſere, & des injures du tems, pour ne pas ſuccomber aux piéges que tend l'intérêt. *Optimum judicium*, la variété des ſymptomes qui accompagnent les maladies, certains tempéramens, ce qui ſe paſſe dans l'intérieur, & une infinité de circonſtances, tout cela, dit-il, demande une bonne tête.

Purgatif ſpécifique.

Les ſoufres, dont nous avons parlé, n'agiſſent le plus ſouvent qu'en excitant un mouvement, & une fermentation dans la maſſe du ſang, qui eſt rarement ſuivie de ſéparation & de l'évacuation ſenſible des matieres impures qu'on croit avec raiſon être la cauſe des maladies : Le purgatif que je rend public m'a été d'un grand ſecours dans bien des maladies, & dans celles dont il s'agit, ſur

tout lorsqu'il y a du désordre dans l'estomac : il opere avec une douceur qui m'engage à l'insérer ici. S'il se trouve dans quelque Livre, je n'en sçais rien ; quoiqu'il en soit, je n'en suis redevable qu'à mon travail.

Prenez du colcotar, broyez-le bien : mettez-le dans une retorte : versez de l'esprit de vin, qui surnage de trois doigts : laissez cela en digestion, le bec de la cornuë élevé ; je l'ai tenu six jours dans cet état : distilez ensuite l'esprit de vin à petit feu, jusqu'à ce qu'il ne sorte plus rien : mettrez après de l'eau dans la cornue : faites-en sortir votre colcotar que vous mettrez dans une terrine pleine d'eau, & la terrine sur la cendre chaude pendant quatre ou cinq jours ; après quoi filtrez votre eau, & la mettez dans des cucurbites : faites-la évaporer à moitié. Cela fait, versez six fois autant d'esprit de vin que d'eau ; il se formera un coagul, qui se précipitera dans deux heures ; étant bien reposé, vous le filtrerez à travers un papier gris, & le ferez sécher : vous aurez un véritable soufre anodyn, duquel on peut donner dans les plus fortes douleurs de goute, de rhûmatisme, & sciatique. L'esprit de vin qui reste peut servir pour

d'autres opérations ; il eſt aiſé de le ſéparer par la diſtilation.

Ces ſortes de préparations ſont dans l'eſprit des anciens, qui veulent qne l'on faſſe la Medecine avec ſureté, promptement, & avec agrément : il ne ſeroit pas mal-aiſé d'y réuſſir, ſi les Medecins ſe mettoient en devoir de préparer les remedes, & de les donner de leur propre main : à moins que cela n'arrive, comme il a été pratiqué par Hippocrate, les Medecins ſeront toujours mépriſés & mépriſables. Ce n'eſt ni le Grec, ni le Latin, qui feront fleurir cette profeſſion, ſi la Medecine dépendoit de ces Langues, il n'y auroit point de Pedant, qui ne fût bientôt Medecin. On ne le deviendra jamais que par une étude & une connoiſſance parfaite de la Nature, qui ne s'apprend point dans les Bibliotheques, moins encore dans les cabinets qui ont pour ornement les bureaux & la porcelaine. Je ne prétens pas détruire l'Art des Apoticaires, puiſque j'en connois auſquels je me fierois mieux par la connoiſſance qu'ils ont de drogues, qu'à certains Medecins ; mais je voudrois qu'on détruiſiſt l'emploi où ils ſont de donner des remedes par l'ordre d'un autre, & qu'ils ſe fiſſent tous

Medecins. On verroit pour lors reparoître avec éclat une ſcience, laquelle eſt au-deſſus de toutes les autres. N'eſt-ce pas une autre témérité & une audace bien grande, que d'entreprendre de réparer les déſordres d'une machine, dont on ignore les reſſorts & la qualité des liqueurs qui la font agir. N'eſt-ce pas cependant ce qu'entreprennent tous les jours des ignorans, auxquels le public donne aveuglément ſon opinion? Eſt-il permis de déshonorer & de diffamer une ſcience toute divine, qui a été donnée aux hommes pour l'adouciſſement de leurs maux, & d'entrer dans le ſanctuaire de la Nature pour y mettre le deſordre. Je ne prétens pas exiger de ceux qui entreprennent la guériſon de maladies une connoiſſance parfaite des productions biſarres dans leſquelles la nature ſemble s'éloigner de ſon chemin, je ne leur demande qu'une connoiſſance exacte des choſes ſimples & qui les environnent. S'ils ne connoiſſent pas ce qui fait la ſolidité & le reſſerrement des pierres, comment pourront-ils redonner aux parties qui compoſent celles qui ſe forment dans le corps humain, la fluidité qu'elles ont perdues? S'ils ne connoiſſent pas en

quoi consiste la fluidité de l'eau, comment pourront-ils lui donner une consistance solide ?

Je ne leur propose que l'état différent de ces deux Corps pour leur donner de la confusion; s'ils sont capables de leur profession, qu'ils nous fassent voir qu'ils connoissent l'homme dans tous ses états, ils pourront alors se mêler d'en rétablir les desordres ; qu'ils nous montrent qu'ils sçavent graduer les remedes & les matieres dont on les tire, sur la quantité de certains principes dont ils sont composés, & l'on ne trouvera point mauvais qu'ils en donnent : leurs lumieres ne tendent ni à la découverte de l'un ni à celle de l'autre ; ils en conviendroient eux-mêmes, si l'intérêt & l'entêtement leur permettoient d'appercevoir la vérité.

La connoissance de l'homme & des remedes qui sont les fondemens de la Medecine, est trop importante pour passer superficiellement sur l'un & sur l'autre ; c'est pourquoi je dirai mon sentiment sur tous les deux, après que j'aurai fait voir la maniere dont ceux que je crois incapables de faire la profession de Medecin, graduent l'un & l'autre ; & pour connoître qui d'eux ou

de nous font des graduations utiles & ſalutaires, marquons préciſément ce qu'on doit entendre par graduation. Graduation n'eſt autre choſe que la déſignation des qualités ou des vertus d'un Corps, dépendantes des principes qui le compoſent, & de la ſupériorité qu'ils tiennent les uns par rapport aux autres. Ces Meſſieurs prétendent avoir bien gradué une plante, un animal, ou un métal, lorſqu'ils ont dit, le pourpier eſt froid au troiſiéme degré, & humide au ſecond; la laituë eſt froide au premier, humide au ſecond; les quatre ſemences froides ſont froides au ſecond, & humides au troiſiéme degré; l'aconit eſt chaud & ſec au quatriéme degré; la juſquiame froide au quatriéme, humide au troiſiéme; la ciguë au même degré; la chicorée froide & ſeche au deuxiéme; la ſcorſonere tempérée dans ſes qualités, les artichaux ſecs & chauds au ſecond; la lavende, le thin, le ſerpolet, l'oignon chauds & ſecs au troiſiéme degré; l'ail chaud & ſec au quatriéme; le ſafran chaud au ſecond, ſec au premier; le poivre, les clous de geroſle, la noix muſcade, la canelle chauds & ſecs au troiſiéme degré. Comme ce ſont des aromates, qui ſont ve-

nuës du Levant dans le même vaisseau, on a cru qu'il falloit les mettre au même degré. Le Bœuf n'est pas autrement gradué, sinon qu'il est chaud & humide; le Veau est tempéré dans ses qualités actives, & humide dans les passives; la Volaille est placée au même degré. Avicenne assure qu'elle fortifie l'entendement & l'esprit, qu'elle éclaircit la voix, &c. Le Mouton est tempéré dans la chaleur & dans l'humidité; les Oiseaux de montagne ont des qualités supérieures aux autres animaux, & particulierement les Perdrix, dont l'usage fréquent guérit la vérole, si on veut bien s'en fier à la parole de Cardan, c'est pour cela qu'on a placé les Pigeons à un degré au-dessous.

Quoique ces Messieurs se soient peu informés des qualités des métaux, & qu'ils semblent avoir abandonné cette matiere; il s'en trouve pourtant quelques-uns un peu plus hardis, qui ont dit que l'argent étoit froid, & par conséquent propre au cerveau; l'étain propre à la poitrine; le plomb & le vif argent froids au suprême degré; le sel marin & le vitriol chauds simplement. Je n'ai pû sçavoir à quel degré ils ont placé l'arsenic & le cuivre. A l'égard

du fer, il eſt de la couleur du foye, lors qu'il eſt chargé de rouille, auſſi l'en diſent-ils le ſpécifique; enfin leur chef-d'œuvre, c'eſt de mêler l'or avec les remedes qu'ils appellent cordiaux; ſoit qu'ils veulent dupper les hommes, ou que duppés eux-mêmes, ils eſperent donner par ce mélange de la force & de la vertu à ces compoſitions. De bonne foi, qu'attendre d'un métal, qui n'eſt employé qu'en ſubſtance, & qui n'eſt point ouvert?

Après avoir ainſi gradué les corps, dont nous faiſons quelque uſage; ils entreprennent de graduer le corps humain, ou pour mieux dire les parties dont ils prétendent qu'il eſt compoſé. Ils prétendent appercevoir en lui quatre humeurs. La pituite, la ſéroſité, la mélancolie & la bile, dont chaque partie eſt compoſée, & par le mélange deſquelles elles ſont froides, chaudes, ſeches, humides, plus ou moins. J'aurois bien ſouhaité qu'ils euſſent eu la bonté de nous dire s'il y a plus de pituite que de mélancolie dans les ongles, dans les cheveux, dans les dents, &c. Si c'eſt la bile, ou la ſéroſité qui y domine, cela peut-être leur a échappé par l'application qu'ils ont euë à nous graduer des

parties

parties d'une plus grande importance. Quoiqu'il en ſoit, ſans établir le temperament de chaque partie du corps humain, ils ſe ſont contentés d'établir celui de l'homme en general; & du mélange de ces quatre humeurs, de leurs differens degrés de ſuperiorité, ils ont reconnu quatre eſpeces de tempéramens. Ils n'ont dit autre choſe des os & des dents, ſinon que ce ſont des parties froides; le tout au mépris de l'axiome vulgaire; *faire feu avec les dents*, qui eſt pour le moins auſſi reſpectable que leur Philoſophie. Le cerveau, les parties membraneuſes, la veſſie, les vaſes deſtinés à la génération, ſont mis au même degré, & on les appelle des parties froides dans toutes ſortes d'âges & de tempéramens. Que n'eſt-on imbu de ces principes? Il faut avoüer que les hommes ſont bien ſots; ceux-ci de ſe ſervir de ces épithetes, pour dire une injure, ceux-là de s'en fâcher. Le cœur & le foye ſont au contraire des parties chaudes; ſans doute, parce que le ſang, qui eſt chaud, y paſſe à travers: ainſi, ſuivant l'uſage auquel la nature a deſtiné certaines parties, ſuivant la conſiſtance, la couleur dominante, & les liqueurs qui ſe préparent dans ces mêmes parties,

ils les ont dit, les unes froides & humides, les autres froides & seches, &c. Ils en ont autant dit des temperamens, ils ont fait plus; ils ont prétendu, en parlant des remedes, que ceux qui avoient la figure, la couleur, ou le goût de certaines humeurs & de certaines parties, étoient les remedes propres & spécifiques pour en réparer les défauts, & ils ont voulu regler les doses & les poids de l'action, ou de l'impression, que ces matieres font sur certains sujets. Chaque drogue a sa dose reglé dans les boutiques, & pour rien au monde, ou ne s'en écarteroit, c'est un droit qu'il faut payer; de là les balances à la main de l'Apoticaire, les livres, les onces. les dragmes, les scrupules & les grains, sans se mettre en peine des autres poids & des autres mesures, qui sont dans la nature. Non contens d'avoir mis au jour ces rêveries ils ont avec un pompeux assemblage de mots confondu les operations de l'ame avec les humeurs qu'ils ont crû dominer dans un sujet: ainsi lorqu'ils ont vû quelque teinture noire sortie des boyaux ou de l'estomac; comme ils ont appellé cette humeur mélancolie, ils appellent pareillement celui en qui elle

ſe rencontre un homme mélancolique, ou d'une humeur noire : au contraire, lorſqu'ils n'ont vû aucun excès dans les couleurs de ces liqueurs, quand le ſang leur a paru bien rouge, il ont appellé ces perſonnes ſanguines, ou de belle humeur, &c.

Ces ſortes de diſcours ſont comme l'habit d'Arlequin, couſu de mille pieces de differentes couleurs. En effet, ces principes, ces raiſonnemens ne ſe ſoûtiennent point, & il n'y a nulle proportion entre les cauſes & les effets, les remedes & les maladies. C'eſt pourtant ſur ce fondement, qu'ils prétendent donner un véritable portrait de l'homme, remplir au naturel l'idée qu'on en doit avoir, & proceder à la gueriſon : leur jargon ne laiſſe pas d'avoir du pouvoir ſur l'eſprit du peuple, la multitude de ceux qui le parlent l'entraîne ; & la facilité de trouver ces drogues dans les bureaux à Mitridate, à caſſe à ſené, le détermine. Les perſonnes de bon goût doivent ſans doute préferer à ces Medecins de nom, un Phyſicien Solitaire, qui a travaillé nuit & jour à découvrir la vérité, qui ne s'écarte jamais de la ſimplicité de la nature, qui en ſuit conſtamment les prin-

cipes, les mouvemens & les ordonnances, selon les loix d'une Mécanique invariable. Ce Medecin ne promene pas son malade du chaud au froid, il ne le fait pas passer du lait à l'émetique, du pavot à l'éllebore, du boüillon de poulet aux consommés; & s'il fait plonger son malade dans les eaux, s'il lui fait parcourir les bains, c'est qu'il a parcouru soi-même & approfondi la mécanique que j'ai proposée. Enfin ce Medecin connoît l'homme, & sçait graduer tous ces corps qui sont à son usage.

Voici comme il les graduëra, Le pourpier, par exemple, a beaucoup de mercure, peu de sel, & peu de soufre: son mercure est tres-crud, de même que son sel, & son soufre. Les graines de citroüilles, & de melon, ont beaucoup de soufre, peu de sel, & peu de mercure; tous les trois sont peu cuits & peu digerés. La jusquiame, la ciguë, le pavot, particulierement ce dernier, ont dans leur sommités des semences, qui par leur excessive crudité sont pour ainsi-dire le plomb & les marcassites des végétaux, ou ce que le vif argent est parmi les métaux: la chicorée a beaucoup de mercure, beaucoup de sel, & beaucoup de soufre; & tous les trois sont un peu plus

cuits que les principes des mixtes précédens. L'artichaux a peu de mercure, beaucoup de ſel, & beaucoup de ſoufre ; ſes principes ſon plus cuits que les autres, & plus étroitement liés : l'ail, l'oignon & les poireaux, ont preſque la même égalité de principes, mais il ont ſi peu de cuite, & de digeſtion, & ſi peu de reſſerrement qu'ils doivent être regardés parmi les végétaux, comme l'arſenic parmi les métaux ; c'eſt à dire comme les marcaſſites les plus dangereuſes ; non qu'ils ſoient effectivement des poiſons, puiſqu'ils pourroient en certains cas ſervir de contrepoiſon ; de même que l'arſenic, qui ſouvent ſans aucune préparation, eſt un grand remede ; c'eſt ſans doute par cette uniformité de nature, qu'on les applique ſur les tumeurs vénériennes, comme on y applique l'aimant arſenical, & qu'il arrive que l'arſenic ouvert & échauffé donne une odeur d'ail. Le ſaffran a peu de mercure, point ou très-peu de ſel, de même que le camphre, mais il a beaucoup de ſoufre : ſon ſoufre eſt très-cuit & très-digeré & d'une grande étenduë ; c'eſt ce qui le doit faire regarder comme l'or des plantes. Le clou de gerofle, la canelle, la noix muſcade, ont peu de

mercure, peu de sel, & beaucoup de soufre, particulierement la muscade; mais d'un autre côté ce soufre est plus crud; la canelle abonde plus en sel que les autres, parce que les autres sont des semences, & que celle-cy n'est qu'une écorce: le poivre a beaucoup de sel, beaucoup de soufre, & peu de mercure; la liaison de ces principes, & leur cuite, approche assez de celle de l'antimoine, mais parce qu'on le trouve trop piquant, que l'usage qu'on en fait, échauffe, & qu'en ce païs on ne veut point être échauffé, comme s'il ne se rencontroit pas des maladies pour la guerison desquelles il faut procurer de la chaleur, on refuse de s'en servir, & les Cuisiniers ne l'employent qu'en tremblant; on a fait autrefois la même choses de l'antimoine, on l'abandonnoit aux Maréchaux, & les Medecins n'osoient même en conseiller la pratique.

Je veux faire connoître en cet endroit l'utilité de ces graduations par un essai formé sur quelques exemples qui doivent persuader les plus entêtés, que c'est l'unique route qu'il faut tenir pour bien connoître la nature. Je dis que la rose n'est plus printaniere que le pavot, que parce que le soufre qu'elle contient,

est plus cuit & plus aisé à être exalté que celui du pavot ; & que d'ailleurs il monte avec tant de précipitation à la moindre chaleur, que les sels qui l'accompagnent, quittent prise, & par la force de leurs pointes ils forment dans le tronc une infinité d'aiguillons que nous appellons épines : la même chose se voit dans l'épine vinette, les groseilles, le citron, & dans ce qu'on appelle quinorrodon, qui n'est que le fruit d'une rose sauvage : l'expérience suivante nous servira pour l'intelligence de ce que je viens de dire. Faites exalter le soufre de Mars par l'eau régale : le lieu où cette operation se fera, sera rempli d'une odeur de rose ; & cette uniformité de nature se fait voir encore dans l'application qu'on en fait ; car comme le soufre de Mars exalté est un puissant remede contre les pertes de sang, de même la teinture de roses donnée à propos en est un ; outre que le soufre de la rose ne se peut exalter que par un sel armoniac, comme celui de Mars. Le contraire se voit dans les principes qui forment le coin ; son soufre est si lié & si garroté par un sel vitriolique, que ce fruit ne meurit presque jamais, ou du moins fort tard : ce qui me fait le regarder parmi les fruits, comme

le vitriol parmi les marcaſſites : ſa gelée ou ſon ſuc eſt bon contre la rupture ou corroſion des vaſes, qui contiennent le ſan;g auſſi le regarde-t'on comme un ſpécifique dans les pertes de ſang, de même que le vitriol & l'alun.

L'expérience ſuivante fera voir que l'idée que j'en ai eſt juſte. Prenez telle quantité d'huile de thérebentine qu'il vous plaira; c'eſt une huile aſſez generale dans le végétal, & avec laquelle par l'addition de certains ſels, il y a peu d'odeurs & de ſaveurs que je ne puiſſe imiter : mettez, dis-je, cent parties d'huile de vitriol, & plus ſi vous voulez, ſur une d'huile de therebentine : on pourroit croire qu'on a mis des coins dans la bouteille, tant cette odeur a de rapport à celle des coins ; & par conſequent on ne doit poiut être ſurpris ſi l'uniformité de nature ſe trouve entre les coins & le vitriol, & ſi tous les deux ont une vertu ſtiptique. Pour peu qu'on exalte le ſoufre du plomb, il donne une odeur qui approche fort de celle du pavot, c'eſt ce qui m'a conduit à en former l'anodin que j'ai décrit ci-deſſus. L'uniformité de vertu qui eſt entre ces deux mixtes, eſt ſurprenante. Le pavot eſt oppoſé à toutes les opérations de la nature,

& l'ennemi des nerfs. Ceux qui travaillent ſur le plomb, n'éprouvent que trop viſiblement ces ſortes d'effets. Si je rapportois ici toutes les expériences que j'ai faites pour connoître la nature, le plus gros volume ne les contiendroit pas : voilà à quoi ſervent la pincette & le charbon ; c'eſt par là qu'on apprend à bien graduer les mixtes qu'on veut rapporter à la Mécanique du petit Monde.

Il ne faut pas ſeulement les graduer par le mélange & la proportion des principes qui les conpoſent ; mais encore par la ſolidité, la couleur, l'odeur, la ſaveur & le reſſerrement de leurs parties. Quoique le poulet & le cocq ſoient formés des mêmes principes, & qu'il y ait la même juſteſſe & la même proportion entre-eux, ils n'ont ni la même cuite ni le même reſſerrement. Lors donc que le ſel & le ſoufre devront être mis en uſage dans la Medecine, j'examinerai quel degré de cuite ils auront eu de la nature. Par exemple, le ſel de la mer eſt moins cuit que le ſalpêtre, & le ſalpêtre moins que le ſel gemme, & le ſel gemme moins que le ſel de tartre : l'huile de lin, & l'huile d'amande, ſont moins cuites que celle de thérebentine ; & celle-ci moins que la cire, qui n'eſt

qn'une huile plus resserrée, & la cire moins que le benjoin, &c. Sur ce fondement, quand le sel & le soufre seront dans un grand mouvement, & qu'ils auront consommé la partie mercurielle d'un corps, ou ce qu'on appelle l'humidité, j'ordonnerai pour lors le poulet préferablement au cocq, parce que cette humidité est plus abondante dans le poulet que dans le cocq, & par conséquent plus propre à réparer ce défaut. Quand les parties, qui composeront le sang & les esprits, n'auront pas assez d'union & de consistance entre-elles, & que cette division tendra à des désordres considerables, j'ordonnerai la chair de bœuf, les viandes noires, le poisson, parce que le resserrement & l'épaississement de celles-ci venant à se mêler avec les parties subtiles & trop coulantes de la masse du sang, elles en recevront une consistance plus solide, & pour lors elles seront hors d'état de s'échapper. Lorsque je fais fondre de la cire dans de l'huile, l'huile en devient plus épaisse & moins fluide; de même dans une nature épuisée, quand les soufres manquent de cuite, & quand ils sont hors d'état de fournir une suffisante quantité d'esprits pour les be-

ſoins de la nature, (ce qui arrive dans ces natures manquantes à toutes ſortes d'âges) je me ſervirai de la Perdrix, des Oiſeaux de montagne, des Ortolans, des extraits & de la ſubſtance la plus pure de ces animaux. Ces ſortes de ſoufres feront ſur les eſprits, ce que la cire fait ſur l'huile; & l'application étant juſte, la réüſſite en ſera bonne, ſur tout lorſque tout le reſte répondra à la même idée. Nos adverſaires n'ont pas mieux réüſſi dans les principes de l'Aſtrologie, que dans ceux de la Phyſique; & quoiqu'ils ne connoiſſent, ni le Soleil, ni l'or, ils n'ont pas laiſſé de les comparer enſemble, & d'y trouver de la proportion. Par un caprice étonnant, ils ont donné aux métaux le nom des Planetes, & leur ont attribué les mêmes qualités; ainſi s'étant mis en tête de placer la froideur dans la lune, ils l'ont auſſi miſe dans l'argent. Mercure, tout plongé qu'il eſt dans les rayons du Soleil, leur a paru froid lorſqu'il domine, pour trouver de l'uniformité entre lui & le vif argent qui porte le nom de cette Planete. Après avoir établi de pareilles convenances entre les uns & les autres ſans raiſon, & encore moins ſans expérience, ils ont gradué les mé-

taux comme les Planetes, & ils ont établi des degrès de froideur & de chaleur ſuperieurs les uns aux autres. De pareils Syſtêmes ne méritent point qu'on les réfute ſerieuſement; il ſuffiroit d'ouvrir le moindre des métaux pour en connoître l'illuſion, pour peu qu'on doutât de leur fauſſeté. Je ne connois d'autre graduation dans les métaux, que celle de leurs differentes cuites, ſoit par la nature, ſoit par l'art. Il ne ſera pas difficile à celui qui aura une connoiſſance parfaite du moindre des ouvrages de la nature, d'entrer dans la connoiſſance de ceux auſquels elle a donné le plus d'étenduë; par conſequent qui connoîtra bien la laituë, connoîtra bien l'homme; il connoîtra qu'il n'y a d'autre difference dans les parties qui compoſent les differens temperamens qu'une certaine union, un certain mélange, une certaine cuite, une conformation & une certaine proportion entre les parties ſolides & les liquides; que le tout dépend des états differens, dans leſquels le ſel, le ſoufre, & le mercure ſe rencontrent; que le bon temperament dépend de l'accord des liqueurs & des parties ſolides; de même que les facultés de l'ame dépendent de l'accord de tous les deux; que

ſi cet accord ſe rencontre dans un ſujet ; pour lors l'ame eſt dans une entiere liberté d'agir par toutes ſes facultés, & qu'elle ne ſort de cet état, que lorſqu'il arrive de l'excès ou quelque défaut, ſoit dans les organes, ſoit dans les liqueurs. Par exemple, lorſque les ſoufres excedent en mouvement, les operations de l'ame ſont vives ; & j'appelle ces temperamens des temperameus de feu : le coloris tire ſur le rouge, les yeux ſont vifs & ardens. Si le ſel domine, l'ame eſt agitée de mille idées differentes ; elle ne trouve point d'aſſiete agréable, les inquiétudes ſont continuelles, & une perſonne en cet état eſt peu propre pour la societé : le coloris du cuir tire ſur le brun, les yeux ſont plombés, le cuir eſt ſec & rude. Si le flegme, où le mercure domine, toutes les actions de la perſonne ſont lentes ; elle eſt dans une indolence ſur tout ce qui ſe préſente, les yeux ſont languiſſans, le cuir eſt doux, & le coloris tire ſur le blanc. Tout ce qui eſt capable d'apporter un changement dans ces principes, eſt capable auſſi de renverſer tous ces témpéramens.

Quant aux parties, qui ſont renfermées dans l'homme, telles que ſont le

cerveau, le cœur, le foye, la ratte, & les parties de la génération, je les regarde de deux manieres, ou par rapport à la substance dont ces parties sont composées elles-mêmes, ou par rapport aux liqueurs qu'elles renferment. Le cerveau étant donc une espece de vase entortillé, qui représente à peu près les boyaux dans leurs plis & dans leurs contours, il sert comme un serpentin artificiel à la purification des esprits, & il separe la liqueur la plus ardente & la plus épurée du sang, & cette liqueur découle par les nerfs dans toute l'habitude du corps : elle sert à donner de la force & de la vertu à tous les ressorts, dont la machine se trouve composée : d'un autre côté il separe le flegme inutile, & l'écarte dans tous les dehors ; ainsi on pourroit dire, le cerveau est comme le Soleil du petit monde, les nerfs sont comme tout autant de rayons, par où découle son feu, qui va animer toutes les parties. Cela étant, je reconnois deux choses dans les liqueurs que le cerveau, pris pour toute la masse qui est dans la boëte osseuse, travaille ; sçavoir, 1. Une eau, ou la partie mercurielle du sang, qui a passé à travers une infinité de couloirs, & qui s'en trouve separée par

les narines &par la bouche. 2. La matiere ſpiritueuſe, qui entre dans les nerfs, comme un feu qui n'eſt autre choſe que le ſoufre du ſang le plus cuit & le plus épuré; que ſi on qualifie l'eau ou le flegme de froid, on a dû qualifier cet eſprit, ou ce feu, de chaud. A l'égard de la ſubſtance ſolide dont le cerveau ſe trouve compoſé, je ne doute pas que la nature n'ait uni les trois principes, dont elle fait tous ſes ouvrages ; de maniere que les liqueurs qui doivent être travaillées dans les tuyaux, dont il eſt compoſé, ne peuvent que difficilement & à la longue les détruire ; ce qui ſe doit penſer de tous les autres vaſes du corps. Il eſt certain qu'il faut qu'il y ait une proportion entre le vaiſſeau, qui contient une liqueur & la liqueur même. Nous en voyons un exemple dans les Mécaniques exterieures ; lorqu'on fait le vitriol, ou les leſſives, qui ſervent à le criſtalliſer, on ſe ſert de chaudieres de plomb : celles de cuivre, quoique plus difficiles à fondre, n'y reſiſteroient pourtant pas ; au contraire lorſqu'on fait les leſſives pour faire le ſavon ou le ſalpêtre, il faut ſe ſervir de chaudieres de cuivre. Que ſi l'on vouloit empêcher toutes ſortes de leſſives de ronger le cuivre, & les

autres métaux, il n'y auroit qu'à mêler un peu d'or, à la matiere dont on veut faire des vases lorsqu'elle est en fonte; alors il faudroit un temps infini pour que les vases fussent détruits par l'action des sels.

L'or que la nature mêle dans les parties où se préparent les lessives les plus fortes & les plus corrosives du petit monde, n'est autre chose que le soufre le plus cuit, le plus digeré, & par consequent le plus parfait qu'elle ait travaillé dans l'animal. C'est par le mélange de ce soufre avec les autres principes qui composent le cœur, que le cœur résiste aux particules salines, qui sont dans le sang; par la même raison, l'estomac résiste aux eaux fortes & aux dissolvans qui y résident, ou qui y découlent pour la digestion des alimens: la vessie du fiel n'est point irritée par la bile, qui y séjourne; les reins & la vessie ne sont point picotés par les parties salines, dont l'urine est chargée, & ainsi des autres parties, dont l'animal est composé, lorsque les unes & les autres se trouvent dans un état naturel. Mais lorsque ces liqueurs ont changé de nature, soit par le temps, ou par quelque accident; & que le vin, pour ainsi dire,

dire, eſt devenu vinaigre ; lorſque toutes les liqueurs ſont devenuës plus corroſives, ou que les parties qui les contiennent, ont perdu leur baume : pour lors ces mêmes parties, qui réſiſtoient à l'action des liqueurs dans l'état où la nature les avoit miſes, bien loin de voir durer cette union & cette concorde, qui doit regner entre les unes & les autres, ſont obligées de ceder ; ce deſordre augmente celui des liqueurs ; les ſecours de l'Art deviennent foibles ou inutiles, & il faut ſubir la loy en ceſſant de vivre. Voilà ce que j'entends par graduation & par tempérament, ſoit des parties qui compoſent l'homme, ſoit des liqueurs que ces parties renferment.

Ce langage, il eſt vrai, n'eſt pas celui de toutes les Ecoles : il n'eſt pas celui de certaines gens, qui n'ont d'autre guide que l'autorité, & qui abandonnent l'expérience & la raiſon, ni de ceux qui n'ont d'autre mérite qu'une certaine routine dans la pratique de la Medecine. Je conviendrai même, qu'il n'eſt pas univerſellement reçu de tous ceux qui ſe croyent maîtres dans l'art de guerir. Mais après tout, il ne deshonore point ceux qui le parlent,

& je ne crois pas qu'on put avec justice rayer du Catalogue un Medecin, parce qu'il s'en sert pour expliquer d'une maniere à se faire entendre les qualités des corps, & tous leurs rapports, fondez sur les principes qui les composent, & parce qu'il combat un jargon que personne n'entend. Quoiqu'il en soit, je ne crois pas que les honnêtes gens désapprouvent le dessein que j'ai de communiquer au Public ce que je pense. Il n'y a au moins rien qui soit nuisible à la santé des hommes dans ce que je dis; j'espere au contraire que les Connoisseurs y trouveront des vérités qu'ils cherchent depuis long-temps. J'ai bien prévû que tout le monde ne seroit pas content, & que les Défenseurs de la routine ordinaire crieroient le plus haut. *Semper ego auditor tantum nunquam ne reponam vexatus toties.* Ai-je dû me taire, & craindre d'être desavoüé de pareilles gens. Non, sans doute, je me suis trouvé obligé de faire connoître au Public les principes sur lesquels j'établissois ma pratique, bien assuré que les personnes bien sensées se déclareront en ma faveur.

Il est question maintenant de parler de la maniere de doser, & des moyens

néceſſaires pour le bien faire ; ce ne ſera pas ſeulement avec les onces, les dragmes, & les ſcrupules que nous entreprendrons de le faire, ce ſeroit un tems perdu que de rapporter ici la confuſion & le peu d'ordre qui ſe rencontre dans les ordonnances de ceux qui ne connoiſſent d'autres poids que ceux-là. Rien n'eſt ſi bizarre que le mélange qu'ils font du doux & de l'amer, de l'aigre & du ſalé, du ſolide & du liquide, du cuit & du crud, on n'y voit aucune uniformité, ni aucune proportion, non plus que dans leurs récipés ; il n'y a pas lieu d'en être ſurpris, ayant établi leur Medecine ſur de faux principes, peu conformes à l'application qu'on doit faire des Remedes : faut-il s'étonner que les conſéquences en ſoient fauſſes, & accompagnées le plus ſouvent de mauvais ſuccés. Le purgatif eſt le ſeul cas où ils triomphent. Ils ſçavent purger, je l'avouë, mais ſçavent-ils guerir. Je n'appelle pas guerir, quand une maladie parcourt tous ſes temps ; les Remedes pour lors n'ont fait que ſuivre les mouvemens de la nature, qui par la force qu'elle a, n'a pû ſouvent en être troublée dans ſes opérations. Prétendent-ils qu'on les doive regarder comme des

Medecins, lorſque les choſes ſe paſſent au hazard & ſans raiſon. N'a-t'on pas au contraire un juſte ſujet de les comparer à ces Gladiateurs, qui les yeux fermés cherchoient à vaincre leurs Ennemis, puiſqu'ils ne connoiſſent ni le mal ni le remede que de nom.

Leur ſucrerie, par exemple, n'eſt-elle pas une choſe bien importante. Que penſer de leur Catholicum, de leur Opiate de Salomon, &c. Ne ſont-ce pas-là des choſes bien rares. L'eſprit n'eſt-il pas dans un grand embarras, pour en trouver la doſe. En vérité cela fait pitié, & ſans doute que mon Lecteur attend de moi toute autre choſe. Il a raiſon, j'abandonne ce ſtile. Je fais plus, j'abandonne les doſes, les poids & les meſures de chaque corps en particulier, & j'avouë que je ne les connois point. Je n'ay point été le conſeiller ni le confident de la nature d'aſſez près, lorſqu'elle a doſé le Sené, la Rhubarbe & la Caſſe. Je ſçay encore moins le poids de l'eſprit inviſible, quoique corporel, qui eſt dans chaque matiere, qui ne tombe point ſous les ſens, & encore moins dans les balances, & qui eſt cependant l'ame de tous ces mouvemens. C'eſt elle ſeule qui ſçait les poids de ſes

ouvrages. Cela étant, ce ne ſera point ſur la quantité de la matiere que j'établirai les poids des Remedes, puiſqu'elle eſt preſque toujours trompeuſe, ſoit par ell-emême, ſoit par la difference qui ſe rencontre dans les ſujets où elle entre. C'eſt pourquoi pour bien doſer il faut trois choſes; la premiere, eſt de ſçavoir parfaitement l'anatomie du Remede dont on veut ſe ſervir. La ſeconde, de ſçavoir pareillement l'anatomie de la maladie, & de connoître le lieu qu'elle occupe : en effet, c'eſt elle qui forme pour lors le temperament; & celui qui faiſoit la ſanté, ſe trouve détruit, ce qui trompe une infinité de gens, qui s'imaginent qu'un homme, qui a connu leur temperament avant qu'ils fuſſent malades, doit le connoître lorſqu'ils le ſeront, de quelque genre de maladie qu'ils ſoient attaqués. Voilà les préjugés ordinaires qui ſont dans la bouche des malades entretenus finement, pour conſerver les pratiques, & ſe rendre néceſſaire. La troiſiéme choſe qu'ils faut avoir, c'eſt un bon jugement : & voici comment il ſert à bien doſer, après avoir fait l'examen dont je viens de parler, c'eſt à dire, après avoir connu la nature de l'humeur, qui

tient le dessus, les effets qu'elle produit, la partie qu'elle occupe, & la grandeur du mal qui doit être prise, tant du côté du désordre présent, que de celui qui doit arriver, de même que de sa source & de son origine : il faut encore examiner le temps de sa possession, celui qu'il faut employer pour lui faire changer de nature, & pour rétablir la paix & l'union dans les principes d'où dépend la santé ; il faut ensuite se représenter quatre ou cinq cens maladies, qui sont établies dans la Medecine ordinaire, comme tout autant de ruisseaux qui ne procedent que de trois sources, sçavoir du sel, du soufre & du mercure ; pour moi je les connois sous cent mille formes differentes, soit qu'ils soient sous la forme de mal ou de remede. Toutes ces reflexions à la fois sont la balance dans laquelle je pese mes Remedes. A l'égard de l'application, comme tel s'enyvre de quatre verres de vin, & qu'un autre ne peut être enyvré de quatre pintes, je cherche la sonde à la main les poids des Remedes dans chaque nature en particulier sur des malades raisonnables, & j'abandonne les autres.

Nous avons suffisamment démontré la néceſſité qu'il y avoit d'anatomiser

les corps pour les bien connoître, & l'impoſſibilité qu'il y a d'en vouloir juger ſans cet examen, puiſque non ſeulement le different arrangement des principes, dont un corps eſt composé, donne lieu à des effets ſi bizarres & ſi peu reſſemblans à ceux qu'ils ont coutume de produire dans un état ordinaire, qu'on ſe tromperoit ſouvent, ſi l'on ſuivoit toujours à la rigueur l'ordre que nous avons donné pour les rétablir dans l'état où il faut qu'ils ſoient ; ce qui eſt quelquefois tres-difficile, ſur tout lorſque ces principes ſe rencontrent dans certains ſujets où ils n'agiſſent plus avec la même liberté, & dans leſquels il faut auparavant faire naître des diſpoſitions favorables pour y réüſſir. Par exemple, lorſque quelqu'un a ſouffert un froid violent par tout ſon corps, ou ſeulement ſur quelqu'une de ſes parties, pour lors il ne ſera pas ſi sûr de remettre les ſoufres & les parties qui composent la maſſe du ſang dans le mouvement qui leur convient & qu'ils ont perdu, par un agent de leur nature, tel que le feu, qu'il le ſera par celu qui paroit tout oppoſé, comme le ſalpêtre, la neige, le ſel armoniac diſſout dans l'eau. La raiſon de cela, eſt que par

l'approche du feu il se feroit une action & une impression si vive dans les parties, qu'au lieu de rappeller les esprits & de remettre, comme nous avons dit, les parties du sang qui sont pour lors en repos, dans le mouvement qui leur est nécessaire, le feu les détourneroit de leurs routes ordinaires, & détruiroit la juste proportion de leur mélange, ce qui donneroit occasion au sang qui sortiroit de cet équilibre de se corronpre : d'où s'ensuivroit infailliblement la destruction du sujet où cela se passeroit, ce qui n'arriveroit point par les matieres susdites, ausquelles il ne faut ajoûter dans l'application qu'un mouvement doux & leger, qui rappellera les esprits d'une maniere insensible, & ces esprits remettront pour lors les liqueurs dans leurs circulations, & dans leurs routes ordinaires. C'est une expérience si connuë & si confirmée dans les pays froids, où ces accidens sont fréquens, qu'on n'a garde de faire approcher du feu les personnes, ou les parties qui ont été gelées du froid ; ce qui fait voir qu'il n'est pas toûjours vrai que le feu échauffe, ni que l'eau rafraîchisse, comme le vulgaire le croit, ce qui fait connoître pareillement combien il importe que celui

celui qui professe la Medecine juge bien de tout ce qui se présente, & la nécessité qu'il y a d'avoir fait l'anatomie d'un corps avant que d'établir ses qualités; outre cela il faut encore sçavoir dans quelle sorte d'arrangement & de situation les principes, dont chaque corps est composé, peuvent produire des effets differens. La maniere dont les Astrologues Medecins ont traité des Astres & des Planetes; les qualités qu'ils ont attribué à Mercure, Mars, Jupiter, au Soleil, &c. sans nous donner aucune anatomie de leurs principes, fait bien voir que ce qu'ils en ont dit est sans aucun fondement; il auroit fallu, ce me semble, nous approcher de plus près de cette connoissance, pour nous convaincre; & pour nous faire ajoûter foi à tout ce qu'ils ont dit de leurs qualités & de leurs effets, & des differentes dispositions qui les font naître. En attendant qu'ils ayent achevé cet ouvrage, & qu'ils nous ayent satisfait là-dessus par des raisons plus solides, ils ne doivent pas trouver mauvais si nous ne suivons pas cette route, & si nous n'admettons pas aveuglement les qualités, dont ils ont prétendu que ces corps celestes étoient doüés: & quoi-

que par la force de nos raiſons & de nos expériences nous puiſſions détruire ce qu'ils ont avancé, nous voulons pourtant bien abandonner ce projet pour cette fois, & nous renfermer dans l'Art Aſtrologique qui convient à la bonne Medecine, pour l'intelligence duquel nous n'avons beſoin ni d'échelle ni de lunettes.

Perſonne n'ignore que la vie de l'homme ne ſe perpetuë & ne ſe ſoutient que par les alimens ſolides ou liquides, & que l'air fait partie de ces dernieres. Si nous n'avons pas donné l'anatomie de tous les alimens ſolides, en particulier ; du moins ce que nous en avons dit en general, eſt ſuffiſant pour donner entrée dans la connoiſſance de chacun en particulier. Nous devons regarder cette nourriture ſolide, comme l'aimant de la matiere celeſte, que nous appellons air, qui eſt un corps liquide, que l'homme reſpire, l'homme étant un composé d'air & de terre. Il nous importe de faire voir ce que c'eſt que ce liquide, pour achever l'anatomie de l'homme : on ne ſçauroit douter que dans tous les ouvrages de la nature il n'y ait un certain ordre, qu'il n'y ait en eux une certaine liaiſon, & une certai-

ne harmonie de parties. Cela paroît dansles corps mêmes qui ſemblent avoir de l'oppoſition entr'eux ; & ce qui eſt regardé le plus ſouvent dans les mouvemens qu'ils excitent les uns contre les autres comme une qualité oppoſée, prouve en même temps cet accord : c'eſt ce que nous avons démontré dans pluſieurs matieres. Par exemple, dans la deſtruction de l'argent, & le ranimement du cinabre, par l'action de ce même vif argent ſur les inſectes, & ſur les animaux parfaits. L'enlevement des teintures des végétaux, par le ſoufre & par le mercure ; la force que l'aimant prend dans la limaille de fer, celle qu'il perd dans le mercure ; toutes ces actions, quoique differentes en apparence, n'ont pourtant rien d'oppoſé, & ne ſont point contre l'ordre de la nature. Ce que nous avons dit de l'action des ſoufres, eſt ſuffiſant pour prouver leur vertu, & pour nous épargner la peine de le réiterer ici. Il n'eſt donc queſtion maintenant que de faire voir en quoi conſiſte l'accord qu'il y a entre la matiere terreſtre & la matiere céleſte qui compoſent l'homme. L'expérience nous fait voir qu'elles entrent toutes les deux dans differens tuyaux, que les ſuperieurs qui

reçoivent l'air, sont les organes de la respiration, & que les inferieurs sont les veines lactées, qui servent à porter dans les veines & dans les arteres, ce suc ou cet aliment terrestre qui leur est fourni par l'estomac, & qui par des routes très-connuës est porté dans le corps du poulmon. C'est là où ce liquide superieur entre en même temps, c'est là qu'ils se mêlent tous deux ensemble, avec une facilité & une justesse admirable; c'est là qu'ils s'embrassent & se pénetrent avec tant de douceur, que nous devons juger par-là que non-seulement il y a de l'accord entre-eux, mais qu'ils sont de la même nature; aussi il arrive que dans le mélange, & dans le tourbillon qu'ils forment (ce que la circulation du sang, ou le mouvement circulaire de cette liqueur représente) ces deux corps tiennent la même place dans le petit monde, qu'ils occupoient dans le grand; c'est-à-dire qu'ils sont tantôt sous une forme solide, tantôt sous une forme liquide; tantôt dans un état volatil, & tantôt dans un fixe. Les moyens, par lesquels nous apprendrons cette concorde, & la nature de l'air, seront la clef, l'échelle & la lunette, par lesquelles nous pénetrerons dans le Ciel philoso-

phisique: l'air étant donc l'aliment, l'astre, & le liquide, dans lequel l'homme se nourrit; il s'ensuit que ce liquide doit être d'une nature différente, selon la quantité & la nature des soufres & des sels qui s'élevent du globe terrestre, & par rapport à la chûte du liquide, ou de ces mêmes matieres qui découlent des tourbillons superieurs, qui à dire vrai, ne doivent être regardés eux-mêmes que comme un composé de sel, de soufre & de mercure. Cela étant, il nous est permis de dire qu'il arrive à peu près dans la mer des hommes, que nous appellons air, ce qui arrive dans l'Océan, ou dans la mer des poissons. Or quoique l'Ocean soit chargé d'une certaine salûre, il l'est pourtant bien plus en certains endroits que dans dautres, par rapport à l'air qui le pénetre, & aux minieres sur lesquelles ces mêmes eaux sont situées; & selon que ces minieres sont plus ou moins abondantes: la dissolution que les eaux font de ce sel dans ces sortes d'endroits, rend la lessive plus fortes & les eaux plus salées; ce qui se voit depuis Elseneur j'usqu'à Dantzic en plusieurs endroits, de laquelle inégalité on ne s'apperçoit point depuis Amsterdam jusques à Elseneur, ou

d'Amsterdam à Londres ; ce que j'ai examiné moi-même, & ce qui procede peut-être de certaines branches des minieres de sel qui sont en Pologne, qui s'étendent & qui répondent dans ces mêmes endroits de la mer Baltique. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'encore que les mêmes matieres se rencontrent dans l'air, qui est sur toute la superficie du Globe terrestre, les mêmes dispositions ne s'y rencontrent pas, c'est-à-dire le même mélange, la même égalité, ni le même arrangement dans les principes qui le composent ; ce qui se voit manifestement dans une infinité d'endroits. Par exemple, depuis Marseille jusques à Fréjus, à peine a-t'on achevé un bâtiment, que les romarins naissent de toutes parts sur les murs & sur les rochers. L'on voit dans le Comtat & dans la Principauté d'Orange, les grenadiers venir sans soin & sans culture ; en Languedoc les oliviers ; en l'Isle de France les groseliers ; en Normandie les pommiers ; en Hongrie les pruniers ; en Podolie les artichaux, &c. Ce qui fait voir que, quoique la matiere solide, dont ces sortes d'arbres sont faits, dépende d'une certaine disposition, qui se rencontre dans

la terre qui les produit ; il faut auſſi que la même uniformité de diſpoſition ſe rencontre dans l'air, qui eſt leur vie principale, & le feu qui les anime ; & lorſque ce feu, ou cet eſprit, ne trouve point de ſemences dans leſquelles il puiſſe ſe corporifier, il en forme lui-même, & il les forme ſelon la differente diſpſition qui ſe rencontre dans l'air, ou qu'il a fait naître dans certains endroits de la terre. Pour lors ſe mêlant dans le liquide, dont elle eſt faite ou abreuvée, il forme les ſemences des végétaux, des inſectes, une infinité de cryſtalliſations differentes, les diamans, les autres pierres précieuſes, les cailloux & les métaux ; de même que les couleurs, les odeurs, & les ſaveurs qui naiſſent de ces diverſes productions. On ſe tromperoit beaucoup, ſi l'on croyoit qu'elles fuſſent dépendantes, ou qu'elles dérivaſſent de la terre. Toutes ces ſortes de choſes, à la réſerve de la matiere, dont la terre même eſt faite, procedent de l'air dans lequel réſide uniquement l'ame de tous les êtres corporels ; mais elle ſe trouve ſouvent étroitement renfermée dans certaines parties de la terre, deſquelles elle eſt néceſſitée de ſortir, ou de ſe débarraſſer plus ou

moins promptement, ſelon qu'elle y eſt plus ou moins étroitement liée, & ſelon l'action & le mouvement des corps qui la pouſſent. Les Philoſophes plus curieux & plus attachés à la ſpéculation de la varieté & de la grandeur des ouvrages que ce ſoufre, ou cet eſprit aërien, forme dans la nature, qu'aux Myſteres de la Religion, ont regardé dans leur entouſiaſme, ce feu interieur, & cet eſprit, comme la manne qui a nourri Moïſe & les ſiens, & qui pouvoit prendre toute ſorte de forme: & ils ont dit que tout le monde n'étoit pas digne d'en être nourri: que cet manne étoit cachée aux yeux des ſuperbes, & qu'elle ne devenoit viſible qu'aux humbles. Ils ont outre cela appellé l'air leur mer, leur terre, & leur jardin, dans lequel ils trouvent, diſent-ils, des ſources intariſſables d'une eau vivifiante, & que ces mêmes endroits ſont les Déſerts des hommes ignorans. Sans approuver ces éloges magnifiques, il eſt certain qu'il y a une nourriture ſecrete dans l'air pour tous les corps de la nature ſans exception, que peu de gens connoiſſent, de laquelle pourtant nous avons entrepris de faire l'anatomie, de même que nous l'avons fait des ſujets qui la reçoi-

vent; dans lesquels nous avons fait voir qu'il ne se trouvoit que trois principes, sçavoir, sel, soufre, & mercure. Ces trois principes desunis, & ensuite rassemblés par une adresse merveilleuse, deviennent les aimans de l'air; ces aymans sont plus ou moins parfaits selon la matiere, dont ils sont tirés & selon l'intelligence de l'artiste; & ce sont ces aymans qui peuvent seuls nous donner une connoissance parfaite de la nature de l'air. J'ai donné quelques exemples de cela, lorsque j'ai traité de la Saignée, & j'ai fait voir une expérience, qui prouve non seulement le commerce de l'air avec les corps d'ici-bas, mais qui fait voir en même temps que l'air se corporifie, & devient de la nature de ces aymans, & qu'à mesure que par l'introduction de l'air ces sortes d'aymans augmentent en quantité, les trois principes, dont les aymans sont composés, augmentent aussi. Mais pour ne pas renvoyer le Lecteur si loin, je ferai une répétition d'expériences qui sont dans le même esprit, & qui prouvent la même chose. Dissolvez du cuivre par l'eau forte: étant dissous, faites évaporer l'eau forte jusques à ce qu'il vous reste une matiere très-seche au

fonds du vase : exposez cette matiere à l'air, en peu de temps elle s'y résoudra, ou du moins la plus grande partie : la résolution faite, dessechez-la : reïterez plusieurs fois comme auparavant, & vous trouverez que cette matiere a augmenté de poids à chaque fois qu'elle a été exposée à l'air. On peu faire la même chose avec l'or par l'eau regale ; on la peut faire avec toutes sortes de sels purs & simples sans addition, il faut les calciner, les mettre ensuite à résoudre à l'air, ou à la cave, puis les dessecher & les calciner derechef, & ainsi de suite, prenant garde en les calcinant de ne les pas vitrifier ; la même augmentation se trouvera toujours dans ces matieres, sans qu'elles ayent changé en rien de la nature dont elles étoient, avant qu'on s'en fût servi. Le sel de tartre, par exemple, se change en crême de tartre, celle-ci en sel de tartre, & ainsi de suite. Ces faits prouvent invinciblement qu'il y a trois principes dans l'air, homogenes à ceux dont la terre est composée, puisque dans tous les corps qu'il penetre, & dans lesquels il se corporifie, il se change en sel, soufre & mercure : & on n'y sçauroit remarquer ni découvrir autre chose, sinon que ces principes,

lorſqu'ils compoſent l'air, ſont dans un grand mouvement, & que lorſqu'ils ſont partie de nos aymans, du fer, de l'or, du cuivre, ou qu'ils en augmentent le poids, ils ſont dans un plus grand repos. Les choſes ſont ainſi, ou il faut de néceſſité regarder l'air comme une vapeur ou une liqueur très-propre à ſe corporifier & à ſe changer en la nature des principes, qui compoſent le ſujet dans lequel il s'arrête. Il me ſemble qu'on ne ſçauroit regarder l'air autrement que dans l'un de ces deux états.

Les Remarques que nous ferons ſur les changemens des Saiſons, ſur ceux mêmes, qui arrivent dans certains jours de chaque Saiſon, ſur la neige, la pluïe, la grêle, la foudre, & ſur une infinité d'autres générations que nous toucherons en paſſant, & que nous ſçavons qui ſe font, ou qui ſe peuvent faire dans l'air, autoriſeront ſuffiſamment ces conſéquences. Pour en mieux juger, conſiderons, s'il vous plaît, que les hommes ſont ſitués dans l'extrêmité des rayons du Soleil, par rapport au commerce qu'il a avec la terre; conſiderons que ces mêmes rayons tombent ſur la terre, & même ſur l'air qu'ils pénetrent, ou perpendiculairement, ou plus ou moins

obliquement, & que s'ils ne ſont pas ce liquide que nous appellons air, ils en ſont l'ame, qui l'agite, & qui excite en lui divers mouvemens. C'eſt un fait certain que le Soleil agit plus vivement, & avec plus de véhémence ſur les parties de l'air & de la terre auſquelles il répond perpendiculairement, que ſur celles auſquelles il répond obliquement, & ſur celles qu'il regarde moins obliquement, que ſur celles qu'il regarde avec plus d'obliquité: & il n'eſt point néceſſaire d'avoir égard à la diſtance du Soleil, fût elle plus ou moins grande de ſix millions de lieuës. Ceux qui ſont initiés dans les premiers élemens de l'Aſtronomie, ſçavent que le Soleil eſt plus éloigné de nous pendant l'Eté que pendant l'Hyver, & la difference eſt preſque ſenſible par la differente grandeur apparente de ſon diametre. La raiſon de cette force plus ou moins grande, ſuivant ces differentes poſitions, telle que ſoit la diſtance, eſt bien ſenſible. Tous ces rayons dans l'aſpect perpendiculaire viennent juſques à la terre, & la pénetrent plus profondément: au lieu que plus l'aſpect eſt oblique, moins il y a de rayons qui viennent juſques à nous; moins ces

rayons pénetrent la terre, & la plûpart ne font que l'effleurer & la lécher, s'il est permis de se servir de ce terme. Ces differens aspects forment dans le style ordinaire le changement des saisons; mais ils operent en même temps d'autres effets considerables, ausquels on n'a pas fait assez d'attention, & que je vais expliquer, après avoir remarqué en passant, qu'il peut arriver quelques variations de tout ceci, à cause des montagnes, des rivieres, des lacs, des nuages, des forêts, qui peuvent affoiblir & moderer la vivacité des impulsions.

Ceci remarqué, je regarde le Soleil par rapport au globe terrestre, comme nous regardons un vaisseau rempli de quelque matiere, sur lequel le feu agit par suppression. Ces sortes de feux déterminent la matiere à sortir du côté de la partie oposée. Ce feu de la nature doit faire le même effet sur le globe terrestre & sur l'atmosphere de l'air. Il doit exciter une impulsion très-forte, qui doit passer à la partie de l'air, qui répond à celle contre laquelle il agit fortement. De là il doit arriver que les vapeurs sortiront de la terre, & qu'en s'élevant dans l'air ils lui donne-

ront un mouvement, qui n'eſt qu'un vent cauſé par cette action. Ces vapeurs, ſelon les differentes diſpoſitions qui ſe rencontreront dans l'air, doivent ſe changer ou en neige, ou en grêle, ou en pluye; & quoiqu'une partie de ces phénomenes puiſſent arriver dans l'endroit, où ces rayons agiſſent d'abord, cependant, parce que la terre eſt ouverte & tranſpirable par tout, ils doivent être plus fréquens & plus continuels dans la partie de l'air, opposée à celle ſur laquelle le Soleil agit immédiatement, à moins qu'il n'y ait dans cette partie de l'air des diſpoſitions tout à fait contraires, comme il arrive dans les Païs du Nord. Par exemple, en Pologne lors même que le temps eſt ſerein, & que le Soleil ſe montre au fort de l'Hyver, les vapeurs de l'air tombent en forme de neige. Cet Hyver commence d'une maniere terrible, ce qui fait que les vapeurs, les parties humides & aqueuſes de l'air, mêlées avec ces nitres, ſe précipitent en cette forme, tant par leur peſanteur, que par la foibleſſe du mouvement Ce liquide d'ailleurs, ce même air congelé, qui couvre la ſurface de la terre, cette terre qui eſt déja très-reſſerrée,

ſont cauſe que les vapeurs pouſſées par l'action du Soleil, qui paſſe au travers du globe, & déterminées à ſortir par cet endroit, ne trouvant plus d'iſſuë, ſe répandent dans la terre, dont elles rempliſſent les pores; ce qui conjointement avec la neige, rend ces regions ſi fécondes. Les vapeurs ne ſont autre choſe que les principes, qui n'étant point encore aſſez unis à la maſſe entiere de la terre, s'en détachent aiſément par les efforts & le mouvement que les rayons du Soleil cauſent dans l'interieur du globe, & ſont pouſſés ſi vivement, qu'ils ſont obligés de paſſer dans l'air, ſuppoſé que la ſurface de la terre ne ſoit pas trop reſſerrée, & que ſes pores ne ſoient point fermés & bouchés trop exactement. Mais ſoit qu'elles n'ayent plus la même proportion avec lui, ou qu'elles ſoient en trop grande quantité, ou enfin qu'elles ayent trop ou trop peu de mouvement, il en arrive des dérangemens conſiderables dans l'air, qui ne ceſſent point qu'une partie de ces matieres ne ſe ſoit précipitée, ſoit en neige, ſoit en pluye, ſoit en grêle; ce qui ſe trouve ſouvent accompagné de tonnerre & de feu que cauſent la rencontre & le choc des ſels avec les ſoufres.

Rien n'eſt donc plus certain que nos principes ſe rencontrent dans l'air & qu'ils n'y ſont pas moins ſenſibles par leurs effets, qu'ils le ſont dans tous les autres corps de la nature. Il ne ſuffit pas d'avoir prouvé qu'un certain état, & une certaine conſtitution de l'air, joint à l'aſpect du Soleil, font les changemens des Saiſons. Il faut encore expliquer la varieté de ces Saiſons, pour bien entendre les mouvemens, & les qualités de l'air que nous habitons.

Les Medecins ont diviſé l'Année en quatre Saiſons, ſoit par rapport aux climats qu'ils habitoient, ſoit pour les faire répondre aux quatre élemens, aux quatre humeurs, aux quatre temperamens, aux quatre qualités, & aux quatre âges. Il n'eſt pas mal-aiſé de faire voir que la proportion, qu'ils ont prétendu établir entre ces ſortes de choſes, n'eſt pas tout à fait infaillible, & que cette diviſion des Saiſons n'eſt point aſſez Phyſique; car ſans aller chercher dans des Païs éloignés de quoi détruire ce ſiſtême, & la fauſſeté de cette application; qui eſt-ce qui n'a pas vû une fois en ſa vie l'Hyver auſſi doux & auſſi temperé que le Printemps, le Printemps reſſembler à

l'Hyver,

l'Hyver, l'Eté au Printemps, & l'automne à l'Eté, &c. Tous ces changemens ſont arrivés depuis quatre ou cinq ans. De même, on voit ſouvent les ſignes d'une fleuriſſante jeuneſſe à ſoixante ans.

Pour diviſer ces Saiſons, ſuivant les principes d'une bonne Medecine, il faut avoir égard à certaines qualités qui ſe trouvent dans l'air, & qui ſont importantes dans la Medecine. Pour cet effet je n'en reconnoîtrai que deux, par rapport à la partie de la terre que nous habitons, l'Eté & l'Hyver. L'Eté commencera de l'équinoxe de Mars à l'équinoxe de Septembre, & l'Hyver depuis cet équinoxe juſqu'à celui de Mars. Chacun de ces temps aura ſon ſolſtice. Tout le monde ſçait que vers l'équinoxe de Mars, la nature ſe réveille, pour ainſi dire, & qu'elle reprend la vigueur qu'elle commence de perdre vers l'équinoxe de Septembre. Tout le monde ſçait que les mouvemens dans l'air ſont dans une eſpece de mediocrité vers les équinoxes, que ce mouvement eſt d'ordinaire très-violent vers le ſolſtice d'Eté, & très-foible vers le ſolſtice d'Hyver, comme il doit réſulter de ce que nous avons dit cy-devant de la diverſité des impulſions qui

naissent des differentes aspects du Soleil. Mais tout le monde ne prend pas garde que de ce grand mouvement il doit arriver dans les parties qui composent cette masse de l'air, que je prens ici pour toute la masse du liquide qui enveloppe le globe terrestre ; qu'il doit, dis-je, arriver dans ces parties, ce qui se passe dans les parties d'un fruit avancé en maturité, par rapport au climat qui le produit, & au different aspect du Soleil ; ainsi je peus dire en bon Physicien, que l'air doit être plus cuit dans la Provence que dans la Flandre, & en Languedoc qu'en Dauphiné, &c. Tout le monde enfin, ne sçait pas, parce qu'on n'y fait pas d'attention, & parce qu'on n'étudie la Nature que dans les Livres, que vers les temps des équinoxes, c'est-à-dire de cette juste médiocrité de mouvement, il y a dans l'air un baume & une séve qui dure près de deux mois, à commencer de ces équinoxes, lequel baume ne s'y rencontre point, ni dans le fort de l'Eté, ni dans le fort de l'Hyver, c'est-à-dire vers les solstices, ni dans le temps que le mouvement est trop violent, ni dans le tems qu'il est trop foible, à moins qu'il n'arrive dans ces tems certaines variations qui ame-

nent une température approchante de la temperature ordinaire des équinoxes.

Ce n'eſt pas aſſez de ſçavoir que ce baume commence à ſe répandre dans l'air ſur la fin de Mars, juſques vers la fin de May, & vers la fin de Septembre, juſques la fin de Novembre. Il faut de plus ſçavoir le recüeillir, pour ainſi dire, & le ramaſſer; & pour le faire, il faut remarquer, 1. Qu'il eſt plus abondant du côté du Nord, que du côté du Midy; parce qu'il arrive de ce côté-là *Aurum ab aquilone veniens*, diſent les grands Philoſophes, & qu'ainſi il eſt plus aiſé de le ramaſſer de ce côté là, que de tout autre. 2. Qu'il ne peut être ramaſſé que pendant la nuit, & à la pointe du jour; car ſoit que cette manne déeoule de la voûte celeſte, c'eſt-a-dire des tourbillons ſuperieurs, comme le publient les Medecins Aſtrologues, ſoit qu'elle ſoit élevée par l'action du Soleil, il doit arriver dans le premier cas que la rapidité de cette action l'empêche de deſcendre du côté du Midy, & que cette même rapidité dans le ſecond, entraîne vers le tourbillon du Soleil le baume qui eſt du côté du Midy, abandonnant celui dont les parties ſont écartées des tourbillons, &

poussées du côté du Nord, & dont le mouvement est rallenti ; d'où il doit arriver, que pendant la nuit & dans l'éloignement du Soleil, ces parties balsamiques se répandent dans l'air, & sur la surface de la terre en forme de rosée ; de sorte qu'on peut dire que la rosée qui nous est connuë, en est comme engraissée ; c'est ce baume, qui fait la multiplication des semences, & qui ranime tous les animaux qui le respirent.

Quoiqu'on ne convienne pas qu'il se forme une pierre dans l'air, qu'on appelle de foudre, ou de tonnerre ; cela n'est pourtant point hors de l'ordre de la nature, & la chose n'est nullement impossible. Quoiqu'il en soit, nous ne sçaurions du moins douter du bruit & même d'une odeur de soufre très-forte, qui se répand en ces temps-là dans l'air que nous respirons, & que nos sens n'en soient frappés de la même maniere, qu'ils le sont par plusieurs soufres qui excitent tous les jours de pareilles sensations. Il y a donc lieu de croire que ces matieres dans l'air sont de même nature ; & que cela n'arrive que de la maniere dont nous le voyons arriver par les matieres qui conposent la poudre à canon & qu'ainsi ces phénomenes

aëriens dépendent abſolument des mêmes principes, ſçavoir des ſels & des ſoufres, qui outre le bruit qu'ils produiſent par les ſecouſſes qu'ils donnent aux parties de l'air, cauſent un mouvement ſi violent & ſi ſubtil, qu'il en réſulte le feu que nous voyons.

Outre cette uniformité qui ſe rencontre entre les effets de la poudre à canon, & ceux qui s'excitent dans l'air, l'expérience journaliere nous fait voir que les pierres ne ſont qu'un compoſé de ſel, de ſoufre, & de mercure. Il eſt aiſé de s'en convaincre par la vuë & par l'odorat, en faiſant choquer deux pierres à fuſil; il en naîtra une odeur de ſoufre, qui n'eſt en rien differente de celle, qui eſt excitée par le ſoufre enflammé des minieres, qui doit être regardé comme la premiere ſemence des pierres. Cela étant ainſi, pourquoi ne ſe pourroit-il pas faire de l'union du ſel & du ſoufre dans l'air, un mineral analogue aux cailloux, & participant de leurs proprietés, puiſque les mêmes matieres & les mêmes diſpoſitions qui ſe trouvent dans la terre, peuvent ſe rencontrer quelquefois dans l'air. La maniere ſubite, dont ce phénomene arriveroit, eu égard à la lenteur avec

laquelle la nature produit les mineraux dans la terre, n'auroit rien qui dût surprendre. La pureté de ces matieres doit faciliter leur étroite union, & poussées par des forces proportionnées, elles doivent se pénetrer & s'unir intimement. Enfin si ce que quelques personnes m'ont assuré avoir vû est vrai, sçavoir qu'il tombe de petits animaux de l'air, certainement c'est une nouvelle preuve de l'existence de nos principes dans ce liquide; & quand cela arriveroit, je n'en serois point surpris, puisque j'apperçois avec un excellent microscope, des animaux pleins de vie dans l'eau de pluye.

Les Vents prouvent encore invinciblement, & d'une maniere toujours uniforme, le sistême que je me suis formé de la nature de l'air. Le vent en géneral n'est qu'un air agité; mais il le peut être & par des corps & par des impressions bien differentes. Le mouvement des eaux de la Mer, celui des Astres en resserrant le canal de la matiere étherée, la matiere même qui sort des Astres & des tourbillons qui environnent le nôtre de toutes parts, causent dans l'air des agitations, & le font mouvoir avec plus de vîtesse; mais parce que tous ces corps ont leurs mouvemens reglés &

periodiques, ils n'excitent que des vents qui ont pareillement quelque regle dans leur durée. Il y a une autre agitation dans l'air, qui arrive par la rencontre des ſels & des ſoufres enflammés qui ſe levent de la terre ; leur action tumultueuſe & deſordonnée ne peut qu'exciter un mouvement très-dérangé & très-inégal. Les Matelots ne prédiſent ces ſortes de mouvemens, qu'ils appellent des tempêtes, que parce qu'ils voyent des nuages d'un rouge brun s'élever dans l'air comme des montagnes ; ces nuages ne ſont autre choſe qu'un aſſemblage de ſel, & de ſoufre par un humide, qui les lie ; juſques à ce que ces ſels & ces ſoufres, ayant pris le deſſus s'en ſoient débarraſſés ; pour lors les orages commencent, les éclairs, les tonnerres, les feux & les flammes par des ſecouſſes réïterées, ſe communiquent à la terre ſi vivement, qu'elle en n'eſt ébranlée. Les hommes & les animaux en fremiſſent, & tout cela joint enſemble, leur fait appréhender que l'ordre de la grande machine ne ſe détruiſe, & que tout ne ſoit renverſé.

S'il falloit parcourir & rendre raiſon de toutes les productions, qui ſont arrivées, qui arrivent ordinairement, ou

qui pourront arriver dans l'air ; on ne finiroit non plus que s'il le falloit faire de toutes celles qui ſe font dans la terre ; mais quoiqu'il arrive dans l'un & dans l'autre, on n'y remarquera jamais autre choſe, que des effets des trois principes, dont nous avons ſi ſouvent parlé, & dont la differente union & le different arrangement feront toujours la varieté de tous les ouvrages de la nature. Sur les principes de cette eſpece d'Aſtrologie, & ſur les connoiſſances, que nous avons de la nature de l'air, il faut établir des regles qui puiſſent être de quelque utilité dans la Medecine, & faire voir comment on doit uſer de ce liquide.

L'air eſt une nourriture abſolument néceſſaire à tous les hommes ; les hommes n'ont pas toujours la même égalité de principes, & la difference de leurs tempéramens procede de cette inégalité. Cette même inégalité fait la ſanté ou la maladie ; ce qui eſt ſain aux uns, n'eſt pas ſain aux autres, par conſéquent comme la temperature de l'air n'eſt pas la même dans tous les Païs du monde, il importe de connoître celui qui a le plus de rapport & plus de proportion à certains temperamens & à certaines indiſ-

poſitions

positions. Supposez donc qu'il falût faire choix de quelque air particulier, soit pour maintenir la santé, & soutenir certains temperamens, soit pour rétablir des désordres considerables; avant que de songer à faire changer d'air, je serois d'avis qu'avant toutes choses, on travaillât à guerir ceux qui sont malades, ou du moins à les tirer hors des accidens les plus fâcheux, & lorsqu'il n'y aura plus qu'à procurer un adoucissement; par exemple, un peu plus de mouvement aux liqueurs, ou qu'à les épaissir un peu plus, enfin lorsque ce ne sera plus un état de maladie, mais de convalescence ou de quelque legere incommodité, il faudra pour lors examiner le temps dans lequel il convient de faire ce changement, & chercher l'air qui est le plus propre à réparer les défauts ausquels on veut rémedier. Par exemple, si aprés une fiévre lente il restoit encore quelque legere vivacité dans le sang, & dans les esprits; si les parties n'avoient pas encore recouvert leur humidité naturelle, pour lors il faudroit conseiller à ceux qui sont dans ces états, de se transporter dans ces Provinces où l'on respire un air doux, & dans lequel l'humide

abonde, tels que ſont les Païs ſitués vers le Nord. Que ſi au ſortir d'une maladie cauſée par l'excès de la partie mercurielle, il reſtoit encore quelque legere humidité ; ce qui arrive ſouvent ſur la fin heureuſe d'une hydropiſie, d'une paralyſie, ou s'il falloit corriger qnelque temperament, dans lequel ce principe excedât, il faudroit envoyer ces ſortes de perſonnes reſpirer l'air de la Provence, ou du Languedoc ; il faudroit faire la même choſe pour corriger les principes qui ſeroient trop dominans dans toutes ſortes d'âge, proportionnant toujours l'air, qu'il faut qu'un chacun reſpire, aux défauts des principes qui compoſent tant les parties ſolides que les parties liquides du corps humain.

En ſuivant cette méthode, on aura lieu deſperer quelque ſecours de ces ſortes de changemens d'air ; mais on ne peut ſans beaucoup de témerité, & ſans beaucoup riſquer, faire eſſuyer à des malades ces ſortes de changemens, ſi on n'a une parfaite connoiſſance de la nature de l'air, dont on a fait choix, & ſi on n'a une entiere conviction qu'il ne reſte plus de ferment dans le corps, capable de changer toute ſorte d'air en

ſa nature, tel qu'eſt le ferment qui ſe rencontre dans les maladies habituelles. Car ſi ce ferment étoit encore dans un prétendu convaleſcent, bien loin de changer de nature, & de prendre une qualité bienfaiſante, il arriveroit que l'air ſeroit changé lui-même en la nature du ferment, & au lieu d'en recevoir les ſecours qu'on attendoit de l'air, le mal deviendroit moins réparable. Ce que j'ai dit ci-deſſus fait aſſez connoître qu'il ne faut faire changer d'air aux malades que dans le tems des équinoxes. Mais outre ces raiſons que j'ai apportées, j'ai par devers moi des experiences qui ſont déciſives. En effet j'ai éprouvé vers les équinoxes, que les plus puiſſans corroſifs impregnés de ce baume, ou de cette manne, dont la terre & l'air ſont pour lors engraiſſez plus qu'en tout autre temps, ſe changent facilement par un feu doux & leger en une ſubſtance balſamique & ambrée, ſur-tout s'ils ſont auparavant dépoüillés & ſeparés de leur terre arſenicale & maligne. Enfin j'ai éprouvé que le ſuccès n'eſt pas ſi favorable dans tout autre temps, à moins que les Saiſons ne ſoient dérangées; & qui ne ſçait faire la même choſe dans les liqueurs & dans

le ſang des malades ; c'eſt-à-dire qui ne ſçait rectifier ces ſucs, & les mettre en état de recevoir les douces influences du baume de l'air, ne doit point eſperer d'heureuſe réüſſite du changement d'air. On peut encore établir pour principe en cette matiere, qu'il eſt plus convenable de reſpirer l'air & de s'en nourrir pendant les équinoxes, à la naiſſance de l'aurore, & au coucher du Soleil, que pendant le jour ; parce que, comme il a été obſervé, le baume qui ſe trouve répandu dans l'air, eſt alors dans un certain état, & dans une certaine médiocrité de mouvement plus convenable à le ramaſſer, que dans les autres heures du jour, après quoi il faut ſe renfermer chez ſoi. Il faut accompagner cette conduite d'un régime proportionné à l'état du malade.

Voici une ébauche, ou un eſſai de Medecine pratique, qui me paroît ſuffiſant pour connoître les défauts & les maladies qui procedent du mauvais arrangement, ou de la mauvaiſe qualité des principes qui compoſent le corps humain. Ce que j'ai dit des remedes, des alimens & de l'air, ſuffit encore pour faire voir les rapports qu'ils ont à ces maladies, & l'uſage qu'on en doit

faire. J'aurois pû mettre plus d'ordre dans ces matieres, leur donner plus d'étenduë, & les revêtir d'un habit plus pompeux ; mais j'ai préferé la ſolidité à l'éclat & au brillant des penſées, & la vérité des choſes à la délicateſſe des expreſſions. Si les principes que j'ai établis & expliqués; ſi l'application que j'en ai fait, ſont goutés du Public dans cet air negligé, j'aurai lieu de croire que des raiſonnemens ſolides, fondés ſur des expériences conſtantes, l'ont déterminé en ma faveur ; & dans ce cas je promets & je m'engage d'appliquer ces mêmes principes à connoître les cauſes de pluſieurs maladies en particulier, & les remedes ſpécifiques pour les guerir ; & pour donner des arrhes de cet engagement, je joins un traité de l'Apoplexie à cet Ouvrage, pour deſcendre du general au particulier, & pour montrer quels uſages on doit faire de ces mêmes principes. J'avouë que dans ce ſiecle, les Phyſiciens & les Medecins ne ſont plus ſi ennemis qu'ils étoient du ſel, du ſoufre & du mercure; que pluſieurs d'entre-eux ont été enfin obligés par la réſolution des corps la plus ſimple qui puiſſe ſe faire, de ne plus conteſter qu'ils ſont les principes vé-

ritables de la Medecine. Mais cette generalité ne suffit pas, & qui en demeureroit là, ne sçauroit que des mots inutiles. Il faut sçavoir les désunir, les dépoüiller de leurs terrestreïtés, & les réunir; il faut experimenter toutes leurs proprietés dans ces états d'union & de désunion. Il faut connoître leurs differens arrangemens; car combien de combinaisons differentes ne peuvent-ils point avoir dans les mineraux, dans les métaux, dans les vegetaux, dans les animaux, & dans les parties solides & liquides du corps humain. Il faut sçavoir les appercevoir dans la terre, dans les eaux & dans l'air. Je ne suis point surpris que les Anciens, qui ne les connoissoient point, qui faisoient consister toute la force des remedes dans les quatre qualités, ne les ayent point cherchés, qu'ils n'ayent point brûlé de charbon, ni manié la pincette pour les trouver. Mais je suis surpris que les nouveaux, en un mot, que ceux qui les adoptent, soient demeurés oisifs, se soient contentés de spéculations vagues, & plus métaphysiques que physiques, qu'ils ne les ayent cherché que dans les Livres qui ne peuvent les rendre sensibles, & qui souvent ne les représentent que très-

défigurés. Il faut les chercher dans les corps mêmes de la nature, les démêler & les désunir; il faut les connoître dans leur état fixe & volatil, en examiner tous les rapports. Tout le monde convient qu'on n'a pû acquerir la connoissance du corps humain que par l'anatomie, qu'il a fallu prendre le scarpel, les ciseaux, le stilet, la sonde, la seringue, la loupe, se servir de tous ses sens pour découvrir cette admirable structure, pour en expliquer les usages & les fonctions de tous les organes, & même les causes sensibles des accidens & des maladies, qui peuvent arriver. On ne s'est point avisé de traiter de charlatans & d'empyriques, de rayer du catalogue des Sçavans, ceux qui ont poussé cet Art dans la plus haute perfection. Il faut connoître les Corps qui conservent le corps humain, qui le nourrissent sensiblement & insensiblement, qui le rétablissent; il faut donc en faire une anatomie: il faut employer les couteaux, les ciseaux, les sondes proportionnées à leur constitution, & propres à les dissequer; il faut reconnoître outre les parties dissimilaires organiques & integrantes, les parties homogenes, similaires, & essentielles, qui les com-

posent. C'eſt une ſcience dans cet Art, que de ſçavoir quels ſont ces coûteaux & ces ciſeaux, ces ſtilets, ces ſondes, ces ſeringues, ces leſſives, &c. & la maniere de s'en ſervir. Peut-on traiter d'empyriques, & de charlatans, de Medecins ſeducteurs, ceux qui pouſſent ces découvertes à leur plus haute perfection, ou qui font au moins tous leurs efforts pour les perfectionner. Ce n'eſt point aſſez pour attraper cette perfection, que de travailler dans les laboratoires, que de diſſequer les corps déja tout formés, & les réduire dans leurs principes. Il faut travailler dans le goût de la nature, la conſulter elle-même, la ſuivre dans ſon travail, & l'imiter. J'ai tâché de le faire : on poura juger par le rapport que j'ai fait des préparations artificielles aux naturelles, ſi j'ai réüſſi. Je l'ai étudiée, & pour convaincre mon Lecteur que j'ai fait des progrez dans cette étude, je donne ici l'hiſtoire d'un Voyage aſſez extraordinaire que j'ai fait autrefois dans les mines, avant que de donner le traité d'Apoplexie.

Voyage dans les Mines de Pologne.

LA Nature nous fait voir dans les minieres la premieres ébauche des ſels, leur different caractere, celle des métaux, & des cryſtalliſations naturelles, qui tendent à la formation des pierres précieuſes par des paſſages & par des mouvemens, dont la connoiſſance peut être d'une très-grande utilité. Un philoſophe me conſeilla d'aller voir les Mines, & me fit entendre que je pourrois y apprendre les ſecrets d'une bonne Medecine. Je ne voyois gueres de rapport entre les corps qui s'y forment & le corps humain; mais je déferois beaucoup à ſon mérite, & j'avois une paſſion véritable de découvrir des Remedes propres à combatre les infirmités humaines; cette paſſion m'a toujours fait ſurmonter les plus grands obſtacles, & m'a rendu tout facile. Je le crus, & pris la réſolution d'exécuter tôt ou tard le conſeil qu'il me donnoit. Je me trouvai en Pologne. J'avois lû autrefois un Livre qui traite des mines de Sel de ce Païs-là; je m'en reſſouvins, je réſolus de voir la choſe moi-même, & de me ſervir de cette occaſion. Je propoſai mon

dessein à deux Capucins que la Reine avoit fait venir de France, pour prendre soin des pauvres malades des lieux où elle faisoit sa demeure. La charité de cette Princesse est au-dessus de tous les éloges, & l'on m'a assuré qu'ils étoient encore auprès d'elle pour faire les mêmes fonctions ; l'un s'appelle le Pere Louis, l'autre le Pere Fulgence : ce sont apparemment des Eleves du Frere Ange, ou de l'Abbé Rousseau, ou de l'Abbé Aignan ; ils me promirent de m'accompagner dans ce voyage. Ils en demanderent la permission à la Reine, je la demandai au Roy. Leurs Majestés y consentirent volontiers. Le voyage n'étoit pas long, la Cour n'étoit éloignée de la mine que d'une journée : on partit, & dès le lendemain matin nous nous y rendîmes, elle étoit entourée de plusieurs personnes qui devoient y descendre. J'examinai l'ouverture, les machines qui servent à la descente des hommes, des chevaux, des nécessités des uns & des autres, & au tirage des sels. L'ouverture est quarrée ; les machines sont des rouës, qui ne different de celles qui sont à nos carrieres, qu'en ce qu'elles sont couvertes ; la corde pour faire la descente est d'une bonne gros-

ſeur. On nous demanda ſi nous voulions deſcendre : la profondeur de cette ouverture a quelque choſe d'effrayant, qui embarraſſoit les Capucins. Pour moy, qui voulois voir, je répondis bruſquement que j'étois prêt à partir : Cette réſolution détermina le Pere Fulgence, mais le Pere Loüis fut plus timide, & refuſa de nous accompagner. On deſcend la groſſe corde ; ceux qui avoient fait ce voyage en prennent de la groſſeur du petit doigt, attachées à la groſſe. Il faut ſe repréſenter les cordes dont ſe ſervent les Bateliers, qui tirent un bateau pour lui faire remonter la Riviere. Quand ils ſe furent placés ſur ces peties cordes ; il faut, nous dirent-ils, s'aſſeoir ſur nous ; allons, Pere Fulgence, en m'adreſſant à lui, il n'eſt plus queſtion de s'en dédire, ſuivez-moi ; je me placai des premiers, de la maniere dont on me l'avoit montré, & il en fit autant. Tout le monde étant rangé, on deſcend. A peine étois-je à trois toiſes de profondeur, que ceux qui gouvernoient la corde, arrêterent tout court, & crierent qu'il falloit prier Dieu ; j'entendis dans le moment entonner un *Salve*. Je fus frappé d'une idée fâcheuſe, je me repentis de

ma curiosité, & j'aurois mieux aimé dans ce moment être Compagnon du Pere Loüis que du Pere Fulgence. Réflexion faite, je me rassurai, de maniere, cependant, que nature patissoit. Nous coulâmes insensiblement, & on arriva à bon port. Cette premiere descente est de 20 toises ou environ.

Ceux qui travaillent dans ces mines, & qui avoient entendu le signal, vinrent nous recevoir avec des branches de pin raisineux, allumées en forme de flambeaux; ils nous conduisirent à la Chapelle, qui est au bout d'une voûte, soutenuë par des pilotis, & appuyée par des travers de distance en distance. A cinquante pas de là se présente sur la main droite une fontaine d'eau douce à l'usage des hommes & des bêtes, qui habitent dans ces soûterains, & dont plusieurs n'ont jamais vû le jour. Je fis remplir une bouteille de cette eau; je dirai dans la suite ce que j'en fis. J'en remplis une autre d'une eau salée, qui se trouve un peu plus avant sur la gauche: on pompe cette derniere eau, que l'on monte par la corde pour la décuire dans un Village appellé Wielisκa, qui n'est pas bien éloigné de l'entrée de la mine, & l'on en fait un sel propre

à ſervir ſur table. En avançant un peu plus du même côté, on trouve une voûte aſſez haute & aſſez large, ſous laquelle il peut y avoir une vingtaine de maiſonnettes, avec des écuries. J'y appris que les chevaux, qui y ont demeurés une quinzaine de jours, quelques maigres qu'ils ſoient, y deviennent à pleine peau, que les habitans y ſont rarement malades; mais qu'ils ne vivoient pas long-temps. Je conjecture que leur ſanté peu proceder des vapeurs ſalines, ennemies de la pourriture & de la corruption; & que leur corps s'affoiblit peu à peu, & ſe trouve enfin noyé par la ſuperiorité de ces mêmes vapeurs, qu'ils ſont obligés de reſpirer; d'autant plus qu'ils ſont privés de la lumiere qui prépare un baume, qui ranime les nôtres & les ſoutient.

Les hommes ſervent à la coupe du ſel, à le conduire & à le tranſporter; & les chevaux à tirer une ſeconde rouë en forme de tour, qui ſert à faire la ſeconde deſcente dans un fonds, où l'on coupe le ſel, en forme de colomne de la groſſeur d'un quartaut de vin, & de la longueur d'une aulne & demie ou environ. On y peut deſcendre, ſi l'on

veut par la corde, de la maniere dont je l'ay rapporté ; mais il y a une douzaine d'échelles en zigzag attachées à la muraille, par lesquelles je descendis ; le Roy avoit fait faire des escaliers, qui faute d'appuy sont ruinés & fondus par les eaux. Le Pere Fulgence n'étoit pas revenu de sa peur, il ne voulut descendre, ni par la corde, ni par les échelles. Arrivé dans ce fonds qui est fort spacieux & fort élevé, je goutai les murailles, que je reconnus être des masses de sel ; ce sel est de la couleur de la craye, dont les Tailleurs se servent. Je goûtai la matiere sur laquelle je marchois, & je remarquai dans certaines canelures, principalement à la racine où est la premiere ébauche du sel, une terre semblable à celle des Salpêtriers, fort chargée de salpêtre ; plus on creuse, plus elle est pleine de terrestreïtés. Ce sel en pierre est très-caustique, très-amer, & très-desagreable à la langue, ceux qui en usent s'y accoûtument ; les personnes de condition n'en font jamais servir sur leurs tables; Il rougit les viandes comme le salpêtre. Ce sel est tiré du fonds de ces mines par la même machine qui sert à la descente ; delà il est conduit sur des rou-

leaux, juſqu'au premier endroit, d'où il eſt tiré de la même maniere; puis on le charge ſur des charretes, pour le tranſporter dans toutes les Provinces de la Pologne, dans la Hongrie & dans la Sileſie.

Il ſe rencontre beaucoup de ſel gemme dans ces mines; ce ſel eſt blanc comme la neige, for dur & cryſtallin : on en fait des ſalieres, des chapelets, de petites ſtatuës, & pluſieurs autres ouvrages, qu'on vend ſur les lieux. Il y a des veines, dont on tire de ces ſels ſi ſolides & ſi cryſtallins, qu'ils reſſemblent à des cryſtaux de roche; ils ne tiennent de la nature du ſel, que parce qu'ils n'ont pas eu la même cuite, peut-être qu'avec le temps la nature les auroit porté au métallique, ou à la pierre précieuſe. On peut conjecturer par la pureté & par la tranſparence, dont ils ſont, qu'elle l'auroit fait, ſi elle n'avoit été interrompuë. Qu'oiqu'il en ſoit, l'Auteur de cette nature n'a pas voulu que tout fut dans le plus haut degré de perfection, que toute animalité fût dans un état excellent, que tout le végétal fût balſamique, & que tout le métallique fût or. Le verjus, quoique moins parfait que le raiſin, a ſes proprietés;

le cheval moins parfait que l'homme, a ſon mérite ; le fer, quoiqu'inferieur à l'or, ne laiſſe pas d'être d'une grande utilité. On peut reconnoître, par ce que je viens de dire, bien des eſpeces de ſel, differentes par leur cuite, & par leur filtration. 1. Ayant fait évaporer à mon retour l'eau douce que j'emportai avec moi dans ma bouteille, elle ſe trouva chargée d'une quantité aſſez conſiderable de ſel preſque inſipide. 2. De l'eau de ma ſeconde bouteille on en tire par décoction un ſel blanc plus piquant que ce premier ſel, mais beaucoup plus doux que celui que nous préparons de l'eau de la mer. C'eſt ce ſel qu'on ſert, comme nous avons dit, ſur les tables des gens de condition ; & on ne peut expliquer la difference entre le premier ſel, qui eſt inſipide, & celui-ci qu'en ſuppoſant que le premier eſt très-attenué par une filtration plus étroite & plus ſerrée. 3. Outre ces ſels délaïés, le ſel gemme. 4. Ce ſel en groſſes maſſes tenant de la nature du ſalpêtre. 5. Enfin ce ſel rempli de terreſtreïtez, qui eſt la racine & la premiere ébauche des autres.

Après être ſorti de cette repréſentation infernale, je remarquai que la

neige (c'étoit au fort de l'Hyver) ſur la ſurface de la terre, qui environne cette mine & qui la couvre, étoit auſſi dure que la pierre, & qu'il y avoit une grande difference entre elle & celle qui étoit dans des endroits plus éloignés : tout le monde ſçait que la dureté vient des ſels. La vûë de ces objets augmenta ma curioſité. Je réſolus d'aller plus loin, & je crus, que quand j'étendrois un peu le congé, le Roy de Pologne, qui étoit lui-même fort curieux & ſçavant, n'en ſeroit point fâché, & que cela me procureroit l'avantage de l'entretenir plus long-temps. Je propoſai donc à mes deux Capucins d'aller parcourir d'autres mines qui étoient dans le voiſinage ; ils n'étoient pas ſi curieux que moi, ils prétexterent que leur congé finiſſoit, qu'ils avoient fait vœu dobedience, & qu'ils étoient ſujets à la Regle. Nous nous ſeparâmes ; je m'en conſolai, car ils ne m'avoient pas tenu trop bonne compagnie.

Wieliſka au midy de Cracovie, n'en eſt qu'à deux lieuës. Ce n'eſt pas le ſeul endroit d'où l'on tire le ſel blanc ; il s'en fait encore à Bokonia à Sambor, à Haroſoli, Calouche, & en beaucoup

d'endroits des monts Crapaks. J'allai visiter une mine de soufre, qui n'est pas fort éloignée de la mine de sel. Je vis avec plaisir une grande étenduë de terrain aux environs de l'ouverture, sans glace & sans neige; j'y trouvai l'air tres-temperé, on auroit crû être dans un bain. Quelle satisfaction, de voir de ses yeux des vérités, qui n'étoient connuës qu'à l'esprit, & de sentir du bout des doigts la justesse des consequences, qu'on a tiré de ses principes.

Je me fis descendre dans le fonds de la mine, qui n'est pas bien profonde; j'y vis avec surprise un gros ruisseau portant bateau, qui la traverse & qui en sort à une demie lieuë de là; l'eau en est nitreuse & sulphurée. Il y a des deux côtés du ruisseau des chemins qui sont plus enfoncés que sa surface, & pour empêcher qu'il ne les inonde, on a posé tout le long du canal des pilotis, contre lesquels on a attaché des planches pour soutenir l'eau. La voûte de la mine est aussi soutenuë par des pilotis, avec des travers, & les murailles par des planches, appuyées par des solives qui sont entre-elles & les pilotis.

Ce qui ſe pratique dans les mines métalliques ſulphurées, au lieu que l'on ſe contente de ſoutenir la voûte des mines de ſel, parce qu'on ne craint pas que les murailles s'éboulent.

La terre de cette mine reſſemble aſſez à la terre graſſe, & peu de gens s'aviſeroient d'en tirer la pierre de ſoufre : on la fait boüillir dans l'eau : par cette cuite, le ſoufre ſe ſepare de la terre, & ſurnâge, on le jette enſuite dans differens moules. A la vûë de ces préparations, j'étois convaincu qu'on pouvoit tirer du fruit de ce genre d'étude, & que les Philoſophes avoient eu raiſon d'en faire un précepte : rempli de ces penſées, je me promenai long-temps dans ces ſoûterrains, & je cherchai de tous côtés à profiter. Je remarquai par le goût que la racine de cette mine participoit fort du ſel de miniere ; je me perſuadai que cette racine métallique, ou ce verjus mineral, étoit devenu balſamique, par la cuite qu'il avoit euë de la nature. Voilà mon principe, me diſois-je à moi-même, *la nature travaille par tout de la même maniere*, elle mene toujours ſes ouvrages par degrés.

Au ſortir de cette mine, j'en viſitai de vitriol, d'antimoine, & de marbre ;

j'allai à des fontaines, où le fer battu en petites lames, se change en cuivre en cinq ou six jours, & le bois en pierre; ces fontaines sont entre Calouche & Stry, aux environs de Slochouf, à une journée; il y en a beaucoup d'autres minerales, qui ont des vertus particulieres. L'esprit métallique est tres-puissant dans cette contrée; on y voit des marais, où le fer se forme, il faudroit un volume entier pour décrire ce que j'y ai vû; il y a même quantité de mines d'or & d'argent. La plus abondante en or & en argent est près de Slochouf; elle est ordinairement affermée à des Allemans & à des Anglois, parce que les Polonois ne se piquent gueres d'industrie ni de soin. J'y achetai un morceau de mine assez curieux, de la grosseur d'un œuf de poule, formé par des canelures d'arsenic jaune, de sel, d'une pierre crystalline de couleur d'agate, & de quelques-unes d'or, que la nature avoit joint par des dispositions bizarres, qui se rencontrent dans les entrailles de la terre.

J'avois envie d'aller voir une fontaine de bitume, qui est dans le même Palatinat de Cracovie, & très-renommée en Pologne; mais, quoique le Roy

n'exigeât pas de grandes aſſiduités, & qu'il voulût que tout le monde joüit des prérogatives de ſon Païs, mon devoir l'emporta ſur ma curioſité. Bien loin que ce Prince fût fâché de mon retardement, il me fit quelques reproches de ce que je n'avois pas vû cette fontaine. Voicy ce qu'on en dit, & ce qu'il eut la bonté de me confirmer; elle prend feu de temps en temps, particulierement dans le Printemps; ce feu eſt ſi violent, que les étincelles étant emportées par le vent, brùlent les bleds voiſins; & même comme le fonds de cette fontaine eſt un bitume aſſez épais, & que les veines de cette matiere ſont répanduës tout autour à une grande diſtance; ce feu, s'il n'eſt éteint, ſe communique à ce bitume terreſtre, qui s'enflamme dans les terres; de maniere, que ſuivant la tradition du Païs, il brûla toute une forêt, & qu'il enleva un quart de lieuë de la ſurface de la terre, faiſant une cavité aſſez vaſte, qui fut dans le moment remplie d'eau; ce qui donna la naiſſance au marais ſalé qu'on y voit aujourd'hui. Ces accidens, qui intimident les Payſans, les rendent attentifs à ce qui ſe paſſe ſur cette fontaine, &

sur la riviere qu'elle forme dès sa naissance. Ils ont soin dès qu'il paroît quelques étincelles, & même quelque lueur, d'accourir avec leurs fleaux, ou de longues verges, dont ils battent l'eau de toute leur force, pour la faire élever pardessus le bitume; & pour en être avertis ils y mettent des sentinelles, qui d'ailleurs prennent garde que quelqu'un par malice, ou par curiosité, n'y mettre le feu avec quelque bougie allumée, à peu près comme on le met à l'eau-de-vie. Si quelques Seigneurs Polonois, ou des Etrangers, viennent voir cette fontaine par curiosité, les Gardes permettent qu'on y mette le feu, avec la bougie allumée sur la surface de l'eau; mais ils se munissent auparavant de branches d'arbres, pour battre l'eau & éteindre le feu. Cette eau ne laisse pas d'être froide au toucher, & cependant elle ne se glace jamais; elle jette une odeur très-agréable, & elle a la saveur du lait: la montagne sur laquelle elle est, est couverte d'herbes & de fleurs odoriferantes. Je ne rapporte ici que des particularitez qui dépendent des sens; & quoique je ne le aye pas vûës, je ne laisse pas de les croire, parce que le vulgaire est capable d'en juger, qu'il

suffit d'être honnête homme pour en être crû. Je ne dis rien des proprietés qu'on lui attribuë, pour la guerison des maladies ; parce que sur de pareils faits, je ne m'en rapporte pas au bruit public.

Je montrai à sa Majesté la curiosité que j'avois apportée de la mine d'or; elle lui parut fort rare. Je crus avoir en ma possession, ce qu'il y avoit de plus singulier en ce genre ; mais je fus détrompé dans la suite. Sa Majesté m'envoya en Angleterre ; & passant par Berlin, j'eus l'honneur de saluer S. A. E. de Brandebourg. Ce Prince qui étoit fort curieux, eut la bonté de me faire plusieurs questions, l'une desquelles me fournit l'occasion de lui montrer mon morceau de mine ; il n'en fut point surpris, & il me fit dans l'instant apporter une boëte qu'il m'ordonna d'ouvrir ; je le fis, & je vis avec admiration, la plus belle chose que j'ai vûë dans mes voyages ; c'étoit une masse faite comme une pomme de pin, & plus grosse qu'un œuf d'Autruche ; c'étoit un composé de canelures, les unes transparentes & les autres opaques ; il y en avoit d'antimoine, d'autres paroissoient d'une pierre précieuse verte & rouge : on voyoit

dans l'interieur du mercure coulant; qui en renversant cette masse, descendoit dans des enveloppes, qui le contenoient avec des especes de valvules de distance en distance.

Je ne donnerai point une explication en détail de tous ces phénomenes, ni des précedens; je n'imiterai pas même certains Voyageurs, qui ont parlé des mines de ce Pays-là, & qui sans doute ont fait comme le Pere Loüis. Outre que cela nous meneroit trop loin, je laisse aux Physiciens ces choses plus curieuses qu'utiles, je n'en parlerai que comme des Medecins en doivent parler. J'expliqueray en peu de mots comment se fait la fonte des métaux, & comment on les purifie; & enfin je donnerai une idée generale de la Pologne par rapport à l'air qu'on y respire, & au terroir qui produit ces choses & autres: il faut pour le présent se contenter de cette généralité. Ce que j'ai déja dit des métaux, pourra suppléer à ce qui manqueroit ici.

Des Ouvriers qui travaillent dans les mines à la premiere fonte des métaux, se servent de la terre, qui est comme la racine de chaque miniere, ou dans les dispositions prochaines à

être portée au métal, pour faciliter cette fonte, qui ne pourroit même se faire sans ce secours, à moins que la mine ne fût très-abondante. J'ai dit dans une de mes Regles, que chaque corps a dans sa miniere sa patrie cruë & indigeste; & c'est cette partie cruë & indigeste des corps, qui en est le dissolvant. Le sel nître est dans la terre le dissolvant des semences vegétales. Les crudités & les aigreurs, qui résident dans l'estomac de l'homme, sont le dissolvant de tout ce qui est propre à sa nourriture, à son accroissement, à sa conservation, & à sa multiplication. La terre vitriolique, l'arsenicale, & la mercurielle, sont les dissolvans des métaux; ces dissolvans, qui s'appellent dans les fabriques métalliques le levain, servent à separer de la terre, la résine précieuse que l'on nomme métal. Quand la premiere fonte se fait près la mine, rien n'est plus aisé que de prendre cette terre indigeste, & de la jetter dans la fonte; mais quand la fonte se fait dans des lieux éloignés, il faut avoir soin d'en charger un morceau, & si l'on fait plus d'une fonte pour purifier les métaux, il n'est plus nécessaire d'avoir pour la seconde un second morceau; on y supplée

d'une autre maniere. Voici comment. Quand vous avez mis la premier efois cette terre métallique dans la fonte, le feu qui la separe la change en écume ; il faut avoir soin de recüeillir cette écume, de la mettre en poudre ; ce second levain originaire du premier sert à la seconde fonte, & ainsi de suite ; il est donc vrai que la nature est la même par tout, & que tout levain laisse de la nature de son levain. Cette terre est l'enveloppe & la coquille des métaux; & qui sçait les en dépoüiller, éprouve qu'elle n'en est que la vingtiéme partie, ou environ; qu'elle est la cause de leurs sons differens, puisqu'ils n'en rendent plus, quand elle est enlevée ; il voit enfin le fruit à découvert, comme on voit le fruit d'une noix ou d'une amande, quand on a enlevé la coquille. Qui auroit le secret de faire sur l'or avec la même facilité, ce qui se fait sur d'autres métaux, auroit à découvert ce précieux baume, & ce point le plus parfait où la nature repose ; il verroit les degrés par où ce métal passe, avec la même facilité, qu'on voit dans l'homme par l'ouverture de l'estomac, des entrailles, des arteres & des veines, ceux par lequel le sang a passé

avant que d'être ſang. C'eſt cette lancete qu'il faudroit avoir, pour extraire ce ſuc métallique, & ce remede qui ſeroit tout divin, & c'eſt cette lancete que j'honore; c'eſt ſans doute dans cette vûë qu'un Philoſophe a dit, *viſita interiora terræ, rectificando invenies veram medicinam.*

La Pologne eſt un païs fort froid, parce que le nître eſt ſi abondant, que mêlé avec les vapeurs de l'air, il tombe en forme de neige pendant l'Hyver, lors même qu'il fait le plus beau Soleil du monde, comme nous l'avons déja remarqué-cy-deſſus, & cette eſpece de neige eſt ſi ferme, qu'elle ſoutient les traîneaux. La Pologne eſt très-ſabloneuſe, mais d'un ſable fécond, que je crois formé de ce nître préparé par des filtrations réiterées, par les pluies, & par les roſées; elle eſt peu pierreuſe, parce qu'il n'y a pas aſſez de ſoufre pour faire la liaiſon & la cuite des pierres. Les hommes en general y ſont bienfaits, les femmes ſont fort blanches, & d'un teint fort beau, les hommes ſont fort robuſtes & faits à la fatigue, ils ont le cuir & les os très-ſolides. J'ai remarqué dans les Cimetieres que les os du crâne des perſonnes adultes ſont infé-

parables, que les ſutures y ſont imperceptibles; & que ces mêmes os ſont d'une grande épaiſſeur; leur ſang doit être chargé d'une quantité conſidérable de nître, qui produit ces effets, & qui cauſe tant d'hydropiſies, d'apoplexies,& de paralyſies ſi fréquentes, que j'en ai vû en un an, plus que le plus vieux Medecin & le plus grand Praticien n'en a vû en ce Pays pendant ſa vie; ce nître fait que les eſprits ne ſe développent que très-lentement, c'eſt ce qui les rend froids & lentsdans leurs actions; ils ſont peu malicieux, & les bêtes ne ſont point vicîeuſes. Quelle difference entre les animaux de ce Païs & ceux du nôtre! Les viandes n'y ont pas le même goût qu'elles ont ici, & ne ſont pas d'un auſſi bon ſuc; c'eſt ce qui porte les habitans à boire force eau-de-vie. Quoiqu'ils ſoient accoûtumés au grand froid, j'en ai cependant vû pluſieurs gelés ſur leurs chevaux, & entrer dans Cracovie & dans Grodno roides comme des pieux. Ces effets terribles viennent ſans doute des vapeurs nîtreuſes des ſels de miniere.

Si ce ſel donne de la fixité à la neige, comme il parût ſur la mine de Wieliſka,

ſemblable en cela au ſel commun qui fait le même effet, le contraire arrive ſur la miniere de ſoufre; là les vapeurs ſulphureuſes élevées au dehors de la mine, ſoulevent le nître aërien, & l'empêchent de produire l'effet qu'il produit ailleurs.

De ce mélange de mines de ſoufre & de ſel, qui ſont aux environs de Cracovie & dans ce Palatinat, il arrive que cette contrée n'eſt pas ſi froide, que les lieux où il ne regne que du nître, & en même tems qu'elle n'eſt pas ſi chaude, que ceux qui ſont à la même élevation du Pole, où il regne beaucoup de ſoufre. Paris & Cracovie ſont à peu près à la même élevation; il croît dans ces lieux des raiſins & du vin, qui ont aſſez de rapport. Tout le monde entend que le vin de Cracovie n'eſt pas triomphant; mais en tirant vers la Hongrie, on voit une enfilade de montagnes d'une élevation médiocre: c'eſt-là où la nature s'explique d'une maniere bien-faiſante, & où elle exhalte tout l'or des mines, qui ſont ſous ces montagnes, pour le rendre potable; c'eſt où elle en fait la cuite dans des vaſes ou réſervoirs, qu'on appelle raiſins, qui ſont d'une groſſeur, d'une beauté, & d'un goût, qui font l'admi-

ration & les délices de ceux qui les voyent & qui les goûtent. J'y rencontrai l'Iliember Absalon, Secretaire du Prince Terkely, homme d'esprit. (Les Hongrois ressemblent fort à ceux, qu'on appelle ici Gascons; ils sont ouverts & heureux dans leurs expressions) parlant du vin de Hongrie, *Vina nostra*, me dit-il, *nascuntur in Hungaria, sed nobis invitis sepeliuntur in ventre Polonorum.* Ne seroit-ce point par l'uniformité d'aspect, de situation, & de terroir, que le vin de l'Hermitage est si balsamique & si propre aux estomacs usés? Ce vin croît sur des montagnes d'or & d'argent, sur lesquelles tout le monde passe sans les connoître; j'en ai tiré de ces mines, mais la peine passe le profit. Je ne sçai si en creusant plus avant que je fis, la mine ne seroit pas plus abondante, en tout cas pour peu qu'on en tirât, cela mettroit des matieres dans le Royaume, sauf à condamner les malfaicteurs aux mines, comme on fait ailleurs.

Je me suis laissé dire qu'une bonne partie de la vigne Champenoise est originaire de l'Hermitage; que le Cardinal de Tournon avoit fait présent aux Bourgeois de Rheims de quelques milliers de seps de ce plan, & que le bon vin de Cham-

pagne en tire sa noblesse. Le Roy Sobieski a voulu faire la même chose : le vin de Tokai, ville de la haute Hongrie, est le plus délicieux vin blanc du monde, qui ressemble en couleur à celui de Xerez, qui se transporte & qui se garde long-temps. Je me souviens que ce Prince nous dit le jour de son départ pour la délivrance de Vienne ; je vous ferai goûter aujourd'hui du vin de l'âge de mon fils, qui avoit pour lors dix-huit ans, c'étoit de l'Ambroisie. Ce Prince voulut experimenter, s'il pouvoit faire croître auprès de lui un vin si excellent : il fit venir des seps de Tokai, qu'il fit planter près de Joulket, dans le penchant d'une montagne qui est d'un aspect très-avantageux ; il les fit cultiver par des Vignerons Hongrois, qui étoient venus avec les seps. Cette vigne produit des grappes qui pesent sept à huit livres ; le raisin vient à une parfaite maturité, & est très-délicieux. On en a fait du vin ; mais dès qu'il cesse de fermenter, il ne peut se soutenir. Le vin de Valreas, petite Ville du Comtat, qui n'est qu'à une lieuë de mon Païs, est délicieux sur le lieu ; il tourne quand il sort les portes. La haute Russie porte des pommes ex-

cellentes, dont une vingtaine rempliroit un quartaut, on en a voulu faire du cidre ; dès qu'il a fermenté, il ne vaut rien. Il faut certaines dispositions pour les fruits, & particulierement pour le vin, qui ne se rencontrent pas par tout. Toutes les côtes ne produisent pas des vins aussi excellens, que la côte favorite de Rheims. Je proposai un jour à un de nos Medecins de faire quelques experiences en faveur de nôtre Art, d'envoyer une partie des malades aux eaux, une partie aux bons vins, pour voir où il se feroit de plus belles cures ; c'étoit un homme qui ne bûvoit point de vin ; il se tira d'affaire, en me répondant que cela sentoit la Pologne. Je me suis beaucoup écarté de mon sujet, je l'avouë ; c'est le vin de Hongrie, celui de l'Hermitage & celui de Champagne, qui en sont la cause, je ne suis pas le seul à qui ils font faire des écarts. Nous allons récompenser le Lecteur, & lui parler de la Medecine tout de bon dans le Traité de l'Apoplexie qui va suivre, & dans lequel on verra la maniere d'appliquer nos principes à la guérison des maladies.

Traité de l'Apoplexie.

LA vénération, la ſoumiſſion & la croyance aveugle où l'on a été juſques-ici, pour tous les préceptes, que les anciens nous ont laiſſé touchant la Medecine, ſur leſquels les Praticiens d'aujourd'hui ſe fondent, ont obſcurci & enveloppé les lumieres naturelles par leſquelles ſeules & ſans autre ſecours, il auroit été aiſé de pénétrer dans les vérités que cette Science renferme. Les noms éclatans qu'un certain nombre d'eſprits bornés, ou peu laborieux, ont donné aux principaux Autheurs, qui en ont traité, n'ont pas peu contribué à faire renfermer dans de certaines limites l'eſprit & le bon ſens de beaucoup d'autres; cela leur a donné occaſion de regarder avec admiration les ouvrages des anciens ſans les entendre. Ils ont crû qu'il y avoit de la grandeur & des verités, où il ne ſe rencontroit cependant que de la petiteſſe & du faux; & quoique dans l'application des remedes & dans la pratique de cette doctrine, leur attente ait été déçûë, ils n'ont pourtant pas eu aſſez de

hardiesse, non seulement pour abandonner une telle pratique, mais pas même pour en douter. Ces gros volumes & ces tas de pensées confuses & sans fondement, ont fait les mêmes impressions sur ces sortes d'esprits, que font ordinairement les anciens monumens renversés sur l'esprit des passans. Aujourd'hui que des esprits libres & éclairés nous ont frayé le passage, & que par des notions claires & distinctes, ils nous invitent à sortir de l'erreur & de la route, qui nous écarte de la vérité; il nous seroit honteux de demeurer dans une ignorance si préjudiciable à nôtre prochain, & d'avoir de l'entêtement. Ce n'est qu'après avoir pesé mûrement & de bonne foi les raisons des anciens, & celles des modernes sur la matiere dont je traite, que j'ose dire que ce que j'avancerai fera faire des réflexions à ceux qui s'interessent pour le bien public, sur lesquelles cependant ceux qui s'en font le plus accroire, passent superficiellement. L'âge où l'Appoplexie arrive plus fréquemment, est l'âge où l'on connoît mieux le prix de la santé, que dans tout autre; c'est en cela que je crois faire un présent au Public assez considérable, en lui donnant un tableau

ſur cette maladie, fait par mes réflexions, par ma pratique, & malheureuſement par ma propre expérience; je déclarerai les moyens, qui me ſont les plus connus, non ſeulement pour la prévenir, mais encore pour la guérir ſi la choſe eſt poſſible.

Les Médecins ſe ſont toujours trompés & ſe tromperont toujours, lorſqu'ils ſeront plus attentifs à conſiderer les accidens que la cauſe des maladies. Cette erreur eſt née, pour avoir donné le nom à des effets, qu'il ne falloit donner qu'à la cauſe qui les produit. Cette route auroit bien abrégé les affaires; puiſqu'en conduiſant à la connoiſſance de la cauſe, elle ouvre le chemin d'une prompte guériſon.

La définition de l'Apoplexie la plus reçûë dans la Médecine des anciens, eſt celle-ci.

L'Apoplexie eſt un ſommeil très-profond, accompagné d'une privation entiere de mouvement & de ſentiment, auſſi-bien que de tous les autres ſens, avec liberté pourtant de reſpirer.

Quand même la cauſe de toutes les maladies ſeroit la même, il ne s'enſuivroit pas pour cela que les effets fuſſent les mêmes; les differens degrés de malignité

de l'humeur, les differentes dispositions qui se rencontrent dans les sujets, donnent une face differente à cette maladie. C'est ce qui à donné lieu de l'apeller de differens noms ; comme, par exemple lorsque ce prétendu sommeil n'est pas accompagné de fiévre, & que le malade ne laisse pas à force d'agitation & de secousses d'ouvrir les yeux, & que la respiration demeure libre, on a donné le nom de *Caro* à cet accident apoplectique. Il en est un autre, dans lequel le malade est dans ce sommeil profond, dont parlent les Médecins ; cependant pour peu qu'il soit agité, il ouvre les yeux, il répond à ce qu'on lui demande, & se replonge en même tems dans cette espece de sommeil;cet accident apoplectique est appellé *Coma.* Un certain renversement de cerveau peu different de celui-ci, où les malades sont couchés les yeux fermés, quoique fort éveillés, les ouvrant quelquefois, jettant des regards furieux & égarés, & retombant de nouveau dans ce délire assoupissant, qui trouble cependant les malades & les embarasse, de maniere qu'ils sont obligés d'ouvrir les yeux de tems en tems. Pour distinguer cette maladie d'avec la premiere, on lui a donné le nom de

coma vigil. Ils ont ajoûté une troisiéme espece de maladie à ces sortes d'accidens apoplectiques, dans laquelle le sommeil est aussi profond que dans le *Coma* assoupissant, accompagné pourtant de fiévre & de délire, à laquelle ils ont donné le nom de létargie ; & quoique la cause & les symptômes qui accompagnent cette maladie soient très-differens de ceux de l'Apoplexie, la maniere dont ils la traitent fait voir qu'ils ne se sont pas donnés grand soin pour les distinguer, & pour en former des maladies toutes differentes. Il semble même que toutes les fois que les opérations du cerveau & des nerfs ont été lezées ou affoiblies d'une certaine façon ; nous devons, selon eux, regarder ces accidens comme des attaques d'apoplexie. Il importe donc de faire voir de combien de manieres differentes peuvent naître plusieurs accidens, qui lui ressemblent ; la diversité des causes qui les produisent, & celle principalement qui forme la véritable apoplexie, & les accidens qui la doivent toujours accompagner. On ne seroit pas au fait de la chose, si toutes les fois que dans une maladie il y a douleur de tête, fiévre, difficulté de respirer, douleur de côté, on appel-

soit cette maladie du nom de pulmonie, attendu que ces mêmes accidens peuvent se rencontrer, & se rencontrent en effet très-souvent dans une fiévre tierce, & dans une hidropisie de poitrine. Il ne suffit donc pas que ces quatre accidens se présentent pour qualifier cette maladie de pulmonie, il en faut une cinquiéme, sçavoir, le crachement de sang, qui est le signe le plus convainquant, & qui désigne plus sûrement la pulmonie ou l'inflamation du poulmon. De même pour pouvoir assurer & établir que quelqu'un est attaqué de l'apoplexie, il ne suffit pas qu'il y ait une déperdition totale de mouvement & de sentiment, ou qu'elle ne soit qu'en partie ; il ne suffit pas, dis-je, que le centre du cerveau d'où les nerfs tirent leurs esprits & leur feu, cesse de fournir ce suc vivifiant ; que les opérations de l'ame soient embarrassées ; que les organes servant à la respiration, n'agissent pas comme à leur ordinaire ; il faut outre cela pour pouvoir dire positivement que c'est une apoplexie qu'il y ait toujours une tumefaction de tout le corps : cette tuméfaction ou gonflement doit être plus sensible à la tête & au col ; ce qui fait un resserrement & un étrangle-

ment, qui ſe comunique aux parties, qui ſervent à la reſpiration, ce qui la rend plus pénible & plus difficile : cette tuméfaction doit ſi néceſſairement accompagner les autres accidens, quels qu'ils ſoient, que quand même tous les autres s'y rencontreroient, ſi ce dernier y manquoit, la maladie ne mériteroit pas le nom d'apoplexie, & ne devroit pas être regardée comme telle.

Ce qu'on appelle vapeurs des femmes reſſemble ſi fort à une apoplexie, qu'il eſt arrivé très-ſouvent que ces accidens ayant preſque effacé tout ſigne de vie, on auroit abandonné les perſonnes qui en auroient été attaquées, & regardé l'état où elles ſe trouvoient comme une mort effective. Pour peu qu'on ſoit Praticien, on aura remarqué dans des fiévres malignes, des accidens peu differens de ceux de l'apoplexie ; les malades n'entendent, ni ne connoiſſent, ni ne voyent : leurs poulx même eſt ſemblable aux poulx des apoplectiques ; s'enſuit-il pour cela qu'on doive appeller ces maladies des apoplexies ? Cet accident le plus dangereux de tous, qui eſt la ceſſation des opérations de l'ame, que les Médecins

ont appellé ſommeil dans l'apoplexie ; n'eſt pas ſi dangereux dans les fiévres malignes, puiſque c'eſt ſouvent l'effet d'une douce cuite, & de la digeſtion d'une humeur crue, qui dans ſon effervefcence, fait une légere compreſſion au cerveau, qui forme cet aſſoupiſſement ; au lieu que dans l'apoplexie cet accident dénote une foibleſſe du feu de la nature, qui procede ſouvent d'un ſang coagulé, ou d'une viſcoſité contre laquelle ce feu ne peut réſiſter. Les Medecins ſont aſſurément dans l'erreur, d'avoir appellé cet accident ſommeil, puiſque le ſommeil eſt un paſſage néceſſaire dans les mouvemens naturels, dans lequel la nature ſemble repoſer, comme elle fait dans un certain point de tous ſes ouvrages : ce qui paroît ici par la ceſſation ou le relâchement de pluſieurs organes, quoiqu'il ſe rencontre ſouvent des perſonnes ſi vives, qui ne laiſſent pas de ſe mouvoir en dormant. C'eſt par le ſommeil que la nature ſe renouvelle ; c'eſt dans ce tems qu'elle travaille à former une liqueur capable de redonner une nouvelle trempe aux reſſorts de la machine, ſans pourtant que les opérations de l'ame s'affoibliſſent, comme il arrive dans la véritable apoplexie ;

plexie & voilà la difference que je remarque entre une cessation naturelle des sens, d'avec celle qui tend à la destruction de la nature, qu'on appelle pourtant sommeil.

S'il est nécessaire de sçavoir faire la difference d'une véritable apoplexie d'avec une fausse, il ne l'est pas moins de bien distinguer l'apoplexie accidentelle, d'avec l'essentielle ; ou du moins ces sortes d'attaques du cerveau, qui lui ressemblent; il n'y a point d'autre véritable apoplexie, que celle qui est caractérisée par les signes ci-dessus énoncés: quant aux accidentelles, elles ne sont que les symptomes ou la suite de quelque autre maladie. Par exemple, si dans un fort redoublement d'une fiévre tierce, quarte, ou continuë, &c. le malade tomboit dans ces sortes d'accidens, pour lors l'apoplexie ne devroit plus être regardée que comme l'effet & l'accident de la fiévre tierce. Outre ces différences que tous les Médecins reconnoissent dans ces cas-là, il y a une autre sorte d'accident appellé apoplectique, qui est accompagné de mouvemens & de contorsions de presque toutes les parties du corps : non seulement il est très-important de connoître les differens caracte-

res de ces sortes de maladies, qui se trouvent confondues sous le nom d'apoplexie ; mais il importe encore bien plus de pénétrer dans toutes les causes, & de bien connoître de combien de matieres differentes ces maladies peuvent naître, au lieu que la véritable apoplexie, de quelque part que vienne la cause qui la produit, est toujours la même. Le nombre des maladies que les Médecins ont rangées sous celle de l'apoplexie, n'est pas petit : il y a eu peu d'attaque de cerveau, comme je viens de dire, qui n'ait été regardée comme une véritable apoplexie ; il me semble pourtant qu'il est nécessaire pour en venir à une juste application des remedes, de faire voir clairement & distinctement, que les anciens ont confondu mal-à-propos les causes & les accidens de ces sortes de maladies.

Le mot d'Apoplexie est tiré du Grec qui signifie stupéfaction, ou chose qui frappe fortement.

Les accidens de presque toutes les maladies se montrent toujours les premiers aux yeux des Médecins : c'est ce qui fait qu'ils se trouvent si fort frappés de l'effet, qu'au lieu de descendre plus bas, & d'en chercher la cause avec soin,

cette repréſentation déſagréable à leurs yeux & fâcheuſe aux malades, leur en impoſe de maniere, que leur attention ſe tourne à faire ceſſer l'accident pendant que la cauſe ſubſiſte. C'eſt ſans doute ce qui leur a donné lieu d'appeller l'effet du nom qui ne devoit être donné qu'à la cauſe. Rien ne nous perſuadera davantage, que ce que je dis eſt vrai, qu'un exemple, qui nous eſt aſſez connu, & aſſez familier. Quand le feu produit une fumée pour grande qu'elle ſoit, lorſqu'on ſe met en devoir de la faire ceſſer;on ne travaille, ni à la diſſiper, ni à la détourner; on cherche le centre d'où elle naît, & c'eſt là que pour y remédier on donne toute ſon application, ſans aucun égard à cette vapeur. L'expérience où l'on eſt, qu'il n'y a point de fumée ſans feu, fait que nous crions au feu, & non pas à la fumée: je laiſſerois volontiers les choſes dans le rang où l'opinion les a placées, ſi je n'étois perſuadé qu'on tirera plus de fruit & d'utilité de s'attacher à la cauſe, d'appeller même cette maladie du nom qui lui convient, que de celui de l'effet qu'elle a produit. Je ne deſapprouve pas que dans les maladies, où les accidens ſeront devenus ſuperieurs,

& qu'ils seront même changés en des maladies essentielles, on ne donne plus d'attention à l'accident qu'à la maladie, qui pour lors ne doit plus être regardé comme il étoit auparavant. Par exemple, si d'une fiévre tierce, ou d'une vérole, on tomboit dans une véritable apoplexie: si de la piquûre d'une épine, l'épine arrachée, il se formoit un ulcere, il ne seroit plus question d'arracher l'épine, il faudroit traiter cette maladie d'ulcere, & non pas de piquûre. C'est pourquoi abandonnant pour lors les indications de la premiere maladie, il faudroit travailler uniquement à réparer les derniers désordres, la cause premiere ne demandant point ou peu d'attention; cependant ce changement de maladie ne change en rien l'ordre que j'établis, puisque cette nouvelle maladie dénote une nouvelle cause, ou un changement de la premiere en celle-ci, les liqueurs étant sujettes à ces sortes de variétés dans nos corps, & à ces sortes de transmutations en bien & en mal.

Comme les Philosophes & la nature même nous font voir que les métaux & les corps les plus solides y sont sujets; ce qui est cuivre aujourd'hui peu de-

venir fer, & le fer cuivre, &c. La même cauſe peut naître, à l'occaſion d'un nombre infini d'aſſemblages differens des mêmes principes. C'eſt ce qui fait qu'on doit être peu ſurpris de la varieté & du changement d'une maladie en une autre. J'eſpere que ceux, qui n'ignorent pas les fondemens de cet Art, ne ſeront pas ſurpris ſi quelque changement qu'il arrive, je n'abandonne jamais la cauſe de vûë; ſi j'appelle toujours les maladies du nom de la cauſe, & ſi aulieu de crier à la fumée, je crie au feu. Sur ce principe, je ne courerai pas grand riſque d'appeller l'Apoplexie *Goutte*. Je dois même trouver en cela moins de difficulté du côte des Médecins, qui ſeront de bonne foi, que du côté du Peuple, puiſque je me fonde ſur un exemple qu'ils nous fourniſſent. Ils appellent Goute une certaine maladie, qui eſt une perte totale de la vûe, dans laquelle les yeux demeurent dans une ſérénité approchante de la naturelle, ſi bien qu'il ne paroît aucun défaut dans les parties qui les compoſent; ainſi ils ont qualifié cette maladie du nom de la cauſe qui la produit, reconnoiſſant & admettant une pituite ou flegme, dont une goutte

s'étant insinuée dans les nerfs, ou en pressant extérieurement leurs tuyaux, a intercepté le cours des esprits, & a produit la maladie en question ; sçavoir la goutte sereine ; cette maladie a tant de rapport à cellle que j'ai entrepris de décrire, que j'ai crû la devoir regarder comme mon objet, puisque l'apoplexie n'est dans son tout, c'est à dire dans toutes les parties qu'elle attaque, qu'une plus grosse goutte, & plus généralement répanduë, qu'elle ne l'est dans la goutte sereine. Cela étant, on pourra appeller toute paralysie, toute déperdition de mouvement & de sentiment, toute compression de nerf, ou obstruction, causées par une sérosité gluante & visqueuse, une goutte ; que si cette même goutte tomboit dans le foye, dans l'estomac, dans le cœur, dans la ratte, dans la vessie, ou dans quelque autre partie du corps, elle formeroit une apoplexie de ratte, de foie, de cœur &c. ce que j'appelle goutte. L'action de cette goutte, est d'éteindre le feu de la nature dans toutes les parties où elle se répand, & venant à se mêler avec les esprits, qui y sont portés, elle excite à la fin de son action, & lorsqu'elle prend le dessus, un froid glaçant dans toutes

ces mêmes parties : & il est vrai de dire, qu'il arrive pour lors dans le petit monde, ce qui arrive dans le grand, au fort de l'Hiver. L'expérience suivante nous fera connoître de plus près la maniere dont cela se fait dans l'un & dans l'autre.

Prenez du sel ammoniac : faites-le dissoudre dans une pinte d'eau : mettez dans cette dissolution deux onces de sublimé corrosif, quatre onces de nître, & vous éprouverez qu'à mesure que le nître s'introduira dans ce mélange, il y excitera un froid de glace. Vous pouvés en juger, si vous mettés la main au dessous du vase ; ces sortes d'actions qui se font par la rencontre des sels, qu'on appelle ébullition ou effervescence, sont de la nature de celles qui se terminent en froid, à cause que toutes les fois que le nître y domine, il arrête le mouvement du mélange & de la liqueur, dont il occupe les intervales, & forme par-là une espece de coagul. Il arrive tout le contraire, lorsque les parties sulphureuses tiennent le dessus ; pour lors par leur mélange, & par leur pénétration dans les liqueurs où elles s'insinuent, les effervescences par une rapidité de mouvement, finissent & se

terminent en chaud, parce que les parties huileuſes & volatiles ne le fixent point. Pour lors ne pouvant être facilement fixées, elles tiennent par-là les corps qu'elles ont pénétré dans une fonte, qui fait ſentir de la chaleur. Je puis comparer avec raiſon les parties dont l'air ſe trouve composé au mélange artificiel, que je viens de décrire, fait de ſel armoniac & d'un mercure bien ouvert par des ſels aiguiſés & volatiliſés, qui ne different en rien du ſel armoniac aërien, dans lequel les ſublimations mercurielles, qui s'élevent continuellement de la terre, ou qui découlent & ſe précipitent comme par ſuppreſſion, parlant en termes Chimiques, des Globes celeſtes & ſe mêlent dans le tourbillon de matiere, qui forme le Soleil, à l'extrêmité des rayons duquel ſe trouve l'air que nous reſpirons, qui eſt ce mélange des parties ſuperieures & inferieures qui environne le Globe ſur lequel nous ſommes placés, & qui ne differe en rien de l'artificiel dont j'ai parlé ci-deſſus. Lorſque les parties ſulphureuſes, ou le ſel armoniac, tiennent le deſſus, dans les parties qui compoſent l'air, les efferveſcences & les ébullitions qui s'y paſ-

ſent,

ſent, ſe terminent par une rapidité de mouvement en chaud: ce qui arriveroit même au plus fort de l'Hyver, ſi ces parties ſulphureuſes tenoient le deſſus; quant après une action vive & continuelle contre la ſurface de la terre, elles ont forcé un nître, qui étoit en repos dans les entrailles de la terre, de s'élever, de pénetrer & de ſe mêler avec cet armoniac aërien, ou que par les corps ſuperieurs ce nître crud eſt entré dans ce mélange; pour lors ce ſel crud & indigeſte excite dans l'air une effervescence, & un boüillonnement à la fin duquel les parties qui compoſent l'air, n'ont plus la même facilité à ſe mouvoir, & elles ſouffrent une compreſſion, & font un gonflement qui marque le repos dans lequel ce nître les a réduites, en s'oppoſant à l'action vive de l'armoniac aërien, & elles forment dans l'air ce mouvement que nous appellons froid, & voilà quel eſt l'effet de la goutte ſaline, nîtreuſe dans le grand monde. Ce tourbillon d'eſprits, qui ſe forme dans le cerveau, reſſemble fort au Soleil du grand monde: c'eſt là que les parties de feu ſe raſſemblent, & ces eſprits où cette matiere ſubtile n'agiſſent pas d'une maniere differente

dans le petit monde, que le Soleil agit dans le grand. Les objets exterieurs, les passions, sont sur ce tourbillon, ce que l'opposition de certains corps fait aux rayons du Soleil; c'est-à-dire tantôt en dissipant les parties spiritueuses, tantôt en les resserrant, & en les comprimant, elles les déterminent dans les entrailles, qui sont le globe terrestre & la miniere du petit monde. Cette rapidité de mouvement force les parties nîtreuses, cruës & indigestes, dont elles sont remplies, à sortir du repos & du lieu où elles étoient renfermées, & à s'élever & pénetrer dans la masse du sang, & dans les esprits plus ou moins promptement, plus où moins facilement, suivant les dispositions qui se rencontrent dans les sujets où cela se passe. Ces parties nîtreuses que la nature auroit mûri avec le temps, & auxquelles la cuite auroit donné une qualité balsamique, entrant prématurément dans la masse du sang réincrudent cette liqueur; elles y excitent un mouvement intestin, qui ralentit son mouvement circulaire; & c'est de ce mouvement interieur, que procede le gonflement veneneux & arsenical de toute l'habitude du corps qui se manifeste plus évidem-

ment au col & à la partie exterieure de la tête, à cauſe de la quantité de nerfs, de veines & d'arteres qui ſont dans cette partie & ce même mouvement ſe termine ſur la fin en froid, comme il eſt aiſé de remarquer par les paralyſies, qui ſubſiſtent même après cette effervescence : non ſeulement les corps exterieurs ont leur action ſur les liqueurs où réſide notre vie, mais même les paſſions, comme j'ai dit. C'eſt à leur occaſion que l'archée ou ce tourbillon de feu, qui ſe diſtribue dans les reſſorts de cette mécanique, ſe révolte, & ſe déroute le plus ſouvent ; c'eſt de ce dérangement que les levains cruds & indigeſtes ſortent de leur aſſiette ordinaire, & qu'il réſulte de ce dérangement un bouleverſement univerſel, d'où naît une infinité de maladies très-difficiles à combattre, parce que ces eſprits une fois échappés, ne ſe réduiſent pas ſi facilement dans leurs routes ordinaires ; c'eſt ce deſordre, & c'eſt cette maladie que les Medecins appellent le fleau de la Medecine, cette chaîne indiſſoluble de paſſions & de maux, ouvrage bien au-deſſus de ceux qui ne connoiſſent que les remedes des Boutiques ; c'eſt cette révolte dont la fin malheureuſe

eſt preſque toujonrs la vapeur noire que les idées les plus affreuſes accompagnent, maladie dont les inſultes ſont une agonie perpetuelle, qui eſt encore plus affligeante que la mort même, puiſque mourir n'eſt pas ſouffrir ; mais ſouffrir ou croire de ſouffrir, eſt une mort continuelle. Cet eſprit dont j'ai parlé, qui rayonne du cerveau dans toutes les parties du petit monde, & qui s'introduit dans les liqueurs, ſert à leur mouvement & à leur maturité. C'eſt lui qui dans un état naturel, calme les boüillonnemens & les efferveſcences des levains cruds & indigeſtes des entrailles, & qui fait que l'action en eſt douce & point tumultueuſe, comme elle l'eſt lors qu'ils en ſont dépourvûs. Il arrive de là ce que nous voyons arriver lorſque le vin travaille, les parties cruës qui compoſent cette liqueur, ſont ſi fort agitées par l'eſprit interieur, & par le feu qui les anime, qu'à la fin de cette action les plus terreſtres changent tellement de nature, qu'elles deviennent elles mêmes eſprit & baume, & pour lors plus de trouble, plus d'efferveſcence & plus d'agitation. Le feu qui découle du cerveau dans les liqueurs, qui ſervent aux mouvemens de la machine, agit de

la même maniere, tant qu'il ne prend point le deſſus. Les canaux, les reſſors, & generalement toute l'habitude du corps eſt dans une agitation continuelle, juſques à ce que le feu interieur ait fait d'un aigre un doux, d'un doux un amer, & enfin que toutes choſes ſoient dans le calme & le repos qui fait le tranquillité qui ſe rencontre dans ceux qui joüiſſent d'une pleine ſanté. Pour confirmer ce que je viens de dire, & pour avoir une connoiſſance parfaite de la nature de ces liqueurs, il n'y a qu'à faire une injection d'eſprit de nître, de vitriol, ou de ſoufre dans le ſang d'un animal; & on verra dans un quart d'heure naître tous les accidens dont l'apoplexie eſt accompagnée. Cette même miniere de ſel, qui ſe rencontre dans le bas ventre, ſi elle vient à s'élever, ſoit à l'occaſion des paſſions ou de quelque autre cauſe que ce ſoit, & qu'elle trouve la facilité de pénetrer dans le tourbillon que le ſang & les eſprits forment, eſt capable de produire cette maladie: Toute temperature d'air dont les parties tiendront de la nature de ces corps ſalins, qui étant une fois introduits par les pores ou par les organes de la reſpiration, trouveront moyen de ſe

mêler avec le ſang, cauſeront des accidens très-fâcheux, & bien plus difficiles à détruire, que ceux que les entrailles produiront, parce que la cauſe emportée, le régime & la conduite peuvent faire le reſte, au lieu qu'on ne ſçauroit s'empêcher de reſpirer l'air, & d'en être environné. Quant à ce qui regarde les autres accidens, qui reſſemblent à la maladie que nous venons de décrire, quoiqu'ils viennent inopinément, & qu'ils ſe préſentent preſque ſous la même forme, ce n'eſt pas une raiſon de conclure de là, que la maladie ſoit toujours la même, ni qu'elle ſoit produite par conſequent par la même cauſe, qui eſt ce qui doit faire toute l'attention du Medecin. Et quoiqu'il arrive très-ſouvent qu'à l'occaſion d'un ſang extravaſé il y ait de la reſſemblance entre les accidens de cette maladie & de la véritable apoplexie; il ne s'enſuit pas pour cela que les diſpoſitions ou la cauſe ſoient les mêmes, puiſque le ſang peut ſortir de ſes vaſes par des efferveſcences en froid, comme en chaud, & à l'occaſion d'une infinité d'autres cauſes. Il ne s'enſuit pas non plus que tout épanchement de ſang dans les ventricules du cerveau, doive être appellé apoplexie ou goutte, ſi

l'effervescence & les signes dont nous avons parlé, n'ont précedé, & s'il ne l'accompagnent toujours. Qui est-ce qui ne sçait pas qu'une chûte, un contre-coup, des hemoroïdes, ou quelque autre évacuation semblable, à laquelle la nature étoit accoûtumée, quelque liqueur rongeante & extravasée dans le cerveau, ou insinuée dans les nerfs, ne produise ou ne puisse produire une maladie fort ressemblante à l'apoplexie, & qui même, suivant la qualité de l'humeur, le lieu, la situation, le plus ou le moins d'engagement, ne puisse déranger plus ou moins les esprits & les organes de cette partie, & par consequent les opérations de l'ame, dont l'action est absolument dépendante de la maniere d'être des esprits & des organes? La differente disposition de ces parties fait que quelquefois dans l'une de ces maladies, le mouvement se trouve détruit, quoique le sentiment subsiste, ou tout au contraire; d'autrefois le malade voit & entend, quoiqu'il soit privé de mouvement & de sentiment, & de tous les autres sens.

Pour découvrir les causes des accidens qui ressemblent à l'apoplexie, & pour faire une juste application des re-

medes, je ferai voir le caractere de ces maladies, & je tâcherai de les désigner chacune en particulier autant qu'il me sera possible, soit qu'elles soient présentes, ou dans des dispositions prochaines; & je commencerai par les signes d'un sang extravasé dans le cerveau.

Rien ne dénote plus sûrement un sang extravasé dans le cerveau, que les contractions continuelles des bras, les mouvemens violens de la tête & de tout le corps; & sur tout s'ils augmentent en remuant le malade, ou en l'agitant, parce qu'en le mettant dans des situations différentes, le sang qui est extravasé dans le cerveau, ou dans ses ventricules, suit le mouvement de la tête; les esprits, dont le cours étoit intercepté par ce corps étranger, entrent tumultueusement dans les nerfs, font des efforts, & des tentatives, qui ne se soutiennent plus ou moins, que suivant la quantité de sang qui se trouve épanché: ces mouvemens sont accompagnés de la rougeur du visage, les arteres battent fortement les veines, & les arteres des yeux sont tumefiées, & forment un rouge vif & ardent. Les signes qui menacent une hemorragie dans le cerveau, sont

une douleur vive dans cette partie, ſur tout ſi cela arrive après quelque coup, chute, commotion, évacuation periodique ou habituelle de cette liqueur, ou de ſa quinteſſence qui aura été bruſquement ſupprimée, ſi le tempérament eſt plein de feu, ſi les paſſions violentes ont précédé : ce qui peut donner lieu à la rarefaction du ſang ; de maniere qu'une goutte occupe la place de pluſieurs ; ce qui fait que les vaſes, qui le contiennent, ſont obligés de ceder, de ſe rompre & de donner par-là occaſion au ſang de s'extravaſer. J'ai vû pluſieurs exemples de cet accident ; j'en rapporterai deux ou trois de ceux qui m'ont le plus frappé. Un jeune homme qui m'étoit venu conſulter pour une teigne, qui lui avoit occupé tout le deſſus de la tête, mépriſant ou faiſant peu d'attention aux conſeils que je lui avois donné, ſe mit entre les mains & ſous la conduite d'un homme, qui ne manquoit pas de ſçavoir, & qui avoit aſſez d'experience. Cet homme ayant appris que le malade s'étoit ouvert à moi, me l'amena peu de tems après pour me faire voir ce chef-d'œuvre. La vérité eſt, qu'il ne paroiſſoit plus qu'une légere impreſſion de cette mala-

die, quoique cette personne n'eût été qu'un mois & demi dans les remedes. Quatre ou cinq jours après qu'on m'eut amené ce malade, on vint de la part des parens avec grande précipitation me prier de l'aller voir, disant qu'il étoit fort mal. Je m'y rendis aussi-tôt, mais lorsque j'arrivai, je ne lui trouvai plus aucun signe de vie; je demandai à le faire ouvrir, les parens y consentirent, l'ouverture de la tête étant faite, outre une grande quantité de sang, qui étoit extravasé dans les ventricules du cerveau, toutes les parties étoient tachées d'une infinité de grains semblables à ceux de la petite vérole. Je compris bien que cette prétenduë guérison de la teigne n'avoit été qu'apparente, & que l'humeur corrosive, qui la produisoit, ayant été répercutée, avoit fait les mêmes impressions au dedans, qu'elle faisoit au dehors; & qu'elle avoit par conséquent donné occasion à un accident aussi précipité que celui-là. Il y a environ neuf ans qu'un Domestique de l'Envoyé de l'Empereur fut attaqué d'un accident fort approchant de celui-là, tous les signes d'un sang extravasé dans le cerveau paroissoient; il est bien difficile de parler affirmative-

nent, quand le malade se tire d'affaire. Quoiqu'il en soit, voici ce qui arriva, & dont le sieur Elot Maître Chirurgien a été témoin, ayant fait lui-même plusieurs remedes & des saignées assez copieuses sans aucun fruit, avant que je commençasse de travailler ; dès qu'il eut avalé d'un remede que je lui donnai, & que je décrirai ci-après, il sortit du sang par le coin des yeux, par les oreilles, par les narines, il en cracha même beaucoup ; pendant que cette évacuation se faisoit, il reprenoit ses sens ; mais ces accidens ne cesserent point, que l'évacuation du sang n'eût cessé de toutes les voyes par où elle se faisoit. Tout ce que je pûs apprendre des assistans, & ce qu'il me confirma lui-même, lorsqu'il fut en état de raison, c'est qu'il bûvoit de l'eau-de-vie à toute heure & à tout moment avec excès. Quelque chose d'approchant arriva à un Laquais de M. le President le Rebour, à peu près dans le même temps, & par la même cause ; ce Laquais avoit trouvé sous sa main une bouteille de ces liqueurs, qu'on appelle Ratafia ; il en avoit bû une si grande quantité, qu'il tomba dans une phrénesie, & dans des contorsions des bras & des pieds si violentes, qu'il fal-

loit quatre personnes pour le contenir. Je lui fis faire sur le champ une grande saignée ; je lui ordonnai de boire du lait pour réprimer l'action vive que cette quantité d'eau-de-vie avoit communiquée aux esprits, & demie heure après la connoissance lui revint, & tous les accidens cesserent. Ce prompt retour dans son état naturel, me fit juger qu'il n'y avoit point encore de sang extravasé. Ce sont là les effets ordinaires de ces sortes de fermentations, qui se terminent en chaud, & dans lesquelles le sang par une rapidité de mouvement, sortant de ses enveloppes, s'extravase dans les ventricules du cerveau. Peu de temps après je fus prié d'aller voir une Femme de Chambre de Madame la Presidente de Rezé ; je l'examinai ; je lui trouvai un poux dur & serré, cela étoit accompagné d'envie de vomir, & d'une grande douleur de tête. Cette charitable Dame, qui avoit de grands soins pour ses Domestiques quand ils étoient malades, me demanda ce que je pensois de cette maladie ; je lui répondis que cela ressembloit fort à une fiévre maligne, cependant que je n'en étois pas bien assuré, mais qu'indubitablement la maladie seroit grande ; je lui conseillai,

tant pour ma commodité, que pour la ſureté de ſa famille, de la faire tranſporter, & de la mettre à portée de pouvoir lui faire de fréquentes viſites, ce qui fut ordonné; quatre heures après je me rendis chez la malade, je fus ſurpris de la voir ſans connoiſſance, ſe débattant, & tous ſes mouvemens étant accompagnés de contorſions & de grincemens de dents : tous ces accidens augmentoient, quand on la remuoit, je trouvai la choſe ſi preſſante, que j'ordonnai chez le premier Apoticaire une potion cordiale, animée de force ſels volatils oleux. Me trouvant preſſé d'aller voir une autre malade, qui n'avoit pas moins beſoin d'être ſecouruë que celle-ci, j'écrivis un mot à un Medecin de mes amis pour en prendre ſoin, il ſe rendit à ma priere; mais à peine fut-il arrivé que la malade mourut : étant morte, on la viſita exterieurement, & on n'y remarqua aucune impreſſion de malignité; il arriva ſeulement qu'en rendant les derniers ſoupirs, elle fit une grande quantité de ſang par la bouche & par les narines : j'aurois toujours crû cette maladie une fiévre maligne, ou quelque petite vérole rentrée, ou quelqu'une de ſes dépendan-

ces, si je n'avois appris le lendemain, un peu trop tard à la vérité, que cette fille étoit tombée de fort haut d'une bascule, qui faisoit sa récréation ordinaire. Il arriva quelque chose d'approchant à une jeune Demoiselle, mais elle fut bien plus heureuse, en ce qu'il sortit dans ses premieres douleurs de tête, une grande quantité de sang par le nez; j'ordonnai de la saigner, & je lui fis prendre plusieurs remedes, dont j'ai promis de parler ci-après; elle avoit aussi bien que la Femme de Chambre passé son temps à cette bascule; elle y avoit eu des contrecoups & des chûtes, qui pouvoient bien produire des effets aussi fâcheux, qu'ils en avoient produit sur la Femme de Chambre, que j'aurois fait saigner sur le champ, si j'avois été informé de cette chûte, parce qu'à moins qu'on ne pratique ces sortes de choses dans le point qu'il faut, c'est-à-dire avant que le sang soit extravasé, elles sont fort inutiles. Après tout, il faut avoüer que quelque attention qu'on y apporte, ces cas-là sont toujours embarrassans.

Ces sortes dévénemens m'ayant jetté dans des doutes & dans des scrupules sur la saignée, je résolus de l'ordonner

plus amplement, ſi jamais pareil cas m'arrivoit; dans le temps que je faiſois ces réflexions, on vint me prier de viſiter un Valet de Chambre de M. le Marquis de Sevigné. Voici l'état où je le trouvai, il étoit dans des contorſions continuelles de toutes les parties du corps, voulant placer la tête ſur le chevet, comme s'il avoit voulu dreſſer ſes pieds en haut, & que tout portât ſur cette partie; ce qui me faiſoit juger que le ſang, qui étoit extravaſé dans le cerveau, faiſoit une moins forte compreſſion ſur cette partie, & que par cette ſituation, le malade reſſentoit quelque ſoulagement; il parloit & répondoit d'une maniere embarraſſée, il n'y avoit pourtant point de fiévre; il paroiſſoit une rougeur étincelante aux yeux & au viſage. J'appris des aſſiſtans que le jour d'auparavant il avoit donné de la tête contre un mur, étant un peu pris de vin; on me dit auſſi qu'il avoit été ſaigné deux fois; je ne laiſſai pas de le faire ſaigner une troiſiéme, & il mourut quatre heures après. J'avois fait un prognoſtic, qui diminua la ſurpriſe où l'on auroit été ſans doute d'un cas ſi précipité: étant mort, il vuida une grande quantité de ſang par les na-

rines ; ce qui fait voir que ſaignant & ne ſaignant pas, cette maladie eſt toûjours embarraſſante, quelque attention que les Medecins les plus experimentés & les plus intelligens y apportent ; je l'ai vû arriver fréquemment ſur les Forçats des Galeres, dans leſquels le Soleil & les efforts, qu'ils ſont néceſſités de faire en ramant, cauſent une très-grande raréfaction dans les principes du ſang & dans les eſprits, à laquelle les membranes des veines & des arteres qui les contiennent ne peuvent réſiſter, d'où s'enſuit une extravaſion de ſang ; ce que j'ai remarqué dans l'ouverture d'un bon nombre de cadavres, où les ſignes de ce ſang extravaſé s'étoient montrés dès le commencement de la maladie. Ce ſont là les differences qu'une longue pratique & l'éxperience nous obligent de faire entre ces ſortes d'accidens & la véritable apoplexie.

Ce n'eſt pas ſeulement un ſang extravaſé dans le cerveau qui fait qu'on les confond avec cette maladie ; il n'eſt point de tumeur ou d'abſcès, qui ne broüillent les perſonnes les plus verſées dans la pratique de la Medecine ; ces matieres par la ſeule compreſſion qu'elles font dans le cerveau, ſont capables d'in-

d'intercepter le cours des eſprits, & de détruire tout ſentiment & tout mouvement. Les ſignes qui dénotent que quelque matiere ſe diſpoſe à former un abſcès, ſont premierement que le malade commence à ſouffrir des douleurs de tête aiguës, des pulſations d'arteres plus élevées qu'à l'ordinaire dans l'endroit où réſide la matiere, des irritations dans le dedans de l'oreille, qui eſt la plus voiſine de cette matiere. Il arrive dans la ſuite des dégoûts, des maux de cœur, des foibleſſes; la rougeur & la pâleur du viſage change fréquemment, une petite fiévre & un poux preſſé avec une artere tenduë, accompagnent preſque toujours les accidens ci-deſſus. Que ſi avec cela on apprend qu'il y ait eu quelque écoulement ſupprimé, ſoit naturel ou autre, quelque coup, chûte, &c. & que peu de temps après le malade ait ſenti les incommodités ſuſdites, on aura grande raiſon de dire qu'il ſe forme quelque abſcès dans le cerveau. La diminution de la fiévre, les yeux troubles, un poux lent, la tête peſante, les opérations de l'ame plus ou moins embarraſſées, marquent non ſeulement que l'abſcès eſt formé; mais même la quantité de l'humeur, & le lieu qu'elle

occupe : à tout cela il se peut joindre une complication de maladie, & les signes peuvent devenir si équivoques, qu'on ne peut porter un jugement bien assuré, si l'ouverture d'un cerveau, ou l'écoulement d'une matiere purulente n'en décident.

Une sérosité répanduë dans le cerveau, ou qui remplit ses ventricules, & qui produit cette maladie, qu'on appelle hydropisie de cerveau, a beaucoup de rapport avec la maladie ci-dessus, & elle est difficile à distinguer d'avec elle. Les caracteres d'une hydropisie de cerveau naissante, tant par ce qui a précédé, que par ce qui est présent, sont un crachement fréquent, une foiblesse dans toutes les opérations, qui dépendent du cerveau, une serosité gluante, & visqueuse, & que le malade est obligé d'avaler, une grande & continuelle application qui a précédé, un estomac chargé d'aigre & de flegme; des douleurs rhumatisantes, & une goute supprimée, l'habitation d'un lieu humide, l'âge avancé, la saison froide & humide, un usage excessif de mercure, l'impression de quelque poison; ces sortes de choses sont très-propres à relâcher les ressorts du cerveau, & par conséquent à déter-

miner les humeurs ſur cette partie, qui ne pouvant en faire la cuite ni la ſéparation, tombe ſous leur poids.

Les ſignes ſuivans nous feront connoître que l'humeur s'en eſt renduë la maîtreſſe, les eſprits ceſſent de ſe porter dans les nerfs, tout mouvement & tout ſentiment ceſſent ou diminuënt, le poux eſt foible & languiſſant, les chairs ſont molaſſes, le coloris eſt pâle, les yeux ſont larmoyans, les glandes du col ſont tumefiées, la bouche eſt preſque toûjours pleine de flegme; enfin toute l'habitude du corps ſe reſſent de l'inondation & du déluge du cerveau; non ſeulement une quantité de matiere auſſi conſidérable que celle dont je parle, eſt capable de produire ces ſortes d'accidens; mais outre cela toute efferveſcence exceſſive de la maſſe du ſang, quelque forte vapeur, une odeur malfaiſante, des matieres aſſoupiſſantes, une plénitude d'eſtomac, & généralement tout ce qui eſt capable de faire faire aux arteres & aux nerfs une forte compreſſion, qui réponde au cerveau; ce qui peut arriver par le commerce ſeul des nerfs du bas ventre: on a vû une infinité de ces ſortes d'accidens naître par des paſſions violentes, ſans qu'après la mort on ait

pû remarquer aucune matiere étrangere dans le cerveau. Ces grandes & fortes passions, particulierement celles qui naissent du chagrin, sont capables de produire ces accidens; le cœur, le cerveau, toutes les parties nobles, se ressentent de cette tempête, & demeurent par là dans l'inaction; les esprits se fixent, se dissipent, ou abandonnent leurs routes ordinaires par ce poison: cette maladie est très-fréquente dans un lieu que je connois, & dans tous les lieux qui lui ressemblent, une prompte cessation de tout commerce avec les hommes, le doute & l'incertitude sur les événemens d'une fâcheuse avanture, font que les esprits ne rayonnent que foiblement sur la machine; les digestions s'affoiblissent, les alimens se changent en viscosités & en matieres gluantes; le sang, qui est fait & formé de ces mêmes matieres, retient la qualité & la nature de ces premiers sucs, & on peut dire que si la joye est le Soleil du corps, le chagrin en est la nuit & les ténebres; lorsqu'on est ainsi battu de la tempête, pour ferme & assuré que soit l'entendement, pour forte que soit la volonté, on abandonne à la fin le gouvernail, & on se trouve noyé dans les ondes de cette passion.

Un temperament d'Athlete, ce ſuprême dégré d'embonpoint, qui procéde d'un uſage fréquent d'alimens d'un bon ſuc, une vie ſedentaire ſans diſſipation, ſont des diſpoſitions très-menaçantes; que s'il arrive à ces perſonnes quelque accident de ceux dont nous avons parlé, & qu'il procéde de là, on remarque dans ces perſonnes un poux plein, élevé, l'habitude du corps peu éloignée de la naturelle, mais un tant ſoit peu plus rouge, ces parties ſoufrent le plus ſouvent des convulſions.

Les vers, ou quelques levains corrompus, remués dans les entrailles y font une tenſion ſi forte contre les paroirs de l'eſtomac & des boyaux, qu'il en réſulte de terribles accidens, ſur tout dans les enfans. Les fruits cruds & indigeſtes, & généralement toute nourriture, que l'eſtomac a de la peine à vaincre & à tourner à bien, devient la ſemence des vers, les reliquats de ces ſortes de levains, contractent une qualité capable de produire les accidens du cerveau, dont nous avons parlé.

On a lieu de croire que les vers ſont formés, l'orſque l'on ſent des picotemens aigus dans l'eſtomac, qui varient,

un prurit aux narine, l'haleine porte avec ſoi une odeur d'un aigre corrompu, accompagné de dégoût, le poux ſoufre des mouvemens irréguliers, à cauſe que les nerfs, qui répondent au cœur, ſe trouvent tiraillez, ſoit par les vers, ou par la matiere qu'ils agitent; non ſeulement les malades tombent par-là dans des aſſoupiſſemens, mais même dans des phréneſies; ce que j'ai vû arriver pluſieurs fois.

Ce ſeroit peu de décrire les ſignes de la véritable goutte, qui eſt déja formée, ſi nous ne faiſions remarquer les diſpoſitions prochaines de cette maladie, attendu qu'il eſt bien plus aiſé de détourner l'orage dans ſa naiſſance, qu'il n'eſt aiſé d'y rémedier, quand il eſt arrivé. Rien ne porte plus fréquemment, & rien ne travaille plus ſingulierement à produire cette maladie qu'un affoibliſſement des digeſtions de l'eſtomac; pour peu qu'on prête d'attention à ce qui ſe paſſe au dedans, il ne ſera pas difficile de s'appercevoir de ce défaut. La foibleſſe de l'eſtomac & de ſon diſſolvant, paroît en ce que la digeſtion ſe fait lentement, & qu'il faut un long-temps pour qu'elle ſe paracheve; lorſqu'elle ſe fait, on eſt dans des

peines, & particulierement quand les alimens paſſent de l'eſtomac dans les boyaux, ces parties deviennent très-ſouvent tenduës & élevées, il en ſort des vapeurs très-fréquemment avec effort, qui ſoulagent la perſonne ſur qui cela ſe paſſe; on eſt obligé de faire choix d'alimens aiſez à digérer; & pour peu que cette proportion ne ſe trouve pas avec le diſſolvant de l'eſtomac, ou qu'ils peſent trop ſur les fibres, il en eſt fortement travaillé; les excrémens, qui ſe ſéparent de ces ſortes d'alimens, ſont gluans & viſqueux, ils ſortent avec peine, tant par leur adhérence, que par la foibleſſe des reſſorts de ces parties; le chile eſt d'une nature glaireuſe, qui par ſa lenteur ne contribuë pas peu à la difficulté & à l'embarras où la nature eſt de faire ces ſortes de ſéparations. Ces mêmes ſeroſités gluantes & viſqueuſes découlent ſouvent du cerveau, & tombent dans l'eſtomac; la foibleſſe de cette partie contribuë beaucoup à affoiblir l'action de l'eſtomac: la chûte de ces ſeroſités inonde cette partie; elle excite outre cela une fauſſe faim, & néceſſite les perſonnes ſur qui cela ſe paſſe à manger ſouvent, ſans pourtant qu'elles reçoivent un grand ſecours des ſucs qui

résultent de l'aliment. Le dissolvant d'aileurs, qui tient de la nature des corrosifs, se fait sentir vivement sur des fibres & sur des ressorts affoiblis, sans que pour cela la dissolution se fasse comme il faut. Cette délicatesse de nerfs, qui se rencontre dans l'estomac, est jointe à celle de tout le reste du corps, un rien les agite; ces personnes sentent vivement le chaud & le froid, & soutiennent avec beaucoup de peine l'un & l'autre; toute l'habitude du corps est pesante, les parties sont lentes au mouvement, on sent dans les entrailles une fluctuation d'humidités, & très-souvent des boüillonnemens & des bruits incommodes. Il faut examiner si ces sortes de dispositions sont héréditaires, l'âge, si quelque remede violent, ou une vie dissipante, n'ont point précédé; pour l'ordinaire ces sortes d'indispositions se forment d'une maniere insensible, & elles minent peu à peu le fondement des organes, & la bonne qualité des liqueurs. Quant à ces accidens, qui arrivent par une plénitude naissante dans un bon sujet, d'un tempérament fort & vigoureux, il faut avoir égard à l'excessive quantité d'alimens qu'on a mangé, à l'avidité avec laquelle on les

ſes a dévorez, & ſi le malade étoit hors d'état de nous en inſtruire, les aſſiſtans, ou les vapeurs, qui ſortent d'un eſtomac farci, le diront aſſez.

Il ne faut être ni Prophete ni ſçavant Medecin, pour prévoir & dire ce qui arrivera, par les diſpoſitions naiſſantes, ſoit du côté de l'origine de cette maladie, ſoit de ſa poſſeſſion; le bon ſens & les lumieres naturelles ſuffiſent, le climat, le ſujet qu'elle attaque, ou quelqu'une ſeulement de ces parties, la qualité de l'humeur, le plus ou le moins d'engagement de cette humeur dans les parties, ou dans les eſprits, une plus ou moins forte compreſſion du cerveau. Quant à la guériſon, ſi ces diſpoſitions ſont nées avec le ſujet, cette réforme & le changement qu'il convient faire pour les empêcher d'avoir leurs progrès, eſt bien moins aiſé, que lorſqu'elles ont été contractées par la perſonne, & plus il y a long-temps qu'elles le ſont, plus la choſe eſt difficile; les Pays froids ſont oppoſés à la force & à la vertu des Remedes, de même que les Saiſons froides; la foibleſſe du ſujet, l'épuiſement, ou la ruine entiere de la partie où cette maladie ſe fixe, forment bien plus d'obſtacles, que lorſque cela arrive

ſur un bon tempérament, jeune, vigoureux, avec de bonnes parties, & dans un climat chaud. Le dépôt de cette humeur ſur la ratte, les reins, la veſſie, ou ſur des parties éloignées, eſt bien moins à craindre que ſur le foye, ou le cerveau; une humeur froide & gluante eſt bien plus à craindre, qu'une humeur âcre & corroſive; ce que les mouvemens convulſifs & épileptiques nous apprennent, puiſque quoique l'humeur ſoit piquante, âcre & corroſive, quoique les attaques ſoient fréquentes & périodiques; cependant les malades ſe tirent d'affaire, ſans le ſecours de la Medecine, par le changement que la nature fait de cette humeur, ſoit en la ſecoüant & la pouſſant dehors, ſoit en la cuiſant & en la mûriſſant. Plus ces humeurs, de quelque qualité qu'elles ſoient, ſe trouvent engagées, ſoit dans les tuyaux des nerfs, ſoit dans les liqueurs, moins aiſément elles en ſortent, & moins facilement la réſolution du coagul ſe fait. Il en eſt de même de la compreſſion, qui arrive dans les parties que cette humeur occupe.

Quant à l'Apoplexie, qui pour l'ordinaire frappe bruſquement, & ſans

qu'il précéde aucun ſigne, tels que ceux qu'on remarque, lorſqu'une partie ſe meut involontairement, ou qu'on a de la peine à mouvoir, quand on en a la volonté; ce qui ſe fait mieux ſentir par un balbutiement, ſi l'humeur attaque les nerfs de la langue, celle-là mérite véritablement le nom de goutte, ſur-tout ſi les ſignes, dont nous avons parlé l'accompagnent; celle-là marque véritablement la force ſupérieure des matieres vitrioliques & arſenicales, qui ſont dans l'air, qui ſeules ou jointes à celles qui ſe rencontrent dans le ſujet, ont pénétré dans le ſang, & les eſprits comme un éclair en forme de tourbillon, & qui ont interrompu d'une maniere prompte & violente le cours ordinaire des liqueurs. Il y a peu de reſſource dans la Medecine pour ces ſortes de maladies : dans celles où les reſſorts des parties répriment leur force & leur vertu, ſoit par l'art, ſoit par la nature, on a lieu d'eſperer; dans celles au contraire, où les ſecours de l'art & de la nature ne produiſent rien, & où les reſſorts & les eſprits demeurent dans l'inaction, tout eſt à craindre. La difficulté de la guériſon ſe prend outre cela du nombre des parties que l'humeur

attaque. Il eſt bien plus aiſé de débarraſſer une partie, que d'en débarraſſer pluſieurs.

Pour faire un prognoſtic plus aſſuré dans cette maladie, comme dans toutes les autres, on doit toujours joindre les conſidérations ſuivantes. Il faut mettre dans la balance le temps du commencement de la cauſe, celui de ſa poſſeſſion, l'action des remedes contre elle, & la réſiſtance qu'elle fait contre les remedes: il faut tâcher de pénetrer quelle eſt la qualité de l'humeur, la fixité, la volatilité, l'âcreté, la viſcoſité, & les differens degrés de ſupériorité que ces levains tiennent les uns ſur les autres; pour mettre les remedes dans l'équilibre qu'il faut. Lorſque quelque accident de cette nature ſurvient à la fin d'une maladie ſur un ſujet ruiné, & en qui le baume de la vie eſt entierement diſſipé, la reſſource ſera médiocre: non-ſeulement le temps en général de la poſſeſſion de cette maladie doit être examiné, mais même celui qui regarde les parties en particulier; quatre jours de ſéjour de l'humeur qui forme cette maladie ſur le cœur, ou ſur le cerveau, ſont d'une plus grande conſidération, que trois mois ſur un bras ou une jambe;

avec ces réfléxions on peut faire un prognostic, qui, quoique souvent fâcheux pour le malade & pour ses amis, est pourtant honorable pour les Medecins, qui doivent toujours être en garde sur les retours. Les engagemens, qui se font dans les nerfs, sont presque toujours incurables sans des remedes d'un ordre superieur; & sur tout si cela arrive sur des personnes avancées en âge, dans lesquelles le feu de la nature s'affoiblit.

Avant que de parler des remedes propres à combattre cette maladie, je crois qu'il est nécessaire de dire ce qu'on doit entendre par signes, & de rappeller ce que j'ai déja expliqué. Les Medecins disent, que le signe est ce qui nous conduit à la connoissance de la nature du sujet, par exemple la fumée est un signe qu'il y a du feu. Ils prétendent que par ce signe, nous venons à la connoissance de la nature du feu; il est aisé de voir combien cet exemple est trompeur, & combien ce signe est équivoque, puisque si cela étoit, il s'ensuivroit que tous les corps capables d'exciter une fumée, seroient une même nature de feu; ce qui est faux, en ce que l'antimoine, l'arsenic, le plomb, le fumier, le bois, & toutes ces matieres enflammées produi-

ſent une fumée differente, & que la qualité du feu eſt differente auſſi. Quant à moi voici ce que j'entends par ſigne : le ſigne ſe prend du côté des diſpoſitions differentes, qui ſont dans le ſujet, ou du côté de l'inſtrument, qui a caracteriſé & diſpoſé la matiere d'une certaine façon ; cependant ſoit que ce changement, ou cette face differente procéde du mouvement inteſtin, & par le feu que chaque matiere renferme en ſoi, ou qu'elle arrive à l'occaſion d'un agent exterieur, on trouvera toujours que le ſigne & la matiere ſont une même choſe. Par exemple, le ſigne d'une bougie allumée eſt une flamme, qui nous ſert à diſtinguer les objets, qui ſont autour de nous. Le ſigne d'une bougie éteinte, eſt la ceſſation de cette flamme & l'apparition des tenebres, qui nous cachent ce qui eſt preſent ; cette flamme dénote outre cela une matiere inflammable ; mais ces ſignes-là ne nous amenent point à la connoiſſance de la nature du ſujet ; puiſque la même flamme formée de la graiſſe, ne differe en rien de celle qui eſt faite par la cire. Il faut bien d'autres choſes pour venir à la connoiſſance d'un ſujet, il faut une longue expérience, contractée par nos ſens, il faut une

certaine ſolidité, couleur, odeur, rugoſité, ou poliſſure, & enfin une parfaite anatomie du ſujet. Je connois bien dans le Printemps par une matiere brillante, attachée à la ſurface de la terre, qu'il y a dans cet endroit là une mine, mais je ne connois pas la nature du mineral, ou du métal, ſi je n'en ai fait l'épreuve; cependant je trouve dans cette anatomie, que le ſigne & la matiere métallique, ſont une même choſe à l'égard d'une certaine diſpoſition & d'un certain arrangement, qui peut arriver à la matiere par un agent extérieur; cela ne change point la nature du ſujet, il peut bien arriver que la differente impreſſion des agens extérieurs donnera une forme differente à la matiere. Le doigt & le cachet moulent la cire differemment: il ne s'enſuit pas pour cela, que la matiere ſoit en rien changée; auſſi ces ſortes de façons d'être, ne nous amenent ni à la connoiſſance de la matiere moulée, ni à la nature de celle qui moule; elles ne nous découvrent rien touchant la matiere, & ne ſçauroient par conſequent être priſes pour ſignes, non plus que tout ce qui n'eſt point la matiere même. On peut faire ce que nous appellons un buſte, qui repreſen-

tera la même personne par des agens bien differens ; une certaine impression, un certain caractere, une certaine forme, nous fera connoître tout au plus si c'est un crayon, un ciseau, ou un pinceau, qui l'ont formé ; & quoique l'objet soit le même, nous ne sommes pas plus instruits de la matiere, qui le compose, que de celle qui la forme. On me dira peut-être, une épée, qui a coupé & divisé quelques organes dans un sujet, n'est pas la maladie, quoiqu'elle en soit la cause, & que selon moi, la cause, la maladie & le signe sont une même chose ; quoiqu'il demeure des impressions sur le sujet, qui fassent voir que l'épée y a passé ; pourtant le signe, la cause & la maladie sont bien differentes, puisqu'on ne sçauroit nier que dans ce cas-là l'épée ne soit la cause, que l'impression en est le signe. Le défaut qui survient aux organes de cette partie, faisant la maladie, on ne peut avancer que tout cela ensemble soit une même chose. Je réponds, & je dis, qu'il n'est pas nécessaire que le pinceau avec lequel on a fait un tableau, demeure sur le tableau pour former le portrait ; qu'il ne doit en aucune façon en être regardé comme la cause, attendu

qu'il ſuffit que le pinceau ait laiſſé après ſoi des matieres, qui repréſentent la perſonne, & qui la font dire telle, puiſque s'il étoit arrivé que le pinceau eût paſſé ſur la toile, ou ſur une table, & qu'il n'eut laiſſé aucune matiere après ſoi, il n'auroit jamais fait le portrait; de même ſi le couteau, qui a penetré dans les parties du corps, n'avoit laiſſé aucune matiere propre à la pourriture & à la corruption, il n'y auroit jamais eu d'ulcere ni playe; ſi le crayon en eût fait autant, & ſi le ciſeau n'eut emporté une portion de la matiere ſur laquelle il a agit, on ne pourroit pas dire ceci eſt un ouvrage d'architecture, ou un paſtel; & ſi ce qu'on objecte avoit lieu, on pourroit encore dire que la main, qui a pouſſé l'épée a fait la playe; on pourroit auſſi recourir à l'eſprit univerſel, qui anime & qui détermine les corps à agir les uns ſur les autres. Je ne nie pas qu'il n'y ait eu un premier moteur, que les parties, qui compoſent l'Univers, n'agiſſent les unes ſur les autres; mais je trouve de l'inutilité & un temps perdu à ces ſortes de ſpéculations, ſur tout pour des Medecins, de qui la matiere préſente doit être tout l'objet, & principalement dans la maladie en

queſtion ; & je dis qu'il me ſuffit de connoître dans ce qui a formé l'apoplexie, comme dans ce qui a formé le buſte, la qualité de la matiere qui a demeuré, & qui la repréſente ; puiſque c'eſt dans elle ſeule que le ſigne, la cauſe, & la maladie, ſe trouvent renfermées. C'eſt ce que j'ai fait voir, en montrant de combien de manieres différentes ces ſortes d'accidens pouvoient naître.

Quant à la véritable apoplexie, que j'appelle goutte, pour la diſtinguer d'avec ces ſortes d'accidens, je les compare à une épée, qui a été briſée dans ſon foureau, ſoit par effort violent, par une lime, ou par la foudre : on connoît les deux premiers tant par la rupture du foureau, que par une certaine diviſion des parties, dont l'épée eſt compoſée, & qui donnent à connoître la qualité de l'inſtrument ; au lieu que celle, qui aura été briſée par la foudre, ſera calcinée, de maniere que la forme & les diſpoſitions exterieures de l'épée ſeront entierement détruites, le foureau demeurant dans ſon entier ; voilà la difference que je remarque entre les fauſſes apoplexies & les véritables, entre celles que la violence produit, & entre celles que la foudre exterieure ou

interieure font naître, en ce que dans les premieres l'effort des agens fait toujours un désordre sur les organes, de même que les instrumens tranchans font sur le foureau de l'épée; au lieu que l'apoplexie, ou ce que j'appelle goutte qui naît de la foudre exterieure, ou interieure, c'est-à-dire par ces tourbillons de soufre, de mercure, & de matiere arsenicale, élevées des entrailles, produit son action, & ne se fait sentir que sur le feu & les esprits, sans blesser les organes qui les renferment. Ces manieres differentes, dont on doit envisager l'apoplexie, sont si necessaires pour le choix qu'on doit faire des remedes, qu'il seroit inutile d'en proposer qu'on ne la connoisse à fonds. Les remarques que je dis qu'il convient de faire, les signes que j'établis sur les manieres d'être de la matiere qui la produit, tout cela ayant quelque fondement, & étant soutenu par un bon jugement, l'application qu'il faut faire des remedes propres à combattre cette maladie, sera par consequent moins difficile. Je tiendrai en cela le même ordre, pour les remedes que j'ai à proposer, que celui que j'ai observé dans les differentes causes que j'ai fait voir, qui pouvoient produire

cette maladie. Supposons donc qu'un sang extravasé la représente, quoique la saignée soit la premiere opération qui se fasse pour y remedier ; je soutiens que le plus grand bien qu'il en pourroit arriver, ce seroit qu'elle fût inutile ; & voici comment. C'est que pour détruire cette maladie, il faut détruire la cause, qui est le sang extravasé : or pour la détruire, je ne sçache que deux moyens, si on en sçait d'autres, on me fera plaisir de me les apprendre. Le premier est qu'il faut dissoudre radicalement cette matiere, & la faire passer en forme de vapeur, pour que la nature la puisse précipiter par des voyes commodes. Le second, seroit de la faire réabsorber par les mêmes vaisseaux, qui l'ont laissé répandre, & la faire rentrer avec le reste de la masse du sang sans la détruire. Je sçais plusieurs raisons pour prouver que la saignée ne sçauroit produire cet effet ; je ne veux pas m'en servir dans cette occasion, je ne demande autre chose à des personnes d'honneur & de bonne foi, versées dans la pratique de la Medecine, qu'ils me disent s'ils ont jamais vû que la saignée ait fait rentrer le sang extravasé dans les vaisseaux qui le doivent contenir, ou qu'elle l'ait fait dis-

ſoudre, ſur quelque partie du corps que cela ſoit arrivé. Je m'aſſure que perſonne ne le dira avec raiſon ; tout ce qu'on a pû voir de plus favorable, ç'a été par les perſonnes, qui ſe ſont appliquées à ſuccer le ſang ; on a empêché par cette méthode, non ſeulement les accidens preſens, mais même ceux, qui auroient pû ſurvenir, en empêchant la ſuppuration ; il ne pouvoit donc tout au plus arriver, comme j'ai dit, que la ſaignée, quoique faite à propos par rapport au ſujet, à la matiere & aux diſpoſitions qui ſe rencontreroient encore dans la maſſe du ſang, deviendroit pourtant inutile par rapport à la réſolution qu'il convient faire de cette matiere extravaſée. Voici donc, ce me ſemble, comme il s'y faut prendre, & à quoi un Medecin, qui eſt plus curieux de travailler comme il faut que de ſa réputation, doit s'appliquer. Il doit premierement connoître à fonds la qualité de la matiere, qui fait la maladie, de même que le remede propre à la combattre ; ſi je ne craignois d'offenſer bien des gens, je pouſſerois la choſe où je ſçai qu'elle va. Mais cela ne nous avanceroit de rien, je dis ſeulement qu'il y a peu de Medecins, qui connoiſſent le

ſang d'une maniere differente de celle des autres hommes ; quant à moi voici les obſervations que j'ai fait ; j'y ai verſé deſſus toute ſorte d'eau-fortes, de l'eſprit de vin, & de vinaigre, ſans qu'il ait été diſſous ; la même choſe arrive ſur le ſoufre commun, qui eſt dans le grand monde, ce que le ſang eſt dans le petit, c'eſt à-dire qu'il n'eſt autre choſe qu'une réſine aiſée à fondre & à s'enflammer ; mais en même temps très-aiſée à ſe mêler & à ſe confondre avec des corps réſineux, ſur tout s'ils ſont de ſa nature. Sur ces fondemens inconteſtables, je dis que, lorſque le ſang eſt une fois extravaſé, ſoit qu'on ait deſſein de le faire rentrer en grace avec la nature, & de lui faire ſubir de nouveau les loix de la circulation pour le faire paſſer enſuite par les filtres, dont la nature ſe ſert pour faire ſes ſéparations, il faut qu'il ſoit radicalement diſſous, ou du moins très-diviſé ; que ſi on abandonne cet ouvrage à la nature, le temps ne peut-être que long, & les événemens fort incertains.

Quant par les ſecours de l'Art on prétend faire cette diſſolution, elle ſe doit faire par des corps, qui ſoient de la nature du ſang, quand même

ils ne ſeroient pas tirés de ſa miniere ; ce que j'entends par les cornes, les cheveux, l'urine, les ongles, &c. parce que dans l'ordre de la nature, pour faire une parfaite diſſolution, il faut que l'agent, ou le diſſolvant ſoit tiré du corps, qui doit être diſſous, ou que s'il ne l'eſt pas, il ait été porté par l'Art à un certain degré de perfection, qui lui donne une pénétration aiſée, & la propriété d'agir puiſſamment; lorſqu'on employe le diſſolvant naturel on le peut aiguiſer par ces ſortes de matieres, & pour lors ſon action en eſt prompte & plus vive ; c'eſt dans cet eſprit que je propoſe le remede ſuivant, duquel j'ai une expérience confirmée.

Remede contre les accidens apoplectiques.

Prenez une livre de ſang humain vermeil, d'une bonne conſiſtance, & tiré d'un bon ſujet : faites-le ſecher à l'ombre, après en avoir ſeparé la ſeroſité ; mettez-le en poudre groſſiere : ſur quatre parties de ce ſang, mettez-y une partie d'ambre jaune, ou ſuccin en poudre impalpable ; une once d'huile de corne de Cerf, & autant de ſon ſel ; trois onces de poudre de Vipere ; ſix

onces de ſuye la plus éloignée du foyer: mêlez bien le tout enſemble : mettez-le dans une cornuë, dont la moitié ſoit vuide : placez-la ſur un fourneau de ſable : diſtillez par degrés : la diſtillation étant finie, remettez de nouveau ſang ſur les matieres, qui ſeront ſorties par la diſtillation, & ſur les ſcories, qui ſeront demeurées au fonds de la cucurbite ; travaillez comme ci-devant : refaites la même choſe par trois fois, obſervant d'y mettre toujours la même quantité de nouveau ſang humain : ſeparez l'huile & le ſel d'avec le flegme, & mêlez l'huile & le ſel enſemble : mettez-les dans un matras, ou autre vaſe à digerer à un feu ſi leger, qu'il ne ſe ſublime rien l'eſpace de dix à douze jours : caſſez enſuite le vaſe, & mettez la matiere dans d'autres, que vous croirez vous convenir pour l'uſage. On pourroit bien éclaircir cette matiere en la rectifiant, & la dépoüiller d'une partie de ſa mauvaiſe odeur ; mais on diminuëroit quelque choſe de ſa vertu, & à dire vrai, un malade n'eſt gueres en état d'entrer dans ces ſortes de délicateſſes, quand on eſt attaqué d'une telle maladie, pour legere qu'elle ſoit.

L'opinion, où l'on eſt touchant les

goutttes,

gouttes, qu'on appelle d'Angleterre, m'oblige de donner ici la maniere de les faire; je laisse aux connoisseurs le choix & la préference qu'on doit faire de la préparation que je viens de donner à celle-ci.

Gouttes d'Angleterre.

Prenez de l'écorce de saxifrage, racine d'asarum, de chacune deux onces, bois d'aloës une once, opium de Thébaïde six gros, sel volatil de crane humain, sel volatil de sang humain, de chacun un gros, esprit de vin rectifié deux livres: mettez le tout dans un matras bien lutté, & laissez digerer au bain marie pendant une quinzaine de jours, laissez refroidir; filtrez à travers un papier gris. Si on veut distiller le tout, les gouttes seront blanches; au lieu que de cette maniere elles retiennent la teinture des matieres, qui ont infusé avec l'esprit de vin; il y en a ausquelles on ajoûte de la suye, & peu qui soient faites avec le sel du sang humain; mais celles-là sont au dessus de toutes les autres.

Quoique j'aye décrit ailleurs une certaine teinture métallique, qu'on appelle

lilium, & bien qu'elle ſoit differente de cette préparation philoſophique reçuë parmi les Auteurs de cet Art, j'en ai vû une ſi bonne réüſſite en la mêlant avec la préparation, dont je viens de parler, que j'ai crû en devoir conſeiller l'uſage. Je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire de la repeter ici, l'ayant déja décrite ci-deſſus : mais il faut obſerver de ne ſe ſervir contre cette maladie que de la teinture, qui a été tirée par l'eſprit de vin, & non par celui du vinaigre. En refondant cette matiere elle donne toujours une nouvelle teinture; ce remede eſt un grand fondant des coaguls interieurs; c'eſt pourquoi il ne faut pas en donner trop fréquemment; quand on eſt hors de ces grands accidens, on peut diſtiller un peu de l'eſprit de vin, pour que la teinture en ſoit plus forte; on en peut donner une dixaine de gouttes par jour dans du conſommé, vin, eau vulneraire, liqueur cordiale, &c. avec une ſoixantaine de gouttes de la liqueur contre l'apoplexie.

Quoique les ſoufres métalliques dont cette teinture eſt chargée ne ſoient pas auſſi ouverts, auſſi murs & auſſi dépoüillés de leur terre minerale, que le ſont les teintures, dont les Philoſophes ont

parlé, comme rien n'eſt plus propre à ouvrir les métaux que ce qui eſt tiré de la ſuïe, de l'urine, du nître, du vitriol, & du tartre; ces ſortes de métaux, dont cette compoſition eſt faite, ſe trouvent aſſez attenués pour ſe mêler dans des liqueurs, & pour ſervir pour la ſanté. J'ai fait voir dans mon Traité de Phyſique qu'il y avoit de l'uniformité entre les ſoufres orifiques, & ceux des autres métaux, avec les animaux: c'eſt de là que je puis tirer la conſequence que le ſang une fois coagulé, ſe doit diſſoudre par les matieres ſulphureuſes métalliques, ou par des liqueurs qui lui reſſemblent, comme ſont les ſoufres des animaux, & ſur tout s'ils ſont animés des premiers. L'uniformité de nature, qui ſe rencontre entre les deux, fait que les remedes que j'ai propoſé, doivent être regardés comme les veritables ſpécifiques de la goute, & des accidens apoplectiques, qui procédent d'une cauſe coagulante, ou par un ſang extravaſé, quand même la cauſe de l'extravaſation ſeroit d'une nature diſſolvante: & à moins de cet ouvrage, de cet élixir tant vanté des Philoſophes, il ne peut y en avoir aucun au-deſſus de ceux que j'ai propoſé. Ce ſont ces mê-

mes raisons qui me font préferer les liqueurs tirées du sang humain à toute autre liqueur volatile, urineuse, tirée des cheveux, de la soye, des plumes, des ongles, des cornes, &c. parce qu'il est certain qu'il y doit avoir plus de proportion & plus d'uniformité entre les esprits tirés du sang, & le sang extravasé ou non, qu'il n'y en aura avec ceux qui formés même par le sang, auront pris la nature de corne, de cheveux, d'ongles, &c. & sur tout s'ils sont tirés d'un animal différent de l'homme.

C'est par les réflexions que j'ai faites sur une Mécanique, que je me suis avisé de faire le mélange de ces soufres métalliques avec ceux des animaux, j'explique le tout en peu mots.

Les Tireurs d'or, après avoir couché sur un marc d'argent, depuis un demi gros jusques à un & demi d'or ou environ, tirent par des filieres cet argent enveloppé de cet or: l'or accompagne l'argent, quoiqu'il soit tiré aussi délié qu'un cheveu: plus il y a d'or sur l'argent, & plus ce fil en est beau; moins il y en a, plus il paroît pâle & dégradé, & moins il se vend. Les Artisans, dont le principal objet dans leur mécanique, est l'intérêt, ont cherché les

moyens de rehausser cet or ; ils se sont servis pour cet effet des cheveux, du cuir, des plumes de perdrix, & surtout des rouges, les faisant passer par le feu ; ce qui à la vérité sembloit remplir les canelures, & les vuides de l'or, & en rehausser même en quelque façon le coloris; mais comme le tour d'adresse s'est découvert, la Cour a jugé à propos de déffendre un tel procedé, parce que cette maniere d'exalter l'or étoit une pure friponnerie, parce qu'elle portoit une odeur de fumée, & que d'ailleurs cela ne résiste ni aux eaux salées, ni à l'eau de pluye. Un Maître de cet art me vint trouver, pour sçavoir si je ne pourrois pas imaginer quelque moyens pour rehausser ces sortes de fils d'or, sans qu'il restât aucune impression de fumée : je ne fus pas long-temps à découvrir que le mélange des soufres tirés des animaux chargés des métalliques, à l'imagination de ce que j'ai dit du Lilium, étoit capable de le faire ; mais comme je crois qu'en cela le public seroit abusé, je n'ai eu garde de mettre en usage de telles sophistications. Je ne sçai pas si l'or de Milan n'a pas passé par ces sortes de matieres, mais je sçai bien qu'un homme à Lion s'est fort en-

richi par ce moyen ; car enfin, de quel Païs du monde que vienne l'or, il ne ſçauroit aller au dégré où l'Art le porte ; quoiqu'il en ſoit, je n'ai pas laiſſé d'en tirer de l'utilité par l'application que j'en ai faite à la Medecine ; les ſecours momentanés qu'on tire des eſprits & des ſoufres des végétaux & animaux, ſont un art tout particulier ; la facilité avec laquelle ils abandonnent nos liqueurs, m'a donné occaſion de les lier avec des ſoufres métalliques ; par-là leur action n'eſt pas moins puiſſante, le long ſéjour les rend plus efficaces, & les ſoufres métalliques y étant une fois arrivés, ils ſont bien plus puiſſans à en faire changer de nature les mauvais levains, qui font naître l'apoplexie, & d'autre maladies approchantes ; ce que la pratique fera voir aux Medecins de bonne foi qui les mettront en uſage, & qui louëront eux-mêmes la maniere que je propoſe pour s'en ſervir.

J'avois réſolu pour cette fois de ne point parler de pluſieurs connoiſſances, que j'ai acquiſes par un travail peu commun, qui auroient ſans doute orné cet Ouvrage, ſe pouvant rapporter avec utilité à la Medecine pratique ; cependant comme je ne veux rien obmettre

de tout ce qui peut être de quelque ſecours dans la maladie dont je traite, je veux bien relever ce tour de main, que j'ai tenu caché juſques-ici, & qui comme je le crois, le ſera encore aux Artiſans de cette vacation : j'en dirai aſſez pour me faire entendre aux perſonnes qui ſont chargées de la ſanté de S. A. R. & à ceux de notre profeſſion qui veulent bien croire qu'on peut trouver de nouveaux remedes.

Le Docte Bracheſco m'en a fait les premieres ouvertures: *Dominus Domus exaltat Dominum exaltationis, ſol vero exaltatur in ariete, atque aries eſt Domus Martis; ergo Mars exaltat ſolem, quia, ut jam dictum eſt, Domus non exaltat; ſed Dominus Domus exaltat Dominum, qui ingreditur Domum; igitur tinctura Martis elevat ſolem ad prædictum ſtatum perfectum, nec alius planetarum.* Il ne ſera pas difficile de donner de l'étenduë à cette ouverture, quand on aura l'intelligence de nos principes. Cela prouve merveilleuſement bien l'accord des Planetes terreſtres avec les celeſtes, pour laquelle Aſtrologie j'ai déja dit, que nous n'avons beſoin ni de lunette ni d'échelle.

Pour revenir à notre Remede, je dis

que lorſque par ce remede on eſt appliqué à détruire la cauſe, il faut travailler en même temps à faire changer des diſpoſitions oppoſées, qui ſe rencontrent dans le ſujet, qui l'ont fait naître : il eſt même à propos de continuer l'uſage de ce remede, juſques à une parfaite guériſon & extinction entiere de la cauſe, ſans abandonner de vuë les diſpoſitions oppoſées, comme je viens de dire. Par exemple, ſi l'on étoit aſſuré qu'un ſang épanché procédât d'une effervefcence & d'une raréfaction des parties qui le compoſent, il faudroit dans ce cas là, faire comme quand on applique une pierre à cautere ; on met des défenſifs tout autour, pour empêcher que l'impreſſion de ce remede n'altere les parties voiſines, & ne communique ſon action dans les liqueurs ; je ferois la même choſe dans l'uſage du remede ci-deſſus, je gliſſerois de temps en-temps des défenſifs interieurs, & je me ſervirois des remedes qui calment & qui tranquilliſent. Helmont dit avoir guéri bon nombre d'attaques d'Apoplexie, par l'uſage ſeul de l'*Opium* lorſque la cauſe procedoit d'une effervefcence des liqueurs, par laquelle le genre nerveux ſe trouvoit irrité ; je ne

ſçai

ſçai pas ſi dans cette rencontre il parleroit comme Paracelſe, qui appelle *Laudanum* un grand remede, qu'il ſe réſerve. Ce qui trompe bien des gens qui le prennent au pié de la lettre ; car dans la clef du Livre de Paracelſe, ce *Laudanum* eſt pris *pro re laudanda*. Quoi qu'il en ſoit, il arrive ſouvent que ce remede tourne du côté des ſueurs ; & qu'il y auroit lieu d'eſperer qu'y étant déterminé par nos remedes volatils, il pourroit prendre la même voye. Pour moi je m'en tiens à des anodins moins ſuſpects. A l'égard de l'uſage qu'on doit faire de notre remede, c'eſt au Medecin, qui conduit l'affaire, de le faire continuer, de le ſuſpendre, ou de le quitter, quand il a bien peſé toutes choſes. Je n'improuverois pas dans les cauſes les plus malignes, avant l'extravaſation du ſang, s'il étoit poſſible de bien juger de ce point, je n'improuverois pas, dis-je, une ſaigné ; mais l'extravaſation étant faite, elle ne convient point du tout ; & ſur tout ſi la rupture des vaiſſeaux procéde d'une cauſe coagulante. Que ſi cela arrive par une efferveſcence de la nature de celles qui ſe terminent en chaud, comme on le peut voir dans l'action de la poudre à canon, pour lors elle pour-

roit avoit lieu, étant faite avec modération, & examinant sans prévention, si l'on en a tiré quelque avantage, si l'air, à qui on donne occasion par-là de s'introduire dans les vases, fait mouvoir le sang & les esprits destinés pour le mouvement & pour le sentiment. Que si la miniere de cet accident étoit considérable, & qu'elle eût son siége dans le bas ventre, il faudroit l'enlever d'une maniere douce; non pas que j'entende qu'on doive employer la casse, & la manne, mais bien l'émetique, sans addition de purgatifs dans le commencement, parce qu'il est plus aisé d'enlever cette plénitude par le vomissement, qu'en lui faisant traverser tous les boyaux. On doit faire dissoudre l'émetique dans du boüillon, ou dans du vin, & y mêler de nos gouttes, parce que l'on fait deux choses en même temps, qu'il est absolument nécessaire de faire; sçavoir, rappeller les esprits dans les ressorts de l'estomac, & le debarasser de sa charge. Que si l'on ne travaille à mettre les nerfs en état de sentir les aiguillons de l'émetique, il n'aura jamais d'effet, & plus on s'opiniâtrera à en donner, & plus on augmentera ce mal; parce que quand il

arrive que l'émétique demeure dans l'estomac, sans produire son effet, il se change facilement en la nature des levains, qui font la maladie ; pour favoriser l'action des remedes spécifiques, il faut se servir de lavemens. J'ai éprouvé que les suivans ont opéré plus que tous les émétiques dans les attaques apopléctiques que j'ai souffert. On prend de l'urine toute pure, avec deux gros de suïe de cheminée ; lorsque mes accidens diminuerent, j'y ajoûtai une partie d'eau de son, sur deux d'urine, & deux ou trois onces de miel ; la force de ce lavement consiste dans la suïe & l'urine, ainsi en augmentant, ou en diminuant l'un ou l'autre, on rend son action plus ou moins vive. On peut y joindre de nos goutes d'Angleterre, quand l'accident est passé, & que l'on appréhende des retours, ou qu'il en est resté quelque impression ; la composition suivante est très propre pour la détruire ; je m'en suis servi avec succès, quoique mon mal fut mêlé de chagrin, c'est pourquoi je la donnerai ici.

Extraits amers, purgatifs oléeux.

Prenez extrait de safran deux gros ;

extrait d'abſynthe, de Kinkina, de petite centaurée, d'aloës, de mirrhe, de chacun une demie once; extrait de racine de jalap deux gros: digerez tous ces extraits enſemble avec une ſuffiſante quantité d'eſprit de vin pendant trois jours; après quoi diſtilez l'eſprit de vin, ou le faites évaporer, réduiſant la matiere en conſiſtance de thériaque; pour lors mêlez-y demi-once de nos eſprits volatils; demi gros d'huile de canelle, de gerofle, de citron, & d'anis, de chacun autant; demi-once de ſoufre de Mars, bien ouvert & bien édulcoré, & dépoüillé de tout corroſif,; tenez cela dans des pots, Ce remede eſt le plus puiſſant & le plus doux qu'il y ait pour enlever une cauſe déja formée, & même pour la prévenir, & faire changer les diſpoſitions qui portent à cette maladie, & ſur tout ſi les ſignes précedens l'accompagnent.

L'uſage qu'on en doit faire dépend des diſpoſitions, qui ſe rencontrent dans le ſujet, ce qui fait qu'on en donne plus ou moins fréquemment, & en plus ou moins grande quantité depuis quinze juſques à ſoixante grains; ſon action eſt purgative; mais il agit comme dit Helmont. *Optima ſunt illa medicamenta, quæ*

corroborando mediocriter laxant. Il ne faut pas qu'il purge plus de deux ou trois fois, & que la quantité des matieres qui s'évacuent, ne ſoit pas fort grande, cela roule ſur le jugement du Medecin, qui peut augmenter la doſe des extraits amers, ou celle du jalap; parce qu'avec l'addition du jalap, il le fera agir par les ſelles autant qu'il voudra: il faut être prudent ſur le fait des purgatifs dans cette maladie, & dans toutes les attaques des nerfs. Il y aura peu de Medecins, qui n'ayent remarqué qu'une digeſtion, qui ſe fait lentement, apporte de grandes diſpoſitions à faire naître cette maladie; les alimens ſe tournent pour lors en glaires, en viſcoſités, comme j'ai dit ſouvent, & cette qualité de ſuc ne peut que former un ſang craſſe, épais, aiſé à ſe coaguler, & par conſequent très-propre à embarraſſer les fermens des entrailles & les tuyaux, dont le cerveau eſt compoſé, de même que ceux de toutes les parties du corps, outre qu'il eſt impoſſible qu'une matiere ſi peu propre au mouvement forme de bons eſprits; & quand même il s'en rencontreroit de bons dans le ſang & dans les nerfs, elle leur ôteroit la liberté de rayonner, & donneroit occaſion

par-là au relâchement des ressorts. Que si cela arrivoit au cerveau, les parties s'affaissant les unes sur les autres, & cette matiere remplissant l'origine des nerfs & les intervalles, il faut que la machine tombe, & qu'elle cesse de se mouvoir. Il est certain que l'usage des amers est merveilleux pour corriger la lenteur des digestions, *sulphure acuitur mercurius*, disent les Philosophes. Le dissolvant est aiguisé par les matieres sulphureuses, mais il faut les peser avec la nature de l'humeur, & avec les dispositions qui se rencontrent dans le sujet. Plus l'humeur se trouve volatile, plus facilement les remedes volatils peuvent lui faire changer de nature, de même que s'il y a peu de tems qu'elle ait contracté cette qualité : plus l'humeur est fixe & solide, plus il convient de se servir d'amers fixes ; ce qui fait que souvent cet ouvrage ne se peut faire sans le secours des métaux, parce que ce qui est tiré du végétal & de l'animal, n'a pas eu une cuite par la nature assez forte, pour prendre le dessus sur ces levains fixes : & par conséquent il faut avoir recours au métallique, sur tout s'il y a longtemps qu'ils ayent acquis cette fixité. Entre les amers volatils, on peut faire

choix de la lavande, de la sauge, du thin, du caffé, du thé, du safran, de la petite centaurée, de la betoine, de l'absynthe, du géniévre; les suivans, sçavoir, l'esquine, le sassaffras, le gayac, la zédoaire, le contahierva, le buis, le KinKina, l'iris, l'aristoloche, &c. sont un peu plus fixes & contiennent une résine plus solide: on est quelquefois obligé de faire un mélange des deux, c'est à-dire des volatils & des fixes, tant par rapport à la nature de l'humeur, que par rapport aux parties qu'elle assiége. Par exemple, si on reconnoît une certaine délicatesse dans les ressorts de l'estomac, qui est la partie dans laquelle l'action des remedes se doit faire sentir; ce n'est pas assez que l'on soit assuré de la juste application des remedes, il faut encore que ces mêmes remedes ne se dévelopent qu'à propos, pour épargner à cet estomac délicat des secousses, qui non-seulement pourroient rendre les remedes inutiles, mais qui pourroient même devenir irritans; c'est pourquoi dans ces cas-là il est à propos de mêler les fixes avec les volatils; on doit outre cela les embarrasser d'une certaine maniere, par des huiles adoucissantes & balsamiques, par des ma-

tieres résineuses, pour éviter par-là les secousses & les irritations, que causent ordinairement les remedes qui se dévelopent facilement, & qui contiennent une matiere aisée à se mouvoir & à agir vivement.

Pour suivre l'ordre que nous avons établi, il faut en venir aux remedes propres à combattre les abscès du cerveau, qui est une partie qui demande une grande attention : car quoique même cette maladie n'épargne aucune autre partie du corps; il n'y en a point à la réserve du cœur, qui soient affligées avec tant de danger; & quoique les Livres soient pleins de remedes, qui combattent cette maladie, on les voit si peu réüssir, qu'on est obligé d'avoüer, que quand il arrive quelque mouvement, qui soulage la nature en la débarrassant de ces sortes d'abscès, c'est plûtôt un effet du feu intérieur & de la force des ressorts qu'un secours de l'Art; c'est pourquoi pour ne pas promener inutilement le Lecteur, j'avouë que je n'en connois point de plus spécifique que le suivant.

Prenez les batitures des Chaudronniers; ce sont ces petites écailles, qui se détachent du cuivre par le marteau: il faut faire choix de celles, qui ne donne-

ſont point de verd de gris, étant expoſées à l'air, où après les avoir arroſées d'eau, il faut les mêler avec la préparation d'extraits amers, que j'ai donnée ci-deſſus. Quoique le ſoufre de Mars y entre, cela n'a rien d'opposé à l'action du remede dans cette occaſion; la doſe de ces batitures eſt depuis deux juſques à ſix grains, ſuivant les perſonnes: que ſi la poitrine eſt délicate, il faut dans la journée ſe ſervir de quelque boiſſon adouciſſante; mais il ne faut pas que cette conſidération empêche de donner ce remede: mettez ces batitures en poudre groſſiere, & ne les mêlez avec ces extraits, que dans le temps qu'on veut s'en ſervir. On peut donner de la préparation de Mars tous les jours, & on ne peut donner de celle-ci que de quatre en quatre jours, il faut même en retarder l'uſage, à meſure qu'on ſe rend maître du mal. Il n'y a point d'abſcès, quelque part qu'il ſoit, qui ne perce par la force & la pénétration de ce remede: quand la matiere de l'abſcès commence à ſe vuider, il faut en ceſſer l'uſage, à moins qu'elle ne ceſsât de couler; pendant qu'elle coule, & que rien n'en interrompt le cours, il eſt à propos de porter de la douceur dans les

parties par lesquelles l'humeur s'évacuë, ce qui se peut faire par des alimens, des tisannes, &c. On peut employer les huiles, les résines vulneraires, comme le baume du Pérou, de térébenthine, l'huile de cire, cela s'opposera même à la reproduction de la matiere purulente, & défendra les parties de l'impression & de la corrosion, qu'elle y pourroit faire en passant ; il se rencontre quelquefois des dispositions si bizarres, qu'il n'y a que le jugement du Medecin present, qui puisse en regler la conduite.

Lorsque ces accidens apoplectiques procedent d'une abondance d'eau, qui remplit les ventricules du cerveau, il faut donner de ces mêmes batitures avec la composition susdite; mais il faut augmenter la dose du jalap, & les jours entre le purgatif, donner les amers avec le soufre de Mars; cela entretiendra la nature dans le mouvement que le purgatif a donné, & soutiendra la force de l'estomac & des boyaux, à quoi une nourriture d'alimens d'un bon suc ne contribuëra pas peu; cela se doit faire pour remedier aux fréquentes évacuations, qui enlevent beaucoup d'esprits, ou que la pourriture infecte. Si le malade ne pouvoit, ou ne vouliot avaler ces extraits, il faudroit

les diſſoudre dans un peu de boüillon, ou dans quelque liqueur convenable, & corriger leur amertune par quelque conſerve, marmelade, ou ſirop.

Pour ce qui eſt des Vers, comme ces ſortes d'Inſectes ne ſont que les effets d'une matiere, qui ſe corrompt dans l'eſtomac, ou dans les entrailles, il faut travailler à détruire cette matiere qui les produit, en y portant un levain opposé à leur génération. Les extraits que j'ai propoſés, doivent être mis en uſage, auſquels on peut ajoûter celui de rhubarbe étant un des plus convenables aux enfans; on peut donner pour boiſſon une eau dans laquelle on aura fait boüillir du mercure, & la mêler avec du vin, ſi cela convient: cette eau de mercure ſe fait de la maniere ſuivante. On met ſur trois pintes d'eau une once de mercure; quand on en mettroit davantage, l'eau ne prendra de cette vapeur mercurielle que ce qui lui en faudra; mais pour la charger un peu plus & la rendre plus efficace, il faut y ajoûter un gros d'huile de ſoufre: il faut faire boüillir le tout, & le réduire à deux pintes, ou environ, & s'en ſervir comme j'ai dit; le mercure, qui reſte au fonds, ſert pour d'autres fois, & ne

perd ni de ſon poids ni de ſa vertu ; que ſi l'on ne veut pas mettre l'huile de ſoufre lorſque le mercure eſt dans l'eau ; on peut dans l'intervalle des alimens mêler dix à douze gouttes d'eſprits de ſoufre, de vitriol, de ſel, ou de nître adouci. Rien n'eſt plus propre à détruire ces Inſectes, & à s'oppoſer à leur génération, que ces ſortes d'eſprits ſalins lors principalement que la plénitude eſt emportée ; tout le monde ſçait la vertu du ſel pour empêcher la pourriture dans les animaux, qui ſont privez de la vie ; à plus forte raiſon dans ceux, où le feu de la vie travaillera de concert avec eux.

C'eſt une hydre, que ce qu'on appelle vapeur des femmes ; c'eſt une maladie, où les plus ſçavans Medecins, & les meilleurs remedes échoüent ; on y confond ordinairement les accidens, qui procedent des levains vitiés qui ſont dans l'eſtomac & les boyaux, avec ceux que produit une matiere retenuë dans la matrice, aiſée à fermenter, & diſpoſée à picoter les menbranes & les nerfs qui y répondent, & dont le commerce s'étend dans toutes les parties du corps ; ce qui fait que ſuivant la maniere dont ils ſe trouvent pincés, il arrive des effets

très-différens, tantôt le cerveau ſoufre d'une façon, tantôt de l'autre, les malades fondent en larmes, & un moment après ils éclatent de rire; le viſage pâlit, & quelquefois il rougit; tantôt ils ſont foibles, tantôt rien ne leur réſiſte. On ne finiroit jamais, s'il falloit parcourir la bizarerie de tant de mouvemens; ſoit que la cauſe de cette maladie, ou de tant d'accidens, ſe trouve dans l'eſtomac, ſoit qu'elle ſe trouve dans la matrice, le remede que j'ai à propoſer, eſt également propre à combattre l'une & l'autre. Je crois faire un grand preſent au public & à Meſſieurs les Medecins, qui ne ſont pas entêtés du formulaire ordinaire, & qui ne ſe font pas un crime d'y ajoûter, à l'exemple des anciens & des habiles gens de ce ſiécle, ſur tout des Païs étrangers, ce remede n'eſt autre que les batitures de cuivre dont j'ai parlé; je m'en ſers ſouvent avec une diſſolution d'aloës, faite par l'eſprit de vin, chargée de la teinture de fleurs d'orange; laquelle diſſolution d'aloës je mêle avec de la racine de jalap en poudre, autant qu'elle en peut prendre; j'en fais une maſſe, dont je donne depuis dix juſques à quarante grains, ſelon la force & le tempé-

rament de la perſonne, y ajoûtant toujours depuis un juſqu'à ſix grains des mêmes batitures en poudre groſſiere: il ne faut donner de ce remede que de quatre en quatre jours, & en éloigner l'uſage à meſure qu'on gagne ſur le mal, il faut avoir attention aux poitrines délicates, & ne pas laiſſer pour cela, comme j'ai dit, de le donner. Si on craignoit de manquer à la doſe, qui pourroit convenir à la perſonne à qui on voudroit le faire prendre, on pourroit mêler les batitures avec quelque choſes qui ne dégoutât pas le malade, & lui donner en même temps le purgatif auquel il ſeroit accoûtumé. Ce remede m'a fait de l'honneur en beaucoup d'occaſions; il empêche qu'un purgatif n'échauffe, du moins cela arrive rarement, à moins qu'il n'y ait quelque complication de cauſe ou des diſpoſitions qui s'oppoſent à ſon action. Ce n'eſt pas peu de choſe à Paris, que d'avoir des remedes qui n'échauffent point, puiſque la plûpart des malades aiment mieux ne pas guérir, que de paſſer par le moindre milieu de chaleur, & cela par des préjugés de ceux qui tiennent que toutes nos maladies ſont un feu qu'il faut éteindre avec de l'eau, de la bourache, du

petit lait, du cerfeüil. Le Public n'eſt entré dans ces préventions que par des Medecins, qui ne connoiſſoient pas la nature, qui ignoroient ce qu'il y a de bon dans les anciens Auteurs de cette Profeſſion, qui ont paſſé ſuperficiellement ſur des penſées qui renferment de grandes choſes, & qui en ont étendu d'autres ſur leſquelles on doit paſſer ſuperficiellement, & c'eſt de ces mauvais Medecins dont je parle.

Pour finir ce qui me reſte à dire de ce remede, il a cela de propre qu'il tient le ventre libre pendant pluſieurs jours aux perſonnes les plus conſtipées, & détermine par-là les humeurs à ſe précipiter; ce qui donne lieu à beaucoup d'inquiétude lorſque cela n'arrive pas; il faut ſe ſervir avec ce remede des eſprits volatils, mêlés avec la teinture métallique, lorſqu'on eſt aſſuré que la maladie eſt dans la matrice; que ſi elle n'étoit pas dans l'eſtomac, il n'eſt pas trop néceſſaire de les employer.

Quant à ce qui regarde l'épilepſie, comme je fais peu de différence de cette maladie avec la véritable goutte, & que d'ailleurs les remedes de celle-ci rempliſſent parfaitement bien les indications de la premiere, je n'ai rien à changer

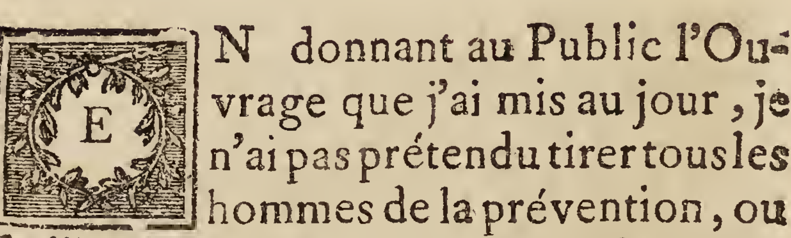
ſur ce qui la regarde;ce ſera aux Medecins à peſer toutes choſes, avant que d'en venir à l'applicarion des remedes que j'ai propoſé.

Je dis aux Medecins & non à d'autres, la plûpart des gens s'imaginent qu'il n'y a qu'à prendre le premier venu, parce que le hazard l'aura fait réuſſir dans quelque maladie ; l'air de nouveauté ſi recherché dans Paris, fait que tout le monde y court; on lui donne le plus ſouvent & à ſon remede une réputation ſi précipitée, que le Public en devient la duppe. Je demande aux perſonnes de ſçavoir & d'érudition, & à ceux même, qui ſe mêlent de diſtribuer des remedes, s'ils ont lû ce petit Traité ſans prévention ; ſi des conſidérations que je viens de faire ſur la maladie dont je parle, ſont néceſſaires ou non ; s'il eſt aiſé de porter un jugement ſtable & ſolide, ſans connoître parfaitement l'Anatomie, la Pharmacie, la Chymie, & ſans une longue expérience dans la pratique de la Medecine, & ce qu'on doit penſer d'un homme qui ſe vante d'avoir un remede contre l'apoplexie. Quelqu'un dira, on peut bien ſans être Medecin avoir un bon remede, & s'en ſervir comme feroit un Medecin: je ſoutiens

tiens que cela ne ſe peut dire ſur la maladie, dont je viens de parler ; & ſi j'avois du loiſir, autant que la choſe le demande, je ferois voir qu'il n'y a point de maladie, qui ne renferme des difficultés, qui ne ſe peuvent réſoudre, que par un ſçavant Medecin & un bon Praticien, & que s'il ne s'en rencontrent pas d'auſſi embarraſſantes que celles, qui accompagnent la maladie dont je viens de parler, il y en a du moins ſuffiſamment dans toutes les autres pour faire échoüer en mille rencontres ces eſpeces de Medecins, & ces vendeurs de Mitridate qui rempliſſent le théâtre de cette Ville, & auſquels le Public donne ſon approbation ſi inconſidérément. Je ne dirai autre choſe touchant le régime de vivre, ſinon qu'en général on ſe trompera moins d'uſer d'alimens d'un bon ſuc, que de ſe ſervir de ceux qui renferment des doutes ; j'appelle alimens d'un bon ſuc, bœuf, veau, mouton, Volailles, Oiſeaux de Montagne, bon vin. J'appelle ceux qui renferment des doutes, le Poiſſon, les viandes ſalées, pâtiſſerie, les ragoûts, les légumes ; ſur tout cela le conſeil d'un bon Medecin.



DISSERTATION SUR LE PRINCIPE UNIVERSEL.



EN donnant au Public l'Ouvrage que j'ai mis au jour, je n'ai pas prétendu tirer tous les hommes de la prévention, ou de l'ignorance dans laquelle ils ſont touchant la Médecine qui ſe pratique aujourd'hui ; les diſcours éloquens & perſuaſifs ne ſont pas de mon reſſort : ce ſublime eſt reſervé pour les Academiciens, & pour ces eſpeces de Médecins qui n'en ont que la forme & la figure. Ces Meſſieurs ſont ſi perſuadés de la foibleſſe de l'Art qu'ils profeſſent, que les moindres faits, & les perſonnes les plus groſſieres les embaraſſent : c'eſt ce qui les oblige à ramener à leur ſecours des diſcours vagues, étudiés & ſéduc-

teurs, au moyen deſquels ils puiſſent, à la façon des ſyrenes, enchanter les hommes pour les égorger enſuite. Le tableau que j'ai donné des principes que je propoſe pour la connoiſſance des maladies, & pour leur guériſon, eſt un tableau ſans fard, dépoüillé de tous les traits ſuperflus, & qui n'a pour tout ornement que la ſimplicité. Je ne me ſuis pas flatté non plus, que ces prétendus Médecins que l'opinion & la prévention ont enchaînés à une auſſi pernicieuſe pratique, que celle qui ſe voit de nos jours, l'abandonnaſſent pour ſuivre la raiſon & l'expérience. Et comment pourrois-je m'en flatter? Les Apôtres animés d'un Eſprit divin, ne pûrent faire goûter les vérités évangeliques au quart des hommes endurcis; ils furent ſouvent néceſſités de ſecoüer la poudre de leur chauſſure, & d'abandonner des nations entieres à leur mauvaiſe deſtinée. Ces ſecrets ſont réſervés à l'Auteur de la nature, c'eſt lui ſeul qui en ſçait le dénouëment, & il y donnera la derniere main, lorſqu'il le jugera à propos.

En faiſant ce que j'ai fait, je n'ai eu d'autre deſſein, que de remplir les devoirs de la charité envers le prochain. Ayant encore toute ma raiſon, je ne

ſuis pas aſſé dépourvû de bon ſens ; pour ignorer que pour faire les changemens que je ſouhaiterois qui ſe fiſſent dans l'Art de la Médecine, il faut bien plus que des lumieres naturelles. Je ſens bien qu'il n'eſt pas en mon pouvoir de faire des miracles : je ſens bien qu'il n'eſt pas en mon pouvoir de faire des métamorphoſes auſſi difficiles ; il ſeroit ſans doute plus aiſé de changer un mâle en femelle, ou une femelle en mâle, qu'il ne ſeroit aiſé de faire un bon Médecin de celui qui s'eſt rangé ſous les étendarts d'Hippocrate & de Galien, au préjudice de l'expérience & de la raiſon. Je veux que ces hommes ſi reſpectés dans les Ecoles aient connu toutes les plantes que le genre végétal renferme, depuis l'hiſope juſques au cedre ; que tous les métaux ayent été pour eux des corps diaphanes : je veux qu'ils n'ayent rien ignoré de tout ce que les animaux, & toutes leurs parties renferment : je veux que tous leurs ſectateurs ayent autant d'adreſſe & d'artifice dans l'Art de pratiquer ces connoiſſances, qu'en a Dumoulin ; je ſoûtiens que s'ils n'ont fait paſſer toutes ces matieres par la coupele des Sages, ils ſont encore bien éloignés du but, puiſque la fin de toutes

ces connoiſſances, n'eſt que la premiere ébauche de la philoſophie, & par conſéquent bien éloignée de ce but que le véritable Médecin doit ſe propoſer. Pour moi, je rends à ces grands hommes tout l'honneur qui leur eſt dû ; je conſens qu'on les regarde comme des géans ; convenons auſſi que quoique pigmées, nous voyons de plus loin, parce que nous ſommes montés ſur leurs épaules, & que parconſéquent on ne doit pas trouver mauvais, ſi nous ajoûtons, ſi nous retranchons, & ſi nous cherchons à faire une reforme de tant d'abus.

Que doit-on penſer de voir tant de Docteurs établis pour la démonſtration de toutes les parties différentes de cette eſpéce de Médecine, que l'ignorance & le faſte ont ſi fort multipliées ? Quel eſt le but de tant d'appreſts divers ? Tous ces différens Docteurs ne ſont pas plus avancés que leurs Diſciples, s'ils ſe ſont écartés des routes que nous propoſons. Je le dirai, s'il m'eſt permis, ſans m'éloigner de la vérité. Tant de Docteurs, & tant de parties différentes qu'ils s'efforcent d'enſeigner avec une aplication très-vive, ne ſervent qu'à embarraſſer le plus beau de tous les Arts, & rendre le fardeau plus peſant. C'eſt

une écrevisse, qui quoiqu'armée de mille pieds, va plus lentement que le serpent, qui n'en a point. Pour pénétrer dans les véritables connoissances de la nature, le Philosophe & le bon Médecin n'ont besoin que du feu ; ils naissent du feu, ils se perfectionnent avec le feu, & pratiquent avec le feu : *In igne, cum igne, & per ignem.* C'est avec ces secours que les sens & la raison se perfectionnent, & delà que se forme ce Médecin si rare, & si difficile à trouver. En effet. la bonne Médecine ne s'acquiert point autrement, à moins que Dieu ne la révele, ou qu'un ami particulier ne la découvre.

Le bon usage qu'on fait des sens & de la raison, nous amene avec certitude à la connoissance de la nature : & la connoissance de la nature nous ouvre le chemin de la sagesse, & nous rend Philosophes.

Quelquefois la raison seule nous découvre la maniere d'être, & les propriétés de certains sujets : quelquefois les sens sont nécessaires pour les développer ; & alors il faut examiner leurs témoignages, il faut s'en défier, & être sur ses gardes, si l'on veut s'en servir utilement.

On convient assez de ces principes,

mais on ne les ſuit gueres, & on ne les met preſque jamais en pratique. Les hommes ſe laiſſent aller à l'opinion, ſource ordinaire de l'erreur & du faux, & s'abandonnent aux préjugés, parce que cette route eſt plus aiſée à ſuivre, & moins pénible que celle de la réflexion & de l'examen. L'opinion exerce un pouvoir ſi tirannique ſur les hommes, que ſoit qu'ils examinent, ou qu'ils travaillent, ils s'égarent, ſoit en faiſant ſervir les ſens, lorſqu'il ne faut que la raiſon, ſoit en faiſant ſervir cette raiſon ſeule, lorſque le ſecours des ſens eſt néceſſaire.

De-là naiſſent ces contrariétés & ces oppoſitions de ſentimens, dont la mauvaiſe philoſophie eſt remplie, & qui ne ſervent qu'à voiler & à obſcurcir les vérités les plus conſtantes & les plus ſimples. Delà ces queſtions frivoles & imaginaires qu'on propoſe ſans aucun dénouëment, par la malheureuſe invention de faire des argumens, ces idées vagues & confuſes, qui ne diſent rien ; ces efforts inutiles pour ſecouer les préjugés, pour ſortir de l'opinion, & ce qui en eſt une ſuite inévitable, l'ignorance des principes, & des agens que la nature emploie à former ſes ouvrages : igno-

rance d'autant plus dangereuse, qu'elle est soutenue, & par une réputation de certaine érudition reçuë & approuvée du Public, de certaine litterature, & par la vanité, dont un peu d'étude & de travail nous remplit.

Si on échappe rarement à ses défauts dans tous les sujets qu'on traite, il faut avoüer de bonne foi, que ceux-mêmes qui se picquent d'être Philosophes, & qui passent pour tels, au grand malheur du Public, il faut avoüer, dis-je, que s'ils abusent de leurs sens & de leur raison dans toutes les questions qu'ils examinent, & dans toutes les matieres qu'ils manient, ils en abusent d'une maniere si outrée, qu'on y remarque presque toûjours de l'excès, & sur-tout lorsqu'ils parlent des principes qui composent cet Univers. Que peut-ou esperer de ceux qui ne font que subtiliser les préjugés, & qui demeurant dans l'opinion, ne différent des autres hommes, que parce qu'ils prononcent avec dignité & avec emphase certains mots inconnus & inoüis au peuple? Les gens de condition sont souvent peuple en Médecine.

En effet, les uns n'ont été, & ne nesont que de purs Métaphysiciens en physique,

Phyſique ; ils n'ont emploié que leur raiſon, & encore quelle raiſon ? un babil perpétuel, un arrangement étudié de ces mêmes mots, qu'ils ne comprenoient point, & parce qu'ils avoient une mémoire heureuſe, une imagination vive & échauffée, un débit aiſé & aſſûré : qui ne s'y laiſſeroit ſurprendre ? qui ne croiroit que ces hommes s'entendent eux-mêmes ? qu'ils ſont effectivement tels qu'ils prétendent être, pendant que les plus éclairés qui les écoutent, en faiſant ouvrir tous les yeux de leur conception, n'y comprennent rien ? Quand on eſt dans le vrai en fait de Phyſique, il faut que le valet nous entende comme le maître ; des jeunes diſciples ne ſont-ils pas bien excuſables, d'ajouter foi à ce que leur enſeignent de tels maîtres, principalement ſi le tout eſt accompagné d'un ton de voix propre à impoſer, d'un geſte, d'un habit établi par les hommes, pour être le ſigne de la ſçience & le caractere de la ſageſſe.

Les autres on été ſi groſſiers & ſi ſtupides, que voyant une homogenéïté apparente dans certains corps, par exemple, dans la terre, dans l'eau, dans l'air, & dans le feu, cela leur a ſuffi, pour les regarder comme les premiers

principes & les élémens de tous les autres, sans se soucier de foüiller plus avant. Pour le faire croire, ils renvoient leurs disciples à leurs peres & meres, leurs parens, & leurs amis auprès de leur feu. Ils leur faisoient remarquer ces prétendus principes dans le bois qui se brûle; la flamme étoit le feu, un certain bruit & une certaine rapidité dans la flamme, c'étoit l'air: l'humidité de la fumée, c'étoit l'eau, & la cendre, c'étoit la terre. Voilà les matériaux qui ont servi à bâtir leur Philosophie.

Cette explication sensible a rendu l'opinion commune, elle est devenuë respectable par un certain jargon, certaines combinaisons de qualités premieres & altérantes, certains dégrés dans ces qualités, certains rapports misterieux; le tout proposé en Grec & en Latin, même en Langue Arabesque. Les Médecins l'adopterent, & il devint meurtrier. La chaleur, le froid, l'humidité, & la sécheresse ont enfanté quatre tempéramens, quatre âges, & quatre humeurs dans l'homme, quatre saisons dans l'année, quatre especes de remedes dans les boëtes des Apoticaires, & quatre colomnes dans leur grimoire. En un mot, elles sont devenuës les qua-

tre rouës du chariot qui sert à faire le triomphe Galenique. Les rouës de ce chariot ont été armées de qualités occultes, c'est-à-dire, inconnuës, & au sens, & à la raison, par des appetits innés, des antiperistases, des craintes & des horreurs du vuide, des instincs, des simpathies, & des antipathies. Quels ravages n'ont-elles point faits? on a banni l'expérience & la raison ; & quand quelque homme de bon sens a voulu les associer, sur-tout quand il a consulté la nature, en maniant la pincette, & en brûlant le charbon, il a été regardé comme un extravagant, & persécuté comme dangéreux.

J'ai dit dans mes ouvrages, qu'il y avoit trois principes & trois élémens : le sel, le soufre, & le mercure. J'ai assez dit, que d'autres avant moi les avoient connus ; mais il y en a peu qui en aient fait les fondemens d'une Phisique qui se doit rapporter à la médecine pratique, ou s'ils l'ont fait, ils l'ont fait d'une maniere si obscure & si énigmatique, que si on n'en a la clef, il faut renoncer à les lire. Il est arrivé de là que ne pouvant approfondir ces mistéres, il s'en seroit trouvé peu qui les auroient connus, & qui auroient pû les suivre,

& parce qu'ils ne les connoissoient qu'imparfaitement, parce qu'ils ne pouvoient de ces principes former les corps; ni décomposer les corps, & les réduire en ces principes, ou que ceux qui entreprennent de le faire, le font d'une maniere si grossiere & si imparfaite, que leur sel, leur soufre, & leur mercure sont aussi mixtes que les autres corps, ou aussi imparfaits; ils n'ont pû de ces principes mal connus, mal préparés, & mal associés, en faire naître rien qui fût utile à la santé, ni à perfectionner la Physique, & parconséquent ils les ont si fort perdus de réputation, qu'ils ont deshonoré la Chymie véritable.

Je connois ces principes : qu'il me soit permis de le dire, je le dirai sans vanité, sans intérêt propre; je le dirai, pour ne point préjudicier à la vérité & à l'interêt public. Je me suis familiarisé avec eux dès ma tendre jeunesse, je les découvre sous quelle forme qu'ils puissent paroître, & sous quelque habit dont ils puissent se revétir; je les ai suivis par-tout, jamais personne au monde ne les a tournés de tant de façons différentes, & pendant une si longue suite d'années. Je les ai dissouts, je les ai congelés, je les ai mortifiés, je les

ai ressuscités ; & lorsqu'ils paroissoient morts & ensevelis , j'ai sçu rompre & briser ce qui les avoit enchaînés : & lorsqu'ils avoient pris l'essort, j'ai sçu couper leurs aîles, & les réduire dans le repos où je les souhaitois , & les ai mis sous des formes plus nobles qu'ils n'avoient reçus de la nature.

C'est parceque je les connoissois ainsi, que j'ai sçu faire des remedes de nom & d'effet, c'est-à-dire, qui guérissent, & dont l'action ne se peut jamais attribuer au hazard ; c'est avec de telles connoissances, que j'ai sçu poser des loix de Physique, & des axiomes des signes de la santé & de la maladie, que j'ai sçu expliquer les proportions entre les remedes & les maux, éclairer l'expérience par ma raison , & gouverner ma raison par l'expérience. En un mot, cette connoissance m'a appris à répandre des lumieres sur la Physique, & à la rendre utile à la Médecine, qui jusques ici, à proprement parler , n'en a eu que le nom.

Mes amis & mes ennemis ne m'ont fait aucun reproche à découvert sur l'application que j'ai faite de ces principes à toutes les especes différentes de maladies, ni sur les conséquences que

j'en ai tirées, ni sur les préparations des remedes que j'ai proposées, ni enfin sur les proportions de ces remedes avec les maladies, lesquelles j'ai établies.

Mais mes ennemis, bien loin de prendre de l'encre & du papier, & de m'attaquer ouvertement par les voies de l'érudition, m'ont suscité une espéce de procès avec mes amis, persuadés sans doute, que ce que j'ai avancé, ne mérite pas qu'on prenne la peine de le refuter. Ils se sont renfermés à leur dire, que les principes que je proposois, n'étoient pas nouveaux, que le plus pitoïable Chymiste les avoit connus. Ils ont ouvert les Livres de ces Chymistes, & ils ont fait lire à ceux qui l'ont voulu, sillabe pour sillabe, les noms dont j'appelle mes principes. Un si beau débat a été suivi d'un raisonnement préparé pour les surprendre. Peut-être ont-ils dit: L'Auteur a tiré des conséquences justes de ces principes; peut-être sçait-il guérir les maladies par des voyes différentes de celles que nous tenons, conserver la santé, opérer tout ce qu'il dit, & faire toutes les préparations qu'il a fait imprimer; car enfin bien des gens ont fait imprimer ces receptes, qu'ils

n'ont jamais ſçu exécuter, & qu'on n'executera jamais, en ſuivant pied à pied ce qu'ils ont écrit, & tel a été reçû de l'Académie ſur la ſimple recepte de faire le Phoſphore, qui ne l'a jamais fait, & qu'il eſt obligé de le faire venir ou d'Angleterre, ou d'Allemagne. On ne veut cependant point conteſter, ont-ils dit : mais qu'eſt-ce que tout cela? Eſt-ce là le ſublime de la ſcience? Eſt-ce là le but qu'il falloit ſe propoſer? C'eſt bien dequoi il s'agit : il falloit, pour mériter le nom de ſçavant, ne pas aller aux conſéquences. Rien n'eſt plus aiſé, que de deſcendre: il falloit monter, aller à la ſource de ces principes, en prouver la formation, & en faire voir l'origine : *Hoc opus hic labor eſt*; & c'eſt à ce travail ſeul, ont-ils pourſuivi, qu'eſt attaché le nom de Philoſophe. Quel eſt le principe de ces principes? de quelle maniere ont-ils été formés de ce premier principe? Voilà la queſtion qu'il falloit ſe propoſer, & qu'il falloit réſoudre. Le reſte ne dépend que de certains tours de mains, & de quelques réflexions ſur l'expérience. Cela ſeul dépend d'un eſprit pur, élevé, & dégagé du commerce des ſens; votre

ami a-t-il résolu cette question ? a-t-il même osé la proposer ?

Mes amis par trop de délicatesse, m'ont pressé, mais vivement & à plusieurs reprises, de traiter cette question ; peut-être que cela leur donnera, ont-ils dit, quelque démangeaison de critiquer vos ouvrages : peut-être ce que vous en direz, fermera la bouche à vos ennemis. J'avois de bonnes raisons pour m'en défendre, je leur en ai dit ; j'ai fait voir à ces amis les endroits, où je reconnois que d'autres avant moi avoient parlé de ces principes. J'ai fait voir l'endroit où j'étois du sentiment de Tales & de Pericles sur le premier principe, le regardant comme une eau, dans laquelle tous les corps de la nature ont été formés. J'avois de bonnes raisons, pour me défendre de traiter plus au long cette question, je les leur ai dites ; ils sont devenus importuns, & il a fallu ceder à leur importunité.

Je vais donc traiter cette question, sous condition, que je ne regarderai pas comme les régles de l'Algebre ce que j'en dirai, & que je permets qu'on le regarde de même. Je demande seulement qu'il me soit permis auparavant d'égayer mon sujet, & de divertir les

perſonnes éclairées dans les véritables connoiſſances de la nature, en rapportant ce que les autres en ont dit avant moi. Ce divertiſſement aura ſon utilité, il fera connoître au moins les inutilités de la Phyſique ordinaire, par rapport à la Médecine pratique & le travers des hommes, qui prennent un pur galimatias pour une ſcience ſolide & ſublime; d'ailleurs je ſerai ſuccinct.

Je paſſe ſous ſilence les vieux ſiſtêmes de Pythagore & de Platon, qui ſe trouvent abandonnés. Perſonne ne dit plus que les corps ſoient compoſés d'un ſujet & de nombres, de matiere & d'idées. Je laiſſe aux curieux ce qu'on prétendoit ſignifier par ces termes qui ſont hors d'uſage à faire le procès à Ariſtote, ou à le juſtifier ſous l'interprétation qu'il a donnée aux termes de ſon maître. Je viens tout d'un coup au ſentiment de ce dernier, qui a encore ſa réputation; au moins on l'enſeigne, quoique perſonne ne le croit.

En effet, qui croira jamais que la matiere, la forme, & la privation ſoient les principes de la génération des corps? La matiere eſt paſſive, la forme eſt le terme de la production, & la privation n'eſt rien. La belle découverte qu'a

faite Aristote, quand il a sçu nous dire que les corps étoient composés de matiere & de forme. Est-il vrai que les Philosophes qui l'ont précédé, ont ignoré une vérité si sublime? N'est-on pas un homme extraordinaire & d'un mérite bien rare, quand on sçait que la matiere n'est ni quoi, ni quante, ni quelle, ni aucun des êtres qui détermine la substance, ou, comme dit un grand génie, qu'elle n'est ni corps, ni esprit, ni la modification de ces deux substances, qu'elle n'est point cependant tout-à-fait le néant. Elle en approche si fort, disent ses disciples les plus zélés, qu'elle n'existe que par emprunt; & si un Thomiste s'avisoit d'en douter, non seulement il seroit privé des Charges de leur petite Monarchie: trop heureux, s'il en étoit quitte pour cela, & s'il n'essuyoit pas au milieu d'un refectoire les pénitences les plus dures & les plus humiliantes.

Il ne faut plus s'étonner après cela; si on soutient que cette pure matiere est une pure puissance Metaphysique; & si on propose sérieusement cette question magnifique; peut-on dépouiller les corps de leurs qualités premieres, jusqu'à les réduire en matiere premiere. J'irois trop

loin, si je faisois seulement le dénombrement des questionsqui naissent de ces principes, si je parlois de l'appetit & de l'inclination de cette matiere pour les formes de la préférence qu'elle donne aux substantielles sur les accidentelles.

Ici s'ouvre une nouvelle carriere pour ces braves Athletes : qu'est-ce que la forme, & sur-tout la forme substantielle, celle des corps inanimés? Qu'est-cè que la vie? Qu'est-ce que l'ame, la vegetante, & la sensitive? Quelles sont les facultés de la vegetante, &c.

Je ne rapporte point les réponses que l'on fait à ces questions, il faut les lire dans leurs sources, & il faut les lire, ou en Grec, ou en Latin. Leur beauté & leur justesse sont attachées à certains mots, hors desquels elles n'ont plus de sens; l'une & l'autre dépendent d'un certain arrangement qui en fait toute la signification intelligible. Par conséquent j'avoue que je ne suis pas si sçavant que ces Messieurs, qui les possédent dans le plus haut degré; qui sçavent, par exemple, que la forme des corps celestes est incorruptible, que c'est une quint-essence; que celle des corps sublunaires est corruptible, qu'elle est crasse & grossiere; que c'est, pour

ainsi dire, la lie du tonneau; & que l'autre est l'esprit de vin; que cependant les Cieux ne sont point vivans; que si cela étoit, la terre ne suffiroit pas pour le moindre de leurs repas, & qu'une mouche est plus parfaite que le Soleil, quoiqu'elle en reçoive le mouvement & la vie. Si ce sont là des vérités, de bonne-foi où nous conduisent-elles? & peuvent-elles être de quelque utilité?

Monsieur Descartes sentoit bien, que de pareilles connoissances, loin d'instruire & de former l'esprit, ne servoient qu'à le rendre opiniâtre, vetilleur, pointilleur, & superficiel. Il voulut aller plus loin; & s'il avoit sçû autant d'Anatomie, que de Mathématique: s'il avoit autant travaillé en Chymie: qu'il avoit médité; il y a lieu de croire qu'il auroit mieux réussi, & qu'il nous auroit donné de meilleures voies, pour aller à la Physique & à la Médecine. Mais que peut faire une raison prévenue par les préjugés, qui n'est point aidée par l'expérience, qui ne consulte que ses productions, & qui ne consulte point la nature elle-même, sinon de peindre des objets qui ne ressemblent point à cette nature, de réaliser des chimeres, de se

contenter au plus du poſſible, de faire, par exemple, un homme qui n'eſt point, qui n'a jamais été, & qui raiſonnablement parlant, ne ſera jamais, & de paſſer ſi ſuperficiellement, avec ſi peu de certitude, ſur ce qui a rapport aux métaux & aux minéraux, de ce que les plantes nous fourniſſent, des animaux, de leur tempéramment, & de tout ce qui ſe trouve renfermé dans ce genre, qui eſt le ſujet de la Medecine, de tout ce qui concerne la terre que nous habitons, de ce qui l'environne de près, que l'on traite ſi légerement de toutes ces ſortes de choſes, pour nous donner la carte & la deſcription des Aſtres & des Planétes.

Pour moi qui renonce dès-à-préſent au legs que Monſieur*** a laiſſé dans ſon teſtament en faveur de l'Académie, & de celui qui découvrira le mouvement réglé des Aſtres & des Planétes, content de ce qui ſe peut rapporter à mon Art, j'en fais mon plan & ma Géographie. Dans le fonds, que ſert à la Médecine, de ſçavoir qu'il y eût d'abord une matiere diviſible & mobile, qui n'étoit point encore müë & diviſée? que Dieu ait fait cette diviſion en parties qui ne laiſſerent entre elles aucuns

vuides ? que Dieu ait produit une certaine quantité de mouvement, de sorte que plusieurs de ces parties ayent été mûes autour d'un centre commun, & chacune autour de son centre ? Que les angles de ces parties ayent été brisés, qu'elles se soient parconséquent arrondies, & que la raclure & les fragmens ayent rempli les intervalles, que laissoient ces parties rondes, ou ces globules ?

Je consens qu'il se soit formé par cette méchanique des tourbillons, & des soleils dans le centre de ces tourbillons ; que la terre puisse devenir un jour un soleil, & que ce soleil ait son tourbillon distinct & séparé ; qu'un grand tourbillon engloutisse les petits & qu'il se grossisse par-là; de quelle utilité sera-ce pour la connoissance des métaux, des minéraux, source inépuisable de remédes contre les grands maux ? Quelles lumieres feront sur nous ces tourbillons pour la connoissance des végetaux, & des animaux, de leur multiplication, de leurs rapports, de leurs proportions; en un mot pour la conservation de la santé, & la guérison des maladies; qu'il y ait trois principes, ou trois élémens, la matiere subtile, les globules, & la

matiere canelée; que ces principes ayent formé des corps lumineux, tranſparans & opaques : à quoi nous conduit ce roman philoſophique ? Eſt-il vrai que ces propoſitions phyſiques ſoient les principes de la Médecine ? Eſt-ce cette Phyſique qui doit faire dire : *Ubi deſinit Phyſicus, ibi incipit Medicus* ? Un jeune Candidat de Médecine, qui a bien appris toutes ces Métamorphoſes, a-t-il appris quelques diſpoſitions pour former des remedes ? Cette matiere ſubtile ſi docile, ſi opiniâtre, ſi ferme & ſi ſouple, vaut-elle mieux qu'une forme ſubſtantielle ? La connoiſſance qu'on en pourroit avoir ſervira t-elle à nous procurer quelque ſoulagement ? La reformera-t-on facilement dans les alambics, & dans les cornues. Que la raclure la plus groſſiere s'embarraſſe ? Naîtra-t-il autre choſe de cet embarras, qu'une croûte plus ou moins dure & ſolide ? En retirera-t-on quelque drogue, quelque ſel, quelque huile, quelque liqueur? En ſéparera-t-on la matiere ſubtile qui pourroit y être engagée ; & nous enſeignera-t-on à renfermer ces principes dans les pots des Apoticaires . pour les faire ſervir dans la pratique de la Médecine ?

Vaines ſpéculations pour la Médecine, que les atômes d'Epicure, & les trois élémens de Deſcartes. Ces principes ſont trop éloignés, ils ſont ſi inſenſibles, qu'ils échapent à tous nos ſens, & la raiſon s'y égare. Le vuide qui ſe trouve entre la Médecine pratique & une Phyſique bâtie ſur de pareils fondemens eſt affreux. En vérité mon Teinturier, mon Verrier, mon Salpêtrier, mon Savonier; que dis-je, le plus chetif Diſtilateur; le moindre pied poudreux a des diſpoſitions plus heureuſes pour la Médecine qu'un ſçavantiſſime Carteſien, & que le Gaſſendiſte le plus lettré. Ceux-là ſans doute alloient plus au but que ſe doit propoſer un Médecin futur, qui cherchoient des élémens ſenſibles. On ne doit point en chercher d'autre, & l'on doit bannir de pareils ſyſtêmes, quand les conſéquences s'éloignent de notre Art, & qu'elles retombent ſur les malades. Voyons maintenant ſi nous approcherons du but dans ce qu'on exige de nous.

Ce vaſte Univers, que Moyſe appelle *Bézeel*, c'eſt-à-dire, l'ombre de Dieu, eſt la production de ſa parole, & cette parole ſi féconde lui a communiqué cette admirable fécondité qui ſe fait

fait voir dans la terre, dans les eaux, & dans l'air. Il ne nous convient pas de vouloir ſonder dans ces abîmes, ni de décider en maîtres des ſecrets que Dieu s'eſt reſervés. Notre eſprit eſt trop borné, pour pouvoir les ſonder & les approfondir. Le Monde a été un cahos dans ſa naiſſance; & ce cahos, tout débrouillé qu'il eſt, ſera un cahos éternel à tous les hommes vivans. Ce cahos eſt donc cette premiere eau informe, & ce principe univerſel que nous reconnoiſſons. Nous pouvons bien connoître quelques fragmens de ce premier principe, dont l'Univers a été formé, & encore comment le connoiſſons-nous? Nous pouvons ſçavoir que tous les corps de la nature ſoumis à la recherche que l'eſprit & les ſens en peuvent faire, ne ſont compoſés que de ſel, de ſoufre, & de mercure; mais peut-on conclurre de ces connoiſſances, que le premier principe univerſel ſoit compoſé lui-même de ces trois principes, pour expliquer comment ils ſont ſortis ce principe, comment ils ont été formés, ni faire voir ce caractere de ſimplicité inſéparable du véritable principe.

Dieu l'a créé ce principe, ce cahos, ſans forme, ſans figure, ſans arrange-

ment, & il a voulu qu'il fut impénétrable aux hommes. Les Anciens ont crû le connoître, & ils n'en connoissoient pas la cause. Ils ont sçû qu'il avoit été débrouillé; que la lumiere en sortit; que les liquides se séparerent des solides; que chacun d'eux eût sa place; que chaque partie dans sa maniere d'exister, avoit des fondemens solides; & ils n'ont pas sçû par quel ordre, ni par quelle autorité toutes ces choses ont été faites. La parole de Dieu poursuivit l'ouvrage, elle le disposa, elle l'arrangea: *Dixit, & facta sunt; mandavit, & creata sunt*. Ces ordres bornent mes recherches; & par-là je trouve toûjours ma religion dans ma philosophie, & ma philosophie dans ma religion. Cette même parole établit les loix du mouvement & du repos, les régles que les corps doivent suivre, les rapports qu'ils ont entr'eux; & ces loix sont les sources des axiomes que l'expérience m'a fait découvrir, & que j'ai établies au commencement de mon premier ouvrage.

Qu'il me soit permis de regarder Dieu comme un excellent Architecte, sa parole a été la coignée & le ciseau. Il a travaillé sur le cahos, & il en a fabriqué cette grande machine; sa con-

noiſſance lui en eſt reſervée. S'il l'a communiquée aux hommes, le nombre en eſt petit ; & d'ailleurs elle eſt bien imparfaite. Ce ſecret, ce grand myſtere n'eſt point connu du vulgaire ; il n'eſt ſçû que par les enfans de la ſcience, & par les véritables Philoſophes. Adam l'a eu, Salomon, & ſi on en doit croire à un Philoſophe de ma connoiſſance, Saint Jean l'a euë auſſi. Je trouvai dans cet Auteur quelque choſe qui autoriſe ce que je viens de dire, ſi la maniere dont il explique le paſſage de S. Jean eſt véritable : *Vivebat locuſtis in deſerto* ; ce Philoſophe l'explique de la ſorte: *Vivebat locuſtis in deſerto, non in deſerto ſylvarum, ſed in deſerto hominum.* Ces ſauterelles ſont, dit-il, cette manne qui ſe trouve dans l'air, qui n'eſt connue que des ſages ; & cet air eſt le deſert des hommes ignorans, & cette nourriture eſt inconnue aux hommes vulgaires.

Pour moi, qui ne ſuis pas du nombre des élus, & qui ne poſſede pas cette grace corporelle, voici comment j'ai ébauché cette connoiſſance, perſuadé que la nature travaille en grand comme en petit. J'ai crû que ſi je pouvois déchiffrer le moindre de ſes ouvrages, ou

qui paroît tel à nos yeux ; je me frayois un chemin pour connoître les plus grands, & ceux qui paroissent les plus parfaits. J'ai crû que si je connoissois quelque fragment de cette grande machine, il me seroit aisé de développer les parties qui la composent dans son entier, les ressorts qui la font agir, peut-être même le principe universel, l'archée & ce grand agent, qui est le principal ressort de toutes les forces mouvantes de la machine.

En conséquence, j'ai laissé tourner les Cieux, j'ai laissé les Astres aller leur train ; je n'avois pas encore la véritable échelle philosophique pour y monter,& la tête m'auroit tourné avant que d'être au haut. Les lunettes des Astronomes me faisoient plus de mal aux yeux, qu'elles n'éclairoient ma raison ; aidé seulement des principes naturels, j'ai considéré l'homme, & j'ai regardé cette petite machine comme le modele de la grande ; j'ai cherché à connoître & la matiere qui l'entretient, qui fournit à la force & à la vertu des ressorts de tous ses organes, & la matiere qui la reproduit. J'ai parcouru l'essentiel & tous les accidens de cette machine ; j'ai voulu sçavoir ce qui en causoit les couleurs,

les odeurs, & les ſaveurs : ce qui faiſoit de ces parties les unes ſolides, les autres liquides : ce qui les entretenoit tantôt dans le mouvement, tantôt dans le repos, & d'où venoient le juſte arrangement & le déſordre qui leur arrivent.

J'ai découvert, en faiſant cette recherche, que les principes des parties de ce composé étoient tantôt ſous une forme, tantôt ſous une autre, tantôt en un certain lieu, tantôt dans un autre, que tout dépendoit de la ſéparation du pur & de l'impur : que rien n'étoit anéanti, que ce qui paroiſſoit l'être dans certaines parties étoit entré dans le ſein d'une autre, & qu'il l'avoit pénétrée, ou qu'il ſubſiſtoit ſous une autre façon d'être, pour reparoître ailleurs.

J'ai commencé à conſidérer que ce qui nourrit l'homme, ſoit qu'il parte de l'air, de la terre, & des eaux, ſoit le tout enſemble, ne porte point ſon caractere, ni ſon image, & ne reſſemble à aucune de ſes parties ſimilaires ou diſſimilaires. Lorſque le tout eſt mêlangé, cet aliment eſt dans ſon eſtomach un cahos, un aſſemblage confus, mais uniforme. C'eſt un rayon de ce premier cahos, qui préceda la formation de l'Univers. J'ai vû le premier dénouëment de

ce cahos ; j'en ai vû une portion fluide & coulante sortir de ce grand reservoir, à la faveur des filtres & des couloirs par la force des ressorts destinés à cette séparation. De ce grand vaisseau;je l'ai vû couler dans une espéce de serpentin, qu'on appelle boyau, & de ceux-ci j'ai vû une substance plus blanche, plus tenue & plus déliée, à laquelle on a donné le nom de chile, passer par un nombre indéfini de petits couloirs répandus dans la plus grande partie dans l'aire du mesantere, & par des ressorts dont l'art prouve la main de celui qui les a fabriqués, entrer dans un grand tourbillon de feu, c'est-à-dire, dans le sang, s'y mêler, l'entretenir, lui servir de pâture, se revêtir à la longue de toutes ses qualités; se changer même en sa nature, puis devenir l'aliment & la trempe de toutes les parties de l'animal, les tenir dans l'ordre, les rendre habiles à toutes les fonctions ausquelles elles sont destinées, en procurer le mouvement, en fortifier d'autres dans l'assiette & dans le repos où la nature les a destinées tantôt en s'incarnant, s'ossifiant, tantôt en forme liquide pour arroser les endroits qui manquent d'humide, qui en ont besoin, & où il faut qu'une quint-

eſſence & un eſprit rayonnant agiſſe.

Dans cet accord divin, quelles végétations, quelles multiplications, quels accroiſſemens ne fait-il pas d'un autre côté. Si quelque partie ſe trouve privée de ſon influence, s'il manque à fournir ce qui lui eſt néceſſaire, ce cheveu ne devient-il pas ſec & aride? & ne le voit-on pas privé de ce baume ſi néceſſaire à la vie? Diſons plus : toutes les parties de cette machine, les ongles & les dents ſont-ils autre choſe que ce même cahos procedant de l'eſtomach, mais différemment arrangé par une certaine cuite, une certaine digeſtion à la faveur des moules où il a paſſé, & par la vertu des ferments qui en ont fait l'union & l'aſſemblage, ce qui l'a rendu méconnoiſſable par tous les changemens qu'il a ſoufferts dans ſa route, ſoit qu'il ſoit ſous les loix du repos, ou ſous celles du mouvement.

Je la retrouve cependant cette même matiere preſque ſous les mêmes formes dans certains endroits de la machine, malgré les mêlanges qu'elle a ſoufferts; on la voit ſe reſſuſciter & ſe revivifier plus épurée, lorſqu'elle ſort des mammelles, après s'être engroſſée dans ce tourbillon de feu de cet archée, & de

ce baume qui se fabrique dans les veines & dans les artéres, on la voit rayonner avec l'éclat & la splendeur qui l'accompagne, à la faveur de certains conduits, & de certains filtres qui ont servi à la dépouiller d'une partie de ses impuretés, & par ce feu intérieur dont elle est devenue féconde, & qui la dispose à un plus haut degré de perfection.

Ne puis-je point me la représenter dans l'état où elle est, comme la lumiere de la grande machine, qui par la volonté absolue de celui qui est, que ce grand Législateur a marqué d'une maniere si sublime, fût séparée du cahos ? Cette lumiere est le mercure le plus épuré, & la premiere séparation de ce cahos, ou de ce principe universel, qui est tout lui-même ; il pénétre tout, il arrose tout, il anime tout, il fait tout mouvoir, & sa différente maniere d'exister, & son différent arrangement, produit tous les phénomémes du grand monde, *ad perpetranda miracula rei unius*.

De même le différent arrangement, des differentes manieres d'être de ce que nous appellons lait, produit dedans & dehors tous les phénoménes du petit ; l'enfant en le succant, en reçoit sa nourriture

riture & ſa vie, & ce même enfant eſt-il lui même autre choſe qu'un produit de cette même matiere? N'eſt-ce pas elle qui pouſſée à ſon plus haut degré de perfection, a formé & forme dans certains reſervoirs la ſemence, c'eſt-à-dire l'abregé, ou plutôt la mignature de la Machine qu'elle nourrit dans la ſuite, qu'elle entretient, & qu'elle conduit juſques à un certain terme de grandeur & de perfection. Cette même ſemence tombée dans un certain lieu où elle puiſſe être developpée & étendue, ne l'eſt-elle pas par l'uniformité de nature qui ſe trouve entr'elle & la matiere qui l'a pénétrée, qui la développe, qui l'étend? Ne devient-elle pas cet abregé, & cet embrion par l'uniformité de nature qu'il y a entre l'un & l'autre? N'eſt-elle pas la premiere nourriture de cet embrion? Le chile & le lait qu'il ſuce, ne démontre-t-il pas clairement qu'il n'a été lui-même dans ſa premiere origine que lait, que chile, par la facilité avec laquelle toutes les parties de ce compoſé en ſont pénétrées, & par la facilité avec laquelle on les voit s'unir enſemble?

Etendons nos idées; montons plus haut: enviſageons ce qui s'eſt paſſé & ce qui ſe paſſe dans la grande machine.

Nous l'avons déja dit : la parole de Dieu a donné la naissance au cahos & à la matiere premiere ; elle a débrouillé ce cahos, elle en a formé tous les corps qui composent cet Univers. Cette parole a été le ferment qui en a extrait la lumiere ; oüi, la lumiere a été le premier fruit de cette divine parole, le premier produit du mouvement, le premier effet de la nature, & le premier miracle visible de la force de cette parole : *Dixit ; Fiat lux, & facta est lux.* Cettre premiere production doit donc être regardée comme le principe & la source féconde de tous les autres. C'est ce corps agité, ce premier lait, ce mercure, cet archée qui va pénétrer tout l'Univers, & en être le principal ressort ; il va se distribuer dans toutes ses parties, il va les arranger, vivifier, & les maintenir dans l'ordre & la regle où elles doivent être. C'est le grand instrument dont Dieu va se servir, pour finir le reste de son ouvrage ; il en va faire des reservoirs dans les centres des tourbillons ; & de ces reservoirs il s'en fera des émanations & des écoulemens d'une matiere épurée, pour entretenir l'ordre & l'arrangement où doivent se trouver tous les corps, pour s'y revêtir

de différentes formes, & y paroître ſous celles de ſel, de ſoufre, & de mercure, tantôt en forme ſolide, tantôt en forme liquide, tantôt en ſe coagulant, puis ſe déſuniſſant, pour ſous ces formes différentes former par différents mêlanges tous ces corps ſenſibles, dont la variété, l'arrangement, la conſervation, la multiplication, nous ſurprennent & nous étonnent.

Cette variété cependant qui frape agréablement nos ſens, ou qui les ſurprend, ne doit pas ſurprendre notre raiſon; elle ne doit pas nous faire conclure qu'il y ait pluſieurs principes, pourquoi ne pourroit-elle pas être la même ſous différentes couleurs, & differemment modifiée? *Nihil eſt ſuperius, quod non ſit inferius, ad perpetranda miracula rei unius.* C'eſt ma religion qui me l'enſeigne, la raiſon & l'expérience me le confirment; c'eſt la même lumiere qui paſſant à travers une priſme triangulaire, ou tombant ſur un diamant à facetes, forme les couleurs différentes qui frapent nos ſens, & qui repreſentent à notre ame l'action de pluſieurs ſujets différens, & que de ſerieuſes réflexions la défendent contre l'erreur où elle ſe précipiteroit, ſi elle

en jugeoit sur la surprise des sens, puisque pour peu qu'on y fasse d'attention, on se persuade aisément que ces apparences si vives & si brillantes ne sont que les effets de la même lumiere différemment modifiée.

Ce seul exemple bien compris nous fait sentir l'erreur de ceux qui en multipliant les principes, n'en ont pas reconnu un commun & universel, dont ils tiroient leur origine, ou pour parler plus juste, qui n'ont pas reconnu que ces principes n'étoient que les enfans de ce premier, sous des façons d'être différentes. En effet, ont-ils eu d'autre motif pour les multiplier, que celui de leur variété apparente ? Ne sont-ce pas la pesanteur & la legereté, la solidité & la fluidité, la chaleur & la sécheresse, le froid & l'humidité différemment combinées, qui ont fait naître ces quatre prétendus élémens, effet de la surprise des sens ? La terre, l'eau, l'air & le feu, qui composent selon eux la région élémentaire, ne sont-ce pas ces mêmes qualités qui les ont fait considérer comme autant de sujets différents & sujets simples, corps premiers, qui n'étoient composés ni d'eux-mêmes, ni d'autres corps, mais desquels tous

les autres étoient formés , *quæ neque ex aliis neque ex se invicem , sed ex quibus omnia.*

Que d'erreurs dans ce morceau de Physique , qui a cependant servi de base & de fondement à la Medecine pratique , peut-être même à la morale ! Le feu est un élément très-chaud , chaud *ut octo* , & insignement sec ; l'air est très-froid , & insignement humide ; l'eau est très-humide , & insignement froide , les canards ne s'en apperçoivent pas ; la terre est très-seche , & insignement chaude. Le feu & la terre sont des élémens symboles , comme le sont aussi l'air & l'eau , mais le feu & l'air , l'eau & la terre sont des élémens dissymboles. Les élémens ne nourrissent point , dit un grand Docteur ; l'eau est un élément ; donc l'eau prise hors du repas un jour de jeûne , ne rompt pas même le jeûne naturel.

Je ne ferai point un détail de toutes ces erreurs chimériques , on le peut voir dans mes ouvrages ; il faut parler laconiquement , de peur d'ennuyer. Et pour laisser aux personnes sensées le tems de juger du reste qui suit un si beau systême , je dis seulement que ces corps ne sont point simples , puisqu'on fait de la

terre du feu, du feu de l'eau; & que l'eau est réduite en la nature de l'air. Et puisque par le secours de l'art, tous ces corps changeant de nature, se réduisent en sel, soufre, & mercure, & que ces trois derniers eux-mêmes ne sont qu'un même principe, & que peut-être un jour ils cesseront d'être sous ces formes, pour redevenir ce qu'ils ont été, lorsque la réincrudation du monde arrivera;

sic cum compage soluta
Sæcula tot mundi suprema coëgerit hora,
Antiquum repetens iterum cahos, omnia mistis
Sydera syderibus concurrent; ignea Pontum
Astra petent; tellus extendere littora nolet.
Excutietque fretum fratri contraria febre
Ibit & obliquum, bigas agitare per orbem
Indignata diem posset sibi; totaque discors
Machina, divulsis turbabit fœdera mundi,
Extimuit natura cahos rupisse videntur
Concordes elementa moras rursusque redire
Nox manes mixtura diis. Virg.

Je me donnerai donc bien de garde de les considérer comme des élémens, j'en ai une idée bien différente de celle

qu'en a le vulgaire, idée que l'expérience & la raiſon ont fait naître ; non ces quatre eſpeces de corps ne ſont point des élémens : l'air, l'eau & la terre, & le feu, ſont autant de matrices dans leſquelles s'engendrent toutes les productions de la nature, c'eſt une même cire différemment moulée.

C'eſt ſuivant ces idées que le Philoſophe a dit : *Eſt in aëre occultus vitæ cibus, & vita omnium rerum.* Cette nourriture cachée, cette manne qui arroſe ſans ceſſe toutes les parties de l'Univers, qui leur donne une nouvelle trempe, qui fait toutes les végétations, les productions, l'accroiſſement, & la multiplication des corps eſt dans l'air ; & l'air eſt, pour ainſi dire, l'eſtomach de la grande machine, d'où découle le chile univerſel, lequel eſt plus connoiſſable en certains endroits de la terre, que dans d'autres.

En effet, la terre n'eſt-elle pas abreuvée de ce mercure univerſel ? N'a-t-elle pas certains réduits, certains reſervoirs, & ſes mammelles particulieres, pour ainſi dire, d'où découle ce chile & ce lait ? N'eſt-ce pas ce même lait qui fait ſubſiſter, augmenter, végéter, multiplier tout ce que nous voyons ſortir de la

terre dans le genre végétal, animal, & métallique, & qui sous différentes formes nous représente tous les corps que nous voyons ? N'est-ce pas cette mere commune qui se trouve succée par tous ces corps, & dont le lait différemment arrangé, nourrit, fait croître & multiplier le végétal, l'animal, & le métallique ?

Est-il bien vrai que l'eau soit un pur élément, & que ce pur élément ne nourrisse point ? Qui est la cervelle qui a commencé à brouiller ainsi l'ordre & l'arrangement des ouvrages de la nature ? Comment ces premiers s'y sont-ils pris, pour voiler des vérités si constantes ? Comment a-t-on fait, pour en fasciner les sens, & séduire la raison ? N'auroit il pas mieux valu, & n'auroit-on pas mieux réüssi d'abandonner cet homme naissant à la vertu des sens, & à la force de la raison, que d'entreprendre de l'instruire ? Il me seroit bien aisé de justifier mes principes par autant de phénomenes, que nous reconnoissons ; & je déffierois bien les plus habiles d'en avancer aucun, que je ne puisse concilier avec ce que j'avance. La dissolution des sels que l'eau opere, démontre qu'elle n'est elle-même qu'un sel dissout. La nourriture qu'elle fournit aux plantes & aux poissons, est une

preuve qu'elle est une seconde mammelle de l'Univers.

Tous les corps huileux, de quelque source qu'ils puissent partir, se réünissent ensemble : c'est ce que les Philosophes ont appellé *Alkaës*, c'est-à-dire, eau feu. La terre en est pleine ; les uns existent sous la forme liquide, les autres sous la forme solide. La terre ouvre ses conduits, pour les répandre ; elle montre ses mammelles, qui ne sont pas connues des hommes vulgaires : ces mamelles les répandent abondamment pour la nourriture du végétal & de l'animal. Quant à celles qui servent pour la formation du métal, la connoissance en est reservée aux Sages. C'est dans ces mamelles, & dans ces reservoirs particuliers, qu'ils connoissent son universalité, & où il paroît revêtu de tous ses attributs ; mais il ne faut pas croire, que le feu que nous allumons soit un soufre & un élément qui lui ressemble.

De tout ceci il résulte, qu'il faut regarder le sel, le soufre, & le mercure, comme trois principes qui partent d'un même principe principiant, principe commun & universel ; qu'ils ne sont même en un certain sens, que ce principe différemment modifié : qu'au reste il n'est pas aisé d'expliquer com-

ment ce principe principiant se revêt de ces sortes de formes, & comment il est lui-même ces trois principes, ni ce qu'il est dans sa source.

Ce défaut de connoissance qui sert à nous humilier, ne nous fait pas un grand tort par rapport à la Medecine; & je ne sçai si en connoissant ces manieres d'être, & ces changemens, nous en tirerions un plus grand avantage pour la guérison des maladies & la conservation de la santé. Pour moi, je me représente ce principe universel parmi les êtres corporels, comme je me represente le principe universel spirituel parmi les êtres spirituels. Je ne puis aller à la connoissance parfaite de ce premier principe universel, & de ce grand être, que par le petit rayon dont je suis animé. Je connois bien la plus grande partie des facultés de mon ame, & de ce rayon de la divine essence, mais les facultés & les propriétés de cette ame, ne m'apprennent que peu de chose de cet Etre divin. Mon ame, quoique sortie de cette grande source & de ce grand principe, n'est pas ce principe elle-même; elle n'a d'étendue, que celle que Dieu a bien voulu lui donner. Elle est dans la maniere d'être, qu'il a voulu qu'elle fût; il l'a renfermée dans

certaines bornes & dans certaines limites ; il n'a pas voulu qu'elle fût autre choſe que ce qu'elle eſt. Notre ſel, notre ſoufre, & notre mercure, ſont ſortis à la vérité de ce principe univerſel, mais ils ne ſont pas ce principe univerſel ; ils ſont ſous des formes, dont il faut tâcher de connoître l'étendue, les vertus, & les facultés, pour les rapporter à propos, & pour perfectionner notre art. Nous ne ſerions pas plus avancés, quand nous pénétrerions, & que nous déchiffrerions ce qu'eſt ce principe, puiſqu'il ne ſe montre que ſous ces trois formes différentes, & ſous ces façons d'être.

Ce que je dis ici, me paroît aſſez raiſonnable. A quoi ſert de guinder ſon eſprit, de l'appliquer à conſidérer des principes métaphyſiques, de le promener dans les eſpaces imaginaires, d'abſtraction en abſtraction, de chercher des définitions, lorſqu'on ne ſçauroit faire que des deſcriptions. On nous demande la définition de notre ſel, de notre ſoufre, & de notre mercure, ſans conſidérer qu'il n'y a point d'eſpece de corps qui puiſſe être définie ; on devroit ſçavoir, pour ne pas perdre ſon tems, qu'on ne peut en donner que des deſcriptions telles que nous les avons don-

nées dans notre premier tome, & qui sont prouvées par l'expérience. Le Medecin doit agir & opérer, pour être utile : *Medicus is est qui sanat, non qui ratiocinatur.* Il lui suffit de tirer son marbre de la nature, comme d'une carriere. Il faut qu'il le polisse, qu'il le taille, & qu'il en fasse une statue. La nature a la même part dans le Grouppe de Girardon, qui représente l'enlevement de Proserpine, qu'elle a dans les remedes que le feu & la capacité du Medecin ont sçu tirer de ses entrailles. Ainsi que le Sculpteur, il faut qu'il ôte, qu'il polisse, qu'il anime, & qu'il donne l'action à des corps qui n'en paroissent avoir aucune, du moins qui soit proportionnée à la guérison, quand on les considere dans l'état où la nature les a produits. Il faut donc que ce Medecin broye; il faut qu'il allie, qu'il mélange les couleurs qu'elle lui donne, en un mot qu'il ne considere cette nature, que lorsqu'elle est active, & qu'elle est sensible; qu'il travaille en suivant ses régles dans ses productions, sur-tout dans la séparation du pur d'avec l'impur, & qu'il cesse de rechercher ce qu'elle est, avant qu'elle soit agissante & sensible.

FIN.

